N° 100 **Fiction** Mars 1962

Fiction

SCIENCE - FICTION

FANTASTIQUE

RUBRIQUES

Couverture de Jean-Claude Forest illustrant « Le monde vert »

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e (PIG. 87-49).
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris-9e* (TRI. 40-56) — *C C P Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Ce numéro : France, 2 NF ; Belgique : 29 FB ; Maroc : 230 FM.
ABONNEMENTS. — 6 mois : *France et Union Française, 8,70 NF ; Etranger, 9,90 NF.*
1 an : — — — *16,80 NF ; — 19,20 NF.*

VOICI un numéro de « *Fiction* » qui sort de l'ordinaire, ne serait-ce que par le chiffre qui s'inscrit à son frontispice.

Cent numéros, pour un mensuel comme le nôtre, c'est un résultat spectaculaire. Qui eût pu prédire il y a huit ans, lors de notre lancement, ce succès durable ?

Un tel succès, c'est vous tous, lecteurs fidèles de « *Fiction* », qui l'avez fait. Qu'il nous soit permis avant tout de vous en remercier.

La science-fiction et le fantastique sont de plus en plus à l'ordre du jour, en un temps où vient d'être remis à la mode, en France, le concept de « littérature différente » — terme qui désignait déjà ces genres littéraires il y a trente ans aux Etats-Unis.

Littérature différente ou « réalisme fantastique » ne sont que les étiquettes actuelles d'un phénomène qui leur survivra. Ce phénomène, c'est celui d'une littérature qui perce au-delà des apparences, celles du temps comme celles de l'espace, et révèle aussi bien les virtualités de notre futur que les champs clos de notre conscience.

A une époque où le romanesque s'enlise dans la routine, où les romans sont les tristes reflets déformés d'un présent sans grâce, cette littérature nous force à ouvrir un œil neuf. Elle nous donne une nouvelle image du monde et de l'homme.

Car, au-delà de ces barrières du présent et du concret, c'est bien l'homme que l'on redécouvre, mais un homme libéré de sa condition de fourmi, projeté vers des sphères où il se dépasse, et dont la chute éventuelle est à la dimension de son essor.

Plus il est exploré, plus notre domaine nous offre de contrées vierges à découvrir. La route est tracée ; il existe encore de nombreuses portes sur l'inconnu.

BRIAN W. ALDISS

Le monde vert

1/ La Grande Montée

Brian Aldiss, l'auteur de « Croisière sans escale » *et* « L'espace, le temps et Nathanaël » (« *Présence du Futur* ») *est l'une des plus authentiques révélations de la science-fiction contemporaine. Sous le titre général* « Le monde vert », *nous entamons ce mois-ci la publication d'un cycle de récits passionnants, qui donnent une juste mesure de son talent.*

On y verra avec quelle richesse imaginative et quel sens du fantastique Aldiss y a recréé un thème déjà classique (encore récemment illustré par « Les dieux verts » *de Nathalie Henneberg) : celui du monde végétal opposé au genre humain.*



I

La chaleur, la lumière, l'humidité étaient éternellement constantes. Elles l'étaient depuis... personne ne savait depuis combien de temps. « Depuis quand... ? », « pourquoi... ? » c'étaient là des questions que nul n'avait plus l'idée de poser. Réfléchir n'était plus de saison. Dans ce monde, un seul problème se posait : croître. C'était le règne du végétal. C'était un monde qui ressemblait à une serre.



Quelques enfants sortirent pour jouer dans l'ombre translucide. Ils coururent le long de la branche, s'interpellant à mi-voix. Ils étaient attentifs à ne pas se laisser surprendre par l'ennemi. Un fouettard à croissance accélérée se haussa vers eux en rampant. Il était visiblement sur le point de répandre ses graines ; il n'y avait rien à craindre de lui et le petit groupe le dépassa à vive allure. Une ortie-mousse qui avait germé pendant la période de sommeil frémit à l'approche des enfants.

— « Il faut la tuer, » dit simplement Toy, qui avait dix ans et était le chef. Obéissants, ses compagnons empoignèrent les gourdins dont, à l'imi-

tation des adultes, chacun était pourvu et s'escrimèrent vaillamment contre l'ortie qu'ils frappèrent à coups redoublés. Une sorte de frénésie s'emparaît d'eux à mesure qu'ils réduisaient en bouillie les dards venimeux du végétal.

Emportée par l'ivresse, Clat (elle avait cinq ans et était la plus jeune) perdit l'équilibre. Elle tomba et ses mains s'enfoncèrent dans la pulpe empoisonnée. Elle roula de côté en poussant un hurlement auquel firent écho les clameurs de ses camarades dont pas un, cependant, n'osa faire un pas vers l'ortie pour la sortir de sa fâcheuse position.

La petite Clat luttait de toutes ses forces pour s'arracher au piège et exhala encore un cri. Ses doigts agriffèrent l'écorce rugueuse, puis elle dégringola. Sous les yeux des enfants, elle chut sur une vaste feuille qui s'étalait largement quelques longueurs d'homme plus bas. Elle parvint à s'accrocher et demeura prostrée, tremblante, sur la lame verte qui oscillait.

Toy se tourna vers Gren :

— « Va chercher Lily-yo ! »

Gren s'élança. Avec un bourdonnement furieux, un tigre-volant surgit, prêt à fondre sur lui. Sans s'arrêter, il l'écarta d'un revers de main. C'était un enfant-homme de neuf ans (les enfants-hommes étaient rares), déjà très courageux, agile et fier. D'un pas leste, il fonça vers la hutte de la femme-chef.

Dix-huit grosses noix-cabanes évidées, maintenues au moyen du suc gluant de la plante à acétate, étaient fixées sur la face inférieure de la branche. C'étaient les demeures des dix-huit membres du groupe : la femme-chef, les cinq femmes, leurs hommes et les onze enfants survivants.

Au cri de Gren, Lily-yo sortit de son abri en se hissant après une liane et le rejoignit.

— « Clat est tombée, » lui annonça l'enfant.

Lily-yo frappa le rameau de son bâton et s'élança, Gren sur ses talons. A ce signal, les six adultes (les femmes Flor, Daphé, Hy, Ivin, Jury et l'homme Haris) quittèrent en hâte leur noix-cabane, l'arme haute, prêts à l'attaque ou à la fuite. Tout en courant, Lily-yo émit un sifflement strident. Aussitôt, un virevole émergea du feuillage, sorte de masse duveteuse qui s'épanouissait comme une ombrelle dont les rayons contrôlaient le vol. Le virevole se maintint en tournoyant à la hauteur de l'épaule de la femme-chef.

Enfants et adultes se massèrent autour de Lily-yo qui se penchait au-dessus de la feuille.

— « Ne bouge pas, Clat, j'arrive ! »

En dépit de ses souffrances et de sa terreur, la petite obéit.

Lily-yo, sifflotant doucement, se hissa à califourchon sur le virevole dont la base se recourbait en crochet. Elle était la seule à avoir parfaitement maîtrisé l'art de commander aux virevoles. Ceux-ci, doués d'une sensibilité embryonnaire, étaient les spores du siffle-chardon. Leurs filaments floconneux s'achevaient par d'étranges graines dont la forme était telle qu'elles agissaient comme des oreilles, prêtes à capter, à travers le bruissement de la brise qui les caressait, le moindre message leur indiquant qu'il existait quelque part des conditions favorables à leur dissémination. Après

des années de pratique, les humains parvenaient à utiliser à leurs propres fins ces « tympans » élémentaires.

Le virevole conduisit Lily-yo vers l'enfant en difficulté qui, étendue sur le dos, sentit renaître son espoir en voyant la femme-chef approcher. Mais tandis que Clat suivait des yeux les évolutions, des crocs verts jaillirent le long de la feuille où elle gisait.

— « Saute ! » hurla Lily-yo.

Les carnassiers végétaux étaient moins agiles que les humains et la petite avait eu le temps de se mettre à genoux. Mais, déjà, les crocs se refermaient sur sa taille.

Sentant la présence d'une proie, un claque-dents s'était glissé sous la vaste feuille. C'était une espèce d'étui allongé et calleux se réduisant à une simple paire de mâchoires hérissées de dents acérées. D'un coin de cette gueule sortit un pédoncule musclé, plus épais que le corps d'un humain, dont l'aspect était celui d'un cou, et qui, s'inclinant, emporta Clat vers la véritable bouche de la créature lovée au fond des profondeurs invisibles de la forêt, dans l'obscurité humide et pourrissante du sol.

Lily-yo ordonna à sa monture de regagner le rameau où le clan avait élu domicile. On ne pouvait plus rien pour Clat. C'était la Voie. Déjà, les membres de la tribu s'égaillaient car demeurer groupé, c'était se livrer aux innombrables ennemis dont grouillait la forêt. D'ailleurs, la mort de Clat n'était pas la première.

Jadis, le clan avait compté dix personnes, dont deux hommes. Deux femmes et un homme étaient tombés au Vert. Les suivantes avaient donné le jour à vingt-deux bébés, parmi lesquels quatre enfants-hommes. La mortalité chez les jeunes avait toujours été très élevée. Maintenant, avec la disparition de Clat, plus de la moitié des effectifs était passée au Vert. Il n'y avait plus que deux enfants-hommes, Gren et Veggy...

⁂

Lily-yo fit volte-face et, s'enfonçant dans l'ombre glauque, repartit le long de la branche. Le virevole s'éloigna, docile aux ordres silencieux que lui apportait le vent, attentif au moindre signal de l'air et reprit son errance en quête d'un endroit où il pourrait germer. Jamais le monde n'avait connu pareille surpopulation. Il n'existait plus d'espace libre. Parfois il arrivait que les virevoles dérivent pendant des siècles avant de pouvoir se poser.

Lily-yo était arrivée à la hauteur de la noix-cabane qui avait été le domicile de Clat. Ce fut tout juste si elle parvint à se faufiler à l'intérieur, tant était étroite la fente d'accès. Ainsi le voulait la règle : les humains veillaient à ce que l'ouverture fût aussi petite que possible ; ils l'élargissaient à mesure qu'eux-mêmes grandissaient. Cela aidait à tenir à l'écart les visiteurs indésirables.

Tout était en ordre dans l'abri où une couche avait été taillée à même les fibres moelleuses qui la tapissaient. C'est là que la petite reposait quand l'envie de dormir s'emparait d'elle. Sur le lit était posée son âme. Lily-yo la glissa dans sa ceinture et, rebroussant chemin, quitta la cabane.

Une fois à l'air libre, elle sortit son couteau et entreprit de taillader le point de l'arbre où la noix, une fois l'écorce arrachée, avait été directement scellée. L'enduit qui la cimentait ne résista pas à quelques coups de lame bien appliqués. La noix bascula, parut hésiter, puis disparut dans un bruissement de feuilles. Quelque chose, au milieu de la verdure, se précipita pour gober au passage ce morceau de choix.

Lily-yo regagna la branche. Il lui fallut faire halte pour reprendre son souffle. Respirer lui était plus pénible que par le passé. Elle avait participé à trop de chasses, mis trop d'enfants au monde, connu trop de combats... Avec une lucidité inhabituelle, elle considéra ses seins verts. Ils n'avaient plus la fermeté qui était la leur à l'époque où elle avait connu l'homme Haris. Ils pendaient lourdement et avaient perdu leur grâce ancienne. Son instinct l'avertissait : sa jeunesse avait fui. L'heure était venue d'entreprendre la Grande Montée.

Rassemblé autour du Creux, le groupe l'attendait. Le Creux se trouvait à l'intersection de la branche et du tronc. Il y avait là une dépression, une sorte de réservoir où s'amassait l'eau de pluie. En silence, le clan observait une longue file de termites monter à l'assaut de l'arbre. De temps à autre, les insectes émettaient un message amical auquel les humains répondaient en agitant le bras. Pour autant qu'ils eussent des alliés, les termites étaient leurs alliés. Cinq espèces animales survivaient encore dans ce monde dont les végétaux avaient pris possession. Il y avait les guêpes, les abeilles, les fourmis et les termites. Rien que des insectes sociaux, puissants et invincibles. La dernière espèce était l'homme : débiles, vulnérables, manquant d'organisation, ils n'avaient cependant pas encore disparu.

Lily-yo s'avança à la rencontre de ses compagnons, suivant du regard la procession des termites qui s'enfonça dans l'épaisseur du feuillage. Ils pouvaient vivre à tous les niveaux de la forêt immense ; sur les Cîmes aussi bien qu'au Sol. Les premiers des insectes étaient aussi les derniers : tant qu'une forme animale serait capable de vivre, il y aurait des termites, il y aurait des guêpes.

Les yeux de Lily-yo s'abaissèrent et elle fit un signe. Quand toutes les prunelles se furent tournées vers elle, elle brandit l'âme de Clat au-dessus de sa tête.

— « Clat est tombée au Vert, » dit-elle. « Son âme doit, selon la coutume, gagner les Cimes. Nous allons partir immédiatement, Flor et moi, afin de profiter du passage des termites. Daphé, Hy, Ivin, Jury, vous veillerez sur l'homme Haris et les enfants jusqu'à notre retour. »

Les femmes balancèrent solennellement la tête puis, à tour de rôle, chacune vint poser la main sur l'âme de Clat, un morceau de bois grossièrement sculpté à l'image d'une femme. Lorsqu'un enfant naissait, le rite voulait que son parent mâle façonne une âme totem car, lorsque ceux de la forêt tombaient au Vert, rien ne subsistait d'eux, pas même un os, qui pût être enterré. L'âme, elle, demeurait et c'était à elle que l'on rendait les derniers honneurs.

Pendant la cérémonie de l'attouchement, Gren, téméraire, s'écarta subrepticement du groupe. Il avait presque l'âge de Toy et était aussi

dynamique et aussi fort qu'elle. Il n'était pas seulement capable de courir : il savait grimper. Il savait nager. Feignant de ne pas entendre l'appel de Veggy, il détala en direction du Creux. Et plongea.

Quand il ouvrit les yeux, il découvrit un univers baigné d'une clarté blafarde. Des choses verdâtres, semblables à des feuilles de trèfle, s'épanouissaient à son approche, prêtes à s'enrouler autour de ses jambes, mais les écartant d'un revers de main, il pénétra plus avant au sein des profondeurs liquides. Soudain, il vit le flaquemou avant que celui-ci ne l'ait aperçu. C'était une plante aquatique semi-parasitaire qui se fixait dans les anfractuosités des arbres à l'intérieur desquels elle lançait des tentacules suçeurs en dents de scie pour en pomper la sève. Mais la partie supérieure du végétal, coriace et allongée à la manière d'une chaussette, pouvait aussi s'alimenter de façon autonome. La plante se déploya et se rabattit sur le bras de Gren qu'elle enveloppa tandis que toutes ses fibres se contractaient pour renforcer la prise. Mais Gren était prêt : d'un seul coup de couteau, il sectionna la carnassière et se propulsa vers le haut, laissant la partie supérieure de l'ennemi, tranchée net et maintenant inoffensive, battre vainement l'eau derrière lui. Avant qu'il ait atteint la surface, Daphé, chasseresse éprouvée, l'avait rejoint. L'arme au poing, elle arrivait à la rescousse de l'enfant-homme. Mais la colère déformait son visage et des bulles d'air, tel un envol de minuscules poissons d'argent, s'échappaient de sa bouche.

Arrivé à l'air libre, Gren lui sourit et entreprit de gravir la paroi du Creux. La voyant se faufiler près de lui, il hocha nonchalamment la tête.

— « Personne ne doit ni courir, ni nager, ni grimper seul, » lui rappela-t-elle. C'était une des lois du groupe. « N'as-tu donc pas peur, Gren ? Tu as aussi peu de cervelle qu'une teigne ! »

Les autres femmes étaient toutes aussi mécontentes mais aucune n'osa toucher Gren. Il était un enfant-homme. Il était tabou. Il détenait le pouvoir magique de sculpter les âmes et d'engendrer ; il aurait ce dernier, du moins, lorsque sa croissance serait entièrement achevée, ce qui n'allait plus tarder.

— « Je suis Gren, l'enfant-homme, » s'exclama-t-il d'un air fanfaron, quêtant l'approbation de Haris. Mais Haris regardait ailleurs. Depuis que Gren était devenu si robuste, il s'abstenait d'aplaudir ainsi qu'il le faisait avant à ses exploits bien que Gren fût plus vaillant encore que par le passé.

Quelque peu déprimé par cette indifférence, Gren se mit à sautiller en agitant son bras gauche autour duquel la tentacule du flaquemou restait toujours enroulée, arborant un air bravache destiné à montrer aux femmes le peu de cas qu'il faisait d'elles.

— « Tu n'es encore qu'un bébé, » siffla Toy qui avait dix ans. Et Gren, son cadet d'un an, se calma.

— « Les enfants sont devenus trop vieux pour qu'on puisse les tenir, » fit Lily-yo d'un ton maussade. « Lorsque nous serons redescendues des Cimes, Flor et moi, le groupe se séparera. Le temps est venu de nous quitter. Veillez sur vous ! »

Domptés, ils la regardèrent s'éloigner. Tous savaient que le groupe devait éclater mais ils n'aimaient guère songer à cette fatalité. La scission

signifiait la fin du bonheur et de la sécurité, c'est en tout cas ce que chacun pensait. C'était un terme peut-être définitif. Les enfants entreraient dans une ère nouvelle, solitaire, hérissée de difficultés où il leur faudrait voler de leurs propres ailes ; pour les adultes, ce serait la vieillesse, l'adversité et la mort, la Grande Montée vers l'inconnu.

II

Lily-yo et Flor grimpaient sans peine. Les écailles de l'écorce étaient pour elles comme des gradins plus ou moins symétriques. De temps à autre, elles rencontraient quelque plante ennemie, lancéole ou bouchetrone, mais ce n'était là que menu fretin et il était aisé de s'en débarrasser en les précipitant dans les vastes profondeurs de la forêt qu'elles surplombaient. Leurs ennemis étaient aussi ceux des termites et la colonne d'insectes dont les deux femmes suivaient la trace avait déjà nettoyé le terrain.

L'escalade était longue. A un moment donné, elles firent une pause sur une branche vide, capturèrent des vrombilles dont elles dévorèrent la chair blanche et huileuse. A une ou deux reprises, elles avaient aperçu sur des rameaux voisins, des humains qui leur faisaient parfois timidement signe. Lorsque l'on approchait des Cimes, de nouveaux dangers menaçaient. Aussi les humains demeuraient-ils à mi-chemin du sommet et du sol, là où ils bénéficiaient du maximum de sécurité.

Lily-yo sauta sur ses pieds. « En route, nous ne sommes plus très loin, à présent. »

Mais un choc soudain leur imposa silence. S'accroupissant à l'abri du tronc, elles levèrent la tête. Au dessus d'elles, la mort frappait dans un grand vacarme de feuilles froissées : c'était un grippe-saut qui attaquait frénétiquement les termites. Ses racines, ses tiges étaient à la fois des langues et des fouets dont, enroulé autour du tronc, il cinglait la colonne d'insectes. Contre cette plante flexible et hideuse, ceux-ci n'avaient guère de moyens de défense. Ils se dispersèrent mais, tenaces, ils poursuivaient leur progression, chacun misant peut-être pour survivre sur l'aveugle loi des moyennes. Le sinistre végétal était moins dangereux pour les humains, quand la rencontre avait lieu sur une branche tout au moins. En revanche, il n'avait guère de mal à les déloger d'un tronc et à les précipiter dans les verts abîmes de la forêt.

— « Changeons de tronc, » dit Lily-yo. Les deux femmes s'élancèrent avec adresse le long du rameau ; il leur fallut sauter par dessus une excroissance parasitaire aux couleurs vives autour de laquelle bourdonnaient un essaim de guêpes arboricoles, annonciatrices de l'univers chatoyant qui les attendait au sommet.

Un nouvel obstacle, autrement grave, les attendait sous forme d'une simple fissure à l'aspect innocent. Quand Flor et Lily-yo s'en approchèrent, un tigre-volant surgit en vrombissant. Aussi grand qu'elles, c'était un être effrayant, admirablement armé, intelligent, l'incarnation même de la cruauté. Il fonça, grisé par sa férocité. Ses yeux étaient énormes, ses man-

dibules palpitaient, ses ailes frémissaient. Des soies hirsutes se hérissaient tout autour de sa tête puissamment protégée. Au delà de l'étranglement du thorax, son corps, strié de noir et de jaune, s'effilait pour former la gaine qui abritait le mortel aiguillon. Il plongea entre les deux humaines dans l'intention de les assommer de ses élytres. Flor et Lily-yo se plaquèrent juste à temps à même l'écorce. Le tigre-volant heurta la branche et revint rageusement à la charge, agitant son dard couleur d'or terni.

— « Il est pour moi, » jeta Flor. Un tigre-volant avait autrefois tué l un de ses bébés.

Le monstre approchait en rase-mottes. Flor feinta pour l'éviter et, empoignant au passage ses soies à pleine main, s'efforça de le déséquilibrer. D'un geste vif, elle saisit son couteau et le plongea de toutes ses forces au milieu du mince thorax chitineux. L'insecte, sectionné, s'abattit et les deux femmes prirent leurs jambes à leurs cous.

La branche maîtresse sur laquelle elles évoluaient, au lieu de se rétrécir se soudait plus loin à un autre tronc. L'arbre, d'un âge immémorial (aucun organisme de ce monde restreint n'était doué d'autant de longévité) possédait des milliards de troncs. Jadis, il y avait de cela deux mille millions d'années, existait une multitude d'essences. La nature du sol, celle du climat et une foule d'autres facteurs encore favorisaient cette diversité. Puis la température s'était élevée ; les diverses espèces avaient proliféré, étaient entrées en concurrence. Le figuier banian, qui se trouvait fort bien de la chaleur, tirant profit de son système complexe de racines adventives, finit par évincer ses rivaux. Répondant à la pression du milieu, il évolua. S'adapta. Chaque plant s'étendit, grandit, gagna du terrain, protégeant ses souches à mesure que croissaient ses concurrents, développant tronc sur tronc, lançant au loin branche sur branche. Jusqu'à ce que chacun apprenne à cohabiter avec le banian voisin. Alors se constitua un impénétrable fourré où aucun autre arbre ne pouvait survivre. Le banian avait dès lors conquis l'immortalité et sa complexité était sans égal. Il n'y en avait plus qu'un seul sur toute l'étendue du continent où les humains avaient trouvé asile. D'abord roi de la forêt, il était devenu forêt lui-même. Il avait envahi les déserts, les montagnes, les marais. L'inextricable lacis de ses tentacules couvrait la totalité de la terre ferme. Seuls les fleuves les plus larges et la mer avaient interrompu sa poussée. Toutefois, l'arbre-forêt s'interrompait à la hauteur de la ligne terminatrice, là où commençait la nuit, là où s'arrêtait toute chose.

Les deux femmes avançaient plus lentement à présent, attentives à ne plus se laisser surprendre comme la première fois. Des taches de couleur surgissaient partout, émaillant les branches, se collant aux filaments végétaux, ou errant librement à l'aventure ; les lianes et les champignons s'épanouissaient avec exubérance tandis que les virevoles rôdaient, lugubres, parmi l'enchevêtrement du fouillis végétal.

A mesure que Flor et Lily-yo gagnaient en altitude, l'air se faisait plus pur et la polychromie violente — azur et écarlate, jaune et mauve, ce piège radieux de la nature —, plus agressive. Un floque-lèvre laissait ruisseler ses filets empourprés et gluants qui s'enroulaient autour du tronc

et sur lesquels fondaient les lancéoles effilées. Elles se mouraient. A cette vue, les femmes contournèrent le fût. Des claque-fouet les accueillirent qu'elles réduisirent en charpie.

Elles poursuivirent la montée.

Des plantes aux formes fantastiques, certaines semblables à des oiseaux, d'autres à des papillons, pullulaient, qui faisaient siffler leurs cinglants tentacules et sortaient leurs griffes.

— « Regarde, » murmura soudain Flor en levant la main.

Une fente quasi-invisible, qui s'écartait insensiblement, s'ouvrait au milieu de la branche. Maniant son gourdin à bout de bras, elle sonda la cavité. Alors, tout une partie de l'écorce bascula, révélant la gueule blême, la gueule mortelle d'une huîtreuse admirablement camouflée dans la profondeur du bois. Flor plongea d'un mouvement vif son bâton dans le piège vivant et les mâchoires du pseudo-mollusque se refermèrent. Alors, maintenue par Lily-yo, elle tira de toutes ses forces, arrachant l'huîtreuse surprise à sa base. Sous le choc, la plante monstrueuse desserra son étreinte, lâcha le bâton et fut projetée à travers les airs. Un rayonnaire qui passait par là la goba au vol.

Flor et Lily-yo continuèrent leur escalade.

Les Cimes étaient un univers étrange. Un monde à part où la somptuosité du royaume végétal était plus majestueuse et plus exotique que partout ailleurs.

Si le banian était maître de la forêt, s'il était la forêt même, c'étaient les travertoises qui régnaient sur les Cimes dont elles constituaient le décor caractéristique. Les longs filaments qui se balançaient à perte de vue étaient leurs appendices. Les nids épars étaient leurs nids. Quand elles les quittaient, d'autres créatures s'y installaient, d'autres plantes y croissaient, déployant leurs couleurs chatoyantes vers le ciel. Des débris et des fientes les avaient durcis et comblés : là poussaient les crémataires, but de l'expédition funèbre des deux humaines.

Après un ultime effort, Lily-yo et sa compagne prirent pied sur l'une de ces plate-formes et s'installèrent sous une large feuille pour se reposer de leurs fatigues à l'abri des périls du ciel. Même à l'ombre, même pour les deux femmes aguerries, la chaleur était formidable. Au dessus de leurs têtes, un soleil immobile et figé occupait la moitié du firmament. Il flamboyait sans relâche, toujours à la même place. Et il continuerait à darder ses rayons jusqu'au jour — un jour qui ne se situait plus maintenant dans un avenir inimaginable —, jusqu'au jour où il serait entièrement consumé.

Les crémataires comptaient sur lui pour assurer leur protection et elles régnaient en despotes sur les plantes fixes. Déjà, les racines sensibles avaient décelé la présence des intruses : Lily-yo et Flor virent un rond de lumière danser sur la feuille surplombante. Il allait et venait sur toute sa surface. Enfin, il s'immobilisa, se rétrécit. La feuille se mit à charbonner, puis à flamber. La plante, se servant de ses siliques transparentes comme de loupes, attaquait avec une arme terrible : le feu.

— « Vite ! » jeta Lily-yo. Les deux femmes se ruèrent vers un sifflechardon, et cachées sous ses épines, observèrent la crémataire. C'était une

vision extraordinaire. Très haut dressée, elle portait une demi-douzaine de fleurs rouge-cerise dont chacune dépassait la taille d'un humain. D'autres fleurs, celles-là fertilisées, s'étaient refermées, formant des loges à facettes. Certaines étaient à un stade ultérieur d'évolution : décolorées, elles contenaient une graine déjà gonflée. Et quand la graine était arrivé à maturité, l'urne (désormais creuse et d'une solidité à toute épreuve) devenait aussi transparente que du verre. C'était alors une véritable arme thermique dont la plante pouvait disposer même après s'être vidée de ses graines.

Tous les végétaux, toutes les créatures fuyaient le feu. Sauf les humains, eux seuls étaient capables d'affronter la crémataire et de l'utiliser.

Prudemment, Lily-yo s'avança et cueillit une des larges feuilles qui poussait sur la plate-forme. Une louchetrone cachée sous celle-ci lui décocha une épine qu'elle évita. Empoignant la feuille qui était infiniment plus grande qu'elle-même, elle se rua vers la crémataire, se jeta à corps perdu au milieu de ses ramures. En un instant, elle avait atteint le sommet avant que la plante ait eu le temps de braquer sur elle les lentilles meurtrières de ses urnes.

— « A toi, maintenant ! »

Flor, qui n'attendait que ce signal, s'élança à son tour.

Lily-yo, brandissant la feuille à bout de bras, l'interposa entre le soleil et la crémataire. Comme si cette dernière comprenait qu'elle était ainsi réduite à l'impuissance, elle s'affaisa lamentablement dans le cône d'ombre, ses fleurs et ses urnes pendant lamentablement.

D'un coup de couteau, Flor sectionna une des grandes logettes translucides. Puis les deux amies, rebroussant chemin, se hâtèrent vers le couvert du siffle-chardon tandis que la crémataire, revenant à la vie, balançait furieusement ses urnes dans le soleil revenu. Flor et Lily-yo atteignirent leur refuge de justesse. Une plante-rapace fondit sur elles du haut des cieux et s'empala sur une épine. Aussitôt ce fut un grouillement de nécrophages qui se disputaient ses restes. Profitant de la confusion, les femmes attaquèrent l'urne dont elles s'étaient emparées. Pesant de toute leur force à l'aide de leurs couteaux, elles l'entrouvrirent afin de glisser l'âme de Clat à l'intérieur. D'un seul coup, l'urne se referma hermétiquement. De l'autre côté de la facette transparente, le fétiche fixait sur les humaines son regard sans expression.

— « Puisses-tu accomplir ta Montée et t'élever jusqu'au ciel, » récita Lily-yo.

Veiller à ce que l'âme ait une chance d'y arriver : tel était son rôle et sa responsabilité. Aidée par Flor, elle transporta le récipient jusqu'à l'un des filaments flottants tissé par une travertoise. Le sommet de l'urne était extrêmement gluant à l'emplacement où s'était autrefois trouvé la graine. Il leur fut aisé de la fixer contre le câble. La prochaine fois qu'une travertoise se hisserait le long de cette espèce de filin, on pouvait raisonnablement espérer que l'urne se collerait comme une teigne à l'une de ses pattes. Alors, elle parviendrait au ciel.

Comme elles achevaient leur tâche, une ombre enveloppa les humaines. Une créature immense, longue de plus d'un kilomètre et demi, planait au-

dessus d'elles : c'était une travertoise, l'équivalent végétal d'une araignée, qui descendait vers les Cimes. Flor et Lily-yo battirent hâtivement en retraite et se tapirent au plus profond de la plate-forme. Le rite était accompli ; l'heure était venue de rejoindre le groupe. Mais avant de plonger à nouveau au sein de la sylve, la femme-chef jeta un dernier coup d'œil autour d'elle. La travertoise, sorte d'énorme vessie pourvue de pattes, munie de crocs et presque entièrement recouverte d'une toison fibreuse, descendait avec lenteur. La créature faisait aux yeux de l'humaine figure d'un dieu dont elle avait les pouvoirs. Elle glissait le long d'un câble qui se perdait dans les profondeurs du ciel. A perte de vue, d'autres câbles identiques émergeaient de la jungle comme autant de doigts effilés, mollement tendus vers le firmament et où jouaient les reflets du soleil. Et tous convergeaient vers une demi-sphère à la froide lueur d'argent qui brillait au loin et que l'embrasement du soleil ne parvenait pas à voiler.

Elle demeurait là, immobile et figée, toujours dans la même région de la voûte céleste.

A mesure que les millénaires avaient succédé aux millénaires, l'attraction de la lune avait progressivement freiné la révolution de la planète-mère jusqu'à ce que l'alternance des jours et des nuits se soit interrompue. Le jour éternel luisait sur une moitié de la terre et, sur l'autre, régnait une nuit perpétuelle. Parallèlement, le mouvement apparent de l'ancien satellite avait cessé. La lune était devenue une planète indépendante dont la course suivait l'orbite de la terre et la position relative des deux corps, à présent solidaires, demeurait désormais immuable jusqu'à la fin de l'éternité dont approchait le crépuscule, jusqu'à ce que cesse de s'égrener le sable du sablier du temps — ou jusqu'à ce que le soleil s'éteigne.

Et ces fils innombrables, flottant en travers de l'abîme, unissaient l'un à l'autre deux mondes. Astronautes végétaux, monstrueux et insensibles, les travertoises, errant de l'un à l'autre, les filaient à leur guise, tissant une toile indifférente, piège où s'étaient prises la terre et la lune.

La lune en son automne était engluée dans une surprenante toile d'araignée.

III

Aucun incident notable ne marqua le retour. Lily-yo et Flor avançaient sans hâte. La première, contrairement à son habitude, n'insistait pas pour forcer l'allure : elle appréhendait le moment où il lui faudrait consacrer la rupture du groupe. Elle avait du mal à exprimer ses sentiments. « Bientôt il nous faudra faire la Grande Montée, comme l'âme de Clat, » dit-elle soudain.

— « C'est la Voie, » répondit Flor. Et Lily-yo sut que la question en demeurerait là. Elle ne pourrait pas trouver de mots plus profonds : l'intelligence humaine s'étiolait.

Le groupe accueillit les voyageuses sans enthousiasme. Lily-yo, fatiguée, se contenta de saluer brièvement ses compagnons avant de se retirer dans sa noix-cabane où Juny et Ivin vinrent lui apporter de quoi se restaurer en

se gardant d'introduire, fut-ce le petit doigt, à l'intérieur de l'abri : celui-ci était tabou. Quand elle eut mangé et dormi, elle réunit le clan sur la branche où il avait élu domicile.

— « Allons, vite ! » s'écria-t-elle en regardant fixement Haris qui ne se pressait pas assez pour son goût.

A cet instant, comme elle détournait son attention, une sorte d'immense langue verte jaillit de derrière le tronc, se déroula et, après être resté gracieusement en suspens pendant l'espace d'une seconde, se noua étroitement autour de la poitrine de Lily-yo, lui emprisonnant le bras contre le corps et la souleva tandis que la malheureuse se débattait furieusement.

Haris saisit son couteau, et les yeux plissés, un chant aux lèvres, bondit. Il encloua littéralement la langue sur le tronc. Sans perdre de temps, il se rua sur l'ennemi réduit à l'impuissance, suivi de Daphé et de Jury, tandis que Flor entraînait les enfants pour les mettre en sécurité. Alors, desserrant son étreinte, la langue libéra Lily-yo.

Un vacarme infernal retentissait maintenant de l'autre côté du tronc ; on aurait dit que la forêt tout entière vibrait. Lily-yo sifflota pour appeler deux virevoles tout en se débarrassant des verts anneaux qui l'encerclaient et les plantes aériennes, répondant à ses ordres, la déposèrent sur la branche. L'arme au poing, les quatre humains s'approchèrent de la langue qui se tordait follement dans ses sursauts de douleur pour lui régler définitivement son compte. L'arbre tremblait sous les coups furieux que lui assénait la créature captive. Haris et ses compagnes firent prudemment le tour du fût. Ils virent alors l'ennemi : une rogue qui fixait sur eux le regard hideux de son unique prunelle radiée. L'énorme gueule végétale écumait. Ce n'était pas la première fois que les humains se trouvaient en présence d'une rogue ; néanmoins, ils frissonnèrent. Le monstre, dont la circonférence atteignait actuellement plusieurs fois celle du tronc avait la capacité de s'étirer pour arriver presque à l'altitude de la Cime si besoin en état. Comme une sorte d'ignoble diable à ressort, l'être dépourvu de membre et de cerveau émergeant du Sol en quête de nourriture, se frayait lentement sa voie à travers les couches de feuillage en prenant appui sur des sortes de larges pattes qui lui servaient de racines.

— « Il faut la clouer à l'arbre, » s'écria Lily-yo. Un peu partout, le long de la branche, étaient dissimulés des pieux acérés en prévision d'alertes de ce genre. Les humains les sortirent de leurs cachettes et crucifièrent la langue qui ondulait et claquait comme un fouet. En peu de temps, un important segment du meurtrier ruban fut définitivement fixé à l'écorce. La rogue avait beau se convulser : jamais plus elle ne recouvrerait la liberté.

— « Bien, » fit Lily-yo. « Laissons-la. Il faut monter maintenant. »

Un humain ne pouvait tuer les rogues. Mais le combat avait attiré toute une troupe de nécrophages : lancéoles, stupides requins des niveaux intermédiaires, rayonnaires, claquedents, gargouilles auxquels se joignait toute une vermine végétale de moindre taille qui déchireraient la rogue jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien. Si ces carnassiers tombaient par la même occasion sur un humain... enfin, c'était la Voie !

Lily-yo était furieuse. C'était elle qui avait été à l'origine de l'inci-

dent : elle avait relaché sa vigilance. Si elle était demeurée sur ses gardes, la rogue ne se serait pas emparé d'elle. Elle avait laissé ses pensées divaguer, obsédée qu'elle était par le souci qui la rongeait de ne pas être à la hauteur de ses responsabilités de chef. En effet, elle avait ordonné d'entreprendre deux voyages pleins de dangers vers les Cimes, alors qu'un seul aurait suffi si tout le clan était venu avec elle pour rendre les derniers devoirs à l'âme de Clat. Que s'était-il passé dans son esprit ? Elle aurait dû le prévoir.

Elle frappa dans ses mains et réunit son monde à l'abri d'une large feuille. Seize paires d'yeux confiants se braquèrent sur elle. Et la confiance qu'on y lisait ne fit que redoubler sa fureur.

— « Nous autres, adultes, nous vieillissons, » déclara-t-elle. « Et en vieillissant, nous devenons stupides. Moi-même, je deviens stupide. Je me suis fait capturer par une rogue. Je ne suis plus capable d'être votre guide. Le temps est venu pour les adultes d'entreprendre la Grande Montée et de retourner vers les dieux qui nous ont faits. Que désormais les enfants ne comptent plus que sur eux seuls. Ce sont eux qui seront le groupe. Toy prendra le commandement. Lorsque le jeune clan sera devenu solide, Gren, et bientôt Veggy, auront atteint l'âge de porter des enfants. Veillez sur les enfants-hommes. S'ils tombent au Vert, ce sera la mort du groupe. Mieux vaut mourir que de laisser périr le groupe. »

Jamais Lily-yo n'avait fait, jamais les autres n'avaient ouï si long discours. Certains n'avaient rien compris à ces paroles. A quoi cela rimait-il de parler ainsi de tomber au Vert ? On tombait ou on ne tombait pas : il était inutile d'en parler. Quoi qu'il arrivât, c'était la Voie et les mots ne pouvaient rien contre la Voie. « Quand on sera entre nous, on s'amusera bien, » dit effrontément une petite fille du nom de May. Flor la gifla.

— « Il faudra commencer par monter aux Cimes, » la morigéna-t-elle. « Et ce n'est pas une partie de plaisir. »

— « Oui, » dit Lily-yo. « En route ! »

Elle donna ses instructions pour l'ascension, désignant ceux qui seraient en tête et ceux qui seraient en queue. A l'entour, la forêt palpitait, tandis qu'un grouillement de créatures vertes dépeçaient hâtivement les vestiges de la rogue.

— « L'ascension est dure, » les avertit Lily-yo qui ne cessait de guetter les environs. « Dépêchons-nous. »

— « Pourquoi grimper ? » demanda Gren sur un ton agressif. « Il n'y a qu'à siffler des virevoles. Ce sera plus facile. »

Il était trop compliqué de lui expliquer qu'un humain est beaucoup plus vulnérable quand il vole que lorsqu'il bénéficie de l'abri d'un tronc à l'écorce écailleuse, plein de fissures où il peut s'insinuer en cas de danger.

— « C'est moi qui commande. Toi, tu grimpes. » Elle ne pouvait pas le frapper : c'était un enfant-homme et il était tabou.

Chacun s'en fut dans sa noix-cabane chercher son âme et son arme, glissa la première dans sa ceinture et garda la seconde (épine la plus acérée et la plus solide possible) dans la main. Sans cérémonial, sans faire d'adieu so-

lennel à la branche qui avait été leur patrie, ils se mirent en route derrière Lily-yo, tournant le dos à la rogue à moitié dévorée, tournant le dos au passé.

***

L'ascension, ralentie par les jeunes, fut longue. Si les humains étaient capables d'affronter les hasards habituels de la route, il était un ennemi insidieux devant lequel ils étaient impuissants : la fatigue qui coulait son plomb dans leurs muscles. A mi-chemin, ils trouvèrent une branche latérale où poussait un filandrynthe et décidèrent de faire la pause.

Le filandrynthe était un superbe champignon amorphe. Bien qu'il ressemblât à une ortie-mousse démesurée, il était inoffensif. A l'approche des humains, ses pistils empoisonnés se rétractèrent comme sous l'effet du dégoût. Rampant tranquillement le long des branches immortelles de l'arbre, les filandrynthes ne recherchaient que des proies végétales. Aussi le groupe s'installa-t-il pour dormir au milieu de la formation diffuse. Protégés par ses pédoncules verts et jaunes, ils ne craignaient pratiquement rien.

Flor et Lily-yo, qui se ressentaient encore de leur précédente expédition, dormirent d'un sommeil particulièrement lourd. L'homme Haris fut le premier à s'éveiller : il sentait qu'il se passait quelque chose d'anormal. Il se leva et réveilla Jury en la caressant de son bâton. Il était nerveux. D'ailleurs, son devoir était de fuir le danger. Jury se dressa sur son séant, poussa un cri strident et bondit aussitôt pour protéger les enfants.

Quatre choses ailées avaient envahi le filandrynthe et s'étaient emparé de Veggy, l'enfant-homme, et de Bain, une des fillettes les plus jeunes qu'elles avaient bâillonnés et ligotés dans leur sommeil.

Au cri de Jury, les intrus observèrent les environs avec inquiétude.

C'étaient des hommes-volants.

Par certains côtés, ils ressemblaient aux humains : ils avaient une tête, deux bras longs et musclés, des jambes massives, des doigts puissants. Mais au lieu d'une peau verte et lisse, c'était une substance cornée et luisante, ponctuée d'ocelles noires et roses, qui recouvrait leur corps. En outre, une membrane squameuse, semblable aux ailes de la plantoiselle, reliait leurs chevilles à leurs poignets. Leur visage était fin et intelligent ; ils avaient des yeux étincelants.

Voyant les humains se réveiller, les volants se saisirent des deux enfants qu'ils avaient capturés et se ruèrent avec leur proie à travers le fouillis du filandrynthe, vers l'extrémité de la branche pour sauter.

Les hommes-volants étaient des ennemis pleins de ruse. On les apercevait rarement mais le groupe les craignait fort. Faisant leurs coups de mains de façon furtive, ils ne tuaient pas à moins d'y être forcés. Mais ils enlevaient les enfants et il était malaisé de les rattraper. Leur vol était maladroit mais quand ils s'élançaient dans les airs, ils planaient et se perdaient dans la forêt, échappant ainsi à la vengeance des humains. Jury, à qui Ivin emboîta le pas, fonça à corps perdu ; sa main se referma autour d'une cheville. Elle saisit le tendon de l'aile à l'endroit de son insertion avec le pied. L'un des volants qui s'était emparé de Veggy vacilla et se retourna

pour se libérer. Son compagnon qui supportait alors tout le poids de l'enfant sortit son couteau.

Ivin attaqua avec sauvagerie. C'était elle qui avait élevé Veggy : pas question qu'on le lui ravisse ! La lame de l'ennemi lui déchira le ventre. Sans un cri, elle tomba. Le feuillage s'anima : les claque-dents se précipitaient à la curée.

Estimant en avoir assez fait, l'homme volant laissa choir Veggy et, sans se soucier de son congénère qui se colletait avec Jury, déploya ses ailes et s'éleva lourdement à la suite des deux hommes-volants qui avaient entraîné Bain dans les profondeurs de la forêt.

Tout le monde était réveillé à présent. En silence, Lily-yo détachait les liens de Veggy qui ne pleurait pas car il était un enfant-homme. Haris s'approcha de l'adversaire de Jury, se mit à genoux et, en un éclair, le couteau surgit dans son poing.

— « Ne me tue pas, » s'écria l'homme-volant, « je m'en vais ! ». Sa voix était rauque et les mots étaient difficilement intelligibles.

L'étrangeté de son adversaire stimula la fureur sanguinaire de Haris. Un rictus lui retroussa les lèvres, laissant apparaître ses dents. A quatre reprises il plongea sa lame entre les côtes du volant dont le sang éclaboussa son poing crispé.

Jury se releva et vint s'appuyer contre le bras d'Ivin. Elle haletait. « Je vieillis, » murmura-t-elle. « Autrefois, tuer un volant ne m'était pas difficile. » Elle enveloppa Haris d'un regard empreint de gratitude. L'homme n'avait pas qu'une seule façon de rendre service.

Elle repoussa du pied le cadavre flasque du voleur d'enfants. Il roula sur lui-même en travers de la branche, puis tomba, ses ailes parcheminées repliées, inutiles, autour de son corps.

IV

Ils étaient allongés parmi les feuilles aiguës de deux siffle-chardons, aveuglés par le soleil. Mais ils se tenaient sur leurs gardes, prêts à faire face à tout danger. L'ascension était terminée. Pour la première fois de leur vie, les neuf enfants voyaient les Cimes — et le spectacle les frappait de mutisme.

Lily-yo et Flor, aidées de Daphé, attaquaient une crémataire. Lorsque la plante, privée de lumière, s'affaissa, la dernière détacha les six siliques transparentes, qui allaient être leurs cercueils. Hy l'aida à les mettre en sécurité. Alors Lily-yo et Flor lâchèrent la feuille qu'elles maintenaient comme un écran au-dessus de la crémataire et se ruèrent vers l'abri des siffle-chardons. Un essaim de cartonailes multicolores divaguait et l'œil habitué à la pénombre éternelle de la forêt était ébloui par le miroitement liquide de leurs couleurs vives : bleu-ciel, jaune, bronze, vert. L'une d'elles se posa légèrement sur une aigrette de feuillage émeraude : c'était un floque-lèvre. Presque instantanément, les humains aux aguets virent la cartonaile virer

au gris, se dissoudre comme de la cendre éparpillée à mesure que le floque-lèvre se gorgeait du suc vital de sa proie.

Se redressant prudemment, Lily-yo guida le groupe vers le premier câble de travertoise. Chacun des adultes portait son urne sous le bras.

Les travertoises, les plus grosses des créatures vivantes, végétales ou animales, ne pénétraient jamais dans la forêt. Elles se contentaient de filer les amarres qu'elles fixaient aux branches supérieures de la sylve.

Quand elle eut trouvé un filin à sa convenance et après s'être assuré que nulle travertoise n'était en vue, Lily-yo se retourna et fit signe à ses compagnons de poser les urnes. Puis elle s'entretint avec Toy, Gren et les autres enfants. « Vous allez nous aider à pénétrer avec nos âmes à l'intérieur des urnes. Vous vérifierez qu'elles sont bien fermées puis vous les accrocherez au câble. Ensuite, adieu. Ce sera la Grande Montée. Dorénavant, c'est vous qui formerez le groupe. »

Toy eut une hésitation. C'était une adolescente gracile aux seins arrondis en forme de poire.

— « Ne pars pas, Lily-yo. Nous avons encore besoin de toi. »

— « C'est la Voie, » répondit Lily-yo d'un ton ferme.

Elle écarta à force une facette de son urne et prit place dans le cercueil improvisé. Les autres adultes suivirent son exemple, aidés par les enfants. Mue par la force de l'habitude, Lily-yo vérifia que l'homme Haris était bien à l'abri.

A présent chacun était enfermé dans son sarcophage où il faisait curieusement frais. Les enfants observaient de temps à autre le ciel avec inquiétude. Ils avaient peur. Ils se sentaient désarmés. Seul Gren, le téméraire, semblait se réjouir de son sentiment tout neuf d'indépendance. Ce fut lui, plus que Toy, qui dirigea la mise en place des urnes.

Lily-yo s'étonnait de l'odeur bizarre qui régnait dans son réceptacle. Un étrange sentiment de détachement l'envahissait à mesure qu'elle la respirait. Le paysage s'assombrissait, paraissait se recroqueviller. Elle se voyait, elle voyait les autres — Flor, Haris, Daphé, Hy, Jury — suspendus après le câble surplombant le faîte des arbres ; elle voyait les enfants — le nouveau clan — se précipiter sans un regard en arrière, disparaître dans l'inextricable lacis de la plate-forme.

La travertoise était en sécurité à dix kilomètres au-dessus des Cimes. L'espace indigo où elle se mouvait était imprégné de rayons invisibles et nourriciers. Pourtant, elle dépendait de la terre pour une partie de son alimentation. Après des heures et des heures d'immobilité où elle demeura plongée dans un rêve végétatif, elle oscilla et entreprit de descendre le long d'un câble. Près d'elle, il y avait un autre de ses semblables. De temps à autre, les créatures exhalaient une bulle d'oxygène, étiraient une patte pour se débarrasser de quelque parasite qui les gênaient. Elles jouissaient d'une nonchalance sans précédent. Pour elles, le temps n'existait pas. Le soleil était leur bien, le serait jusqu'au jour où, devenu nova, il exploserait, et les détruirait dans son embrasement définitif.

La travertoise descendait vite. Ses pattes, animées d'un mouvement si rapide que l'œil n'aurait pu le suivre, frôlaient à peine le filin. Elle plongeait

droit vers la cathédrale végétale de la forêt. A ce niveau, l'air pullulait d'ennemis, infiniment plus petits, plus cruels et plus intelligents qu'elle. Elle était la proie désignée d'une des dernières races d'insectes, les tigres-volants, les seules créatures capables de la tuer à leur manière insidieuse, invincible.

Attaquant les travertoises en masse, ils paralysaient leurs centres nerveux encore élémentaires et les abandonnaient : incapables de retrouver leur équilibre, les travertoises étaient vouées à la destruction. Alors les tigres-volants, descendants gigantesques des guêpes anciennes, se frayaient leur chemin dans le corps de leur proie, y creusaient des galeries au fond desquelles ils déposaient leurs œufs. Et, une fois ceux-ci éclos, les jeunes larves pouvaient librement se repaître de chair vive.

C'était la terreur de ces rapaces qui avait poussé les travertoises, des millénaires auparavant, à fuir de plus en plus loin dans les profondeurs de l'espace. Et c'est dans ces régions apparemment inhospitalières que leur race avait atteint leur monstrueuse apogée.

Les radiations dures leur étaient devenues une indispensable manne. Astronautes naturels — les premiers — elles avaient modifié la face du firmament. Longtemps après que l'homme eut battu en retraite et se fut retiré parmi les arbres d'où il avait surgi, les travertoises conquirent pour leur propre compte les pistes célestes dont il s'était détourné ; longtemps après que l'intelligence eut capitulé, elles avaient indissolublement soudé le monde vert au monde blanc avec, pour instrument, l'antique symbole de la négligence : la toile d'araignée.

La travertoise toucha le feuillage supérieur de la forêt. Ses soies se hérissèrent sur son dos où un semis de taches noires et vertes lui procuraient un excellent camouflage naturel. Au cours de sa descente, elle s'était emparée de diverses créatures prises au câble gluant et, paisiblement, elle se mit à en gober la pulpe. Quand les bruits de succion eurent cessé, elle s'assoupit.

Un vrombissement la tira de son sommeil végétant. Devant ses yeux grossiers passaient et repassaient des formes rayées de noir et de jaune : deux tigres-volants l'avaient repérée.

La travertoise réagit avec une remarquable agilité. Son corps énorme, bien qu'il se fût contracté sous l'influence de la pression atmosphérique, avait plus d'un kilomètre de long : pourtant, elle se mouvait dans l'air avec la légèreté d'un grain de pollen, tandis que jaillissait de ses filières le câble qui la ramènerait vers la sécurité du vide.

Dans sa retraite, ses pattes accrochèrent des spores, des teignes, diverses créatures minuscules, prises au piège du réseau. Elles s'emparèrent aussi de six siliques de crémataire dont chacune abritait un être humain inconscient. Elle ne remarqua même pas qu'elles s'étaient fixées à son torse.

Très haut, à plusieurs kilomètres au-dessus de la surface de la planète, la travertoise s'immobilisa. Se remettant de sa frayeur, elle exhala une bulle d'oxygène qu'elle fixa doucement au câble. Ses palpes frémissaient. Enfin, elle mit le cap sur l'espace et son volume augmentait à mesure que la pres-

sion baissait. Elle allait de plus en plus vite. Repliant ses pattes, elle commença à lâcher un nouveau fil, en faisant fonctionner les filières logées sous son abdomen. Et le gigantesque être végétal, presque entièrement dépourvu de sensibilité, montait, montait toujours, pivotant doucement sur lui-même pour stabiliser sa température, s'offrant avec volupté à la caresse des radiations qui le baignaient de toute part. Il était dans son élément.

Daphé s'éveilla. Elle ouvrit les yeux et posa sur ce qui l'entourait un regard incompréhensif. Ce qu'elle voyait n'avait aucun sens. Elle savait seulement qu'elle avait accompli la Grande Montée. C'était une vie nouvelle et elle ne s'attendait pas à ce qu'elle fut intelligible.

Le paysage qui s'offrait à sa vue de l'autre côté de la paroi transparente de l'urne était bouché par une sorte de prolifération jaunâtre, comme des poils ou des brins de pailles. On distinguait mal ce qu'il y avait audelà. Tout le reste baignait alternativement dans une lumière aveuglante ou dans d'épaisses ténèbres.

Peu à peu, Daphé identifia les objets. Le plus frappant était une sorte d'admirable demi-sphère verte mouchetée de bleu et de vert. Etait-ce un fruit ? Des câbles y étaient fixés, une foule de câbles scintillants de reflets et que la lumière aberrante oignait d'or et d'argent. Elle identifia deux travertoises à quelque distance. On les eût dit momifiées. Il y avait ici et là des geysers de lumière qui faisait mal aux yeux. Tout était confus.

C'était ici que résidaient les dieux.

Daphé, étrangement engourdie, n'éprouvait nulle émotion particulière. Elle ne faisait pas un mouvement et n'avait pas envie de bouger. Il régnait à l'intérieur de l'urne une odeur curieuse et l'atmosphère était épaisse. Elle avait l'impression de vivre un mauvais rêve. Elle voulut ouvrir la bouche et eut de la difficulté à desserrer ses mâchoires qui semblaient soudées. Elle cria mais son cri était muet. Tout son corps était douloureux. C'était sa poitrine, surtout, qui lui faisait mal. Elle referma les yeux, mais sa bouche demeura béante.

⁂

Enorme boule velue, la travertoise descendait vers la lune. Ce n'était guère plus qu'une machine. A peine aurait-on pu dire qu'elle pensait. Cependant, quelque chose dans son intellect embryonnaire lui disait que cet agréable voyage était trop bref, qu'il devait y avoir d'autres directions vers où voguer. Après tout, les tigres-volants, ses ennemis mortels, étaient presque aussi nombreux sur la lune que sur la terre. Peut-être existait-il ailleurs un lieu tranquille, une autre demi-sphère tapissée de verdure, baignant dans la chaleur d'un rayonnement délicieux... Peut-être un jour, vaudra-t-il la peine de s'élancer vers des pistes inconnues...

Il y avait une multitude de travertoises au-dessus du sol. Leurs toiles se balançaient partout. La lune était leur base et elles y étaient beaucoup plus à l'aise que sur la terre où l'atmosphère était dense et leurs membres malhabiles. C'étaient elles qui l'avaient découverte les premières si l'on exceptait

les quelques créatures chétives qui s'en étaient allées bien avant leur venue. Elles étaient les derniers seigneurs de la création, ces êtres titanesques qui s'abandonnaient paresseusement à la jouissance de leur longue suprématie crépusculaire.

La travertoise ralentit et éjecta un nouveau câble. Nonchalamment, elle se fraya sa voie à travers le fouillis du réseau arachnéen, se rapprochant du sol lunaire couvert d'une végétation blême.

Les conditions, ici, ne ressemblaient en rien à celles qui régnaient sur la planète lourde. Les banians aux troncs sans nombre n'avaient pas accédé à l'hégémonie : l'air était trop ténu, la gravité trop basse pour qu'ils pussent croître. A leur place poussaient des céleris et des pieds de persil monstrueux. La travertoise se nicha dans un de ces bosquets, émit un épais nuage d'oxygène avec un sifflement de lassitude et se détendit dans un grand froissement de tiges. Ses pattes s'enfoncèrent dans la masse feuillue et une multitude de menus débris qui, là-bas, sur la terre, s'étaient collés aux fibres gluantes qui recouvraient son immense corps ballonné (teignes, germes, pierraille, feuilles) churent en pluie. Parmi ces déchets se trouvaient six urnes de crémataires. Elles roulèrent sur le sol. Puis s'immobilisèrent.

L'homme Haris se réveilla le premier. La terrible douleur qui lui sciait la poitrine lui arracha un gémissement. Il essaya de s'asseoir. Une pression sur son front lui rappela quelle était sa situation. S'arc-boutant sur ses genoux et ses coudes. il s'efforça d'ouvrir le couvercle de son sarcophage. D'abord, celui-ci résista puis l'urne éclata et Haris s'étala les quatre fers en l'air. Les conditions rigoureuses du vide total avaient détruit la force de cohésion de l'enveloppe.

Haris resta sans bouger à l'endroit même où il était tombé, incapable de se mettre debout. La souffrance battait dans son crâne et une odeur infecte remplissait ses poumons. Il aspira avidement et avec gratitude l'air ténu et glacé. Au bout de quelques instants, il eut suffisamment récupéré pour s'intéresser à ce qui l'entourait. De la forêt proche sortaient des tentacules jaunes qui glissaient précautionneusement vers lui. Saisi d'inquiétude, il leva les yeux en quête d'une femme qui le protégerait. Il était seul. Maladroitement, il sortit son couteau, roula sur le flanc et trancha les tentacules à mesure que ceux-ci arrivaient à sa portée. L'ennemi était facile à vaincre !

Il cria. Hurla. Se redressa sur ses jambes flageolantes, ivre de dégoût : il venait brusquement de se rendre compte que, de la tête aux pieds, il était recouvert de pustules. Et il y avait pis encore : ses vêtements s'effilochaient en lambeaux, laissant apercevoir des excroissances charnues et membraneuses sur ses membres et sa poitrine. Lorsqu'il étendit ses bras et ses jambes, cette formation se déploya : on aurait dit une paire d'ailes. Il était défiguré. Son corps plein d'élégance n'était que ruine.

Un bruit lui fit tourner la tête et, pour la première fois depuis son réveil, le souvenir de ses compagnes lui revint à l'esprit. C'était Lily-yo qui se débarrassait des derniers fragments de la crémataire. Elle agita la main.

Horrifié, Haris vit qu'elle était aussi mutilée que lui. A la vérité, c'est

à peine s'il la reconnut : elle ressemblait à un de ces hommes-volants détestés.

A ce spectacle, il se laissa choir sur le sol, pleurant de peur et de dégoût.

Il n'était pas dans la nature de Lily-yo de se lamenter. Sans prêter attention à ses atroces difformités et à la difficulté qu'elle avait à respirer, elle se mit en quête des autres sarcophages.

Le premier qu'elle repéra était celui de Flor. Elle le pulvérisa d'un coup de pierre, prit dans ses bras son amie devenue aussi hideuse à présent qu'elle-même. Bientôt, Flor revint à la vie. Elle la fit asseoir puis s'en fut à la recherche des derniers réceptacles. Bien qu'elle fût en état de choc, elle avait conscience de la légèreté avec laquelle se mouvaient ses membres douloureux.

Daphé était morte. Elle reposait dans son urne, inerte, violacée. Lily-yo eut beau secouer le transparent cercueil, Daphé n'eut pas un frémissement. Sa langue, atrocement gonflée, saillait hors de la bouche. Daphé était morte. Daphé qui avait tant de vitalité, Daphé dont la voix était si mélodieuse quand elle chantait.

Pitoyable chose, recroquevillée au fond d'un cercueil qui n'avait pas résisté au terrible voyage, Hy aussi était mort. Quand le sarcophage céda sous les coups de Lily-yo, son corps tomba en poussière. Mort, Hy. Hy qui fut un enfant-homme. Hy au pied léger.

Il ne restait plus qu'une urne. Celle de Jury. Son occupante remua quand la femme-chef s'en approcha. Une minute plus tard, elle s'asseyait, considérant son corps difforme avec un dégoût stoïque. Elle respirait. Elle était vivante.

Haris s'approcha en vacillant. Il tenait son âme à la main.

— « Quatre ! » s'exclama-t-il. « Les dieux nous ont-ils accueillis ou non ? »

— « Nous avons mal, donc nous vivons, » répondit Lily-yo. « Daphé et Hy sont tombés au Vert. »

Haris jeta, avec colère, son âme et se mit à la piétiner.

— « Regarde comme nous voilà ! Mieux vaudrait être morts ! »

— « Avant d'en décider, commençons par manger. »

Péniblement, les survivants s'enfoncèrent dans le fourré, de nouveau vigilants, prêts à faire face au danger. Flor, Lily-yo, Jury, Haris. Ils s'accrochaient les uns aux autres. Ils avaient oublié les tabous de la tribu.

V

— « Il n'y a pas d'arbres utilisables, » se plaignit Flor tandis qu'ils erraient parmi les céleris gigantesques dont les têtes dansaient très haut au-dessus d'eux.

— « Attention, » dit Lily-yo en la tirant en arrière. Quelque chose qui aboyait et ferraillait comme un chien à l'attache manqua l'humaine de quelques pouces. Le claque-dents, frustré de sa proie, ouvrait de nouveau sa gueule hérissée de crocs verts. Mais celui-ci n'était que l'ombre des terribles

claque-dents qui pullulaient dans les jungles de la terre. Ses mâchoires étaient plus débiles et moins précis ses mouvements. Hors de l'abri des banians géants, ce n'étaient que des créatures infirmes et déshéritées.

Les humains éprouvaient un peu le sentiment d'être eux aussi de malheureux exilés. Depuis des générations sans nombre, ils vivaient dans les arbres. L'arbre était devenu pour eux synonyme de sécurité. Ici il n'y avait rien que les céleris et les persils qui n'avaient ni la solidité du roc, ni les ramures infinies des banians.

Les bannis avançaient péniblement, inquiets et perdus, sans savoir où ils allaient ni pourquoi ils marchaient. Des grippe-sauts, des gratte-scies les attaquèrent. Ils durent contourner un hallier d'ortie-mousse plus haut et plus large qu'ils n'en avaient jamais vu. Les conditions qui contrariaient une espèce végétale en favorisaient une autre. Ils firent l'ascension d'une crête, rencontrèrent une mare qu'un ruisseau alimentait et au-delà de laquelle poussaient des baies et des fruits savoureux.

— « Cela ne s'annonce pas si mal, » fit Haris. « Peut-être arriverons-nous quand même à vivre. »

Lily-yo lui sourit. Haris était, de tous, le plus hargneux et le plus paresseux : pourtant, elle était heureuse qu'il fût là. Quand ils se baignèrent dans la mare, elle le regarda à nouveau. En dépit des étranges écailles qui le recouvraient, des deux protubérances charnues flottant de part et d'autre de son corps, il était toujours agréable à regarder... parce que c'était lui. Pourvu, songea-t-elle, pourvu que je sois avenante moi aussi. A l'aide d'une teigne, elle se lissa les cheveux dont quelques mèches tombèrent.

Après le bain, ils mangèrent puis Haris s'en fut chercher des épines de roncier pour remplacer leurs couteaux. Elles étaient moins coriaces que celles de la terre mais il fallait bien s'en contenter. Après cela, les quatre humains s'allongèrent au soleil.

Leur mode d'existence était bouleversé. Ils avaient vécu jusque-là en se fiant plus à leur instinct qu'à leur intelligence. Isolés du groupe, isolés de l'arbre, isolés de la terre, ils n'avaient plus rien qui pût leur servir de guide. Ils ne savaient plus ce qui était et ce qui n'était pas la Voie. Aussi restaient-ils étendus sans bouger là où ils se trouvaient.

Lily-yo observait le panorama alentour. Tout était tellement étrange qu'elle sentit son cœur battre dans sa poitrine.

Bien que le soleil brillât du même éclat, le ciel était d'un bleu profond, couleur de mûre. La sphère, en son milieu, bariolée de mouchetures vertes, bleues, blanches, était si monstrueuse qu'elle ne parvenait pas à imaginer que c'était là qu'elle avait vécu jusqu'alors. Fantomatiques, des linéaments d'argent se tendaient vers la terre et, plus près, la lumineuse dentelle des câbles traçait en travers du firmament son lacis parcouru de travertoises au corps flasque qui se mouvaient à la manière des nuages.

Ce monde était leur empire. Leur création. Lors de leurs premières incursions — il y avait des millénaires de cela — elle avaient littéralement ensemencé la lune. Au début, elles avaient commencé par dépérir. Elles

étaient mortes par milliers sur ce sol alors recouvert d'une poussière aride. Mais chaque cadavre lui avait légué un peu d'oxygène, un peu d'humus, quelques spores, quelques germes fertilisants et à mesure que les siècles succédaient aux siècles, les travertoises avaient peu à peu conquis une tête de pont.

Elles s'étaient développées. Dans les premiers temps, elles étaient malingres, chétives. Mais elles poussaient avec une obstination toute végétale. Elles respiraient. Elles s'étendirent. Prospérèrent. Lentement, les désertiques étendues lunaires au relief tourmenté virèrent au vert. Des plantes grimpantes se mirent à croître au fond des cratères. Le persil monta à l'assaut des pentes désolées. L'atmosphère se fit plus douce et la magie de la vie gagna en force, précipita son rythme. Plus systématiquement que ne l'avait jamais fait aucune espèce dominante, les travertoises colonisèrent la lune.

Tout cela, Lily-yo l'ignorait. L'eût-elle d'ailleurs su, qu'elle ne s'en serait pas soucié. Lasse de contempler le ciel, elle détourna la tête.

Flor s'était glissée vers l'homme Haris. Allongée contre lui, enfouie dans ses bras et à moitié cachée sous la nouvelle peau qui lui avait poussé, elle lui caressait les cheveux.

Furieuse, la jeune femme-chef bondit et se rua sur Flor. Elle lui lança son pied en travers du tibia, se jeta sur elle, se servant de ses ongles et de ses dents pour la forcer à battre en retraite. Jury se précipita au pas de course.

— « Ce n'est pas le moment de s'accoupler, » hurlait Lily-yo.

— « Laisse-moi, » répondit en écho la voix de Flor.

De surprise, Haris avait fait un bond. Il étendit les bras, les agita et, sans effort, s'éleva dans les airs.

— « Regardez, » s'exclama-t-il d'une voix tout à la fois ravie et inquiète.

Il décrivait des cercles audacieux au-dessus de ses compagnes. Soudain, il perdit l'équilibre et, la bouche béante d'effroi, il chut la tête la première dans la mare.

Trois femmes anxieuses, trois femmes médusées, trois femmes amoureuses plongèrent d'un même mouvement.

Tandis qu'ils se séchaient, ils entendirent des bruits en provenance de la forêt. Immédiatement, leurs vieux réflexes jouèrent et ils se retrouvèrent en état d'alerte, l'arme au poing, l'œil braqué sur la masse de verdure.

La rogue qui émergea du fourré ne ressemblait pas à ses sœurs terrestres. Au lieu de jaillir comme un diable d'une boîte, elle se frayait son chemin en rampant à la manière d'une chenille.

Quand les humains virent son œil tors pointer parmi les céleris, ils firent volte-face pour chercher le salut dans la fuite.

Même quand ils furent hors de danger, ils ne ralentirent pas l'allure et continuèrent de fuir sans savoir vers quel refuge. Ils ne s'arrêtèrent que pour dormir et se restaurer et reprirent leur course à travers l'inter-

minable brousse sous l'éternelle clarté du soleil. Soudain, ils arrivèrent à la limite de la jungle.

Devant eux, il semblait que tout s'interrompait pour reprendre plus loin.

Ils approchèrent prudemment. Le sol accidenté qu'ils foulaient s'arrêtait brusquement sous leurs pieds devant une large crevasse. Au-delà, c'était de nouveau le vert déploiement de la verdure. Mais comment franchir l'abîme ? Les quatre humains, saisis d'angoisse, s'étaient immobilisés, les yeux fixés sur l'autre bord du gouffre.

L'homme Haris grimaça, signe qu'une idée troublante s'agitait dans sa tête.

— « Ce que j'ai fait tout-à-l'heure... » commença-t-il gauchement, « voler dans l'air... Si nous le faisions à nouveau, tous les quatre, on atterrirait de l'autre côté. »

— « Non, » répondit Lily-yo. « Tu t'es abattu comme une masse. Tu tomberais au Vert. »

— « Je m'en tirerai mieux que la première fois. »

— « Non, » répéta Lily-yo. « Je te l'interdis. »

— « Laisse-le faire, » lança Flor.

Les deux femmes se toisèrent. Leur regard était enflammé. Haris décida de tenter sa chance. Il leva les bras, les agita et décolla avec légèreté. Il essaya de se servir de ses jambes et de diriger son vol vers la crevasse, mais ses nerfs le trahirent. Il tomba en planant dans le gouffre, tandis que d'un geste instinctif, Flor et Lily-yo plongeaient à sa suite. Les bras déployés, elles voletaient en hurlant. Jury, déconcertée, demeurée en arrière, leur criait sa colère.

Haris recouvrant un peu son sang froid, se posa lourdement sur une saillie de la paroi. Flor et Lily-yo s'abattirent à côté de lui et se mirent à l'invectiver d'une voix querelleuse. Tous trois levèrent la tête. Deux lèvres bordées de hautes tiges vertes se refermaient sur un étroit liséré de ciel violine. Jury était invisible. Seul leur parvenait l'écho de ses appels.

Derrière la corniche s'ouvrait une sorte de tunnel qui s'enfonçait dans la paroi. Le mur qui leur faisait face était lui aussi taraudé de trous analogues. On aurait dit une éponge. De la cavité à laquelle ils tournaient le dos surgirent trois volants, deux mâles et une femelle, munis de cordes et d'épieux.

Avant qu'ils aient eu le temps de se rendre compte de ce qui leur arrivait, Haris, Flor et Lily-yo se trouvèrent assommés et ligottés. La femme-chef, réduite à l'impuissance, vit d'autres créatures ailées jaillir des trous et arriver à la rescousse. Leur vol était plus gracieux et plus assuré que sur la terre. Peut-être l'impression de légèreté qu'éprouvaient les humains n'était-elle pas étrangère à ce phénomène.

— « Emmenez-les, » hurlaient les hommes-volants. Leurs fins visages, empreints de malice, se pressaient curieusement autour des captifs qu'ils entraînaient sans ménagements vers les profondeurs du tunnel.

Les trois humains étaient tellement terrorisés qu'ils en avaient oublié Jury, toujours tapie sur le sol au-dessus de la crevasse.

Ils ne la revirent jamais. Une volée de lancéoles avait eu raison d'elle.

Le tunnel descendait en pente douce. Finalement, il s'incurva pour s'embrancher sur un autre, horizontal et rectiligne, qui, à son tour, déboucha sur une immense caverne à la voûte et aux côtés régulièrement dressés. La lumière qui régnait en ces lieux était grisâtre : la caverne, en effet, était au fond de la crevasse.

Les prisonniers furent traînés au centre de la vaste salle. Leurs ravisseurs confisquèrent leurs couteaux, puis les délièrent. Comme ils se serraient peureusement les uns contre les autres, un des hommes-volants s'avança :

— « Nous ne vous ferons aucun mal, à moins que nous n'y soyons obligés, » dit-il. « Vous venez du Monde Lourd. C'est une travertoise qui vous a véhiculés. Quand vous aurez appris notre façon de vivre, vous vous joindrez à nous. »

— « Je suis Lily-yo, » dit la femme-chef avec fierté. « Laissez-moi partir. Nous sommes trois humains. Vous êtes des hommes-volants. »

— « Oui, vous êtes des humains et nous sommes des hommes-volants. Mais nous sommes aussi des humains et vous êtes aussi des volants. Maintenant, vous ne savez rien. Bientôt, vous saurez. Quand vous aurez vu les captifs. Ils vous diront beaucoup de choses. »

— « Je suis Lily-yo. Je sais beaucoup de choses. »

— « Les captifs vous en apprendrons beaucoup d'autres. »

— « S'il y avait d'autres choses, je les saurais. »

— « Je suis Band Appa Bondi et je dis : venez voir les Captifs. Tu parles stupide, Lily-yo, car tu parles le langage du Monde Lourd. »

Quelques hommes-volants semblaient vouloir se montrer belliqueux. Aussi Haris donna-t-il un léger coup de coude à la femme-chef en murmurant :

— « Faisons ce qu'ils nous demandent. »

Lily-yo et ses deux compagnons se laissèrent conduire à contrecœur jusqu'à une autre salle délabrée où l'on respirait une odeur fétide et à l'extrémité de laquelle un amas de rochers couleur de cendre indiquait l'endroit où la voûte s'était affaissée. Un rai de soleil — ce soleil qui ne cessait de briller jour et nuit — jetait une tache ardente sur le sol. Les Captifs se tenaient près du nuage d'or.

— « N'ayez pas peur, ils ne vous feront pas mal, » dit Band Appa Bondi.

Cet encouragement était le bienvenu, car les Captifs n'étaient guère engageants.

Ils étaient huit, chacun enfermé dans une urne d'une taille suffisante pour former comme une étroite cellule. Toutes ces cellules étaient disposées en demi-cercle. Sous la conduite de l'homme-volant, les terriens s'avancèrent jusqu'au centre de ce demi-cercle. Ils pouvaient ainsi tout voir et être vus par les Captifs.

Le spectacle qu'offraient ces derniers était pénible. Chacun avait une difformité quelconque. L'un était cul-de-jatte. La mâchoire inférieure

d'un second était totalement excarnée. Il y en avait un qui était doté de quatre bras minuscules et tordus et un autre qui possédait de petites ailes tendues entre le lobe de ses oreilles et ses pouces de sorte qu'il était contraint de conserver perpétuellement les bras à demi-levés. Le cinquième laissait pendre le long de ses flancs une paire de bras flasques car ils étaient dépourvus d'os ; une de ses jambes était également flaccide. Le sixième était muni d'une monstrueuse paire d'ailes qui faisait comme une traîne tout autour de lui. Le septième cachait sa silhouette difforme derrière l'écran de ses propres déjections dont était maculée la paroi transparente de sa cellule. Le dernier, enfin, avait une tête surnuméraire ratatinée, greffée sur la première, qui considérait Lily-yo avec méchanceté. Ce fut celui-là qui prit la parole.

— « Je suis le chef des Captifs, » annonça-t-il avec de grands gestes. « Vous venez du Monde Lourd. Nous, nous appartenons au Monde Véritable. Joignez-vous à nous car vous êtes des nôtres. Bien que vos ailes et que vos pustules soient récentes, vous pouvez vous joindre à nous. »

— « Je suis Lily-yo. Nous sommes des humains tous les trois. Vous n'êtes que des volants. Nous ne nous joindrons pas à vous. »

Les Captifs émirent un grognement ennuyé et leur chef poursuivit :

— « C'est le parler du Monde Lourd ! Vous êtes venus à nous. Vous êtes des volants, nous sommes des humains. Vous ne savez guère de choses, nous en savons beaucoup. »

— « Mais nous... »

— « Cesse ce bavardage, stupide femme ! »

— « Nous sommes... »

Band Appa Bondi l'interrompit :

— « Tais-toi et écoute, femme. »

— « Nous savons beaucoup de choses, » répéta le Grand Captif. « Nous vous en dirons quelques-unes. Tous ceux du Monde Lourd qui viennent jusqu'ici se transforment. Il en est qui en meurent. Mais la plupart vivent et des ailes leur poussent. Entre les deux mondes, il y a des rayons qu'on ne voit pas, qu'on ne sent pas. Mais ils sont forts. Ils modifient les corps. En arrivant ici, sur le Véritable Monde, on devient un véritable humain. La larve du tigre-volant doit se transformer pour devenir un tigre-volant. Les humains se transforment aussi. »

— « Je ne comprends pas ce qu'il raconte, » déclara Haris, l'air buté, et il se coucha sur le sol. Mais Flor et Lily-yo étaient attentives.

— « Nous sommes venus sur le Monde Véritable, comme tu dis, pour mourir, » lança cette dernière d'une voix hésitante.

— « Tu es encore jeune. Tu commences une vie nouvelle. Où sont vos âmes ? »

Lily-yo et Flor s'entre-regardèrent. Lorsqu'elles avaient fui la rogue, elles les avaient jetées avec insouciance. Haris avait même marché sur la sienne. C'était impensable !

— « Tu vois ! Tu n'en as plus besoin. Tu es encore jeune. Tu peux porter des bébés. Et quelques-uns naîtront avec des ailes. »

— « Certains seront peut-être des déviants comme nous, » dit le Captif aux bras flasques. « D'autres seront peut-être normaux. »

— « Vous êtes trop immondes pour mériter de vivre, » grogna Haris. « Pourquoi ne vous a-t-on pas tués ? »

— « Parce que nous savons tout. »

La seconde tête du Grand Captif se redressa pour déclarer :

— « Avoir une belle forme n'est pas tout dans l'existence. Savoir aussi est bon. Parce que nous ne pouvons nous mouvoir correctement, nous pouvons penser. La tribu du Véritable Monde est bonne et elle connaît des choses. Aussi nous laisse-t-elle la diriger. »

Flor et Lily-yo échangèrent quelques mots à voix basse.

— « Tu veux dire que vous autres, misérables Captifs, vous dirigez le Monde Véritable ? » demanda enfin la femme-chef.

— « Oui. »

— « Alors, pourquoi êtes-vous captifs ? »

Faisant son éternel geste de protestation, celui dont les pouces étaient reliés aux oreilles, prit la parole pour la première fois :

— « Diriger est servir, femme. Ceux qui détiennent la puissance sont les esclaves de la puissance. Seul le hors-caste est libre. Parce que nous sommes captifs, nous avons le temps de parler, de penser, de faire des plans, de savoir. Ceux qui savent dirigent le couteau des autres. »

— « Rien de mal ne t'arrivera, Lily-yo, » ajouta Band Appa Bondi. « Tu vivras parmi nous et tu profiteras de ta vie, libre de toute souffrance. »

— « Non, » s'écrièrent, d'une seule voix, les deux bouches du Grand Captif. « Avant cela, Lily-yo et sa compagne (car l'autre créature, l'homme, est totalement inutile), devront nous aider à réaliser notre grand plan. »

— « L'invasion ? » demanda Bondi.

— « De quoi d'autre veux-tu qu'il s'agisse ? Flor, Lily-yo, vous êtes arrivées au bon moment. Les souvenirs du Monde Lourd et de sa vie sauvage sont encore frais dans votre mémoire. Ces souvenirs, nous en avons besoin. Aussi vous demanderons-nous de retourner là-bas pour nous aider à accomplir le vaste plan que nous avons élaboré. »

— « Retourner sur la terre ? » souffla Flor.

— « Oui. Nous sommes déterminés à attaquer le Monde Lourd. Vous guiderez l'expédition. »

VI

L'après-midi de l'éternité, la longue route d'or qui, un jour, débouchera sur la nuit éternelle, s'étirait. Avec son mouvement. Mais sans événement si l'on exceptait ces négligeables péripéties si importantes aux yeux des créatures qui y étaient mêlées.

Pour Flor et Lily-yo, il y eut une multitude d'événements dont le principal fut qu'elles apprirent à voler correctement. Au début, leurs ailes leur faisaient mal, mais la douleur ne tarda pas à disparaître à mesure

que la chair et les tendons nouveaux de ces membres merveilleux devenaient plus vigoureux. Planer légèrement dans l'air leur causait un plaisir toujours plus intense. Elles apprirent à voler en groupe. Puis à chasser en groupe. Peu à peu, elles acquirent l'entraînement nécessaire pour mener à bien le plan mûri par les Captifs.

C'était une série de hasards heureux qui avait permis aux humains d'aborder sur ce monde, et d'y aborder après des millénaires. Car, peu à peu, les humains s'adaptaient mieux au Véritable Monde. Leur facteur de survie s'améliorait, leur pouvoir s'affermissait à mesure que le Monde Lourd devenait plus hostile à ce qui n'appartenait pas au règne végétal.

Lily-yo, en tout cas, s'aperçut rapidement que la vie était plus douce sur la lune où, en compagnie de Flor et d'une dizaine d'autres humains, elle se régalait de louchetrones à la pulpe savoureuse en attendant que vienne l'heure d'obéir aux Captifs et de repartir pour le Monde Lourd.

Il était malaisé d'exprimer ce qu'elle ressentait.

— « Nous sommes en sécurité, » disait-elle en désignant la verte étendue qui s'allongeait sous la résille argentée des travertoises.

— « Si l'on ne tient pas compte des tigres-volants, » répliqua Flor.

Elles étaient installées sur un pic dénudé qui n'avait pas été envahi par les gigantesques plantes grimpantes. L'air était ténu. Loin au-dessous d'elles, plan par plan, s'étageait la verdure. On se serait presque cru sur Terre. S'il n'y avait pas eu, ici et là, des formations de rochers circulaires.

— « Ce monde est plus petit, » insista Lily-yo, désireuse de faire comprendre à Flor ce qu'elle avait en tête. « Ici nous sommes plus grands. Il n'est pas besoin de combattre autant. »

— « Bientôt, il faudra combattre. »

— « Oui. Mais ensuite nous retournerons ici. C'est un endroit favorable. Moins sauvage. Et avec moins d'ennemis. Les groupes pourraient vivre sans êtres tenaillés par la peur. Veggy, Toy, May, Cren et les petits aimeraient ce monde. »

— « Les arbres leur manqueraient. »

— « Bientôt nous ne les regretterons plus. Nous avons des ailes. »

Les deux femmes conversaient nonchalamment, à l'ombre d'un rocher. Globes d'argent tranchant sur le ciel empourpré, les travertoises au-dessus de leurs têtes glissaient le long de leurs résilles. Il était rare de les voir descendre vers les pieds de céleri. En les observant, Lily-yo songeait au plan des Captifs et des images légères et colorées lui traversaient l'esprit.

Oui. Les Captifs savaient. Ils prévoyaient, ils voyaient ce qu'elle était, elle, incapable de voir. Avec ses compagnons, elle avait vécu à la manière des plantes, agissant au jour le jour. Les Captifs n'étaient pas des plantes. Au fond de leurs cellules, ils voyaient plus de choses que ceux qui étaient libres.

Et voici ce qu'ils voyaient : les quelques humains à avoir atteint le Monde Véritable enfantaient rarement. Parce qu'ils étaient vieux ou parce que les rayons qui leur avaient fait pousser des ailes avaient en même temps tué la semence qui était en eux. Ils voyaient que cet univers était

bon, qu'il serait meilleur encore si les humains y étaient plus nombreux. Ils voyaient que le moyen le plus pratique était d'importer des bébés et des enfants du Monde Lourd.

C'était ce qui avait été fait durant des siècles et des siècles. De vaillants hommes-volants se rendaient sur Terre pour y ravir des jeunes. Ceux qui, une fois, avaient attaqué le groupe de Lily-yo lors de la montée vers les Cîmes, faisaient partie d'un commando en mission. Ils s'étaient emparés de Bain pour l'amener sur le Monde Véritable, et l'on n'avait jamais eu de leurs nouvelles.

Multiples étaient les périls qui guettaient ces braves. Bien peu d'entre eux revenaient à bon port.

Alors les Captifs avaient mis sur pied un plan plus audacieux et plus efficace.

— « Voici une travertoise, » annonça Band Appa Bondi. « Préparons-nous. »

Il prit la tête des douze volants choisis pour la tentative. Il était le chef ; Lily-yo, Flor et Haris devaient le seconder avec trois autres mâles et cinq femmes. Band Appa Bondi était le seul à être arrivé sur le Monde Véritable à l'âge de l'enfance.

Lentement, les douze se levèrent et déployèrent leurs ailes. L'heure de la grande aventure avait sonné. Pourtant, ils n'avaient pas vraiment peur. Ils étaient incapable de prévoir l'avenir comme les Captifs, à l'exception peut-être de Band Appa Bondi et de Lily-yo. « C'est la Voie », murmura-t-elle pour bander sa volonté. Les douze ouvrirent leurs ailes et prirent leur vol en direction de la travertoise.

La travertoise était repue.

Elle avait dévoré un de ses plus savoureux ennemi, un tigre-volant qui s'était empêtré dans une toile. Elle s'était gorgée de sa pulpe et n'avait laissé qu'une carcasse vide. Elle s'enfonça dans un taillis de céleris géants qui plièrent sous sa masse. Alors, elle se mit paisiblement à bourgeonner. Plus tard, elle s'élancerait vers les immenses gouffres enténébrés dont la chaleur l'attirait. Elle était née sur ce monde. Elle était jeune et n'avait encore jamais effectué ce voyage terrifiant et désiré.

Sur son dos, les bourgeons jaillissaient, se balançaient en crépitant et tombaient sur le sol, où ils se dispersaient, s'enfouissaient dans la fange où pendant dix mille ans ils germeraient en paix.

La travertoise était jeune. Pourtant, elle était malade. Elle n'en savait rien. Elle ne savait pas que son ennemi, le tigre-volant, s'était attaqué à elle. La sensibilité de l'énorme créature était presque inexistante.

Les douze piquèrent sur elle et se posèrent à plat-ventre sur son dos, de façon à ne pas être dans le champ de vision de son buisson d'yeux. Ils se tapirent parmi les fibres coriaces qui constituaient la toison de la travertoise et observèrent les environs. Un rayonnaire plongea au-dessus d'eux et disparut à leur vue. Un trio d'herbes-culbutes s'enfonça parmi les fibres. Tout était calme. On se serait cru sur une colline déserte.

Finalement, les douze se levèrent et s'ébranlèrent à la queue-leu-leu, attentifs, les yeux baissés. Band Appa Bondi ouvrait la marche et Lily-yo

faisait office de serre-file. Les éraflures, bosses et dépressions qui parsemaient le tégument de la gigantesque créature ralentissaient leur progression et ils avançaient péniblement parmi les soies vertes, jaunes ou noires de la travertoise qui constituaient un parfait camouflage. Ici et là des plantes parasitaires enfonçaient profondément leurs racines dans le corps de l'hôte. La plupart mourraient lorsque celui-ci s'élancerait vers le Monde Lourd.

La route était ardue. Soudain, la travertoise changea de position et les humains perdirent l'équilibre. La pente qu'ils escaladaient se fit progressivement plus raide et il leur fallut ralentir encore l'allure.

L'une des femmes, Y Coyin, poussa un cri : « Ici ! »

Ils avaient enfin trouvé ce qu'ils cherchaient. Ce que les Captifs leur avaient ordonné de chercher. Tous se groupèrent autour de Y Coyin. Chacun avait sorti son arme.

Des fibres avaient été régulièrement sectionnées, laissant une bande dénudée de la taille d'un humain. Au milieu de l'espace ainsi délimité, il y avait une sorte de croûte circulaire. Lily-yo la tâta. Elle était terriblement dure. Lo Jint y colla l'oreille. Pas un son.

Les membres de l'expédition se dévisagèrent.

Personne ne donna l'ordre de passer à l'action : c'était inutile. Tous se mirent à genoux et attaquèrent à coups de couteau le pourtour du bubon.

La travertoise bougea et ils s'en furent rouler cul par dessus tête. Un bourgeon se forma, éclata, dégringola le long de la pente et tomba. Une lancéole le goba comme il achevait sa course, là-bas, très loin, sur le sol. Imperturbables, les humains continuèrent de jouer du couteau.

La croûte finit par osciller ; ils la soulevèrent, découvrant ainsi une sorte de tunnel obscur et gluant.

— « Je descends le premier, » dit Band Appa Bondi en se glissant à l'intérieur de l'orifice. Les autres le suivirent. Lorsque tous les douze eurent pénétré dans la galerie, la croûte fut remise en place. Cela produisit un chuintement.

Ils restèrent longtemps immobiles, à plat ventre, enveloppés de leurs ailes, l'arme assurée dans la main. Et leur cœur battait à tout rompre.

Ils étaient en territoire ennemi, au sens littéral du terme. Les travertoises n'étaient que des alliés de hasard : elles dévoraient les humains avec autant d'appétit que n'importe quoi d'autre. Mais le boyau où ils se tenaient était l'œuvre du destructeur strié de noir et de jaune : le tigre-volant. L'un des tous derniers vrais insectes à survivre, celui-ci, conduit par son instinct, avait choisi pour proie le plus invincible des êtres vivants.

La femelle du tigre-volant se pose sur une travertoise. Elle la perfore, y creuse une sape et y taille une chambre, paralysant l'organisme qu'elle fouaille pour qu'il ne se cicatrise point. Alors, elle dépose ses œufs dans la chambre natale et repart à 'air libre. Lorsque les œufs éclosent, les larves sont assurées d'avoir une ample provision de chair fraîche.

Au bout d'un moment, Band Apa Bondi donna le signal et le commando s'enfonça dans le tunnel, guidé par une faible luminescence qui palpitait au loin. L'air était épais, visqueux. Les humains avançaient lentement. Très doucement.

— « Attention ! » hurla soudain Band Appa Bondi.

Du plus profond des ténèbres inquiétantes quelque chose s'élançait vers eux.

Ils ne s'étaient pas rendu compte que le tunnel qu'ils suivaient avait fait un coude et s'était élargi : ils étaient dans la chambre natale. Et les larves étaient écloses. Il y en avait deux cents, qui tourbillonnaient la gueule béante, aussi grande qu'un être humain, clappant de fureur et de peur.

Band Appa Bondi fendit en deux celle qui avait fondu sur lui, mais la seconde le décapita. Ses compagnes s'abattirent sur son corps mutilé en faisant cliqueter leurs mâchoires.

Si leurs têtes étaient cuirassées, leurs corps étaient mous et tendres. Il suffisait d'un coup de couteau pour leur crever l'abdomen dans un jaillissement d'entrailles. Les larves se battaient farouchement, mais elles n'avaient pas encore l'expérience de la lutte. Les humains les tailladaient sauvagement d'estoc et de taille.

Ban Appa Bondi fut la seule victime. Adossés à la paroi, les humains frappaient, brisaient les mâchoires de leurs adversaires, crevaient leurs ventres flasques. Ils tuaient. Ils tuaient sans trêve. Sans haine. Sans pitié. Bientôt, ils pataugèrent jusqu'à mi-cuisse dans une bouillie sanglante. Les larves sautaient, se tordaient, mouraient. Haris abattit la dernière avec un grognement de satisfaction.

Alors, épuisés, les onze survivants se replièrent dans le boyau par où ils étaient venus, pour attendre que toute cette sanie soit évacuée... pour attendre, attendre longtemps, attendre que...

*
**

La travertoise s'étira. Des impulsions vagues vibraient en elle. Les choses qu'elle avait faites. Celles qu'elle devait faire. Ce qui avait été fait était fait. Ce qui restait à faire devait l'être. Elle souffla un panache d'oxygène. Puis se haussa.

Lentement, elle grimpa le long d'un câble, grimpa vers ce réseau de filins entremêlés où l'air était rare. Elle n'avait jamais été plus loin. Mais cette fois il n'y avait apparemment pas de raisons pour qu'elle s'arrête. L'air n'avait aucune importance. Seule comptait la chaleur. La chaleur qui la faisait se gonfler, qui la stimulait, qui la dégourdissait, qui la faisait frétiller de plus en plus à mesure qu'elle s'élevait.

D'une de ses filières fusa un nouveau câble. Elle pressa l'allure, gagnant en assurance. L'être végétal bondit, fulgurant, loin de la zone où tournoyaient les tigres-volants. Très haut flottait un demi-cercle de lumière, tavelé de blanc, de bleu, de vert. Un repère qu'il importait de garder dans son champ de vision pour ne pas se perdre.

Car elle était bien seule, la jeune travertoise, dans l'espace merveilleux et terrible, obscur et éclatant, livrée au néant ! Se tourner et se retourner, filer à toute v i t e s s e, cuire de tous côtés... sans rien qui vous vienne inquiéter...

... Sauf que, au sein même de son être, il y avait un petit groupe d'humains pour qui elle était une arche, qui avait fait d'elle l'instrument de leur mission.

Tu les ramènes, travertoise, tu les ramènes vers un monde qui — il y a longtemps, si longtemps que c'en est stupéfiant — leur appartenait. Tu les ramènes pour que finalement — qui sait ? — leur race puisse croître et se multiplier sur un nouvel univers. Car, souviens-t'en, travertoise, le temps... le temps ne fait jamais défaut.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : Hothouse.



MICHEL DEMUTH

...qui revient d'une longue chasse

Dans le domaine de la science-fiction française, Michel Demuth est un jeune auteur prometteur. Il adopte naturellement un ton montrant qu'il est nourri du genre, et qu'il admire fortement les auteurs américains. Ce qui ne l'empêche pas de déployer. dans ses meilleures pages, une expression personnelle.

Dans cette nouvelle, il évoque un monde futur déchiré par une guerre contre des extra-terrestres, et où paradoxalement ce sont les bandes « asociales » (composées de ce que nous appelons aujourd'hui des blousons noirs) qui mènent le combat pour la défense du genre humain (1).



MAGONY rabattit la tige du m i c r o et coupa le contact du vocotype harst. Il se leva, lentement, calculant chacun de ses gestes, retenant toute sa nervosité et son désir de destruction afin d'être plus efficace, d'effrayer vraiment la fille.

Elle se roulait sur le sol, à présent, et poussait de drôles de petits cris. Ç'aurait pu être ceux d'un petit félin coléreux, ou d'une prêtresse de l'érotisme. Ce n'étaient que les manifestations pénibles d'une saturation de boisson dite « onirisante ».

Les longs cheveux blonds étaient épars, roulés, entrelacés tout autour de la tête comme des herbes fantastiquement belles et brillantes.

— « Fous le camp ! » dit Magony.

Vraiment, ses yeux semblaient s'être faits plus petits depuis quelques secondes. C'était l'inverse pour la fille. Elle leva sur lui deux grands disques clairs où il y avait une étincelle de démence.

« Allez, » reprit Magony, « fous le camp ! »

Elle aurait voulu répondre, peut-être même lui sauter au visage, toutes griffes dehors. Mais c'était complètement en dehors de ses possibilités immédiates. Elle se sentait aussi saoule que possible.

(1) Nouvelles du même auteur dans « **Fiction** » : « **La ville entrevue** » (no 77) ; « **La pluie de l'après-midi** » (numéro spécial 1960) ; « **Projet Information** » (no 92) ; « **La route de Driegho** » (no 97).

« Ecoute, je vais appeler le robot. »

Il savait qu'elle craignait cela, qu'elle nourrissait une peur irrationnelle, terrible, à l'égard de Chriki. Chriki n'était pas une machine, mais presque. Il pouvait tout faire, sans jamais rien demander, et ses mouvements étaient d'un automatisme et d'une efficacité réellement effrayants. Pour cela, on l'avait surnommé le robot.

La phrase eut un effet certain. La fille cessa de fixer Magony avec stupeur. Elle sortit de sa semi-immobilité, agrippa le bord de la table et essaya de l'utiliser comme tremplin.

Silencieusement, il la souleva, la poussa jusqu'à la salle de bains. Elle avait un corps maigre, comme celui de ces invraisemblables danseuses qui se produisaient au Théâtre de la Fureur.

Un jet de la douche, glacée. Elle hoqueta, grinça des dents. Magony la lâcha, refrénant une envie irrésistible de la gifler, de toutes ses forces.

Tout le dégoûtait. La présence de la fille, l'état dégradant dans lequel une saleté de boisson l'avait mise.

Il essaya de se souvenir. Qui avait amené cette blonde chez lui ?

Mais se souvenir était pour lui, parfois, presque aussi impossible que de rester sobre plus de deux heures pour la fille.

Il secoua la tête, désespéré. Il pensait qu'il ne supporterait pas cela plus longtemps. C'était pareil à une douleur lancinante. Et puis, la peur d'oublier son nom. Ou de se dire qu'il l'avait peut-être déjà oublié, deux, trois fois, dix fois.

Il avait peut-être des amis qu'il ne reconnaissait plus ?

Une émotion violente le prit à la gorge à cette idée. C'était ridicule. Qui avait encore des amis en ce monde ?

Il resta légèrement hébété, contre la porte, regardant la fille qui essayait de se repeigner. Deux fois, elle posa le peigne dans ses cheveux. Deux fois son bras eut un spasme bizarre qui emporta le peigne bien au-delà.

« N'insiste pas, » grogna-t-il, « et ne cherche pas de maquillage. J'ai tout jeté... »

Elle ne le regarda pas. Maintenant que l'effet de la boisson s'atténuait, elle était partagée entre une vague nausée et une certaine honte.

Il rit intérieurement. Peut-être était-ce *lui,* maintenant, qui la dégoûtait ?

Alors il leva la main pour la gifler. Mais elle était déjà dans le couloir, ouvrant la première porte, puis la deuxième.

« Bon Dieu, » pensa-t-il, « elle traite le système de sécurité comme s'il n'existait pas ! »

Il alla vérifier toutes les serrures, se rendit compte que le champ magnétique avait encore une fois flanché.

« Un de ces jours, j'irai m'établir sous terre ! »

Il revint dans la grande pièce. La lumière, au-dessus du vocotype, lui rappela à quel travail il était occupé quand la fille était devenue insupportable. Vraiment, il y avait de quoi grimacer au souvenir de ses borborygmes, de ses sales petits cris de bête.

Mais ce n'était pas sa faute. Les femmes tenaient moins bien le coup que les hommes.

Il vit son sac, qu'elle avait oublié sous la table. Il se pencha pour le ramasser, aperçut en même temps la bouteille vide. L'étiquette indiquait une haute teneur en principes « onirisants. » D'un coup de pied, il l'envoya se briser contre le mur, juste au-dessous d'un fauteuil où un chat n'avait pas cessé de sommeiller, depuis le matin. Le petit félin gris secoua ses oreilles, grogna, bâilla et se rendormit.

« Toi, tu es utile, » dit Magony, « tu rends service à l'humanité. »

Mais le mot d'humanité avait une telle consonnance, à présent, qu'il lui fit monter un goût d'amertume dans la bouche.

Il constata qu'il tenait le sac de la fille et le rejeta sur le sol. Puis l'illogisme du geste lui apparut et il se baissa pour le ramasser à nouveau. Il l'ouvrit.

Il y avait une plaque d'identité du modèle réglementaire, avec photo de l'iris de l'œil droit, micro-analyse sanguine, etc., ainsi qu'un vaporisateur de parfum, une lettre portant un timbre du secteur sud-américain, un tout petit canard de nylon, deux assignats de 45 unités et l'insigne du club : le chat rouge sautant, toutes griffes dehors. C'était Magony qui l'avait composé et il sourit, effleuré par un léger sentiment d'orgueil. Puis il ramena le dernier objet et il lâcha le sac et tout son contenu, ne gardant en main que la petite sphère noire. La matière même paraissait maléfique, étrangère.

Magony resta quelques secondes sans voix, bien qu'il désirât violemment appeler quelqu'un, n'importe qui.

La pièce semblait tournoyer sous ses yeux. Sa table de travail avec le vocotype toujours en attente, le lustre recouvert de plastique pour la nuit, le chat sur le fauteuil, la fenêtre aux volets à demi-fermés par où entrait le jour malade du début d'automne.

« Chriki, » dit-il enfin. « Chriki, bon Dieu ! »

Un bruit de pas lourds. La porte du fond s'ouvrit. Chriki, dans la pénombre, avait vraiment des allures de machine. Ses mains semblaient des marteaux prêts à écraser. Et il aurait peut-être à s'en servir dans l'heure suivante.

— « Magony ? » interrogea sa voix profonde.

— « La fille, Chriki, la fille qui était ici, tu la connais, hein ? »

La grosse tête se secoua lentement.

— « C'est Lizbeth Dley, Magony. »

Magony leva la main, tenant la petite sphère noire entre le pouce et l'index.

— « Elle avait ça dans son sac, Chriki, ça ! Tu comprends ? »

Chriki eut une réaction surprenante. Il fit un pas en avant, ses épais sourcils noirs se rejoignant presque au-dessus de ses yeux. Puis il lança un bras en avant, frappa la main de Magony. La sphère roula sur le sol. Chriki sauta dessus à pieds joints, une fois, deux fois. Et il l'écrasa. Il y eut quelques étincelles sous ses talons, puis les débris fumèrent.

Magony le bouscula et se jeta sur les miettes noires qui étaient tout ce qui restait de la sphère.

— « Qu'est-ce que tu as fait, Chriki ? Tu te rends compte ? C'était un de leurs satanés micros ! Nous n'avons plus de preuve, maintenant ! »

La face du « robot » était étonnamment pâle.

— « Pas besoin de preuve pour la juger, » dit-il. « Excuse-moi, Chriki, mais ce micro était direct. »

Magony demeura un moment sans comprendre.

« Il était relié à une centrale, » reprit Chriki. « Il n'enregistrait pas mais transmettait. »

Magony hocha la tête, regardant obstinément les débris à ses pieds.

— « C'est vrai, » dit-il, « que tu les connais mieux que moi. »

— « J'en ai plus souffert, c'est tout, » murmura Chriki.

Il plongea une main dans la poche de son éternel blouson et ramena un minuscule automatique. Il en sortit le chargeur et vérifia la présence de tous les projectiles.

« Maintenant, » dit-il, « il ne me reste qu'à la rattraper. »

Magony opina du menton.

— « Qui l'a amenée ici ? »

Chriki releva la tête. Ses yeux lancèrent de véritables éclairs.

— « Brazz, encore une fois. »

— « Au début, » murmura Magony, « tu les fouillais... Moi aussi, de temps en temps. Et puis nous avons eu trop de travail pour nous occuper des distractions des copains et du contenu de leur sac... »

Chriki marcha vers la porte.

— « Tu ne prends pas de chat ? » demanda Magony, bien qu'il connût d'avance la réponse.

— « J'en suis un moi-même. »

***

Vers le soir, Brazz rentra. Il dut noter tout de suite la tension, sur le visage de Magony, parce qu'il resta près de la porte, dans l'ombre.

— « Avance, Brazz... J'ai à te parler. »

Il fit trois pas, s'arrêta. Ses yeux étaient fixés sur les débris du mirco. Son nez se pinça et il renifla bruyamment.

— « Qu'est-ce qu'il y a, Magony ? Que s'est-il passé ici ? »

— « Le saurais-tu, par hasard ? »

Brazz fit encore un pas. Il avait le visage blanc mais c'était tout à fait habituel. Bien qu'il fût l'un des rares à ne pas avoir été touché dans sa prime jeunesse, il restait maladif, vacillant.

— « Ça sent le brûlé, » dit-il. « Et la boisson, aussi. »

— « Il y avait une fille, ici, il y a un certain temps, » dit Magony. « Elle a bu un peu trop d'onirisant. »

— « Lizbeth ?... Lizbeth Dley ? »

— « Peu importe son nom, Brazz... La connaissais-tu depuis longtemps ? »

Brazz se mit à rire comme un fou. Il avait des striures rouges autour

de ses yeux en amande. Un insigne du club pendait lamentablement au col de sa veste.

— « Moi ? Mais... mais, Magony, » dit-il enfin, « c'est toi qui m'a envoyé la chercher. »

Magony tressaillit. Ses yeux devinrent de plus en plus petits, tandis qu'il scrutait Brazz avec une intensité menaçante.

— « Voudrais-tu dire, par hasard, que c'est un tour de mon esprit ? Que j'ai encore eu une crise d'amnésie ? »

— « Mais... certainement, Magony. Elle... »

La gifle lancée à toute volée lui coupa la parole. Il se rejeta en arrière. Quand il regarda de nouveau Magony, il y avait un mélange de colère et de pitié dans son regard.

« Magony... Mais... c'était une de tes sœurs. »

Un froid soudain envahit Magony. Il tourna lentement le dos au garçon pâle, retourna à sa table et s'assit devant le vocotype.

— « Une de mes sœurs ? » demanda-t-il enfin.

— « Lizbeth Dley, oui. Ce sont ses deux prénoms, Magony. »

— « Tu ne me mens pas, Brazz ? Tu ne cherches pas à te disculper ? »

— « Mais de quoi ? »

Magony laissa passer une seconde avant de dire, d'une voix sourde :

— « Elle avait un micro direct dans son sac... Pendant tout le temps qu'elle a passé ici. »

Brazz vint à côté de la table.

« Ça ne t'étonne pas ? » demanda Magony.

— « Non, rien ne m'étonne. Elle a fichu le camp ? »

— « Chriki est à sa poursuite. »

— « Il ne la retrouva pas... Qu'as-tu dit pendant qu'elle était là ? »

Magony entrouvrit la bouche puis murmura :

— « Je ne peux pas vraiment me le rappeler... Rien de dangereux, je crois. Je travaillais ici. »

Brazz se pencha sur le vocotype. Il y avait des mots sur la feuille blanche.

— « Qu'est-ce que c'est ? »

— « Un poème, » dit Magony.

C'était son passe-temps. Il était le chef et le chroniqueur du club. Et ses poèmes, diffusés dans toute la ville, et même plus loin, apportaient l'espoir à d'autres clubs.

— « *C'est comme un loup,* » lut Brazz, « *un loup affamé*
» *Que je porte au-dedans de moi*
» *Et qui me dit, à l'orée des matins*
» *De tuer et de chercher encore.*
» *C'est comme un loup dans la campagne*
» *Sur la piste des envahisseurs.*
» *Il s'en va porter la mort*
» *Et son haleine de tueur*
» *Souffle jusqu'à leur étoile.*
» *C'est comme un loup, c'est comme un lion,*
» *Comme un serpent ou une mante,*

» *Comme un putois ou un faucon,*
» *Qui revient d'une longue chasse.* »
Il s'arrêta, regarda Magony.
« C'est le club, n'est-ce pas, c'est nous ? »
— « Oui, c'est nous... Quand nous faisons ce que nous devons faire. »
Brazz regarda encore les débris du micro.
— « Crois-tu que nous soyons en danger à cause de cela ? »
Magony haussa les épaules.
— « Nous sommes bien plus en danger à cause de nous-mêmes. A cause de moi, qui suis incapable de me rappeler. Je suis le chef et je n'ai même pas la tête solide. »
Il avait porté les mains à ses tempes et se les massait, du bout des doigts, très lentement, comme le lui avait appris le docteur Kreein.
— « Tu as été touché, » dit Brazz, « tu as eu à souffrir de l'envahisseur... Moi pas. Mais cela ne me donne vraiment aucun mérite. »
Magony s'arrêta. Il sourit.
— « Non, » dit-il, « tu as raison. Mais nous sommes tous du club, pas vrai ? »

***

La nuit tomba peu à peu. La rumeur de la ville, très sourde durant le jour, disparaissait maintenant presque totalement.

Un à un, les hommes rentraient. Tous les jeunes du club, refermant doucement la porte et souriant aux autres qui étaient déjà là, dans l'ombre épaisse.

Magony se décida à allumer, enfin. Son regard fit le tour des visages. Tous ceux qui étaient revenus avaient déposé leur chat et leur arme et cela faisait deux tas sombres, à présent, tous deux aussi redoutables. Le tas des chats qui se léchaient mutuellement et faisaient le gros dos avant de se disperser dans tout l'appartement. Le tas des armes. Les armes qui avaient dû tuer, encore, en cette journée.

Et les « Chats Rouges » aux yeux brillants qui fixaient tous le chef, attendant qu'il parle.

Sentio, Krim, Abdul, Jacky, « Le Rat », Idoni et tous les autres, après leur journée de chasse.

« Leur journée de chasse » ! Il fallait leur lire le poème, avant de leur annoncer la mauvaise nouvelle. Ce ne serait pas un acte prétentieux mais, au contraire, quelque chose qui le rapprocherait tous, scellerait un peu plus, s'il en était besoin, la grande fraternité du club.

Magony alla jusqu'au vocotype, enleva la feuille du plateau et se mit à lire d'une voix un peu haletante.

— « Voilà, » dit-il à la fin. « Voilà ce qu'est notre vie. Nous, les jeunes, qui conservons, les derniers sur cette Terre, le geste du meurtre, pour la défense. Nous frappons, de partout, de jour et de nuit. Notre club est un des plus puissants de la ville. Les « Dragons Noirs » et les « Vampires Terrestres » ne peuvent rivaliser avec nous. Nous sommes féroces... mais parfois,

nous ignorons la méfiance, la vraie méfiance, celle qui nous sauverait jour après jour. »

Et il raconta l'épisode du micro. Les visages restèrent impassibles. Seuls les yeux brillèrent plus vivement, d'une colère animale.

— « Chriki, » acheva Magony, « n'est pas encore revenu. De tout l'après-midi... »

Ils se regardèrent les uns les autres.

— « Cela... cela veut dire qu'il est tombé dans un piège ? » demanda « le Rat ».

— « Pas forcément. Vous savez que, tout comme moi et la plupart d'entre vous, Chriki a été « choqué » pendant l'invasion. Il lui en est resté des traces. Parfois, il s'arrête en pleine action et reste un long moment avant de retrouver le fil de ses actes et de ses pensées. Moi-même, j'avais oublié que... que cette fille était une de mes sœurs. J'avais demandé à Brazz de la ramener et... je ne m'en souvenais plus.

Il interrogea leurs visages familiers et n'y vit aucune accusation. Aucune pitié particulière non plus. Ils étaient presque tous dans son cas. Mais ne fallait-il pas que les loups soient un peu fous pour frapper plus durement ? Les « Chats Rouges » devaient avoir la griffe toujours plus cruelle...

Non, il n'y avait pas vraiment d'amitié non plus sur leurs visages. Un désir d'action, simplement. Une envie de courir à nouveau vers les ruelles, vers le fantastique port où les ennemis grouillaient pour tuer à nouveau.

— « Théo, Benny, Sentio et Idoni... Vous allez ressortir et essayer de retrouver Chriki. Les autres vont rester ici, avec moi ; nous avons du travail pour cette nuit. »

— « Quel travail ? » demanda « le Rat ».

Il y avait une pointe d'agressivité dans sa voix. Et de l'envie dans ses yeux qui suivaient les quatre désignés pour ressortir.

— « Si le micro a servi à quelque chose, » dit Magony, « nous risquons d'être attaqués ce soir même. Comprends-tu ? Comprenez-vous tous ? »

Ils ne dirent rien et se mirent à l'ouvrage, rapidement.



Chriki se demandait s'il pourrait encore longtemps continuer de respirer, et de vivre.

Il était allongé dans l'ombre, à l'endroit même où il était tombé, et il s'efforçait de ne pas percevoir autour de lui les bruits de la poursuite, les pas, les glissements de ceux qui se rapprochaient.

Son esprit se transporta vers la fille et il s'efforça de l'y maintenir, parce que cela représentait une action, une sorte de fuite loin de la réalité immédiate, de la fin proche.

Il avait retrouvé la trace très vite, parce qu'il savait vers quel lieu se dirigeaient, en principe, les sales petites espionnes de son genre.

Puis il avait aperçu la fille elle-même. Elle traversait une place en courant, son joli visage tout blanc sous l'effet d'une peur intolérable.

Chriki avait alors compris qu'elle venait de se rendre compte de son oubli, de la disparition de son sac. Pour elle, cela signifiait deux nouveaux dangers. Le club derrière elle et la possibilité d'une sanction de la police. De la police et des autres.

A ce moment, à cette seconde exacte, il avait décidé qu'il ne restait plus qu'à l'éliminer. Il l'avait pistée tout au long des ruelles étroites, aux approches du port. De temps en temps, il levait la tête quand une ombre traversait le ciel, un disque immense s'éloignant de la Terre. Ainsi, il avait bien failli perdre la fille de vue. Mais finalement, elle avait choisi de passer à l'ombre d'un grand entrepôt et là, Chriki avait couru et l'avait rattrapée.

Elle avait compris immédiatement et sa bouche s'était ouverte pour hurler. Chriki avait fait feu aussitôt, en rejetant très vite contre la paroi le corps devenu flasque et l'horrible chose qu'était maintenant la tête blonde. Puis il avait perçu *leur* approche, avec ce sixième sens dont il s'expliquait mal l'origine et qui provoquait les sarcasmes de Magony.

Un instant, la sensation l'avait rivé au sol, glacé de peur. Puis, sans lâcher son arme, il s'était mis à courir, brouillant sa piste en changeant de ruelle à chaque croisement.

Mais, maintenant, il était bel et bien coincé. Les autres savaient qu'il était allongé, épuisé, et que son bras blessé ne lui permettrait pas de se défendre longtemps.

Il chassa le souvenir de la fille. Sur ce point, il avait fait son travail et savait que Magony serait satisfait. Un « Chat Rouge » devait pouvoir, en toutes circonstances, faire bonne chasse.

Dans la nuit profonde du souterrain où il s'était glissé, quelque chose bougea. Il leva péniblement son arme et fit feu trois fois, la lueur jetant des ombres et des feux jaunes sur la pierre humide. Un étrange feulement l'avertit qu'il avait fait mouche et il se détendit, heureux.

Il ferma les yeux et pensa à l'Histoire. C'était ce à quoi il devait se raccrocher, maintenant. Parce qu'il y puiserait un nouveau courage.

Sa tête était pleine d'images, en vérité, quand il se concentrait avec de la volonté. Et certaines de ces images venaient de très loin, du temps où il était un jeune garçon dans une ville du sud. Une petite ville en couleurs au bord de la mer.

Les plus grands bateaux du monde entraient dans le port. On pouvait très bien les observer de la jetée, mais la vue était encore meilleure depuis la terrasse de la maison. Et Chriki avait l'impression de revenir de très longs voyages rien qu'en restant assis sur une chaise. Cette impression s'était encore accrue quand son père lui avait offert des jumelles énormes qui grossissaient à un tel degré que les ponts des paquebots semblaient être par miracle, soudain, développés, étendus autour de vous comme des tapis de bois clair. Tout devenait ainsi plus réel et les vestes des officiers avec leurs boutons dorés, les grandes robes des passagères, passaient et repassaient dans le vent du large.

Puis, avec la guerre, c'était un flot d'images aux tons sourds, pleines d'ombres et de reliefs. Son père parti, sa mère avait dû vendre la maison au-

dessus du port et ses jumelles n'avaient plus servie à rien. La ville n'était pas un des objectifs principaux mais, de loin en loin, un point noir apparaissait dans le ciel, se rapprochait et piquait vers le port, suivi d'un court fuseau de feu. Explosions de titans, pluies de débris qui retombaient dans l'eau avec des jets de vapeur.

La guerre s'était achevée mais son père n'était pas revenu. Et la paix n'avait pas duré longtemps. Les Autres étaient arrivés très vite. Du moins, dans la mémoire de Chriki, il n'y avait pas de véritable scission. Mais il ne pouvait s'y fier de façon absolue.

Peu d'images se rattachaient à cette époque. Une du voyage depuis la mer jusqu'à leur nouvelle ville. Une autre du Club, à ses débuts.

C'était l'époque où sa mère était malade — une histoire de radioactivité — et où il avait rencontré Magony, « le Rat » et quelques autres.

Toutes les nuits, ils filaient jusqu'aux entrepôts ou dans les gares et revenaient chargés de matériel de guerre. Une image : un fusil à double chargeur de balles explosives posé au fond d'une caisse. Et dans la nuit, au devant, la lueur de la lampe d'un gardien de nuit.

Impossible de se souvenir de ce qu'était devenu le gardien. Mais le fusil, lui, fit partie de l'arsenal du Club.

Ensuite, juste avant l'arrivée des Autres, à moins que ce ne fût après, ils avaient tracé les limites de leur territoire et fait la chasse aux « Vikings » et aux « Geigers ». Il y avait eu des soirées sensationnelles. Encore une image : des traces de feu sur une place, la fuite hurlante de gens qui se trouvaient là, la chute dans la poussière d'un « Geiger ». Du sang sur son blouson jaune marqué de la gerbe d'étincelles.

Les « Chats Rouges » frappaient vite et fort.

Puis les Autres figuraient parmi les images suivantes. Juste à l'époque où sa mère était morte. Cela, c'était une image qu'il voulait repousser. Peut-être les Autres avaient-ils été pour quelque chose dans cette mort. A moins que la radio-activité...

En tout cas, les « Chats Rouges » avaient cessé leurs activités pendant un certain temps. D'ailleurs, il en était de même pour les autres bandes qui ne se hasardaient plus à franchir les limites du territoire, très grand maintenant.

Et même, il était facile de passer au-delà, d'empiéter largement chez les « Vampires Terrestres », qui avaient remplacé les « Vikings » et les « Geigers ».

Image d'une telle promenade. Rues calmes. Façades blêmes et carrefours dans le jeu mécanique des feux. Pas un « Vampire » en vue.

Autre image... Le premier ennemi dans leur quartier. Un Autre. Les gens dans leurs maisons, les trottoirs déserts comme des pistes de glace. Et la silhouette, très haute, très large. Les crocs osseux aux épaules. La membrane autour de la tête qui palpitait, semblant flotter dans le vent alors qu'il n'y avait pas de vent...

Autre image... Un vol de disques dans le crépuscule. Les premières étoi-

les au ciel. Disques noirs qui sifflaient doucement par-dessus les toits de la ville, qui descendaient vers le port.

Chriki ouvrit les yeux. Un léger frisson courut sur ses membres. Mais ce n'était pas le froid de la nuit, ni l'humidité du souterrain. C'était... Il leva l'arme, essayant d'évaluer ses réserves en projectiles... C'était un Autre. Feu... Tonnerre dans le silence. Feulement, gémissement.

Ils étaient de toutes les races possibles. Jamais le même. Vous tiriez sur des ailes et vous entendiez un sifflement de serpent.

Un autre bruit dans la nuit du souterrain. « Tire encore ! » se dit-il. Feu, feu et feu ! Cette fois il manqua.

Combien étaient-ils, là, autour de lui ? Il y avait de quoi être fier. Un pareil déploiement de force pour un « Chat Rouge ».

Il laissa retomber son bras parce que la douleur réapparaissait avec l'effort.

Il n'y avait pas d'image se rattachant au moment où ils avaient décidé, tous les « Chats Rouges » réunis, de porter leurs attaques sur l'ennemi, le véritable ennemi. Pas d'image, mais seulement des idées.

Un homme était venu, par la suite, quand ils avaient eu à leur actif un certain nombre d'exécutions. Il n'était pas de la police, bien sûr, et s'était même révélé un véritable ami. Quoique les « Chats Rouges » n'eussent jamais désiré des amis dans la population soumise.

Il leur avait parlé de mille et une choses, mais ils n'en avaient compris qu'une toute petite partie, celle-là même qui les concernait, eux. L'homme avait dit que les « bandes, » autrefois « antisociales, » trouvaient avec le « joug stellaire » leur véritable emploi de « nationalistes terrestres. »

Magony lui avait répliqué qu'eux, les « Chats Rouges », ne tuaient pas les Autres pour sauver les larves qui habitaient la ville mais pour poursuivre leur propre combat.

Ils se battaient pour leur liberté.

L'homme avait répliqué qu'il n'était pas nécessaire de connaître véritablement la cause que l'on défendait pour mener à bien la lutte. Puis il était parti. Trois semaines après, la radio avait annoncé son arrestation puis son exécution.

Chriki cessa presque de respirer. Il avait soudain la sensation très nette de l'approche d'un grand danger. Il prêta l'oreille et perçut des raclements et des glissements dans le souterrain.

Son bras, qu'il avait gardé soigneusement au repos, lui semblait paralysé à présent. Il songea à prendre l'arme dans sa main valide. Mais l'efficacité de son tir en serait gravement diminuée. Grimaçant, serrant les dents pour empêcher son souffle d'être trop bruyant, il pressa la détente au jugé, deux fois.

Mais s'ils attaquaient nombreux, il n'avait guère de chance. Il se mit à tirer très vite, jusqu'à ce que son bras tout entier lui semblât en fusion.

Le souterrain était à nouveau silencieux. Il y avait autour de Chriki, à

présent, un nuage de fumée au goût de soufre et à cause de cela, curieusement, il se sentait un peu protégé.

Mais le nuage se dissipa vite, trop vite, comme si un vent artificiel soufflait sur lui. Chriki découvrit deux disques de pâle lumière qui le fixaient, du fond de la nuit. Et il sut que ces disques étaient deux yeux, deux yeux étrangers qui signifiaient sa perte.

Ils ne bougeaient pas, ne clignaient pas. Mais on éprouvait une irrésistible envie de les regarder, de se laisser emporter par leur froide surface.

L'esprit de Chriki se mit à tourner en un cercle furieux. Et des images revinrent l'habiter. Mais elles étaient extérieures, étrangères. Elles ne sortaient pas de son passé mais au contraire se scellaient dans sa vie, dans l'instant présent, comme de très froides choses.

Feuille d'automne glacée, glissante, souple et collante, sur la tiède vie palpitante.

Douleur de l'introspection. Intimité violée. Personnalité qui se désagrège et s'éparpille aux quatre coins d'un univers sans refuge désormais.

Image d'un ciel serein, vert et gris, sur une forêt de formes inconnues où tintent des cristaux.

Image d'un océan violet, profond, où patrouillent des vies intermédiaires et flottent des algues pareilles à des flammes.

Image d'un soleil. Image d'une explosion. Image d'un soleil-explosion. Tournant, tournant de plus en plus vite...



— « Maintenant, » murmura Magony, « je ne crois pas que Chriki revienne. »

« Le Rat », qui était fort occupé à monter un poste de tir sur le toit, reposa l'arme automatique qu'il venait de prendre.

— « Magony, » dit-il, « je veux sortir. »

— « Pour te faire tuer... Ou pire ? »

— « On n'est pas forcément tué... Ils ne nous connaissent pas encore assez pour nous avoir aussi vite. La preuve, nous sommes tous tombés entre leurs pattes, un jour ou l'autre. Et pour la plupart, nous nous en sommes tirés. »

— « Oui, nous nous en sommes tirés. Mais dans quel état... Amoindris, rafistolés... »

Krim, qui préparait les chats pour une patrouille aux alentours, se passa la main dans les cheveux et dit, sans regarder personne :

— « Y en a-t-il qui ont peur ici ? »

En silence, Magony traversa la pièce et le gifla. Krim se dressa et posa le chat noir qu'il tenait sur le fauteuil.

« Vas-y, » dit-il, « continue... Tu es trop nerveux, Magony. Nous t'aimons tous mais crois-tu que tu sois dans ta peau de chef depuis quelques instants ? »

Magony le regarda dans les yeux.

— « Plus que n'importe lequel d'entre vous... vous réagissez tous en petits tueurs et ne cherchez ni le pourquoi ni le comment des événements. »

— « Le pourquoi, » grinça Krim, « c'est la fille avec son micro. Une de tes sœurs, à ce qu'il paraît, Magony. Le comment c'est le fait que tu aies dit à Brazz de l'amener ici, dans le local. Est-ce que nous allons tous loger notre famille ici, bientôt ? »

Magony leva la main, puis la rabaissa lentement.

— « Krim, » murmura-t-il, « tu ne comprends rien. »

Aucun ne répliqua. Ils attendaient qu'il parlât, qu'il en dît plus long. Sa main caressa machinalement la tête du chat noir qui se déroba.

« L'univers est immense, » reprit-il. « Cette pièce est toute petite. Il n'y a même aucune comparaison possible, il faut le comprendre. Nous sommes quelques-uns, dans cette pièce, décidés à nous battre jusqu'au bout. Mais dans l'univers, il y a des dizaines, des centaines de races, de civilisations, sur toutes ces planètes qui se baladent autour des soleils.

» Des milliards d'êtres différents de nous qui se foutent pas mal de notre opinion. Je veux dire... »

Il s'interrompit. Ce qu'il voulait dire était trop difficile à exprimer. Et de plus ce n'était pas le moment. Il ne fallait pas leur faire entrevoir des vérités qui risquaient de leur ôter toute envie de se battre. Ils avaient suivi une voie et même lui, Magony, leur chef, ne regrettait rien. Ils avaient agi de la seule manière valable. Ils avaient sans doute eu tort mais moins, oh ! oui, bien moins que les troupeaux apeurés, entièrement soumis, qui se terraient dans leurs maisons et regardaient le ciel en frissonnant.

« Ce que je voulais vous dire, » acheva-t-il, « c'est que ce sera très dur. Il ne faut pas s'attendre à ce que nous gagnions, pas plus qu'il ne faut s'attendre à ce que Chriki revienne, maintenant. Il n'empêche que... que nous sommes les « Chats Rouges » et que nous devons leur prouver que nous savons faire du bruit. »

Il se tut. Ils attendaient encore. Des ordres précis. Des prévisions pour l'avenir immédiat.

« Je ne pense pas qu'ils attaquent cette nuit, s'ils attaquent... « Le Rat » peut sortir avec deux autres, s'il le désire vraiment, Mais songez que Théo, Sentio, Benny et Idoni sont déjà dehors... Et qu'ils ne sont pas encore de retour. »

Il attendit leurs réactions, celle du « Rat » en particulier. Mais aucun reprit son travail de défense. Krim mit les colliers aux chats. « Le Rat » passa par la fenêtre avec l'arme automatique et trois chargeurs.

***

Une partie de la nuit passa, dans le bruit métallique des armes extraites de l'arsenal, les feulements des chats rentrant de patrouille, les jurons de ceux qui montaient des pièges complexes, la sueur au front et les doigts engourdis.

— « Et si tout cela ne sert à rien ? » demanda Abdul.

— « J'aimerais que ça ne serve à rien, jamais, » dit Magony. « Mais les quatre autres ne sont pas revenus... »

Il éleva la main en un geste vague, alla s'asseoir devant le vocotype.

— « *Qui revient d'une longue chasse,* » murmura-t-il, les yeux sur la page. « Il faudrait envoyer cela à d'autres clubs. »

A ce moment, il y eut un bruit dans l'escalier. Perez, qui veillait sur le palier, passa la tête.

— « Voilà Sentio et Benny. »

Ils entrèrent, à demi courbés, s'affalèrent sur le fauteuil. Sentio avait une vilaine blessure au front et Benny fermait les yeux, les paupières rougies jusqu'au sang.

— « De l'eau, » dit Magony, « et de l'alcool... Un chiffon, aussi. Krim, donne-moi un coup de main ! »

Ils s'activèrent autour de Sentio et de Benny.

— « Alors ?... »

— « Nous n'avons pas retrouvé Chriki, » dit Sentio, « mais le quartier est rempli de policiers. C'est en revenant que ça nous est arrivé... Théo a récolté le premier, puis Idoni... il ne courait pas assez vite et une espèce de tentacule noir est venu le prendre par les jambes. »

— « Ça va, » dit Magony. « Et vous, comment êtes-vous rentrés ? »

— « En courant, » ricana Benny, les yeux fermés.

— « Combien de policiers à peu près ? »

— « Une centaine, peut-être moins. »

— « Et... des Autres ?... »

— « Il y en a aussi, beaucoup... Ils ont enfin trouvé notre tanière et ils vont déclencher sur nous un de ces feux d'artifice ! »

Magony hocha la tête et réclama une seringue et une ampoule d'antidote spécial. Il fit une piqûre à Benny, dans la tempe.

— « Je n'y vois plus rien, » dit Benny en se massant les paupières.

— « C'est un truc des Autres, » fit Krim, « j'ai déjà vu ça sur mon père quand... »

Le regard de Magony le fit taire.

Il y eut un cri, en bas, et les chats se mirent tous à cracher et à feuler dans la pièce.

— « Tout le monde en place, » dit Magony, « ça se déclenche ! »

Immédiatement, une arme commença à tirer par longues rafales. C'était « le Rat », depuis le toit. Puis une autre, dans l'escalier.

Magony plongea la main dans une caisse près du vocotype et brandit deux tiges d'explosifs.

— « Krim... Couvre-moi derrière. »

Il sortit. L'escalier était un puits d'ombre où flottait une odeur de brûlé.

« Allez !... »

Ils descendirent une marche. Puis quatre de suite. Magony posa la main sur l'épaule de Krim.

« Reste ici maintenant. Je vais descendre pour larguer ça à coup sûr. »

Un grognement lui répondit. Il se laissa littéralement couler dans la nuit, prêtant l'oreille à d'étranges chuchotements qui venaient d'en bas.

Il y avait eu deux gars dans l'escalier. A présent, ils devaient être morts. La seule chose qui importait, c'était la façon dont on les avait tués...

Ceux qui venaient, qui attaquaient, n'avaient nulle pitié.

« Et pourtant... » songea Magony.

Il pencha la tête, prudemment, et entrevit une lueur bleue tout en bas, puis un bruit de pas, parfaitement humain. C'était un policier qui montait, très lentement. Et même plusieurs... Ceux-là étaient pires que les Autres.

— « Attention, Krim ! »

Il jeta les deux tiges après avoir brisé l'ampoule d'acide entre ses dents. Il cracha machinalement en remontant d'un seul élan.

Krim et lui plongèrent dans la pièce au moment où les déflagrations emplissaient la cage d'escalier. La porte claqua contre la paroi et, soudain, la lumière s'éteignit.

— « C'est malin, » dit une voix.

Un concert de rires nerveux répondit. Magony pensa que les « Chats Rouges » étaient à la hauteur de la situation, à leur manière.

Et c'était pourtant leur fin. Un chat, un véritable chat, miaula sauvagement quelque part.

« Ils ont été nos seuls alliés, » pensa Magony. « Les meilleurs détecteurs. »

Et soudain, l'enfer parut se déchaîner au-dehors. L'escalier fut illuminé d'une lumière orangée, à l'éclat intolérable. Des pas humains retentirent à nouveau. Et d'autres pas, aussi.

A tâtons, Magony saisit deux tiges dans la caisse. Le contact d'autres mains lui apprit que son geste était suivi.

— « Par le toit, » souffla-t-il, « foutons le camp par le toit ! »

Il s'avança jusqu'à la porte. Un policier apparut, irréel dans la terrible lumière. Magony lança la première tige directement sur lui, dans un élan de haine corrosive. Puis il lâcha la deuxième vers le bas. Une véritable poignée jaillit de la pièce.

« Vite, » cria-t-il.

En une demi-seconde, il pensa que la maison risquait de s'écrouler sous la déflagration. Il bondit vers la fenêtre. La pièce, au même instant, sembla plonger dans un feu blanc, éblouissant. Une partie du sol se fissura et s'écroula en un bruit de tonnerre à la suite de toute la cage d'escalier.

Magony roula sur le toit, se retint à un rebord de ciment.

Des volutes de fumée sortaient de la fenêtre. Il faisait assez clair pour distinguer jusqu'aux maisons voisines. Magony rampa sur la pente, s'arrêta devant le visage du « Rat ». Il était mort, figé dans un sourire de sauvage satisfaction. L'arme automatique, près de lui, semblait avoir fondu sous une incroyable chaleur. Instinctivement, Magony se tassa contre les tuiles. Elles étaient brûlantes. Mais aucun danger immédiat ne se manifesta. Il recommença à ramper, s'éloignant du corps minuscule du « Rat ».

Au faîte, il découvrit des fenêtres allumées, dans une maison voisine. Des têtes de spectateurs humains s'y découpaient en ombres chinoises.

« Imbéciles, » pensa Magony, « lâches imbéciles ! »

Deux détonations éclatèrent sur sa gauche, derrière une cheminée ancienne. Les têtes disparurent des fenêtres.

Magony sourit en découvrant le visage rageur de Sentio. Le sang coulait à nouveau de sa blessure au front mais il ne semblait guère s'en préoccuper. Magony alla dans sa direction.

— « Sentio... où sont tous les autres ? »

— « ...bien peur qu'ils y soient restés. »

Magony se mordit les lèvres. Ses yeux, tout à coup, étaient brouillés par des larmes.

— « Je leur avait dit de sauter au dehors. »

Sentio haussa les épaules.

— « Je crois, Magony, que tu avais raison tout à l'heure... »

— « A quel sujet ? »

— « Oh... à propos de notre violence sans contrôle. Tu avais raison en ceci que... notre destruction vient de ce défaut. Mais c'est parce que nous nous sommes toujours comportés en « Chats Rouges » que nous avons fait, dans le fond, du bon travail. »

— « Nous n'étions que des nationalistes terriens qui s'ignoraient, » dit Magony.

— « Si nous l'avions su, nous nous serions terrés comme ces imbéciles qui profitent du spectacle, en ce moment. »

Magony hocha la tête.

— « Et maintenant ? »

— « Maintenant ?... Il ne reste rien. Rien à faire. »

— « Je pense, » dit Sentio, « que je vais les attendre ici. Je suis bourré de tiges et ça va faire un feu d'artifice énorme. »

Il tendit la main.

— « Donne-moi d'abord des tiges, » dit Magony, « après, nous nous séparerons. »

Sentio lui en compta six.

Magony sourit, serra la main nerveuse et froide.

Puis, sans un mot de plus, il s'éloigna.

Il descendit la pente du toit jusqu'au moment où il découvrit les fenêtres. Elles étaient à droite, un peu en contrebas. Pour les atteindre, il fallait risquer le court passage au-dessus du vide.

« Au point où j'en suis, » songea Magony.

Il s'accrocha au rebord et se laissa pendre. D'un coup de pied, il fit voler une vitre en éclat puis repoussa le battant de toutes ses forces. La fenêtre demeura close. Il restait une seule solution. Magony, se retenant d'une seule main, prit une tige explosive, brisa l'ampoule et la jeta à travers la vitre brisée. La seconde suivante, il essaya désespérément de se plaquer contre la paroi.

L'explosion projeta une bonne partie de la façade dans le vide mais aucun éclat ne l'atteignit.

Il sauta et roula de l'autre côté, dans un tas de gravats et de débris fumants.

L'appartement semblait vide. Il traversa une chambre puis une cuisine. Il trouva enfin la porte vers l'extérieur. Au moment de l'ouvrir, il perçut un souffle rapide, quelque part derrière lui. Sur le qui-vive, il se retourna. Une vieille femme le regardait, les yeux agrandis d'effroi, depuis le recoin de la pièce où elle s'était réfugiée.

Sur son visage se lisait l'abrutissement de la victime en proie, jour après jour, à toute l'incompréhension dont est capable un être humain.

Magony secoua la tête. L'amertume poissait sa bouche et il aurait voulu crier sa rancœur pour le monceau d'erreurs qui amenait cette fin inutile.

Il sortit, refermant soigneusement derrière lui. Le quartier semblait tranquille, silencieux.

Il descendit l'escalier ; fit quelques pas dans la rue ; tourna un angle et se figea.

Les Autres l'attendaient.

Peut-être pas lui, précisément. Peut-être n'importe qui.

Ainsi placé face à eux, il pensa à ce qu'il avait voulu dire aux « Chats Rouges ». L'univers était vaste et la Terre bien petite. Se révolter ou subir étaient deux réactions différentes, deux erreurs. Ce qu'il fallait faire, c'était chercher à comprendre.

Pourquoi y avait-il tant de civilisations autour des soleils ? Pourquoi ces civilisations débordaient-elles parfois les unes sur les autres ?

Mais ils n'avaient jamais cherché à comprendre. Les Autres étaient les Autres, différents des humains. Et ceux-ci les avaient détestés et craints dès la première minute.

Magony s'avança vers les silhouettes étrangères. Confusément, il percevait la pâle lueur qui, au ciel, annonçait l'approche de l'aube. Les têtes aux fenêtres qui s'allumaient de plus en plus nombreuses.

Lentement, il saisit l'ampoule d'une tige. Il lui en restait cinq sur les six que Sentio lui avait données.

Lorsqu'il atteindrait les Autres, lorsqu'il serait assez près, oui, vraiment, il ferait un merveilleux feu d'artifice.



POUL ANDERSON

Tranche de nuit

André Breton, le pape du surréalisme, a parlé un jour des « Grands Transparents » : des êtres imaginaires qui sont au-dessus de l'homme, qui cohabitent avec nous sur la Terre mais que nos sens et nos instruments de mesure ne peuvent pas détecter. Breton a puisé cette idée chez le philosophe américain William James. Elle n'a pas été très souvent reprise en science-fiction. Le meilleur exemple jusqu'à présent était « Guerre aux invisibles » *d'Eric Frank Russell* (« *Rayon Fantastique* »). *Le thème est difficile à exploiter car il s'agit d'imaginer des aspects, des prolongements de notre réalité, impossibles à atteindre pour nous et pourtant bien réels. Poul Anderson y a admirablement réussi et nous pensons que le conte que vous allez lire est l'un de ses meilleurs jusqu'à présent.*



IL n'était pas encore très éloigné du laboratoire lorsqu'il entendit le bruit des pas. Bien que sachant qu'ils n'étaient pas humains, il s'arrêta puis se retourna — avec l'espoir futile qu'ils l'étaient.

C'était un mercredi, tard dans la soirée. Ses assistants étaient partis à cinq heures ; resté seul, il avait téléphoné à sa femme pour lui dire de ne pas l'attendre puis, après avoir fait chauffer une gamelle sur un réchaud, il était retourné à l'instrument, lequel commençait à fonctionner. Très souvent, il travaillait ainsi et, ensuite, gagnait à pied la station, distante de quinze cents mètres, où il trouverait un autobus direct pour rentrer chez lui. Son épouse se faisait du souci, mais il ne cessait de lui répéter que dans ce paisible quartier industriel, il était pratiquement le seul homme à se déplacer le soir, et qu'il ne risquait pas d'être volé ou assassiné. La marche le détendait, emplissait ses poumons d'air frais, et libérait son cerveau de ses rêves en puissance.

Ce soir-là, lorsque les symptômes avaient commencé, il avait par pure habitude verrouillé la porte et pris la route. Les pas qui le suivaient l'obligèrent à se demander s'il n'aurait pas mieux fait d'appeler un taxi par téléphone. Non que des roues pussent distancer *la chose,* mais il aurait trouvé un réconfort dans la présence impavide du chauffeur. *A coup sûr,* songea-t-il, *si c'est un bandit...*

Son espoir mourut quand il regarda derrière lui. Grisâtre, dur et sans vie, le trottoir s'étirait sous les lampadaires très espacés : d'abord un poteau décharné surmonté d'un globe éblouissant, au-dessus d'une flaque de lumière jaune sale ; ensuite l'obscurité qui s'épaississait — jusqu'au globe suivant qui diffusait sa coloration maladive dans le néant. La chaussée noirâtre évoquait une rivière qui courait de secrète façon. De l'autre côté du trottoir s'élevaient des murs de brique, dans lesquels une porte ou une fenêtre occasionnelles faisaient une cavité obturée. Tous ces éléments suivaient des lignes droites qui convergeaient vers un infini perdu dans l'obscurité.

Le sol était complètement dénudé. Une mince brise fit voleter un morceau de papier près de ses pieds. A part cela il n'entendait rien — pas même son poursuivant.

Il tenta de comprimer les battements de son cœur. *Cela* ne peut pas me nuire, se dit-il, tout en sachant qu'il se mentait. Pendant un instant il resta immobile, non parce qu'il craignait de tourner le dos aux pas (car ils pouvaient se trouver n'importe où ; plus précisément, ils n'étaient nulle part), mais parce qu'il craignait de les entendre encore.

— « Pourtant je ne peux pas rester ici toute la nuit, » prononça-t-il. Ce murmure fit à son pouls un contrepoint réconfortant. Il sentit la sueur dégouliner sous ses aisselles et le long de ses côtes. « *Cela* se contenterait de prendre une forme différente. Il vaut mieux que je rentre chez moi, en tout cas. »

Il avait ignoré qu'il possédait le courage suffisant pour continuer sa marche.

Les pas reprirent. Ils n'étaient guère bruyants, ce qui était préférable car ils semblaient de moins en moins humains. Ils avaient une qualité reptilienne — comme le bruit d'une sécheresse écailleuse glissant sur le béton sale. Il ne savait même pas combien de pieds marchaient. Plus de deux, certainement. Ou peut-être pas de pieds du tout, mais une seule masse souple. Et une tête se soulevant en courbes qui ondulaient et bruissaient — et devenaient moins sinueuses à mesure que le capuchon s'enflait et que le chiffre *huit* latéral se faisait plus apparent ; une petite langue fine s'agitant frénétiquement ; des yeux dépourvus de paupières, à l'expression d'immortelle patience...

« Evidemment, ceci est ridicule, » se dit-il. « Donner une forme imaginaire à ce qui est, par définition, sans forme... » Le bruissement cessa. Pendant un moment il n'entendit que le claquement de ses semelles et le frémissement du sang dans ses veines. Il se remit à espérer, stupidement, dans le remue-ménage de son cerveau.

Faust est mon nom, cher monsieur, pas Frankenstein, mais Faust dans le sens faustien si ça ne vous fait rien, ce qui signifie *fortuné* en latin mais on est en droit de se demander si le latin n'a pas été créé avec un sens de l'ironie jusqu'à présent insoupçonné, bref ma femme m'attend, elle n'est peut-être pas encore au lit et le lampadaire doit éclairer ses cheveux, vraiment mes souliers sont trop étroits et trop bruyants.

Espérer que *cela* l'avait abandonné. Ou plutôt, corrigèrent les cellules

scientifiques de son cerveau, qu'il était sorti de l'état où il avait conscience de ces choses. *Car,* songea-t-il, *je nie que le rationnel soit mort dans le cosmos, et même que mes expériences avec l'amplificateur de P. E. S.* (1) *aient ouvert les portes de l'enfer. Elles m'ont plutôt rendu sensible à une catégorie de phénomènes insoupçonnés, pénomènes auxquels l'évolution humaine ne m'a pas préparé — parce que l'humanité ne les avait encore jamais rencontrés. (Sauf, peut-être, par aperçus extrêmement brefs et accidentels, dans les révélations, les cauchemars et la folie.) Je suis l'ancien étudiant des rayons X, l'alchimiste qui faisait chauffer le mercure liquide, le demi-singe qui se brûlait au feu, la souris égarée sur un champ de bataille. Je serai détruit si je ne réussis pas à m'échapper, mais l'univers vivra encore, elle et moi et eux et un certain saute sur une colline, qui reçoit la lueur du crépuscule chaque soir de l'été. Je prie pour que ceci devienne vrai.*

A ce moment les écailles se déroulèrent et recommencèrent à ramper dans sa direction, plus bruyamment, et il perçut une chaude odeur de cèdre. Mais la brise nocturne était fraîche dans ses cheveux. Il cria — une seule fois — et se mit à courir.

Les lampadaires de la rue s'éloignaient de lui, vers l'invisible infini, comme les étoiles dans l'espace. Non — plus isolément encore. Chaque lampe était un univers insulaire, évoluant à un million d'années de sa voisine. A coup sûr, dans toute cette obscurité, un homme devait être à même de trouver une cachette ! Il n'était pas en bonne forme physique : bientôt il haleta, la bouche grande ouverte, complètement desséchée. Ses poumons étaient deux boules de feu, et ses yeux commençaient à saillir. Ses chaussures devenaient si lourdes qu'il avait l'impression de courir avec deux planètes enchaînées à ses pieds.

Au milieu du tonnerre et des éclatements il entendait le crissement, encore plus proche, et le cliquètement de ses souliers sur le sol nu, sous les lampadaires purulents. Devant lui, il y en avait deux, dont les globes lui semblaient côte à côte, et les ombres qui les entouraient formaient entre elles un puits sombre qui montait vers un infini d'où jaillissait une terrible gerbe d'étoiles. Il n'avait pas imaginé qu'il pût exister un spectacle aussi désespérant. Il n'avait plus de souffle, mais son cerveau se chargea de crier pour lui.

Quelque part, *il devait* y avoir de l'obscurité. Un tunnel pour se cacher, s'enfermer hermétiquement. *Il devait* y avoir de la chaleur, et le bruit des eaux. Et encore de l'obscurité. S'il était pris, que du moins ce fût hors de toute lumière. Mais il pria pour que le tunnel le cache.

Le courant dans lequel il pataugeait était puissant. Cela glissait lourdement et sensuellement autour de lui, poussant sa poitrine et son ventre, ses reins et ses cuisses. Il était totalement aveugle à présent, mais c'était un bienfait : il était loin des globes qui vomissaient des mondes. Le bruit de l'eau, grave et assourdissant, résonnait en écho sous les parois du tunnel. De temps en temps, une vague se brisait contre ces parois, dans un

(1) Perception Extra-Sensorielle.

violent bruit clair suivi d'une fine douche de gouttelettes, semblable à un rire. Ses pieds glissèrent, il agita désespérément les bras, toucha la courbe chaude et odorante de la voûte, et reprit son équilibre. Il avait l'impression de remonter une pente tout en barbotant, et le courant devenait plus fort à chaque pas. *Une hyperbole,* songea-t-il dans son épuisement. *Je n'en atteindrai jamais l'extrémité. Elle se trouve à l'infini.*

Après des siècles, il entendit les pompes qui refoulaient l'eau — des pompes aussi grosses que le monde, pulsant dans l'obscurité. Il s'arrêta, craignant d'être saisi par les rotors, écrasé, puis expulsé d'un cylindre.

Mais lorsque le nageur encapuchonné le frappa, l'envoyant sous l'eau, il dut hurler.

Trop tard ! Les eaux le prirent, coupèrent sa voix, churent en cataracte dans sa gorge et bouillonnèrent dans son ventre. Une bouffée momentanée d'air eut un relent de cèdre. Le nageur inconnu serra les mâchoires. Il sentit sa peau se fendre sous les crocs, et les poisons se mirent à brûler l'écheveau de ses nerfs. La tête marquée d'un huit latéral le secoua comme un chien secoue un rat. Néanmoins il planta fermement ses pieds sur le sol du tunnel, et empoigna le corps monstrueux avec la dernière énergie. Ils vacillèrent d'avant en arrière, le tunnel trembla, ils s'écrasèrent contre les parois. Les pompes commencèrent à avoir des ratés, les murs à craquer et à se dissoudre, les eaux à s'élancer à travers le monde. Mais il était encore maintenu.

Il secoua la main qui le tenait, appuya son visage sur la brique râpeuse, et essaya de vomir. Mais rien ne se produisit. Le policeman le reprit par le bras, mais plus doucement.

— « Qu'est-ce qui ne va pas ? »

A l'entrée de la ruelle, un lampadaire donnait juste assez de lumière pour éclairer la grande forme bleue avec une étoile sur la poitrine.

— « Qu'y a-t-il, » insista l'agent. « Je croyais que vous étiez ivre, mais vous ne sentez pas l'alcool. Malade ? »

— « Oui. » Il fit effort sur lui-même, réprima un dernier spasme, et tourna son visage vers le policeman. L'autre voix lui parvenait faiblement, avec un curieux gémissement, une montée et une retombée, comme les voix entendues lors d'une grande fièvre. « Fin du monde, vous savez. »

— « Hein ? »

Un instant, il envisagea de demander secours au policeman. Le gaillard paraissait tellement substantiel, tellement bleu. Sa grosse figure joviale n'était pas malveillante. Mais, bien sûr, le policier ne pouvait rien. *Il peut m'accompagner chez moi, si je le demande. Ou me mettre en prison, si je me conduis assez bizarrement. Ou appeler un médecin, si je tombe inanimé à ses pieds. Mais à quoi bon ? Il n'y a pas de remède lorsqu'on se trouve dans un océan.*

Il jeta un coup d'œil à sa montre. Quelques minutes seulement avaient passé depuis qu'il avait quitté le laboratoire. A ce moment, il avait souhaité un compagnon ou, au moins, une figure humaine à regarder s'il ne pouvait l'emmener dans sa fuite. A présent son vœu était réalisé, et il n'y trouvait pas de réconfort. Le policier était aussi distant de lui que le

lampadaire. Une partie de lui-même pouvait parler au policeman, tout comme une autre partie pouvait superviser la tâche du cœur, des poumons et des glandes. Mais le *moi* essentiel avait quitté ce monde. Le moi n'était même plus humain. Aucun homme ne pouvait l'aider à retrouver son chemin.

— « Je vous demande pardon, » dit-il. « Je deviens stupide. » Ses facultés de raisonnement réagissaient très vite. « Je veux dire — pendant ces crises. »

— « Crises de quoi ? »

— « De diabète. Les diabétiques ont des périodes d'évanouissements, vous savez. Je ne me suis pas évanoui cette fois-ci, mais j'étais dans le cirage. Ça va déjà mieux. »

— « Oh ... » L'ignorance du policeman en matière de médecine s'avéra aussi grande qu'il l'espérait. « Je vois. Je vous appelle un taxi ? »

— « Non merci, monsieur l'agent. Pas nécessaire. Je vais jusqu'à l'arrêt de l'autobus. Je vous assure, je me sens mieux. »

— « En ce cas, je vous accompagne, » dit le policeman.

Ils marchèrent côte à côte, sans parler. Finalement ils arrivèrent dans une avenue qui possédait restaurants et théâtres, aussi bien que des boutiques non éclairées. La lumière brillait, tremblait et clignotait en rouge, en jaune et en bleu de glace, des autos passaient rapidement, des hommes et un peu moins de femmes circulaient sur les trottoirs. L'atmosphère était pleine de bruits, pieds, pneus, croyez qu'y pleuvra demain, marché conclu pour journal, m'sieur ? Une enseigne au néon, en face de l'arrêt d'autobus, annonçait par intermittences : *Dernière Heure* Grill Bar.

— « Nous y voici, » dit le policeman. « Vous êtes sûr que tout ira bien ? »

— « Tout à fait sûr. Merci, monsieur l'agent. » Pour contenter l'agent et le faire partir, il s'assit sur le banc.

— « Eh bien, bonne chance. » Le grand homme en bleu s'éloigna et se perdit dans la foule.

Une femme était assise à l'autre extrémité du banc. Elle ressemblait un petit peu à sa sœur, en plus âgé, plus fatigué. Il remarqua qu'elle jetait des coups d'œil dans sa direction, et se demanda pourquoi. Probablement curieuse de connaître la raison pour laquelle il s'était fait escorter, mais n'osant le demander, de crainte qu'il pense qu'elle essayait de le « lever ». Cela n'avait pas d'importance. N'importe comment, elle était *vide*. Ils l'étaient tous, lui compris. Ils étaient des peaux infinitésimales d'espace déformé ne contenant rien, *pas même* de l'espace. Les lumières étaient vides, et le bruit était vide. Seul l'océan était plénitude.

Il se sentait en paix. Maintenant qu'il n'était plus poursuivi... d'ailleurs, pourquoi l'eût-il été encore ? Tout était arrivé, jusqu'au bout. Et puis, après la rupture du tunnel, les eaux avaient tout recouvert. Elles s'étendaient, vastes et grises, chaudes et calmes, avec un léger goût de larmes. Dans le gris verdâtre et translucide au milieu duquel il gisait, mollement balancé, il n'y avait nulle place pour la poursuite.

Le temps s'écoulait dans l'océan, mais c'était une sorte de temps doux

et lent. D'abord la lumière se renforçait, venant de nulle part, finissant par révéler l'éternel couvercle de nuages, qui était de nacre froide. Parfois un stratus inférieur se formait, des nuées effilochées se déployaient dans le vent, se détachant contre les masses bleu sombre qui s'élevaient au sommet. Mais quand cela se produisait, il pouvait s'enfoncer sous la surface, où l'eau était perpétuellement calme et verdâtre... Finalement la lumière disparaissait. Les nuits étaient totalement noires. Il préférait cela, car alors il pouvait s'étirer, et sentir les marées qui le traversaient. Une marée était plus qu'un mouvement de son corps ; c'était une secrète et profonde excitation, chaque atome en lui était touché par la force qui passait, et un frisson à peine ressenti courait jusqu'au plus profond de ses molécules. Le jour, il jouissait aussi des marées, mais pas autant — car il y avait alors d'autres formes de vie autour de lui. Il n'en avait que très vaguement conscience, mais elles le croisaient, parfois le frôlant ou le considérant de leurs patients yeux sans paupières.

— « Pardon, monsieur, savez-vous si cet autobus passe dans la Septième Rue ? »

Il fut un peu surpris du sursaut de son corps. Les filets de sueur glacée qui se mirent à couler sur lui n'avaient certainement aucune raison d'être.

— « Non, » fit-il. Sa voix fut si rude que la femme s'écarta encore. Il eut un nouveau frisson sur sa peau douce. Il se tordit, tentant de s'échapper ; des plaques osseuses lui poussèrent sur le corps, pour qu'*ils* le laissent en paix.

« Non, » dit-il, « je ne crois pas qu'il y passe. Moi, je descends avant — je n'ai jamais voyagé jusqu'à la Septième Rue — je n'en suis donc pas certain. Mais je ne crois pas. »

Son esprit logique devint furieux contre lui-même, pour avoir parlé si niaisement.

— « Oh ! » dit-elle. « Merci. »

Il dit :

— « Vous pouvez demander au machiniste. »

— « Oui, je pense, » dit-elle. « Merci bien. »

— « A votre service. »

Visiblement, elle souhaitait interrompre cette conversation ridicule, et ne voyait guère comment faire. Pour sa part, il ne pouvait en supporter plus. Les bruits et les peaux étaient *vides,* sans aucun doute, mais ils ne cessaient de le heurter. Il se leva d'un bond et traversa la rue. Les yeux de la femme le suivirent. Il ne l'avait pas vu tressaillir.

Le Grill Bar *Dernière Heure* était faiblement éclairé. Un couple était assis dans une stalle près d'un mur ; un homme à l'air découragé s'appuyait au bar, de l'autre côté ; un juke box émettait une lueur de braise, mais ne tournait heureusement pas. Le barman était un personnage maigre, avec les sempiternelles chemise blanche et cravate noire. Il lavait des verres et dit, sans enthousiasme :

— « On ferme bientôt, m'sieur. »

— « Ça ne fait rien. Un scotch et soda. » Parler lui était automatique, comme respirer. Quand il eut le verre, il se retira dans une stalle vacante. Il se renversa contre le dossier en plastique décoloré, posa le verre devant lui et contempla les cubes de glace. Il n'avait pas envie de boire.

Qui voudrait boire dans l'océan ? se dit-il avec une pointe d'humour. Mais il n'avait guère envie de plaisanter — il voulait les marées, le plancton dans sa bouche, le goût chaud et salé, le beau bruit des orages fouettant la surface tandis qu'il reposait dans le confort des algues. *Elles,* elles étaient fraîches et soyeuses, caressantes. Il transforma les incommodes plaques osseuses qui le protégeaient des *autres,* en écailles qui étaient moins résistantes — mais le rendirent alerte, glissant et flexible au milieu des longues algues serpentines. Il put dès lors se glisser dans leurs grottes les plus secrètes, fouiller de son museau le fond vaseux et regarder sans curiosité, de ses yeux démunis de paupières, les fossiles qu'il découvrait.

— « Examinons la thèse du surhomme, » dit-il à son épouse. « Je ne parle pas de l'Ubermensch nietzschéen. Mais de l'Etre Supérieur, l'animal non-humain, aux pouvoirs non-humains qui le rendent aussi supérieur à nous, que nous sommes supérieurs aux singes. Par tradition, on présume qu'il est né de l'homme et de la femme. D'un point de vue purement biologique, nous savons que cela n'est pas possible. Même si l'altération simultanée de millions de gènes pouvait avoir lieu, l'embryon qui en résulterait serait tellement étranger par le type sanguin, le système digestif, les protéines mêmes, qu'à peine créé il serait détruit par l'utérus outragé. »

— « Peut-être, en un million d'années, l'homme pourrait-il devenir un surhomme, » répondit-elle.

— « Peut-être, » dit-il d'un air sceptique. « Cependant permets-moi d'en douter. Les grands singes, même les chimpanzés, sont peu susceptibles de se transformer en hommes. Leur branche s'est séparée de notre commun ancêtre depuis trop longtemps ; ils ont suivi trop longtemps la voie qui leur est propre. De même, les hommes peuvent améliorer leur raisonnement, leur faculté d'imagination (ce que nous aimons appeler leur intelligence) — toutes les caractéristiques de leur espèce — ils peuvent les améliorer pendant un mégasiècle de lente évolution. Mais ils seront encore des hommes, n'est-ce pas ? D'un modèle plus récent, mais toujours des hommes.

» Alors que l'Etre véritablement Supérieur... » Il éleva son verre de vin sous la lampe. « Méditons à haute voix. Tout compte fait, qu'est-ce que la supériorité, d'un point de vue biologique ? N'est-ce pas une capacité — un mode de comportement, dirai-je — qui permet à l'espèce de s'adapter à son milieu avec le maximum d'efficacité ?

» Bon. Cherchons donc les modes de comportement existants. Le plus simple, pratiqué par les organismes monocellulaires et par de plus complexes, comme le tournesol, est le tropisme : simple réponse chimique à une série constante de stimulations. Plus compliquées et plus adaptables sont les séries de réflexes. C'est le monde caractéristique des insectes. Là, on trouve de véritables instincts : des processus de comportement héré-

ditaires, mais généralisés, flexibles et modifiables. Enfin, chez les mammifères les plus élevés, on trouve un certain degré d'intelligence consciente. L'homme, bien sûr, en a fait sa force particulière. Il a aussi une certaine dose d'instinct, quelques réflexes, et peut-être quelques tropismes. C'est sa capacité de raisonner, cependant, qui l'a mené au point où il en est sur cette planète.

» Pour nous surpasser, le Supérieur doit-il être plus humain que l'humanité ? Ne devrait-il pas, plutôt, avoir seulement *un minimum* de capacité de raisonner selon nos standards, de très faibles instincts, peu de réflexes, et aucun tropisme ? Mais sa spécialité, son mode caractéristique, serait quelque chose que nous ne pouvons imaginer. Nous en possédons peut-être une pointe, comme les singes et les chiens ont une pointe de faculté de raisonnement logique. Mais nous ne pouvons pas plus imaginer son complet développement, qu'un chien pourrait suivre les équations d'Einstein. »

— « Quelle pourrait être cette capacité ? » demanda sa femme.

Il haussa les épaules.

— « Qui sait ? Vraisemblablement dans le domaine de la P. E. S... Voilà que je me laisse entraîner par mon dada favori. (Pourtant, bon sang, *je commence* à obtenir des résultats publiables !) Quoi qu'il en soit, c'est une chose bien plus puissante que la logique ou l'imagination. Et il est aussi futile, pour nous, de spéculer là-dessus, que pour le chien de s'interroger sur Einstein. »

— « Crois-tu vraiment qu'il y ait de tels super-êtres ? » Elle en était arrivée à s'attendre à n'importe quelle hypothèse de la part de son mari.

— « Oh ! non, » dit-il en riant. « Je joue seulement avec des idées. Comme ton chat avec une pelote. Mais en supposant que le Supérieur existe réellement... hmm. Les souris savent-elles que l'homme existe ? Tout ce que sait une souris, c'est que le monde contient certaines bonnes choses comme les maisons et le fromage, de mauvaises choses comme les intempéries et les pièges, sans aucun ordre constant auquel pourraient s'adapter ses instincts. Elle voit les hommes, c'est certain, mais comment saurait-elle qu'ils appartiennent à un ordre de vie différent, lequel serait responsable de toute la bizarrerie de ce monde ! Pareillement, nous coexistons peut-être avec l'Etre Supérieur depuis un million d'années, sans le savoir. Ce que nous pouvons détecter de lui pourrait être un élément de notre univers connu, comme le champ magnétique de la Terre ; ou un élément inexpliqué comme les lumières occasionnelles dans le ciel ; ou bien, il est peut-être totalement impossible à détecter. Ses activités ne traverseraient jamais les nôtres, sauf de temps à autre par pur accident — et alors on enregistre un nouveau « miracle » auquel la science ne trouve jamais d'explication. »

Elle sourit, heureuse du plaisir de son mari.

— « D'où viennent ces êtres ? D'une autre planète ? »

— « J'en doute. Ils ont probablement évolué ici en même temps que nous. Toutes vies, sur terre, sont de lignées également anciennes. Je n'ai aucune idée de ce qu'a pu être l'ancêtre commun de l'homme et de

l'Etre Supérieur. Peut-être aussi récent qu'un demi-singe du Pliocène, peut-être aussi ancien qu'un amphibie du Carbonifère. Nous avons pris une voie, ils en ont pris une autre, et jamais elles ne se rencontreront. »

— « Je l'espère. Nous n'aurions pas plus de chances que des souris, n'est-ce pas ? »

— « Je ne sais pas. Mais nous ferions certainement mieux de cultiver notre propre jardin. »

Ce qu'il n'avait pas fait, pourtant. Il ne savait pas trop comment il était tombé sur le plan d'existence de l'Etre Supérieur : ou plutôt, comment son esprit ou sa P. E. S. rudimentaire ou ce-que-vous voudrez s'était mis à réagir au mode de comportement de cette race. Il savait seulement, avec la certitude absolue que donne l'expérimentation immédiate, que cela s'était produit.

Son esprit logique, non encore affecté, cherchait de façon distraite et rêveuse un élément rationnel. L'amplificateur seul pouvait difficilement être tenu pour responsable. Mais peut-être le souvenir de sa fable spéculative avait-il fourni le stimulant nécessaire ? Si c'était le cas, son sort était alors un accident improbable. D'autres pourraient continuer à étudier les phénomènes de P.E.S. tant qu'ils voudraient, apprendre beaucoup, utiliser leurs découvertes en toute sécurité, sans jamais se douter qu'à un niveau plus élevé de ces phénomènes, le Supérieur réalisait d'immenses projets...

Lui, cependant, était plongé dans un océan gris sur un monde gris. Il acceptait de rester ainsi. Jamais il n'avait imaginé une telle paix, pas plus que ces vagues ou ces algues caressantes ; et quant aux éclairs orageux, il pouvait se cacher quand ils fulguraient. Il descendait alors, dans un puits de silence vert dont le toit vibrait sous les flèches lumineuses ; plus bas l'éclairage se réduisait à un simple point au-dessus de lui (si cela signifiait quelque chose, dans ce lieu où il n'y avait ni poids, ni pesanteur, ni force ni courant ni poursuite) et ensuite l'obscurité l'enveloppait. Sur le fond, il faisait toujours nuit.

Dans la vase, qui était fraîche bien que l'eau restât chaude, il drapait la chère obscurité autour de lui comme une seconde peau ; fermant les paupières qui avaient poussé pour le protéger de la lumière, il pouvait goûter le sel et sentir les marées traversant ses molécules. Très haut, roulaient les nuages, le tonnerre grondait d'un horizon à l'autre, le ciel n'était qu'un embrasement de grands éclairs ; le vent sifflait, écrêtant les vagues qui écumaient, grognaient et faisaient frémir la charpente du monde. Même dans les grandes profondeurs...

Quelle tempête ce devait être ! La frayeur le saisit. Il ne voulait pas se souvenir des éclairs, qui zébraient le ciel de toute leur longueur et sifflaient comme des reptiles en fuite. Il s'enfonça dans la vase, toucha enfin la couche de roc et... et... et la sentit trembler.

La tempête elle-même ne pouvait être aussi horrible que la vibration de ce tremblement de terre. Il gémit muettement et se sauva vers le haut. *Les autres* grouillaient autour de lui, chassés de leurs grottes par le cataclysme grandissant. Des mâchoires claquaient, des yeux sans paupières

brillaient comme des lampadaires jumelés. Certains avaient été mis en pièces ; il perçut dans l'eau le goût du sang.

Un nouveau fracas, puis un autre le traversèrent, aussi profondément que l'avaient fait les marées, mais en le blessant. Il creva la surface. La pluie, les embruns le cinglèrent. Ballotté sur le dos ridé d'une vague, il regarda directement la foudre. Le tonnerre emplit son crâne.

Un bruit plus profond y répondit. Au loin dans la mer déchaînée, il vit la montagne surgir de l'eau. Elle montait, noire et énorme ; l'eau cascadait sur ses flancs, le feu et le soufre bouillonnaient dans sa gorge. Les chocs succédaient aux chocs, le secouant çà et là. Il sentit — plutôt qu'il ne vit — le fond entier de la mer se soulever.

Il se débattit dans l'écume et se mit à fuir, cherchant les profondeurs, cherchant un endroit d'où il ne verrait pas la montagne. Le sommet avait déjà traversé les nuages. Dans ce ciel blessé, les étoiles brillaient singulièrement.

Il se dit qu'il devait être capable de se libérer, de parvenir en quelque lieu à l'abri des explosions. L'océan n'était sûrement pas totalement convulsé. Mais un pic basaltique le heurta par-dessous. L'eau s'échappa de ses ouïes ; il fut étourdi et malade. Porté à l'air libre, il sentit les délicates membranes des ouïes se ratatiner, et aspira une bouffée qui lui brûla la gorge et les poumons jusqu'à la dernière cellule. Le récif noir continua de se soulever, et ferait bientôt partie de la montagne. Il fit un dernier effort, au prix de ses dernières forces : il glissa du roc, retomba à la mer. Mais une vague le happa entre ses dents blanches et le secoua.

Il repoussa la main qui était sur son épaule.

— « Ça va, ça va, ça va, » marmonna-t-il. « Laissez-moi. »

— « On ferme, je vous l'avais dit, » fit le barman. « Vous êtes sourd, ou quoi ? Il faut que je ferme. »

— « Laissez-moi. » Il se couvrit les oreilles pour ne plus entendre le fracas.

— « M'obligez pas à appeler un flic. Rentrez chez vous, m'sieur. Vous avez besoin de vous reposer. » Le barman était maigre mais expert. Il appliqua ses mains aux endroits sensibles, mit son client sur pied, et lui fit franchir le seuil.

— « Rentrez chez vous, maintenant. Bonne nuit. Je dois fermer, vous savez. »

La porte se referma, comme pour nier l'existence du barman. D'autres personnages *vides* déambulaient dans la rue, les uns cherchant un café, les autres montant dans l'autobus qui attendait le long du trottoir opposé.

Mon bus, pensa-t-il. *Celui qui va — ou ne va pas — jusqu'à la Septième Rue.* Cette pensée était irréelle. Toute pensée l'était. La réalité, c'était une montagne noire qui s'élevait et descendait, c'était lui-même pris au piège dans une flaque où la vague l'avait rejeté, aspirant l'air râpeux, battu par la pluie, assourdi par le vent et le tonnerre, et soulevé en direction des terribles étoiles.

Transi dans sa misère, il suppliait l'océan de revenir, mais en même

temps il crachait à l'adresse du feu, du vent, et de l'écueil sulfureux ; *« si vous ne me lâchez pas, je vous détruirai. Vous verrez ! »*

Mû par la force de l'habitude, il avait traversé la rue jusqu'à l'autobus. Il s'arrêta devant les portes de la voiture. Que faisait-il ici ? Cette chose était une caisse en fer. Non, il ne devait pas entrer dans la caisse. Les gens vides y étaient assis en rangs, et l'attendaient. Mais au lieu de cela, il fallait qu'il détruise la montagne.

Quelle montagne ?

Dans le secteur pensant de lui-même, il savait que, quelque part dans l'espace et dans le temps, il y avait une existence qui n'était pas toute de mal et de haine. La nuit était trop bruyante à présent, sous les étoiles d'hiver, pour qu'il y revînt. Il devait abattre cette montagne pour pouvoir regagner l'océan... Mais ses facultés de logique fonctionnaient librement, suivant un tracé hyperbolique décroissant. Elles considéraient l'hypothèse abstraite et irréelle selon laquelle il ne serait pas *vide* s'il pouvait redevenir humain. Et ensuite il serait heureux, bien qu'à présent il ne souhaitât pas être humain : il voulait détruire la montagne et retourner dans la mer. Mais à titre d'exercice de logique pour la portion inutilisée de son cerveau : *pourquoi* avait-il souffert, lutté, été pourchassé, depuis l'instant où il avait été sensibilisé au... au mode de comportement de l'Etre Supérieur ?

Il ne pouvait pas plus comprendre raisonnablement la situation, qu'un chien pouvait se servir de son instinct pour comprendre la mécanique de cet autobus ou le pourquoi de son existence. (Non, il n'entrerait pas dans cette caisse. Il ne savait pas pourquoi, sauf que la caisse était vide, et qu'elle l'attendait. Mais il était certain qu'elle se rendait à la Septième Rue.) Malgré tout, la raison n'était pas absolument inutile. Les activités de l'Etre Supérieur lui étaient toujours — et pour toujours — incompréhensibles, mais il était capable de décrire leur tendance générale. Violence, cruauté, destruction. Ce qui n'offrait aucun sens ! Nulle espèce utilisant ses pouvoirs à de telles fins ne pouvait survivre.

Donc, le Supérieur n'agissait pas ainsi. La plupart du temps, il/elle se contentait d'être l'Etre Supérieur et, en tant que tel, était complètement au-delà de la perception humaine. Pourtant, occasionnellement, il y avait conflit. Par analogie l'humanité — tous les animaux — agissait constructivement dans l'ensemble, mais s'engageait parfois dans des luttes internes. Et le Supérieur ? Eh bien, évidemment l'Etre Supérieur ne connaissait pas la guerre dans le sens humain du mot. Impossible de spéculer sur ce qu'il connaissait : des conflits d'une certaine espèce, en tout cas, dont l'issue ne dépendait pas de la raison ou du compromis, mais de la force. Et la force employée relevait (pour lui donner un nom) de la P. E. S.

Une souris était incapable de comprendre la science ou l'art humains. Dans un sens, elle ne pouvait même pas les voir. Mais une souris était susceptible d'être affectée par la manifestation humaine la plus basse, la plus animale : le combat physique. Un théorème mathématique n'existait pas pour la souris ; une balle, si.

Par analogie encore, lui, l'humain, était une souris qui s'était égarée sur un champ de bataille. Par accident il avait été sensibilisé au plus bas

mode de comportement de l'Etre Supérieur et, en conséquence, s'en trouvait affecté ; il était pris entre les flux opposés d'un combat à mort.

Non qu'il ressentît directement ce qu'accomplissait réellement l'Etre Supérieur. Tout ce qui était arrivé était seulement la façon dont les forces, les courants, agissaient sur lui. Cherchant frénétiquement un équilibre, son esprit interprétait ces stimulations surnaturelles dans les termes humains les plus proches.

Il songea que ses sensations devaient vaguement refléter le déroulement de la bataille. Un parti, ou une entité, ou... Aleph... avait pris le dessus et, en un certain sens, poursuivi l'adversaire jusqu'à ce que ce dernier trouvât un abri provisoire. Zayin avait alors eu loisir de souffler, puis Aleph l'avait découvert de nouveau, et pourchassé. Acculé, Zayin avait lutté si férocement, qu'Aleph avait dû battre en retraite à son tour. A présent Zayin, s'étant ressaisi durant l'accalmie qui avait suivi, reprenait le combat... Mais rien de tout ceci ne faisait de différence. Les actes des Supérieurs étaient, en eux-mêmes, incompréhensibles à l'homo sapiens. Il était la souris sur le terrain de bataille, pas autre chose.

Avec de la chance, une souris pouvait échapper à l'éclatement des obus et à la brûlure des balles traçantes avant d'être anéantie. Un homme pouvait échapper à cet *autre* conflit avant d'avoir l'esprit ravagé : en se désensibilisant, en cessant de percevoir les énergies transcendantes qui l'environnaient, tout comme on peut éviter un éclairage trop vif en fermant les yeux. Mais quelle était la bonne méthode de *désensibilisation ?*

Plus loin des nuages s'ouvrirent et il aperçut la lune flottant au milieu des étoiles, dont l'éclat était aussi glacial que le vent. Sa chair frémit sous la morsure du froid et des secousses sismiques. Mais l'océan, blanchâtre sous la lune, bouillonnait à proximité : il en sentait l'impact vibrer à travers la montagne. Il commença à ramper hors de sa petite flaque.

Comment m'échapper ?

— « Hé, m'sieur, vous montez dans l'autobus, oui ou non ? »

Les courants m'ont emporté d'abord dans une direction, puis dans une autre. Vers les profondeurs de la mer, puis vers les étoiles. Que j'aille en avant ou en arrière, vers la mer ou vers le ciel, je suis encore pris dans les courants.

— « J'ai dit : vous montez ? Ne restez pas là, vous bloquez la porte. »

Un éclair lui brûla les yeux. Il sentit le tonnerre jusque dans ses os. Mais plus forte, maintenant était sa haine : envers la montagne qui avait ravagé sa mer, et envers l'océan qui l'avait jeté sur la montagne. *Je les détruirai tous.*

Et alors la peur l'étreignit, car au milieu du fracas et des éclairs blancs gigantesques il s'entendit demander :

— « Vous vous arrêtez à la Septième Rue ? »

Le conducteur dit, à travers des années-lumières :

— « Oui, c'est mon terminus. Vite, montez. J'ai un horaire à respecter. »

— « Non... » gémit-il, en reculant maladroitement vers l'océan. Ses dents claquaient sous le froid. Les vagues s'écartèrent devant lui. *Je n'irai pas à la Septième Rue dans une caisse !*

— « Où voulez-vous descendre, alors ? » fit le chauffeur, volontairement sarcastique.

— « Descendre ? » répéta-t-il d'une voix hébétée. « Mais... chez moi. »

Je vous en supplie, cria-t-il aux vagues. Mais la marée, monstrueux grondement creux, se retirait toujours. Il se retourna, cracha haineusement vers la montagne qui crépitait au-dessus : *Très bien.* Il se mit à ramper sur les rocs humides et noirs. *Très bien, puisque tu ne veux pas me montrer le chemin de mon logis, je passerai par-dessus ton pic.*

Mais tu ignores le chemin de ton logis, dit sa faculté humaine de logique.

Quoi ? Il s'arrêta. Le vent hululait et le fouettait. S'il cessait de remuer, il allait geler.

Bien sûr. Examine le processus. En avant ou en arrière, tu te déplaces encore avec les courants. Mais si tu restais immobile...

Non ! hurla-t-il et, dans sa frayeur, il leva les bras vers les étoiles pour leur demander secours.

Cela ne prendra pas longtemps.

Oh ! Seigneur, non, j'ai trop peur. Nul homme ne peut accomplir cela deux fois.

Le froid, la foudre, le séisme le frappèrent. Il s'aplatit sur la plage, au pied de la montagne, trop effrayé pour être à même de haïr. *Non, je dois grimper. Je ne peux rester ici.*

Le conducteur d'autobus grommela et lui ferma la porte au nez.

Où il trouva le courage, il ne le sut jamais. Un instant, il fut capable d'évoquer les yeux de sa femme qui l'attendait. Il leva la main et frappa contre la porte. Le chauffeur jura.

S'il démarre en me laissant — s'il perd une demi-minute à me faire monter — je ne pourrai jamais y entrer. Je n'en serai plus capable.

La porte se rouvrit.

Il regroupa autour de lui les derniers lambeaux de lui-même, grimpa la marche et franchit le seuil.

Quelque chose le cingla. Le vent s'insinua entre ses côtes, la foudre le frappa, il n'avait jamais conçu une telle souffrance. Il ouvrit la bouche pour hurler.

Non ! Cela fait partie du processus. Ne crie pas.

Il réussit à conserver le silence, s'accrocha à la barre tandis que l'autobus démarrait, et sentit les galaxies exploser. Les rocs détachés du flanc de la montagne roulèrent sous lui, le projetant plus haut. Il assura ses pieds sur le sol et dit :

— « Septième Rue. »

Le monde s'évanouit.

Quand l'obscurité se dissipa de nouveau, il se trouva allongé sur l'une des banquettes transversales, à l'avant.

— « Ecoutez, mon pote, » dit le conducteur. « Saoul ou pas, vous payez, compris ? J'veux pas d'grabuge, mais passez la monnaie. »

Il remplit goulûment ses poumons avides. L'autobus était bruyant et le moteur puait ; des gens fatigués étaient affalés tout le long, sous d'écla-

tantes publicités aux couleurs impossibles. De chaque côté, il aperçut les fenêtres éclairées des immeubles.

Comme la nuit était calme !

— « Ça fait combien ? » demanda-t-il.

Ridicule, le tança son esprit logique, avec lassitude mais sans colère. Après tout, le reste de son corps s'était montré à la hauteur aussi, au moment critique. *J'ai pris cette ligne des centaines de fois. Mais je ne peux me souvenir du prix. C'est une sensation si nouvelle que d'être humain.*

— « Vingt-cinq *cents.* »

— « Oh ! c'est tout ? J'aurais donné plus. » Ses genoux étaient faibles, mais il réussit à se lever et à extraire une pièce de sa poche. Elle tinta dans la boîte avec une clarté métallique qu'il savoura.

Peut-être par sympathie, ou peut-être par sens du devoir, le conducteur lui demanda :

— « Vous allez à la Septième Rue, disiez-vous ? »

— « Non. » Il s'assit de nouveau. « Pas ce soir, tout compte fait. Chez moi, ce n'est pas aussi loin. »

Traduit par P. J. Izabelle.
Titre original : Night piece.



NATHALIE CHARLES-HENNEBERG

L'épave

On connaît les caractéristiques de Nathalie Henneberg : beauté de la vision, création d'une atmosphère fascinante, interpénétration de la poésie et de l'horreur, le tout rehaussé par les chatoiements d'un style coloré. En voici une nouvelle et convaincante démonstration.



A la limite du système solaire, aux frontières des étendues galactiques, le satellite artificiel Hellé reçut un appel au secours. Deux astronautes se trouvaient aux Urgences : Xystl le Martien, un métis à tête de chrysanthème, et Lars Ingold, un Terrien. Leur travail (ainsi que celui d'un millier de volontaires) consistait à recevoir ces S. O. S. de tous les points de la galaxie et à repérer, puis à remorquer dans le néant les épaves où il restait une trace de vie. Il y avait des spécialistes d'Altaïr et de Foramen qui allaient chercher un container jusque dans la Fosse du Cygne. Xystl et Ingold se rattachaient au groupe solaire.

Cette épave, elle, Dzêta d'Antinoüs, une petite planète aux confins de l'hémisphère boréal.

Les tables d'écoute de Hellé enregistrèrent des séquences contradictoires : il s'agissait d'un naufrage — non, d'une attaque. Une intelligence humaine — non, florale — cherchait désespérément à contacter la Terre. Les coordonnées prises situaient l'épave au large d'Ophiuchus, dans une zone mal explorée : venue de Dzêta, elle avait effectué un trajet hallucinant. Les écrans s'allumèrent, reflétèrent un spectre tournoyant — double...

— « Mais elle est sectionnée en deux ! » constata Ingold.

Xystl examinait une nuée trouble sur les plaques. Visiblement, cela lui déplaisait.

— « Une perturbation ? » demanda Lars qui n'était pas chimiste.

— « D'origine indéterminée. Organique en même temps que gazeuse. Le spectre révèle une forte proportion d'acides corrosifs. »

— « C'est cela qui est la cause du naufrage, non ? »

— « Il y a des chances... »

— « Dzêta d'Antinoüs, » dit encore Lars, en s'étirant. « Quelque chose comme une plante qui appelle... Je me demande en quoi cela concerne la Terre ? »

— « On verra ça. »

En effet, les recoupements arrivaient, triés par le puissant cerveau électronique. Une expédition avait récemment débarqué sur Dzêta, donnant d'abord sur cette planète des renseignements idylliques. Il semblait qu'un désastre se fût produit au sol, inopinément (comme cela arrive souvent, quand les premières radios révèlent un paradis retrouvé). Les survivants avaient fui, mais leur navire s'était disloqué dans l'espace. Et l'appel au secours provenait d'une créature à 80 % humaine — et incontestablement femelle.

— « Epave terrienne, » dit Xystl. « A toi de jouer. »

Lars Ingold inclina la tête et se leva.

Il était grand, comme l'exigeait sa sélection, blond, les yeux verts, les épaules larges et la taille mince — une redoutable machine de combat. Il se savait beau, et c'était sa plus grande faiblesse : on le tenait pour le meilleur pilote de secours du port d'attache de Hellé, mais ses camarades ne l'aimaient pas. Xystl, lui, zézayait, se cognait à tous les angles, et s'entendait avec tout le monde.

— « Il y a une chose que je ne comprends pas, » reprit-il. « La machine dit que l'expédition de Dzêta n'emmenait pas de femmes. »

— « Elle dit ça ? » Lars bouclait nonchalamment sa cuirasse. « Il faudra la réviser. Eh bien, on va faire ce qu'on peut et sauver ce qui reste. »

— « Je n'aime pas, » murmura Xystl, « cette idée que ce soit une vie... florale. »

***

Elle avait repris ses sens dans une nuit de glace. Sa bouche — ce qui lui servait de bouche : l'échancrure rosée d'un tendre calice — était pleine d'un liquide vital, et durant un instant elle crut que tout son corps était brisé.

Mais elle parvint à remuer une tigelle — une main — et le contact lisse du métal lui rappela où elle se trouvait : dans un placard de la machinerie — ainsi que le reste : la bagarre dans le camp, l'attaque, la fuite éperdue dans la fusée et le choc épouvantable au large d'Ophiuchus. Elle avait eu l'impression que l'astronef se disloquait.

Lentement, péniblement, elle se redressa. Comme toutes les créatures semi-végétales, elle possédait un étonnant pouvoir de récupération. La silhouette indescriptible et ravissante parut se condenser, réunir et ressouder les filaments brisés de son corps et s'envelopper dans le nuage d'or vert qui simulait une chevelure. Les blancs pétales d'une corolle, semblable à des coupes de magnolia, se déplièrent, formant l'ébauche délicieuse d'une tête de jeune fille. La bouche était une plaie rose et les yeux, deux gouttes de rosée, encloses dans de profondes macules violettes que des cils vibratiles protégeaient. Le corps, juste assez lisse, et élancé pour donner l'idée d'une tige, s'argentait dans les ténèbres.

Très faible encore, la créature se souvenait. Tout cela avait commencé il y avait des lunaisons... Jusque-là, sa vie sur Dzêta d'Antinoüs n'avait été qu'harmonie végétale. Sa colonie de Cattleyas labiées, blanches et na-

crées, vivait en symbiose dans les branches d'un grand mangoustan. Les nuits étaient violettes, avec un essaim orangé de satellites dansants ; les cascades frissonnaient dans leurs nuages de diamants et le parfum vanillé des fleurs d'angrec affolait la jungle.

Les végétaux supérieurs de Dzêta possédaient beaucoup d'imagination et une étonnante faculté de mimétisme : ils adoptaient à volonté les formes et les apparences — les orchidées phalénopsis imitaient les danses des Morios de velours, les Densiflorum bâtissaient des paysages de perles et les nymphéas géants, des symphonies de parfums.

La création d'images et de sensations était incessante, elle correspondait probablement au besoin que les autres planètes appellent l'amour.

Mais Miâ (elle ne savait pas alors qu'elle se prénommait Miâ) était sans doute riche d'un génie singulier : elle voulait faire mieux que ses sœurs. Et surtout autre chose. Aussi resta-t-elle longtemps sous son apparence florale, voyageant de branche en branche et se mirant dans les étangs — jusqu'au jour où...

C'était un soir d'été, au ciel or et rouge, où les nuages construisaient un monde à désespérer les orchidées. Soudain, un éclair éblouit le plateau, un choc sourd secoua la jungle. Les plantes — celles qui savaient voler ou ramper — s'écartèrent. Au milieu d'une clairière s'abattit une forme étincelante, effilée, un dragon volant. Les habitants de Dzêta, qui avaient de bonnes raisons pour redouter les choses venues de l'espace, se figèrent ; chacun employa son mimétisme à devenir un objet inoffensif — un minéral, une souche obtuse. Le lac ne fut plus qu'une surface d'eau lisse et la colonie végétale qu'une forêt.

Miâ seule n'avait pas reculé : suspendue à une branche de mangoustan, à la lisière, elle utilisait tous ses sens végétaux de perception. Le sas de la fusée s'ouvrit et des êtres étranges et scintillants en sortirent. Elle les considérait avec une sorte de ravissement : sous leur écorce irisée, ils se déplaçaient sur deux racines touchant à peine le sol, leurs branches se terminaient par des corolles préhensiles et ils communiquaient par des sons ! Tout cela était absolument nouveau et si tentant à reproduire ! Elle en frémissait.

Elle comprit que ces êtres ne vivaient pas en symbiose, quand, avant la nuit, ils rentrèrent dans leur astronef. Pourtant la belle planète les émerveillait : elle était inoffensive et semblait non polluée. « Aucune vie intelligente, » décrétèrent les spécialistes des tests (les arbres et les fleurs se moquaient doucement). La nuit amena son ombre d'améthyste, ses étranges croissants orangés et ses parfums. Miâ se propulsait de branche en branche, autour du camp des étrangers : seule de toute la planète, elle leur vouait une amitié sans réserve. Les autres s'en moquaient ou exprimaient une amère rancune : ils savaient comment cela finirait.

Si les Terriens (c'était leur nom, paraît-il) avaient eu quelque bon sens, ils auraient dû s'effrayer de ce phénomène : cette jungle, autour d'eux, qui se retirait.

Les fleurs disparurent d'abord — les belles orchidées violettes et jaunes, volantes, avec leur nuée de musc et leurs macules qui semblaient des yeux.

Puis de longues lianes souples, puis de jeunes pousses de bambou. Seuls quelques géants que leur âge rendait non rétractiles restaient sur place et, parmi eux, le vieux mangoustan.

Au creux de son écorce, Miâ observait avidement. Elle fut un peu déçue quand, le lendemain, les Terriens retirèrent leurs brillantes cuirasses et dressèrent des tentes au ras du sol. Ils ne pouvaient donc pas vivre sur les arbres, comme tout le monde ! Certaines de leurs pensées l'effrayaient : elle ne les comprenait pas. Obscures et lourdes, elles étaient comme des monstres bougeant dans les ténèbres et s'attachant aux paysages de Dzêta — les plus parfaits, aux fleurs trop belles... Mais elle se disait qu'il y avait là les lois d'une race étrangère, des lois à étudier.

Etant une orchidacée consciente et organisée, elle s'était d'ailleurs déjà mise à l'œuvre. Créer des jambes, puis des bras, lui fut un jeu ; le difficile était de modeler un visage, car il n'y avait pas de créature féminine dans le camp.

Cependant, durant de longues nuits phosphorescentes, ivres d'arômes, pénétrant les rêves fiévreux des exilés et se mirant elle-même dans les étangs, Miâ commença à se forger l'idée de ce qu'elle devrait être : innombrable et unique, plante et félin, diamant et nacre, idole et fruit où l'on peut mordre. D'autres choses aussi, avec des valeurs magiques. Avec tous ces reflets, elle se créa un masque, et la jungle fut sidérée.

Désormais elle exultait : elle glissait dans la forêt couronnée de lis tigrés et d'oncidies violettes, elle dansait « sans plier les herbes, ses sœurs » et, insidieusement, au clair de la troisième lune (la plus bleue), elle effrayait les phalènes.

Une nuit..., un des patrouilleurs revenait de sa mission sous la conjonction des deux lunes émeraude : celle qui promettait les marées. C'était un être violent, brun et trapu, que Miâ n'aimait pas particulièrement : il était fatigué, inquiet, et se dépêchait d'atteindre le camp. Tout à coup, levant incidemment la tête, il aperçut une forme nacrée dansant sur la fourche du mangoustan. Des cheveux d'or vert l'enveloppaient comme un nuage. « Madonna mia ! » s'écria l'étranger (malgré l'épouvante de l'heure, Miâ se souviendrait plus tard des deux dernières syllabes et s'en ferait un nom). Il avait laissé tomber son arme et s'avançait, en aveugle, les bras tendus. Comme il criait des choses incompréhensibles et, pour Miâ, atroces, elle se sauva, laissant l'homme frapper stupidement le tronc centenaire de ses poings sanglants.

Mais deux ou trois jours après, un Suédois blond et pâle l'apercevait à travers le cristal d'une cascade, bordée d'ancolies. Une fièvre sourde saisit le camp. Et c'est alors que s'abattirent les Suiveurs.

Miâ ne savait pas d'où leur venait ce nom. Elle eût voulu prévenir ses amis, mais elle travaillait justement à se créer des cordes vocales. En tout cas, c'était une espèce qui habitait les planètes gazeuses de la Constellation du Serpent. Ils se nourrissaient d'une certaine forme de protéines. Et ils étaient prêts à tout pour les obtenir.

Généralement, les choses se passaient ainsi : les Suiveurs étant des entités de gaz informes, ils croulaient comme une nue ou une avalanche,

s'infiltraient dans le milieu qui leur convenait — et en tiraient leur substance. Ensuite, durant un long moment, ils conservaient dans leur masse gazeuse le spectre des victimes qu'ils avaient détruites. La dernière fois (Miâ s'en souvint avec une sourde terreur) c'étaient les poulpes d'Ophiuchus.

Ce fut donc sous l'aspect de douces pieuvres grises qu'ils envahirent le camp de Dzêta — et ce fut une horreur. Miâ vit de loin les êtres humains aux prises avec ces masses gélatineuses, elle assista à leur épouvante et à leur agonie. Les acides des Suiveurs dissolvaient tout, jusqu'aux métaux.

Une poignée de rescapés se réfugia tout de même dans le grand astronef et Miâ les suivit, hallucinée. Etre symbiotique, elle ne pouvait rester seule, ils emportaient sa forme et sa raison d'exister. A la faveur de la panique, elle réussit à se glisser dans le sas, comme un simple végétal, et, tandis qu ils luttaient désespérément contre la marée montante des monstres, elle se faufila dans la machinerie, où elle scruta les dispositifs de lancement.

Il fallait faire vite : dans quelques instants, les Suiveurs perdraient leur apparence de gelée grise, à becs cornés et à viscères visibles. Dans la masse trouble transparaîtrait le spectre des êtres qu'ils avaient dévorés, les visages et les silhouettes humaines. Miâ savait ses nouveaux amis crédules et émotifs — ils ne pourraient supporter ce spectacle ni les plaintes (personne dans la galaxie ne se plaignait comme les Suiveurs !) Les humains ouvriraient le sas et tout serait perdu. Il fallait empêcher cette folie. Miâ trouva le clavier des commandes, appuya sur un levier et l'astronef décolla.

Ensuite, épuisée par les émotions et sûre d'avoir sauvé ses amis, elle se glissa dans un placard, replia ses branches et s'endormit. Comme une plante.

Elle ne savait pas que des milliers de monstres s'étaient collés contre la coque de la fusée — et qu'ils pouvaient traverser l'espace.

Au large d'Ophiuchus, il y eut un choc terrible...

Maintenant elle était prisonnière d'un étui de ténèbres où elle cherchait une issue. L'astronef s'était rompu — ou pas. Il y avait eu une attaque extérieure ou un effet d'oxydation. En tous cas, il lui fallait quitter ce cercueil, mais comment ? Elle était sans ressource contre les barrières inorganiques. A l'idée de mourir là (de faim, car son organisme de plante lui fournirait longtemps l'oxygène et le carbone nécessaires), elle se recroquevilla. Se flétrir, se désagréger, tandis que le container étincelant voyagerait éternellement dans le vide...

D'instinct, étendant une tigelle, elle palpa une paroi. Celle-ci coulissa, sans difficulté. Un froid glacial pénétra, avec les gaz interstellaires. Miâ bondit dehors.

Une seconde après, elle se propulsait vers la cloison naguère étanche de la machinerie — et qui était maintenant béante. Elle fermait obstinément les yeux — la vue du vide absolu n'a jamais fait de bien à personne, disaient les traditions de Dzêta, qui avait été jadis une planète civilisée. Miâ savait que toutes les parois intérieures de la fusée étaient doubles : cela rassurait les cerveaux humains. A tâtons, elle appuya sur un levier.

Un mur de micro-acier glissa et obtura l'ouverture. Durant cet instant infinitésimal, Miâ se félicita d'être une plante : elle avait réduit sa circulation de sève, bloqué les orifices respiratoires, et elle ne s'effondra qu'au moment où la paroi coulissait.

Cette fois, elle mit moins de temps à récupérer et se releva intacte. Ainsi donc, la fusée s'était rompue à l'intersection de ses deux étages. Celui-ci comprenait la machinerie, les entrepôts et cette nouveauté inestimable : la salle de relaxation ; l'autre, le poste de pilotage, les cabines et le carré. Cette constatation recélait une menace que Miâ ne chercha pas à approfondir. En tout cas, l'astronef ne s'était pas désintégré et le tronçon détaché poursuivait sa course dans le néant.

Avant tout, il fallait rendre à l'étage ses conditions de viabilité : Miâ trouva le réservoir d'oxygène et l'appareil de climatision de secours en parfait état. Elle alluma les tubes de néon : seuls les roses fonctionnaient dans la salle de relaxation, le plus vaste local du navire, avec des tentures pourpres, un meuble circulaire à coussins et des couchettes de décélération. Elle décida d'en faire son quartier général, mais revint à la machinerie.

Après en avoir ausculté les parois, elle décela la cause du désastre : l'acier monoatomique était oxydé, rongé comme les plaques d'un métal très ancien : la bave des Suiveurs avait fait son œuvre. Mais comment n'avaient-ils pas envahi cet étage vide ?... Tout à coup, Miâ frémit — elle venait de comprendre : la machinerie, la salle de repos, les cales étaient autant de locaux déserts au moment de l'agression. L'équipage — ce qu'il en restait — s'était groupé dans l'autre moitié de l'astronef, et c'était là que les Suiveurs s'étaient engouffrés.

Ici, elle était seule.

Seule...

Elle mit un long moment à se pénétrer de l'horreur de cette notion. Mais ensuite, ce fut atroce. Elle se traîna dans les cales, souleva les rideaux, déplaça les meubles, sans découvrir aucune présence humaine. Il y avait quelques instants — ou des heures — des garçons joyeux vivaient ici ; leurs armures et leurs appareils personnels traînaient çà et là, une des couchettes de décélération gardait encore la forme d'un corps parmi ses coussins. Et maintenant le néant s'était ouvert et Miâ dérivait seule, sur une épave.

Un moment, une pensée folle, incroyable, lui vint : un survivant gravitait peut-être dans le vide ?... Elle ne connaissait guère les forces humaines ni leur limite de résistance. Elle courut vers l'écran de la machinerie et l'actionna, courageusement. Le spectacle hallucinant de ténèbres totales entra dans ses yeux végétaux et s'y fixa à jamais, puis elle vit des stries enflammées d'étoiles... des milliards d'étoiles qui venaient à elle, en éclatant, des brasiers verts et bleus, violets et rouges...

Un instant, une ombre négligeable, semi-opaque, effacée, vira à quelque distance — le reste de la fusée...

Et Miâ les vit : eux, les Suiveurs.

Ils avaient dû vider l'autre étage, et ils arrivaient en épais tourbillons — corps de poulpes gélatineux, dégageant des traînées d'acides corrosifs. Visages humains, transparaissant à travers la masse grise (elle reconnut

celui du pilote blond qui l'avait rencontrée à la fontaine, celui du méridional devenu fou). Traits vagues et cireux. Yeux humains, pathétiques. Et cette expression douloureuse — épouvante, désir...

Elle bloqua le viseur. Elle ne voulait pas comprendre. Ni penser. Mais un froid mortel la glaçait ; elle savait désormais : isolée sur cette épave, elle pouvait survivre indéfiniment. Jusqu'à ce que la horde eût rongé patiemment les parois.

Et alors, il y aurait la chute dans le vide, la mort affreuse — et un vampire de plus, avec un visage de jeune fille.

Miâ fit alors d'instinct les gestes qui prouvaient à quel point elle s'était humanisée et combien son mimétisme était profond. La machinerie comportait un poste émetteur. Elle appuya sur un bouton et envoya un S. O. S. au système solaire.

Puis, s'enveloppant dans un rideau de pourpre (pour ne rien voir, pour ne pas mourir de froid dans la cabine surchauffée comme une serre), elle glissa au sol et sombra dans un sommeil végétal, opaque.



Lorsque, après avoir longuement tâtonné entre Ophiuchus et la Couronne Boréale, Lars Ingold capta au radar la position de l'épave, il fut d'abord déroulé : une masse de particules chargées la cernait. C'était gazeux — et vivant. Bien sûr, il y avait des vies susceptibles de se déplacer dans le Cosmos, mais aucun stadiasme stellaire de l'Office Cartographique n'indiquait une telle agglomération.

Cela ne signifiait rien de bon. Cependant, l'épave était là, et comme prévu, elle était double : une partie de la fusée décrivait mollement une ellipse autour de la masse gazeuse, mais le radar ne saisissait nulle vibration provenant de ce tronçon ; c'était une chose morte, déserte. Par conséquent, il n'y avait qu'à choisir bien son moment et à descendre en vrille sur le container habité. Lars calcula que l'attraction de la grande fusée serait suffisante pour maintenir son remorqueur à proximité ; d'ailleurs, il établirait entre les deux un champ magnétique. Mais auparavant, il fallait contacter la vie en détresse. Il régla son émetteur sur le container.

— « Fusée terrienne, » formula-t-il en morse. « Vous avez appelé au secours. Etes-vous là ? »

Une vibration de signaux lui parvint. C'était indistinct et brouillé, comme si une nuée d'êtres se trompaient de code, balbutiant, gémissant, râlant. « Nous sommes là... nous voulons... nous ne pouvons pas... » Et puis : « Danger ! Danger ! »

— « Etes-vous des créatures humanoïdes ? »

— « Oui... oui... »

Pourtant rien d'humain dans cette plainte.

— « Demeurez-vous sur le second étage de la fusée ? »

— « Oui... »

— « Ecoutez, » dit Lars, énervé, « si vous êtes humains vous ne pouvez

coller à la fusée : nous sommes en plein vide intersidéral. Alors, vous êtes à l'intérieur ? »

— « Oui... non... danger... »

— « Je ne comprends rien, » émit-il. « Je fonce. Si vous êtes sur le chemin, écartez-vous. »

Il calcula son orbite, opéra un rétablissement spectaculaire et alla donner en pein dans le sas de l'étage épargné. La paroi céda. Il sauta dans le container... et recula.

La main sur son désintégrateur, il s'était attendu à tout. A un monstre écarlate. A une pyramide d'argent lunaire. A un zygote géant.

Mais pas à cette jeune fille au teint de lis, étroitement enveloppée dans une tenture pourpre, belle et pâle à frémir. Il repoussa la paroi du sas, laissant sa fusée dans le champ magnétique. La cloison se referma avec un claquement sec.

— « C'est vous qui avez appelé au secours ? » demanda-t-il.

— « Moi... » Elle manœuvrait encore difficilement les nouveaux muscles de sa gorge et le regardait. Sans se détacher. Amoureuse de l'apparence humaine, elle n'avait jamais rien vu d'aussi parfait...

— « Vous faisiez partie de la mission sur Dzêta d'Antinoüs ? »

— « Qu'est-ce qu'une mission ? »

— « Un groupe de Terriens débarqués sur une planète. Vous les connaissiez ? »

— « Oui... oh ! oui ! »

— « Bon. Vous avez quitté la planète précipitamment. Il était arrivé quelque chose. Quoi ? »

— « Les Suiveurs... »

Sa main se tendait vers l'écran. Lars s'avança et ralluma le viseur. Il vit l'horrible nuée visqueuse où surgissaient des faces blêmes. Et plus affreux encore : il les reconnaissait... Le Suédois avait été son camarade aux cours hypnos. L'Italien aux yeux violets avait longtemps volé avec lui comme co-pilote.

— « Vous les avez tués ? » dit-il durement à Miâ. « Tous, n'est-ce pas ? »

Un tel flot de colère l'inonda qu'elle arriva à peine à répondre :

— « Ce n'est pas moi. Ce sont les Suiveurs... »

— « Alors, » fit-il, les dents serrées, « comment se fait-il que vous soyez vivante ? Allez au mur. Levez les bras. Répondez. »

— « Quand la fusée s'est brisée, je... j'étais dans un placard de la machinerie. »

— « Attendez, » dit Lars Ingold. Il feuilletait son ordre de mission. « L'expédition de Dzêta ne comprenait pas de femme. D'où venez-vous ? Qui êtes-vous ? »

Elle se troubla : lui révéler son origine végétale ? Lui dire : je ne suis pas une femme, mais une substance organique adaptable ? Jamais ! Elle se détourna ; d'instinct, elle cambrait sa taille, fermait les yeux à demi. mordait ses lèvres. Il se méprit et dit lourdement :

— « Passagère clandestine, hein ? On verra ça. »

Il revint au viseur. Mais il ne cessait de surveiller Miâ, collée au mur,

incroyablement belle, et offerte — comme un fruit. L'écran s'enflamma, comme il décidait :

— « Si vous êtes vraiment humaine, je vous emmène sur ma fusée. Venez. »

— « Non... » balbutia Miâ. « Non... »

Il n'y avait aucune fusée dans le champ du viseur.

Dès lors tout parut simple. Epouvantablement.

« Ils l'ont emmenée, » dit Miâ.

— « Qui ? »

— « Les Suiveurs. Vous ne comprenez pas ? Ils nous guettent. Ils se nourrissent de matière organique. Et maintenant vous ne pouvez plus partir. »

— « Ils vous ont utilisée comme appeau ? » demanda Lars, dur.

— « Je ne comprends pas. »

— « Qui sont-ils ? »

— « Des entités... pas vraiment des êtres : ils assimilent les formes et les visages. Ce sont... des gaz. Ils viennent de la Constellation du Serpent et se nourrissent de certaines protéines. Ils en laissent un peu. C'est pour cela, je pense, qu'il n'y a pas d'animaux supérieurs sur Dzêta. »

Elle s'était coupée...

— « Et vous ? Vous êtes de Dzêta, n'est-ce pas ? » Lars marcha sur elle, il saisit rudement la javelle lourde et glacée de ses cheveux, tourna vers lui le visage renversé. « Vous ne me direz pas que vous êtes un amibe ? Alors ? »

— « Je ne suis pas votre ennemie... » balbutia-t-elle.

Et tout à coup, Lars frémit. Il avait traversé le nuage des Suiveurs sans défaillance et encaissé la disparition de son astronef. Mais maintenant il pâlissait. La métamorphose opérée en Miâ n'était pas complète : sa bouche gardait la forme échancrée d'une digitale pourpre et, à demi enfouis dans le velours, ses petits pieds nus étaient des radicelles — des racines...

Une plante. C'était une plante !

— « Comment avez-vous osé... pourquoi avez-vous pris cette forme ? »

— « Parce que je vous aimais, » murmura Miâ.

Il la repoussa si brutalement qu'elle alla rouler contre la paroi et demeura prostrée, dans sa torpeur végétale. Lars eut honte de ce mouvement : elle ressemblait tant à une jeune humaine !

— « Ecoutez, » dit-il. « Je veux bien vous croire. Vous paraissez inoffensive... Je ne vais pas vous enfermer dans votre placard ni vous lier. Nous aurons forcément un laps de temps pour nous observer — et peut-être changerai-je d'opinion. En attendant, chaque minute qui passe augmente le danger et si les Suiveurs ont déjà une fois sectionné ce navire, ils en feront autant de l'épave. Où est l'émetteur sur lequel vous avez envoyé votre appel ? »

Elle le conduisit, avec une grâce ployante, au fond de la machinerie.

Le poste était mort.

Elle avait pu le détruire. Mais les Suiveurs aussi pouvaient agir sur les connexions : c'était un poste relié à la coque du navire. Maintenant ils

étaient réellement coupés de l'univers et dérivaient sur des longitudes inconnues.

Lars s'installa le dos à la paroi, son fulgurant sur ses genoux. Bien sûr, il avait vu pire. Xystl, après tout, connaissait ses dernières coordonnées et le Service ne laissait jamais ses hommes se perdre dans le néant. L'essentiel était de savoir qui irait le plus vite : les hommes ou les monstres ?

Dehors, c'était l'effroyable nuit sidérale, peuplée de masques morts et de monstres avides qui s'acharnaient sur les parois de la fusée. C'était le frisson glacé des millions d'étoiles — le Serpent tordant ses spirales gazeuses et Ophiuchus, comme un rideau flottant de diamants. Mais dans le container épargné, Miâ entretenait une douce chaleur de serre, les néons roses baignaient les visages et une odeur imprécise, vanillée, errait dans l'air. Lars avait maintenant l'impression qu'elle émanait des longs cheveux d'or vert, du corps argenté de la créature pelotonnée à ses pieds.

Il pensa à l'ironie de la situation : s'il fallait mourir, quel astronaute n'eût souhaité une glorieuse mort dans l'espace, dans l'accomplissement de sa mission, en compagnie d'un être aussi ravissant ? D'un être humain. Mais Miâ n'était pas humaine...

Elle le regardait, et dans ses grands yeux végétaux où affluaient les ombres vertes, où toute la forêt de Dzêta tissait ses mirages et ses symphonies, quelque chose naquit — une supplication, un reproche. Ils étaient étranges, ces yeux — et fascinants — comme tout ce qui date d'avant les ères et les planètes connues, d'un passé fabuleux où dominaient d'autres espèces, où le mal et le bien se situaient ailleurs. Un instant leurs pensées communiquèrent, et Lars plongea dans le monde incroyable, immémorial, d'une race qui avait réussi à vaincre la mort même. La structure du temps était si fine que le passé et le présent se confondaient, et sur les puissantes forêts du carbonifère où naissait et se développait un peuple appelé à dominer les constellations, sur une planète actuelle tapie dans l'angoisse et le désespoir, l'avenir imprévisible jetait sa nasse faite de milliards d'étoiles. Miâ n'était pas seulement une plante presque muette, mais l'héritière de ces siècles de création et de ce monde parfait — et elle lui transmettait leur prestigieux poème.

Chaque strophe était à la fois un flot d'harmonie, une fresque prodigieuse et une subtile caresse. Jamais dans sa vie brève et brillante d'aventurier, Lars n'avait rencontré une créature qui le comblât à ce point. Sans rien exiger, par sa seule présence. La soif de boire cet enchantement à la source fut si forte en lui qu'il oublia tout : l'horreur des ténèbres et la mort odieuse qui les guettait. Il tendit les bras, chercha, en aveugle, les lèvres de Miâ. Mais elle avait bondi avec une légèreté inhumaine et se trouvait tout à coup loin de lui, se réfugiant derrière le meuble circulaire qui formait le centre de la pièce de relaxation.

Ingold revint lentement à lui, comme s'il tombait de très haut.

— « Qu'est-ce qui te prend ? » demanda-t-il, étonné.

Elle formula, avec peine :

— « Vous avez eu... de mauvaises pensées... sur moi. Comme les autres, au camp. »

— « Télépathe ? » fit-il, avec une certaine difficulté, car la tête lui tournait et il se sentait épuisé, comme après une lutte. « Et pas très intelligente, hein ? Ce sont de très bonnes pensées, au contraire. Je te trouve belle. Cela te déplaît ? »

— « Moi aussi, » prononça-t-elle lentement, « je vous trouve très beau. Là, et là... » De loin, timidement. elle traça la courbe d'un ovale parfait, l'arc étoilé de la bouche, ceux des cils trop longs.

Il y avait une sorte de terreur religieuse dans ce geste.

— « Alors, viens près de moi. Tu t'appelles ? »

— « Miâ. »

— « Mienne... » dit-il. « Un joli nom. Viens. »

— « Non, non... »

Les pensées de Lars la cernaient, elles étaient flamme, écarlate et nuit. Elle traduisait imparfaitement ces symboles visuels : cet être qu'elle avait pris pour un sauveur voulait la saisir, la meurtrir. Pourquoi ? Elle n'avait rien fait de mal. Elle lui avait donné ses poèmes, ce qui sur Dzêta remplaçait ou magnifiait l'amour. Comme elle voulait fuir, ses cheveux à la lueur verte s'accrochèrent à une embrasse de rideaux et elle se trouva couverte de leur or frissonnant — fixée au mur, telle une phalène.

Lars se leva et marcha vers elle...

Un Suiveur, c'était un Suiveur ! Il avait pris un visage de Terrien, voilà tout. Il la buvait. Il ployait la tige flexible entre ses bras. sa bouche écrasait la corolle fragile et toute force fuyait Miâ. Prise d'une horreur insurmontable, elle se débattit, griffa et ses branches se hérissant d'épines déchirèrent le vulnérable corps humain. Une seconde après, laissant aux mains de l'assaillant les filaments brisés de ses cheveux, Miâ se réfugiait dans la machinerie et repoussait une cloison. Ingold, furieux, cogna contre la paroi.

— « Ouvrez ! Vous êtes folle. Je ne voulais vous faire aucun mal. Vous embrasser seulement. »

Elle se taisait.

« Bon, vous êtes folle, soyez-le. Vous finirez par sortir. Les réserves de vivres sont ici et... Miâ, ma chérie, ne me dites pas que je vous fais horreur. »

Elle se taisait ; elle fermait les yeux et serrait les lèvres.

Subitement, dans le mur d'en face, un écran de terrovision s'alluma. Etaient-ce les Suiveurs qui l'avaient réparé ou ses connexions étaient-elles restées intactes ? Une voix métallique, qui franchissait des siècles-lumière, annonça que la fusée partie en direction d'Ophiuchus ne répondait plus et que des recherches actives étaient menées... A travers le vrombissement des moteurs sur de lointaines stations, l'appel de Lars Ingold lui parvint — étouffé, pathétique :

— « Miâ, ouvrez-moi. Ils attaquent les parois de la salle ! »

— « Vous mentez. Vous ne sauriez le voir. »

— « Si. Peut-être ne le savez-vous pas, mais les signes d'oxydation sont évidents. C'est effrayant... cela va si vite... le mur paraît se dissoudre dans

une buée. Miâ, ouvrez-moi, par pitié ! Je vous promets que je ne m'approcherai plus de vous. »

C'était un Suiveur : elle l'avait senti boire sa vie. Elle tombait dans un puits plus terrible que le néant. Ne pas ouvrir. Ne pas entendre. Supprimer les organes des sens, s'il le fallait ; devenir sourde, aveugle, totalement végétale...

« Miâ ! » reprenait la voix. « La paroi se liquéfie. Je vais mourir, mais c'est plus horrible que cela... ils m'absorberont. Je me rappelle les visages de mes camarades. Miâ, tu paraissais si douce, comment peux-tu... »

Un instant, elle frémit. Elle fut près de faire le geste irréparable : d'ouvrir. L'être qui était là, qui se brisait les ongles contre cette paroi, avait tout de même un si beau visage humain ! Et Miâ était toujours folle de l'image humaine.

Mais sur l'écran enflammé passèrent des ombres qui fixèrent son attention versatile de plante. C'était un P. C. de l'espace, sur un satellite nommé Hellé. Un tableau d'appel flamboyait, quelqu'un donnait les ordres, un astronef allait prendre son vol vers Ophiuchus. Des êtres apparurent à la surface du viseur ; il y en avait un à tête de chrysanthème, grisâtre et floconneux, et un autre très beau, grand comme Lars, avec des boucles bleu noir, emmêlées et un dur regard de pierre céleste. Il passait son scaphandre et le chrysanthème lui disait :

— « Epave terrienne, à vous de jouer. Que croyez-vous qu'il soit arrivé à Ingold ? »

— « Oh ! » faisait l'autre. « Il aura plongé à mi-chemin... »

(« Juste parmi les Suiveurs, » interpréta Miâ. « Qui ont bien pris son visage... »)

— « Miâ ! » râla la voix derrière la cloison. « Ils viennent ! Mon amour, pourquoi... »

Elle pliait. C'était vraiment trop pour une plante fragile. Elle était tombée à genoux, près du placard de la machinerie ouvert. Cette paroi suintante, existait-elle vraiment ? Ou était-ce encore un mirage ? Les Suiveurs pouvaient imiter n'importe quoi. Ainsi, elle n'était plus sûre que les visages entrevus dans leur masse eussent été ceux de l'expédition de Dzêta. Ni que ces choses lui arrivaient pour la première fois...

Elle sombrait dans le néant et brusquement elle comprit cette vérité épouvantable : *elle avait déjà vécu ces minutes*. Mille et mille fois encore. Et elle les revivrait. Eternellement, enchaînée à une épave-fantôme, elle se débattrait, elle appellerait au secours... Dzêta, la Constellation du Serpent, c'était vraiment trop loin des mondes solaires. Les Suiveurs avaient établi des relais pour attirer ces porteurs de protéines, ces sauveurs à figure humaine. Et l'épave était un de ces relais...

Elle entendit encore (mais elle ne pouvait déjà plus bouger — elle entrait dans son immobilité, dans son hibernation de plante) :

— « Ils t'ont placée là comme un appeau dans un piège... Miâ... je meurs... je me dissous ! »

EDGAR PANGBORN

Les collines rouges de l'été

La nouvelle d'exploration interplanétaire se fait rare. C'est que le sujet a été tellement traité qu'il devient difficile à renouveler. C'est pourtant ce à quoi l'auteur anglais Edgar Pangborn est parvenu ici, non pas tellement avec des idées scientifiques nouvelles, mais avec une vision poétique pleine de fraîcheur et un réel tempérament descriptif.



I

MIRANDA me saisit le bras de ses petites mains douces, soudain raidies. Sur son estrade, le capitaine Madison venait de mentionner l'expédition de reconnaissance, et d'évoquer l'existence possible d'éléments nocifs sur le point brillant qui gravitait en dessous de nous : bactéries, virus, caractéristiques de la basse atmosphère indécelables de notre orbite. Il ne m'était pas encore venu à l'esprit que ma soucieuse Miranda pût désirer nous voir attribuer cette mission, à elle et à moi. Depuis un an, elle vivait dans l'ombre de sa tristesse intime, et je la sentais distante, même dans mes bras.

En dessous de nous. Pour la première fois en quinze années, ce mot « en dessous » désignait autre chose que l'endroit où nous posions le pied. Il possédait une signification par rapport au navire, à moi en tant qu'unité de matière vivante, à la brune Miranda.

Mon attention se reporta sur le visage carré de Madison. C'était en montant à bord, au début du voyage, avec le regard impitoyable d'un garçon de douze ans, que je l'avais aperçu pour la première fois. Il avait trente-cinq ans alors. Il en compte cinquante aujourd'hui et n'a guère changé. Ces quinze années ont simplement voûté ses épaules, parsemé de gris sa chevelure, terni sa voix. Mais qui ne se serait senti fatigué après avoir mené à bien la tâche redoutable de placer sur son orbite notre énorme sphère ? Ma robuste carcasse rousse elle-même se ressentait de l'excitation qui couvait en nous tous depuis que nous avions repéré la planète et pris conscience de la décision qui s'imposait : savoir si nous risquerions ou non une descente périlleuse. C'était pour prendre cette décision qu'on nous avait rassemblés, tous les trois cents, dans la salle de réunion.

Moi, David Leroy, je ne suis ni un scientifique ni un technicien. Miranda et moi, nous faisons partie des Polyvalents ; on nous a choisis, comme la plupart des gosses, pour notre bonne santé et pour la diversité de nos talents, pompeusement qualifiés d'Eclectiques par les Directives des Constructeurs. Nous en éprouvons quelque fierté. On apprend vite à apprécier les vertus d'une ignorance vaste et compréhensive.

Le capitaine Rupert Madison disait : « Si nous continuons, je crois qu'aucun de vous, pas même les enfants nés dans l'espace, ne vivra assez longtemps pour voir la fin du voyage. Les distances sont trop vastes, les planètes de type terrestre trop éloignées l'une de l'autre. Les chances d'en découvrir une seconde, aussi prometteuse que celle-ci, dans le temps d'une vie humaine, sont réduites. L'alternative serait d'y descendre... et d'y rester. »

La question, en effet, se réduisait à cela. Une énorme et fragile sphère comme la nôtre, conçue pour transporter, si nécessaire, plusieurs générations de colons, n'atterrit pas n'importe où. On ne peut la piloter dans l'atmosphère. Compartimenté, divisé, subdivisé en sphères imbriquées les unes dans les autres, jusqu'au noyau central où la calculatrice fredonnait ses rêveries mathématiques, l'astronef *Galilée* n'était destiné qu'à un seul usage : transporter notre petit fragment d'humanité bien loin d'un monde apparemment dévasté par elle, sur une planète propre où la maladie inscrite dans notre protoplasme finirait peut-être par s'épuiser... peut-être, et seulement au terme de plusieurs générations. Sa mission terminée, le *Galilée* se muerait en satellite et sa coquille étincelante, vidée de ses passagers, deviendrait une lune dorée qui graviterait indéfiniment autour du monde de la seconde chance.

Quand on est resté conscient de sa présence pendant quinze longues années, la nouvelle malédiction de Caïn elle-même a tendance à tomber dans le banal. Mais j'avais appris par la force des choses qu'il n'en était pas ainsi pour Miranda. La radioactivité de la Terre lui imposait un sentiment de futilité : car, lui soufflait son cœur, à quoi bon mille millénaires d'évolution humaine s'ils devaient se conclure, non par une explosion, mais par les plaintes de bébés nés sans bras, déformés, aveugles ? Elle redoutait de plus en plus le moment où tout lui serait indifférent. « Toi aussi, Davy... »

Le capitaine Madison insistait sur le fait qu'il nous serait impossible de revenir en arrière ; il nous rappelait ce qu'il fallait — en termes d'industrie, de travail, de matière première — pour construire ne fût-ce qu'un seul centre de lancement semblable aux douze qui avaient peiné pendant huit ans pour projeter hors du champ d'attraction de la gravité terrestre les pièces détachées de ce vaisseau. Lorsque les hommes eurent admis une fois pour toutes que la race allait probablement disparaître, la Terre s'était saignée à blanc pour ses enfants. On construirait un autre *Galilée*, et un autre encore ; on persisterait à construire, en sacrifiant tout le reste, jusqu'à épuisement du courage ou du matériel. « La gravité de cette planète que vous voyez là-bas est un peu plus forte que la gravité terrestre, » dit Madison. « Les centres de lancement ! Si je m'en souviens ! Ils ont été

ma vie, vous savez, de l'adolescence à la trentaine. J'ai débuté comme mécano à Canaveral... Enfin, vous n'ignorez pas l'arithmétique : trois cents colons ne peuvent reproduire à eux seuls une technologie qui se fondait sur trois milliards d'être humains.

» La connaissance ? Nous l'avons, dans notre bibliothèque de microfilms. La matière première ? Oui... nous trouverons là-bas les mêmes minéraux, les mêmes combinaisons chimiques générales. Mais la construction de centres de lancements, de nouveaux astronefs, la reconquête de l'espace, si vous préférez ce vocabulaire ampoulé... eh bien, ce sera l'affaire de nos arrière-arrière-petits-enfants, si nous en avons, si les êtres sains et actifs sont en nombre suffisant parmi eux, et s'il se trouve que le voyage dans l'espace soit la chose dont ils aient le plus besoin, pour laquelle ils soient prêts à tout sacrifier, dans leur lointain avenir. »

Personne ne soupira ni ne s'agita comme c'eût été le cas si nous avions été en train d'écouter l'un des sermons habituels de notre Coordinateur Psychométrique, Cecil Dorman, connu pour Miranda, pour moi, pour tous les jeunes gens irrévérencieux, sous le nom de Cecil Psychotruc.

— « D'après l'examen auquel nous avons procédé de notre orbite, la planète serait habitable, » dit le capitaine Madison. Miranda sentit mon regard mais refusa de me le rendre ; ses mains, qui serraient toujours les miennes, étaient glacées. « Pour autant que nous puissions le savoir, » répéta-t-il, « avant le rapport de l'expédition de reconnaissance. Celle-ci se composera de deux hommes et de deux femmes qui descendront sur la planète, y resteront pendant quatre semaines au moins en maintenant le contact radio avec nous, et procéderont aux tests définitifs que nous ne pouvons faire ici. Vous allez avoir à voter au cours de ce meeting, mais je pense que le seul objet de ce vote sera de décider si cette mission doit avoir lieu ou non. N'oubliez pas que, quoi qu'ils trouvent, les quatre volontaires ne pourront jamais revenir. »

Derrière moi, j'entendis la voix suave d'Andrea del Sentiero, cinquante-huit ans, le seul colon qui fût plus âgé que Madison. Il portait officiellement le titre d'Historien. « Vos examens suggèrent-ils la présence possible d'une civilisation ? »

— « Non, monsieur. Il y a des forêts, des savanes, de grands lacs, des marais, des déserts, des chaînes montagneuses généralement orientées vers le nord et le sud, avec quelques sommets enneigés. » Madison parlait pour nous tous, qui avions rarement eu l'occasion d'approcher le télescope ; l'écran de projection, derrière lui, présentait une vue peu grossie de la planète : des taches bleues et vert roussâtre. « Six masses continentales disposées par deux au nord et au sud, trois grands océans, des calottes polaires petites et découpées. Le climat doit être tropical près de l'équateur, subtropical partout ailleurs, avec deux étroites zones tempérées. Nous n'avons pas vu de routes dans les régions accesssibles, rien qui ressemble à une cité. Pas de vaisseaux sur les mers. La végétation qui recouvre la plus grande partie du territoire entoure également les embouchures des rivières. Le vert rougeâtre s'accentue sur les pentes des collines qui descendent vers la mer,

mais le docteur Bunuan y voit le résultat des pluies, non le symptôme d'une agriculture intelligente. A son avis, il se peut que nous trouvions quelque chose de comparable à ce qu'était la Terre à l'époque des dinosaures. Mais ce n'est qu'une conjecture. »

— « A peine une vague hypothèse, » corrigea la voix du biologiste.

Le capitaine Madison sourit. « Si vous voulez, José. Non, Andrea, si la vie existe sur un plan social et technologique, elle doit se dissimuler sous le couvert des forêts... ce qui est très improbable. »

— « En effet, » répliqua del Sentiero. « Je n'ai pas d'autres questions à poser. »

— « Mais vous avez peut-être quelque chose à ajouter ? »

— « Deux choses seulement, » répondit l'Historien. « Je compte voter dans un sens positif : pour que nous descendions sur cette planète et que nous en tirions le meilleur parti possible. D'autre part, il me semble que cette mission devrait être le privilège des vieux. »

Le capitaine Madison accusa le coup. « Vous trouvez inutile de risquer nos jeunes ? »

Del Sentiero se tut. Je vis, sans même le regarder, le haussement d'épaules stoïque et très latin, les yeux sombres fixés sur l'éternité, le geste esquissé par les mains éloquentes.

— « N'importe qui peut se porter volontaire, » fit Madison avec lourdeur, et ses yeux se fermèrent, son visage se figea dans une immobilité pénible « C'est à moi qu'incombe la responsabilité de choisir les quatre membres de la mission, Andrea, à personne d'autre. » Ses paupières s'entrouvirent ; il parcourut l'assistance du regard. « Plus de questions ? Vous n'avez plus rien à dire ? »

J'avais cru que Paul Cutter sauterait sur l'occasion pour réclamer la révision de la constitution modèle, laquelle ne pourrait entrer en vigueur qu'après un atterrissage. En brossant à grands traits cette constitution, les Constructeurs avaient voulu suggérer le type de gouvernement dont une colonie de trois cents personnes pourrait s'accommoder. L'amer et solitaire Paul Cutter s'était jeté dessus, avait imaginé d'innombrables amendements ; il identifiait sa triste personne avec chaque amélioration, au point qu'il en devenait presque maniaque. La constitution était tout pour lui ; il se couchait le soir, se levait le matin en pensant à elle. A tout instant, il risquait de se précipiter sur vous et de se lancer dans un interminable monologue pour vous expliquer qu'il *fallait* amender la Constitution, sous peine de Trahir l'Héritage Humain.

Paul était plus jeune que Miranda et que moi ; il avait dix ans au début du voyage. A la suite de quelque malformation héréditaire, cet enfant d'apparence normale s'était mué en un petit homme au corps noueux, aux jambes torses, qui semblait difforme sans l'être, et dont un cou mince reliait la grosse tête à un torse étroit. Un raseur, comique et laid sans qu'il y fût pour rien. Il avait choisi comme spécialisation la psychologie et il était devenu un brillant satellite de Cecil Dorman. Malheureusement pour les ambitions de Paul, ce n'était pas Dorman, mais l'érudit, l'humoriste, le calme docteur Carey qui dirigeait la Faculté de Psychologie. (En un sens,

le *Galilée* était une véritable université ; c'est ce qu'il est resté dans mon esprit). Paul Cutter n'avait jamais pu décrocher un titre ; il faisait toujours partie des Polyvalents et, loin d'en éprouver de l'orgueil, il en souffrait profondément.

J'aperçus Cutter assis à la première rangée, sur le qui-vive, sa grosse tête penchée sur le côté. Rien ne se passa. Il n'y eut ni amendement nouveau, ni discussion passionnée éclatant en fanfare. Peut-être Cecil Dorman avait-il réussi à le persuader de laisser la constitution tranquille pendant une ou deux minutes...

Nous votâmes, à main levée. Pas d'opposition. Personne ne pouvait supporter la pensée de quinze années, d'une génération, d'un siècle même à passer encore dans l'espace. Toutefois, je me rappelle que, lorsque ma main se leva, ce n'était pas à cela que je pensais ; c'était aux collines dont les ondulations d'un vert rougeâtre se déroulaient jusqu'à la mer, au bruit de l'océan qui ressemblait peut-être à ce que j'avais connu tout enfant, quand je regardais les vagues de *Martha's Vineyard* refluer violemment sous les vents brusques de septembre.

Ce fut, il me semble, la seule décision prise à l'unanimité par les colons de la planète Déméter.

Madison parlait d'un ton uni : « La mission pilote. Vous connaissez les Directives des Constructeurs. Vous n'ignorez pas les nécessités de la situation. Nous ne pouvons nous permettre de faire atterrir la colonie tout entière en l'exposant à un danger que nous n'aurions pu découvrir depuis notre orbite. Nous n'avons pas les moyens d'échapper à l'attraction de la gravité et de revenir. Les Directives recommandent que la mission se compose de deux hommes et de deux femmes. D'abord, pour éviter de devoir se fier au jugement d'un seul volontaire. Ensuite, parce qu'il se peut que certains facteurs soient inoffensifs pour l'un des deux sexes et mortels pour l'autre. Enfin, pour qu'il reste à ces quatre personnes une chance de survivre grâce à leur équipement et de se multiplier, au cas où elles se verraient obligées de nous déconseiller un débarquement. Il me faut donc quatre cobayes. Quelle que soit leur identité, ce sera quatre individus que nous aimons et dont nous ne pouvons nous passer. Je leur demande de se présenter. »

Ce fut ainsi qu'arriva le moment du choix, à pas feutrés et non au son des trompettes, comme toutes les grandes questions, sous forme de paroles simples. Je crus tout d'abord que les yeux bruns de Miranda, le regard qu'elle posait sur moi, recélaient, eux aussi, une question qui n'inclinait ni vers le oui ni vers le non. Puis, je compris qu'elle ne me demandait pas : *Vas-tu te lever ?* mais qu'elle me disait silencieusement : *Je dois le faire, j'y suis poussée par quelque chose à l'intérieur de moi. Que tu te lèves ou non, Davy, moi, je dois le faire et je le ferai.*

Je lui repris la main et je me retrouvai debout.

Cinq ou six autres couples et un nombre surprenant de solitaires (dix ou douze s'étaient levés, eux aussi. Tandis que Rupert Madison nous ins-

pectait, le visage figé sous son masque de capitaine, j'entendis çà et là s'élever un murmure de voix qui tentaient d'exprimer l'indicible.

Je supposais que Madison choisirait les volontaires parmi les Polyvalents. Soit le désinvolte Arthur Clay, qui s'était levé, tout seul, à deux rangées de nous, et que je n'avais jamais vu aussi solennel. Soit Joe et Miriam Somers, qu'unissaient les liens solides d'un mariage officiel (formalité à laquelle Miranda n'avait jamais pu se résoudre), Joe et Miriam, un couple honnête, sans couleur, qui souhaitait se consacrer à l'agriculture si nous atterrissions un jour. Soit encore Laurette Vieuxtemps, que son tempérament inclinait vers les soins du ménage mais qui n'était attachée à aucun homme, la douce Laurette, croyante, réservée.

Madison dit à certains d'entre eux — tous des spécialistes — de s'asseoir. Puis il parut se heurter à une impasse secrète et nous le vîmes hésiter dans sa solitude. Cecil Dorman, qui se trouvait sur l'estrade à côté de lui, se pencha, lui murmura quelque chose à l'oreille avec son empressement coutumier et se ratatina sous son regard. Madison ne répétait pas textuellement que la responsabilité du choix incombait à lui seul, mais, à la différence de tous les autres colons, le Coordinateur Psychométrique avait besoin, pour comprendre, de se faire moucher plutôt deux fois qu'une. Madison soupira et prononça des noms.

Des noms, simplement. Sans ordonner à ceux qu'il désignait de se rasseoir.

— « Paul Cutter. » Je fus pris par surprise. Je n'avais pas encore remarqué que Paul Cutter s'était levé ; sa silhouette ramassée disparaissait derrière celle d'Art Clay. « Laurette Vieuxtemps... » Les doigts de Miranda se crispaient autour des miens. Je comprenais. « Miranda Klein... David Leroy. »

II

David Leroy, pilote. J'avais un titre...

Je n'ai pas gardé un souvenir très net de notre entrée dans l'atmosphère. Je me rappelle simplement une poche de chaleur hermétiquement scellée glissant interminablement au-dessus d'un monde qui s'agrandissait peu à peu sur les écrans de mon tableau de bord. Je me rappelle aussi ma peur, et que je doutais de ma propre compétence fondée sur des années d'exercices théoriques à l'exclusion de toute expérience. Mais, surtout, je réentends la voix du capitaine Madison, liée à moi par le nerf ténu de la radio, partie intégrante de moi-même, la seule qui restât inébranlée.

On m'avait prévenu que la communication serait interrompue de temps à autre, par suite d'interférences ou autres difficultés, et cela se produisit à un moment où la planète se trouvait entre Madison et moi. Mais rien ne m'avait préparé à un tel sentiment de solitude. Et pourtant j'avais toujours été seul, comme Miranda, comme tout le monde, petite planète isolée dans la galaxie de la race humaine.

Puis la voix de Madison retentit à nouveau, de très loin et *d'en haut*, d'une orbite devenue incroyablement *rapide* par rapport à ma *lenteur*. Je

pus lui annoncer que la température et l'altitude avaient considérablement diminué. Il me dit : « Le plus mauvais moment est passé. Comment te sens-tu ? »

— « En parfaite forme physique, et bien seul. » Je jetai un coup d'œil sur le miroir qui me renvoyait l'image de la cabine. « Les autres aussi sont en bon état. Ça colonise comme sur des roulettes. »

— « Tu vas survoler le plateau dans six minutes. A ce moment-là, vérifie tes moteurs. Tu ferais mieux de ne pas trop t'en servir avant d'arriver à six mille mètres environ... mais ça te regarde, Davy. C'est à toi de jouer, à présent. »

— « D'accord, capitaine. »

— « Nous ne t'appellerons plus tant que la planète se trouvera entre nous. Rétablis le contact à 0940 heures, temps du *Galilée.* » Puis, avec un drôle de toussotement, peut-être dû aux parasites, il ajouta : « A tout à l'heure, mon petit. »

En dessous de moi, l'océan et la terre d'un vert rougeâtre, une infinité de jour morne. Je repérai mon objectif (un ovale de soixante kilomètres) et j'essayai mes moteurs, prudemment, longuement. Pas de pépins. On pouvait faire confiance aux Constructeurs.

Aux Constructeurs ? Je n'avais plus personne sur qui me reposer, si ce n'est Miranda Klein, Laurette Vieuxtemps, Paul Cutter et moi-même. Les Constructeurs en avaient terminé avec nous ; leur inestimable contribution avait connu son terme quinze ans plus tôt, nombre d'entre eux devaient être morts, et il se pouvait qu'un *Galilée II,* peut-être même un *Galilée III* fussent en train d'errer dans les profondeurs inimaginables de l'espace. Non, il ne fallait pas penser aux Constructeurs qui s'étaient résignés, pour toute récompense, à la conscience du travail bien fait...

Le terrain où nous avions décidé de nous poser était un plateau de forme ovale, situé sur l'un des trois continents de l'hémisphère sud et mesurant soixante kilomètres dans sa plus grande longueur. Il avait été choisi par le Conseil du *Galilée*, Conseil présidé par del Sentiero, auquel nous, les quatre volontaires, nous avions timidement assisté. Notre choix devait être partiellement arbitraire, car rien, sur la carte topographique, ne permettait d'accorder la préférence à tel ou tel point des zones tempérées. J'avais pensé qu'une île conviendrait mieux à notre dessein, mais je m'étais tu, modestement. Del Sentiero, qui pensait de même, s'était vu opposer plusieurs objections : le combustible dont nous disposions pour nos avions s'épuiserait avant que notre technologie pût le remplacer, la construction de navires se révélerait peut-être difficile, et il se pouvait même que nous ne trouvions pas de bois idoine. Du reste, en un sens, un plateau est une île.

Nous survolâmes la mer, puis le continent, puis, sur des centaines de kilomètres, les sommets blancs d'une chaîne montagneuse qui cernait notre plateau à l'ouest. Je coupai les moteurs et nous flottâmes sans bruit dans l'air qui s'épaississait.

Cinquante kilomètres séparaient le plateau de la mer. La végétation en recouvrait la plus grande partie, mais des taches d'un blanc rougeâtre sug-

géraient la présence de zones dénudées, sablonneuses peut-être. Nous avions décelé la même nuance rosâtre sur plusieurs plages océaniques. Cela faciliterait l'atterrissage (au moins, je l'espérais) et formerait un repère commode pour les observateurs du *Galilée*. Les masses montagneuses s'étalaient encore sur près de huit cents kilomètres à l'ouest, et notre plateau semblait minuscule entre leurs innombrables contreforts.

Dans l'hémisphère sud, les vents dominants soufflaient dans la direction de l'ouest, comme sur la Terre ; le docteur Bunuan ne se trompait sûrement pas en supposant que les pentes orientées vers la mer devaient être abondamment arrosées par les pluies. Toutefois, à l'ouest de la chaîne montagneuse s'étendait, non pas une plaine désertique, mais une forêt profonde de quelque mille deux cents kilomètres, divisée par le sillon argenté d'un fleuve qui coulait vers le sud. Cette forêt s'interrompait aux pieds d'une autre chaîne montagneuse, plus étroite, qui longeait la côte occidentale du continent. Notre plateau se trouvait à la hauteur du quarante-cinquième parallèle, à un endroit où le continent s'achevait par une sorte de triangle, assez semblable à celui de l'Amérique du Sud. Il n'y avait ni langue de terre menant au continent dans l'hémisphère nord, ni masse continentale dans la région du pôle sud, mais une myriade d'îles éparpillées, de glaces flottantes, séparées par des étendues d'eau bleue.

— « Tu t'en tires ? » J'avais deviné que Paul Cutter serait le premier et le seul des trois autres à désobéir aux ordres de Madison, à se mêler de ce qui ne regardait que moi. Son intrusion ne me troubla pas (le petit appareil se pilotait pratiquement tout seul), mais ce qui m'inquiéta, ce fut la nervosité de sa voix.

— « Oui, » répondis-je. « Et vous, ça va ? »

— « On a l'impression d'être trois tiques sur le dos d'un chien... en admettant que ce soit toi, le chien, » fit la voix que je désirais entendre, celle de Miranda. Elle reprit, froide mais sans âpreté. « Laisse-le tranquille, Paul. Il a du travail. »

Ulcéré, Paul rugit : « Bon, bon. Toutes mes excuses. »

Deux oiseaux, ou deux créatures ressemblant à des oiseaux, tournoyaient entre le plateau et moi à la manière des faucons de chez nous, sans agiter les ailes. Effrayées peut-être par l'éclair étincelant qui fondait dans leur direction, elles filèrent dans le sens du vent (du moins en jugeai-je ainsi par le brusque accroissement de la vitesse malgré l'immobilité des ailes) et j'essayai de me rappeler les évolutions des mouettes au-dessus de *Martha's Vineyard*. Seule la couleur me revint, et une impression de liberté ailée, le goût du vent salé, le fantôme brun d'un petit Portugais qui jouait avec moi.

Le vol régulier de l'appareil ne m'apprenait rien. Il n'y avait peut-être pas de vent du tout. Peut-être encore soufflait-il dans une autre direction, à une altitude moindre. Je ne voyais pas les arbres de la forêt s'incliner sous lui, mais j'étais encore trop haut pour me prononcer en toute certitude.

Et trop bas pour continuer de contempler les cimes des montagnes. Celles-ci se trouvaient à présent au-dessus de moi, et y resteraient.

Le morceau de terrain que j'avais choisi pour l'atterrissage était le seul qui s'amorçât tout au bord du plateau. Si la direction du vent le permettait — mais dans *quel* sens soufflait-il ? — j'exécuterais mon virage à l'extérieur de cette limite, je me présenterais à peu près à la verticale, et je disposerais encore de trois kilomètres pour me poser. Madison m'avait dit qu'avec un appareil aussi précis, je pourrais me contenter d'un kilomètre, ou même moins. Mais dans quel sens soufflait le vent ?

Le moment d'amorcer le virage était venu. L'appareil s'exécuta avec une gracieuse aisance... et la manœuvre s'acheva par une horrible dégringolade.

Je criai. Je crois que nous traversions simplement une poche d'air. Mais, une fois redressé, l'avion fonça sur la muraille lugubre du plateau. Affolé, je réussis, je ne sais comment, à pousser à temps le manche à balai et nous bondîmes sur notre sillage de flammes comme une libellule qui prendrait feu. Nous évitâmes la falaise de quelques centimètres et je remontai à plus de mille mètres avant de reprendre suffisamment mes esprits pour placer l'appareil à l'horizontale et couper les moteurs. Paul hurlait : « Bon Dieu, tu as failli nous... »

La petite voix calme de Miranda intervint : « Prends donc un tranquillisant, Paul. C'est la maison qui paie. Au fait, as-tu remarqué que nous étions sains et saufs ? »

Mais moi, je ne m'épargnai pas les injures quand je constatai que j'avais oublié d'abaisser le train d'atterrissage. Ça me fit du bien. J'exécutai la manœuvre. Puis je réamorçai le virage en le prolongeant, je me présentai un peu plus haut que la dernière fois, en guettant la poche d'air, j'en émergeai sans dommages, je rasai un kilomètre de substance rougeâtre et je me posai aussi doucement que le baiser d'un enfant sur le front de sa mère. Miranda me dit : « Davy, quand tu en auras le temps, explique-moi donc tous ces qualificatifs que tu viens d'employer. Je croyais les connaître tous. »

Nous égalisâmes la pression (la différence était si faible que nos tympans n'en souffraient même pas) et nous respirâmes l'atmosphère inconnue. Inutile d'attendre... C'était pur, tiède, d'une suave fraîcheur. J'aurais pu consacrer une demi-heure à ne rien faire d'autre que respirer l'air de Déméter... et me demander si, dans quelques semaines, les colons seraient là, tous ensemble, à voter l'adoption de ce nom, qui était un caprice poétique d'Andrea del Sentiero.

Dehors, le terrain était recouvert d'une substance sablonneuse, blanche et parsemée de grains rougeâtres. Miranda murmura : « Pose le pied dessus le premier. » Cela me parut un détail sans importance et j'obéis pour lui faire plaisir. Mais, lorsque je l'eus fais, je me sentis animé d'une fierté absurde et je tendis les bras pour aider Miranda à descendre.

Laurette et Paul sortirent à leur tour. Laurette s'écarta de nous, se tourna vers l'ouest, dans la direction des montagnes. Peut-être priait-elle, à moins qu'elle ne désirât simplement rester seule pendant quelques instants. Elle avait passé en compagnie de l'aumônier la presque totalité de l'heure qui avait précédé notre départ du *Galilée*. Miranda et moi, nous l'avions

consacrée à bavarder avec une petite bande d'amis intimes, non pas à prendre congé d'eux, car tous voulaient considérer comme une certitude le fait que nous nous retrouverions un mois plus tard. Quant à Paul Cutter, il avait mis à profit cette heure là pour rédiger avec une hâte fébrile, dans un coin de la salle commune, quelque document capital qu'il avait confié à la garde de Madison, tout en déclarant assez haut pour que tout le monde l'entende : « Cette enveloppe ne doit être ouverte qu'au cas où le *Galilée* poursuivrait sa route sans nous. » Le capitaine Madison l'avait pris gravement, sans même sourire, et avait serré la main du héros.

Jamais, sûrement, je n'avais survolé ces pics montagneux. Si, pourtant... Je finirais bien par m'en souvenir.

Miranda ôta son soulier droit, enfonça son pied nu dans le sable rougeâtre, le retira, contempla curieusement ce fragile symptôme d'une présence humaine. « Te sens-tu concernée cette fois ? » lui demandai-je.

Elle s'appuya sur mon épaule pour remettre sa chaussure, me regarda un instant de ses yeux nocturnes, dit : « Je crois... éloignons-nous un peu. »

Nous nous dirigeâmes vers la ligne sombre des bois. « Tu le saurais, » lui dis-je. « N'est-ce pas, ma chérie ? Tu n'en aurais pas seulement l'impression. »

— « Peut-être. » Elle considérait gravement le sable, les sourcils froncés, se dérobait à mon contact. « Tu l'as ressenti toi-même, Davy, ce vide. Cette envie de tout laisser tomber car rien n'avait d'importance. »

— « Quelquefois. Je me suis rendu compte que je pouvais y échapper en étudiant quelque chose de nouveau... en furetant dans la bibliothèque... en discutant avec del Sentiero. »

— « Pas moi. Pas la dernière année en tout cas. C'était surtout le *Galilée*. La monotonie. L'impression de vivre dans une sorte de coma. » Elle promena un regard aveugle dans les profondeurs du matin. « Nous sommes... chez nous, n'est-ce pas ? »

— « Oui. »

— « Ce n'était pas seulement le *Galilée*. Je pensais tout le temps que, même si nous pouvions avoir un bébé, il — ah ! comment expriment-elles ça, ces sacrées Directives ? — il n'aurait que soixante-dix chances sur cent de naître normal. Et mon père disait, je m'en souviens, que même ce chiffre n'était pas exact, que les conclusions des statisticiens ne correspondaient pas vraiment à la réalité. Les dés sont pipés, Davy... J'aimais la Terre. Toi aussi. Je le sais. Tout ce que tu m'as dit de*Martha's Vineyard* est resté quelque part à l'intérieur de moi... Davy, il est possible que je sois enceinte. Je ne peux pas encore en être sûre. Je n'ai pas eu le temps. » A présent, elle désirait se rapprocher de moi ; ses doigts se crispèrent sur le tissu de ma chemise ; elle pleurait. « Pourvu que ça soit vrai, Davy ! Et pourvu que... qu'il ne fasse pas partie des trente pour cent. Ça... ça ne me serait pas égal ! non, ça ne me serait *pas* égal ! »

Paul Cutter se moquait bien que Miranda fût en train de pleurer dans mes bras. Je sentis sa main me tapoter l'épaule, son rugissement m'exploser à l'oreille : « Qui est le chef ? »

Miranda pouffa, regarda, derrière moi, le petit homme, éclata de rire les yeux pleins de larmes... ce qui le stupéfia. Ça lui ressemblait tout à fait. Il était incapable de comprendre les sentiments des autres.

Je me composai un visage et déclarai que pour l'instant nous n'avions guère besoin d'élire un chef ; nous savions tous quel travail nous était imparti et nous avions probablement fait le plus gros en respirant l'atmosphère de Déméter sans en mourir. Je consultai ma montre. « Le *Galilée* va appeler dans un quart d'heure. En attendant, pourquoi ne pas nous contenter d'explorer un peu les alentours ? Mais nous ferions peut-être mieux de sortir les armes. »

J'aurais dû, d'ailleurs, y penser plus tôt. Le calme de l'endroit rendait l'idée d'un fusil presque sacrilège. Rien ne bougeait. Les deux créatures qui ressemblaient à des oiseaux planaient très haut au-dessus de nos têtes, peut-être attirées par l'éclat inconnu de notre avion. L'absence de toute végétation sur notre morceau de terrain m'intriguait. A certains endroits, le sable cédait la place à l'argile ; de petites pierres semblables aux granits et aux minéraux composites de la Terre gisaient çà et là. Rien ne suggérait la présence d'une vie animale. Je remarquai, sur un petit monticule, un rocher dont surgissait un filet de vapeur qui se dissolvait dans l'air tranquille. Peut-être un geyser qui inondait périodiquement le terrain et tuait toute la végétation. Les arbres, et l'herbe très foncée qui poussaient entre l'orée des bois et le terrain dénudé, semblaient sains, vigoureux.

Ces arbres ressemblaient à ceux de la Terre, mais je ne vis pas ce complexe de mille espèces différentes que l'on rencontre dans les forêts du vieux monde. Le type dominant avait des feuilles larges, une hauteur d'environ deux mètres, un tronc épais, des branches qui n'apparaissent qu'au sommet ; les brindilles et les jeunes feuilles étaient rouges comme des bourgeons d'érable, les vieilles feuilles d'un vert largement veiné de rouge. L'herbe était plus sombre que sur la Terre, presque bleu de cobalt ; elle était très dense mais ne s'élevait pas à plus de trente centimètres. Nous avions vu cette couleur s'étaler sur p r e s q u e tous les endroits du plateau qui n'étaient pas recouverts par la forêt, et c'était la nuance caractéristique des savanes partout ailleurs sur la planète.

Nous ouvrîmes l'un des compartiments de l'avion qui renfermaient le matériel. Paul et moi, nous choisîmes des carabines légères ; Miranda accrocha à sa ceinture un 32 automatique. Les balles contenues dans ces trois armes étaient conçues de manière à se fragmenter sous le choc et à libérer un poison anesthésique capable d'immobiliser la victime si la blessure n'y suffisait pas... à supposer, tout au moins, que cette victime eût un système de circulation sanguine de type terrestre. Laurette Vieuxtemps, quand je l'appelai, sourit et secoua la tête.

— « Alors, veux-tu rester près de la radio jusqu'à ce qu'ils appellent, Laurette ? »

— « Oui. » Adroite et soigneuse, elle se tirait parfaitement d'affaire avec les instruments ; ce serait à elle qu'incomberaient les tests délicats sur le sol et sur les plantes. Elle retourna vers l'avion, après avoir jeté un

dernier regard sur les collines, sur leurs mystérieuses pentes d'un vert rougeâtre, sur les traînées neigeuses qui accrochaient les rayons lumineux.

— « Moi non plus, Laurette, » dis-je, « ça ne m'enchante pas de trimbaler ça. Mais, au début, je veux que nous soyons tous armés. »

Elle acquiesça aimablement. Et Paul Cutter déclara avec une certaine amertume : « Eh bien, Dave, tu as répondu à ma question. »

— « Je ne veux être le chef que si vous êtes d'accord tous les trois. »

Je crois que je lui parlai avec amitié. Je le voulais ; nous en avions besoin. Son visage, tourné vers moi dans la douce chaleur du soleil de Déméter, s'était obscurci. Miranda glissa son bras autour de ma taille. Elle contempla le sol. Peut-être attendait-elle. Paul répondit courtoisement, sans la moindre trace de son agressivité coutumière : « Ils nous ont dit quatre semaines. J'accepte que tu nous commandes pendant quatre semaines. »

III

A la fin du second jour, nous pensions connaître assez bien notre plateau. Je l'avais survolé deux fois et je commençais à apprécier cet exercice, sauf l'atterrissage qui restait assez difficile.

Je volais toujours seul : inutile de risquer deux vies humaines en les confiant à un pilote inexpérimenté. La première fois, je constatai que le seul endroit assez large pour permettre aux appareils, plus gros, du *Galilée*, d'atterrir, était celui que j'avais choisi. Puis je me donnai le plaisir de survoler le terrain jusqu'à la mer, sur une cinquantaine de kilomètres, en suivant le cours d'un petit fleuve qui longeait la base septentrionale du plateau et serpentait à travers les plaines et les forêts, pour se jeter ensuite dans l'océan, formant un port naturel large d'un kilomètre et demi. Madison voulut en savoir davantage sur ce port.

A trente kilomètres de là, en pleine mer, une petite île au relief tourmenté miroitait, violette dans le soleil. Elle m'attirait, m'appelait. Je sais que je pensai à *Martha's Vineyard.* Mais je pensai aussi au carburant, au danger, à l'utilité de cet avion pour mes compagnons et pour moi. Et je n'y allai pas.

Au cours de mon périple, je remarquai un petit nombre d'animaux de couleur rousse, assez semblables à des cerfs, qui fuyaient dans les bois l'ombre de l'avion, et quelques créatures volantes, qui ne s'approchèrent pas. Sur le chemin du retour, un être différent m'apparut : d'un noir d'encre, il avait la forme d'un lézard et paressait dans une prairie ensoleillée. Je décrivis un virage pour mieux le voir. Il fit preuve à mon égard d'un mépris souverain et ne bougea même pas quand je le survolai à moins de vingt mètres. Pourtant, il n'était pas mort, car je vis se déplacer sa tête triangulaire et tressaillir sa queue de saurien. Je redressai l'appareil : la clameur soudaine des moteurs ne le dérangea pas. J'évaluai sa longueur à près de huit mètres.

La première nuit, nous la passâmes dans l'avion. Mon second vol, le lendemain, eut pour but d'examiner une petite zone dénudée, située à trois

kilomètres de notre terrain d'atterrissage, et qui semblait convenir pour y dresser un campement. C'était une clairière d'herbe sombre, large de cinq cents mètres et traversée, au nord, par un ruisseau qui s'élargissait près de la limite des bois, pour former un petit étang. Je me posai et je l'explorai.

L'eau de l'étang, qui reflétait les feuilles rouges des buissons, luisait d'un éclat de rubis. Je constatai que les rives étaient piquetées d'empreintes, creusées par de petits sabots divisés, et j'en remarquai une série formée par des pattes griffues, d'une taille qui n'avait rien de redoutable. Des mammifères ou des créatures de ce genre vivaient sur cette planète, y connaissaient la peur, se dévoraient réciproquement, se multipliaient et mouraient. Je pensai à mon lézard ténébreux, à son corps immense, incurvé comme une sorte de vaste point d'interrogation.

Les formes seraient nouvelles pour moi. Elles changeraient du reste, elles avaient déjà changé depuis la naissance de cette planète, comme sur la Terre. Mais leur signification, s'il y en avait une, serait la même.

L'absence de plantes propres à la consommation m'ennuyait un peu. Peut-être la forêt nous en fournirait-elle. Là, je ne trouvai que l'herbe courte et quelques buissons aux feuilles rouges semblables à ceux qui poussaient au bord de l'étang. J'allai prendre une pelle dans l'avion et je retournai le sol. Il exhiba de petits vers bruns, des larves dépourvues de pattes qui n'avaient rien de comparable avec nos fourmis. Eussé-je exploré la Terre entière, j'y aurais rencontré des centaines d'insectes différents. Des sauterelles auraient bondi de brin d'herbe en brin d'herbe, des abeilles et des mouches bourdonné autour de moi ; une quantité de petites bêtes auraient détalé sous le fer de ma pelle. L'herbe aurait dû être marqué par le mordillement de minuscules bouches, et des papillons voleter, inconscients de leur splendeur.

Pas d'insectes. Je me dis que, sans doute, je pourrais m'en passer.

Sous l'herbe, la terre était foncée, riche apparemment, et dégageait une agréable odeur aromatique. Il fallait étudier ses qualités. Je recueillis, dans l'étang, un échantillon d'eau, et partis rejoindre les autres. Cela se passait vers midi, le second jour.

Pendant l'après-midi, nous déménageâmes dans la clairière et nous dressâmes notre camp autour d'un abri en forme de dôme étonnemment vaste, fait d'une substance légère, capable de résister aux pires tempêtes et de durer indéfiniment dans les conditions les plus diverses que les Constructeurs aient pu imaginer.

Nous entourâmes de fils de fer un petit enclos destiné à notre couple de lapins, futurs éléments de notre alimentation. Ils étaient, avec quelques souris et rats qui devaient nous servir pour nos expériences, les seuls animaux accompagnant l'expédition pilote. Le *Galilée* débarquerait des moutons, des poulets, et les précieux spécimens d'une race récemment développée, à peine plus grands que des chèvres. D'autres animaux arriveraient (si nos compagnons se joignaient finalement à nous) sous forme d'œufs et de spermes gelés que notre technique réussirait ou non à faire éclore, selon une méthode encore rudimentaire au moment où nous avions quitté la Terre.

Ces deux lapins étaient des cobayes comme nous. Nos trois autres couples devraient se contenter des rations du *Galilée* jusqu'à ce que nous soyons sûrs que leurs congénères prospéraient. Laurette installa son laboratoire miniature pour procéder aux tests sur le sol et sur l'eau. Paul Cutter creusa avec vigueur jusqu'au moment où la lumière se mit à baisser. Je ressentais à présent une impression de stabilité, de réussite ; Miranda aussi, qui s'activait avec l'énergie d'une petite dynamo.

Au coucher du soleil, je parcourus une seconde fois la clairière ; j'avais emporté ma carabine et, au début, elle me pesa, mais, lorsque je remarquai que le soleil de Déméter disparaissait derrière les montagnes, je fus assez heureux d'avoir à ma disposition ce petit élément de méchanceté fonctionnelle. Une ou deux fois, j'entendis sous mes pieds des bruissements d'herbe mais je ne vis pas les mulots que, peut-être, Déméter abritait. Nous avions dressé notre camp assez loin de l'étang, car nous ne voulions pas empêcher les animaux sauvages de continuer à l'utiliser. En m'en approchant, je crus apercevoir un « cerf » qui se faufilait parmi les ombres. Plus tard, il faudrait en tuer quelques-uns, dans l'intérêt de la science sinon pour nous en nourrir. Je ne ressentis aucune crainte, mais seulement de la curiosité et une sorte de plaisir fugace, lorsqu'une bête nocturne, une espèce d'oiseau ou de chauve-souris, passa au-dessus de ma tête avec un bruit d'ailes avant d'aller se perdre entre les arbres, dans la lumière du soir...

Avant l'aube du troisième jour, Miranda tomba malade.

Elle me réveilla avant le lever du jour, pendant le tour de garde de Paul. Je distinguais à peine son visage. Elle me parla calmement, distinctement, comme si les symptômes qu'elle décrivait eussent appartenu à quelqu'un d'autre : une douleur dans la jambe droite, une insensibilité du pied droit qui avait débuté par des démangeaisons, et maintenant de la fièvre, des céphalées, des nausées.

J'examinai son pied à la lueur de ma lanterne : la peau était enflammée, mais lisse ; la jambe, rouge jusqu'à la hauteur du genou. Miranda me dit qu'elle craignait de perdre conscience et sa voix, en effet, se brouillait, mais elle eut la présence d'esprit de me rappeler l'empreinte que son pied nu avait faite dans le sable le jour de l'atterrissage.

Vers le milieu de la matinée, juste avant l'heure de notre prochain contact radio avec le *Galilée*, elle sombra dans le coma. Apparemment, elle ne souffrait pas ; elle ne délirait pas non plus. Mais sa respiration était trop rapide et nous ne pouvions pas l'atteindre au fond de son sommeil fiévreux.

Nous lui avions donné du MH-12, faute de mieux, et parce que c'est le plus sûr, le plus largement utilisé des antibiotiques découverts par nos savants. Puis, Laurette avait consulté nos encyclopédies médicales (des microfilms prélevés sur la vaste bibliothèque du *Galilée*). Nous ne pouvions espérer y trouver une aide précise, puisqu'il n'y avait pas de parallèle certain entre les maladies terrestres et celles de cette planète, mais ce que Laurette me dit des fièvres tropicales me donna l'idée d'examiner à la loupe le pied de Miranda. J'y découvris une piqûre si petite que, sans mon instrument, elle m'aurait échappé. Ce pouvait être l'œuvre de quelque esquille infi-

nitésimale de bois ou de minéral, qui avait introduit dans la peau un poison existant dans le sol à l'état latent, ou bien la morsure d'un organisme minuscule caché sous le sable. Malgré moi, je ne pus m'empêcher de comparer la fièvre de Miranda au typhus, maladie qui sévissait dans les régions tropicales de la Terre et que transmettait un moustique pas plus gros qu'un grain de poivre.

Je pensai à mon lézard ténébreux dans sa prairie. J'eusse de beaucoup préféré avoir à lutter contre lui. La capacité de se battre contre des ombres n'est pas, chez l'homme, un talent inné. Il faut apprendre, et ça n'est jamais facile.

Je ne pouvais supporter de penser à ce que ma comparaison impliquait. Il ne me restait plus qu'une chose à faire : attendre que Miranda me revînt, qu'elle me rendît ma raison de vivre. Je ne réfléchissais même pas à mon amour pour elle : je savais, profondément, je sentais dans mon corps que ma vie n'aurait plus aucun sens sans elle, et ratiociner là-dessus n'eût servi qu'à me rendre encore plus incapable de l'aider.

J'étais avec elle (je désirais me battre et je n'avais pas d'adversaire, je voulais lui parler et elle ne m'entendait pas) quand la voix de Paul Cutter s'éleva, légèrement assourdie car il se trouvait à l'intérieur de l'avion. Laurette venait de me rejoindre dans l'abri, au chevet de Miranda. Paul correspondait sans doute avec le *Galilée* ; une sorte de gêne vaguement télépathique m'incita à me lever. « Reste avec elle, Laurette, » dis-je, et je me dirigeai vers l'avion à pas pressés.

Paul parlait à la radio ; les tendons gonflés de sa nuque offraient à mes yeux un tableau presque pathétique, sa tête lourde ballotait légèrement, et sa voix affichait une désinvolture que démentaient ses mains tremblantes, couvertes de sueur. Il disait : « Oui, les lapins mangent l'herbe et ça a l'air d'aller. Quoi... ? Oh oui, tout le monde va bien. Nous... »

Il fit un bond de cinquante centimètres en sentant mes doigts s'enfoncer dans la chair de son épaule. De la tête, je lui désignai le micro. Il reprit d'une voix cassée : « Voilà Leroy... il a quelque chose à vous dire. » Et il s'écarta en titubant, mais une impression de danger tout animale (peut-être esquissa-t-il un geste) m'envahit. Je tirai de ma ceinture l'automatique que je portais et je le tins braqué sur son cœur pendant tout le temps de ma conversation avec le Capitaine.

Paul s'accroupit et se cacha le visage dans ses bras repliés. Le plus rapidement possible, j'expliquai à Madison ce qui était arrivé à Miranda. Il me répondit : « Je te passe le docteur Dana. Il est ici. Ensuite, j'aurai encore quelque chose à te dire, Dave. »

A eux seuls, la voix et le ton du docteur Dana me soulagèrent. Il me sembla entrer en contact avec trois millénaires de tradition médicale ; c'était Hippocrate qui me parlait des profondeurs de l'espace. Il me posa des questions, approuva ce que j'avais fait, me suggéra d'autres remèdes qui aideraient Miranda à lutter. Il admit qu'on ne pouvait prendre aucune mesure importante, puisqu'on ignorait tout de la maladie, donc de la signification des symptômes. Il jugea, comme moi, qu'il pouvait y avoir quelque similitude avec les fièvres tropicales de type terrestre, mais me

hurla de ne plus penser à ça quand je lui mentionnai le typhus. Par contre, il me recommanda de fouiller la zone de sable dénudé pour tenter de repérer l'organisme venimeux (si c'était de là que provenaient nos ennuis), et de prendre garde à éviter tout contact direct avec le sol de Déméter. Je me dis qu'il devait être en train de réviser en esprit tout ce qu'il savait des maladies de ce genre et que les taux de mortalité devaient défiler devant ses yeux. En creusant, nous avions plusieurs fois touché la terre de nos mains, Paul et moi. Un instant, je me demandai si, par hasard, Paul n'était pas malade lui aussi. Il tremblait, sous l'œil glacé du 32, mais ce n'était pas de fièvre.

Madison revint en ligne. « Dave, pourquoi Paul m'a-t-il déclaré que tout allait bien ? »

— « Oh... il ne se rendait pas compte que c'était sérieux. Ça date seulement de ce matin, Capitaine. Il travaillait pendant que nous soignions Miranda, Laurette et moi. »

Je suppose que Madison perça mon mensonge à jour, mais jugea que je devais résoudre moi-même le problème de mes relations avec Paul Cutter. Celui-là ne m'eut pas gré de mon attitude ; il me jeta un coup d'œil haineux, terrifié. Je terminai mon rapport : je dis que l'eau était pure, les cobayes en bon état, que nous n'avions pas encore eu le temps d'inspecter sérieusement le terrain en dehors du plateau. Lorsque j'eus terminé, le Capitaine me dit : « Autant que possible, Dave, reste dans le secteur au moment des contacts radio. »

— « Entendu. Capitaine. »

— « Dès que Miranda se réveillera, transmets-lui mon affection. A bientôt, Davy. »

Je coupai le contact ; je regardai l'homme qui souffrait de l'autre côté de mon revolver et je remis mon arme dans son étui. « Pourquoi as-tu fait ça, Paul ? »

Il s'était levé et il vacillait.

— « Pourquoi ne tires-tu pas ? »

— « C'est inutile, à présent. Tu as failli te jeter sur moi au moment où je suis venu faire mon rapport. C'était écrit sur ta figure... Pourquoi ? »

— « J'avais honte, » dit-il. « Ça te suffit ? »

— « Ecoute. Tu te doutais bien que j'en parlerais la fois suivante si je ne le faisais pas aujourd'hui. »

Il ne tremblait plus ; ses lèvres s'étaient crispées. A vingt-cinq ans, il en paraissait quarante. « J'ai pensé peut-être que... qu'à ce moment-là tu aurais compris. »

— « Ou bien tu t'es dit qu'ils allaient nous abandonner et tu n'as réfléchi à rien d'autre. »

— « Si tu préfères... »

— « Paul, ils ne nous abandonneront pas tant qu'il restera la moindre chance. »

— « Là, tu te trompes. » Ses mains aux phalanges blanchies se nouèrent. « Ils partiront. Le docteur Carey les influencera. Il est tout-puissant, ce type-là, et il y veillera si personne d'autre ne le fait. » Je me reprochai

de n'avoir pas pris conscience plus tôt de sa paranoïa. A moins que mes conclusions du moment ne fussent erronées... Je pris note d'avoir à consulter le docteur Carey lors du prochain contact. « Dave... je te l'ai dit, j'ai eu honte. J'ai eu peur et je me suis montré ridicule. Ça ne te suffit pas ? »

— « Si. » C'était vrai : il mourait de honte (sans compter d'autres catastrophes intimes) mais cette honte cadrait-elle avec mes conclusions ? Et puis, au diable mes conclusions ! Ce pauvre type était un homme... voilà tout ce qui comptait. Bien entendu, il me haïssait profondément. Il ne me pardonnnerait jamais de l'avoir vu commettre une malhonnêteté, une trahison. « Retournons travailler, » dis-je.

Il descendit de la cabine en trébuchant et se remit à creuser le sol pour les tests auxquels nous allions procéder sur le terrain dénudé. On eût dit qu'il l'attaquait... qu'il fendait de sa lame brillante la face verdâtre d'un ennemi.

Tard dans la matinée de notre quatrième jour sur Déméter. Miranda reprit connaissance. Sa fièvre était montée à plus de 40° pendant une interminable nuit au cours de laquelle la lune verte de Démétrer ne m'avait plus semblé enchanteresse, mais maladive et funeste. Puis, à l'aube, sa température tomba rapidement. Miranda me revint. Je pus oublier le typhus, je pus balayer le souvenir de toutes ces horreurs en voyant s'éclairer les yeux de Miranda en m'apercevant, qu'elle était consciente de mon baiser.

— « Ça a duré combien de temps, Davy ? Quelle heure est-il ? »

— « Tu est restée dans le coma pendant une journée de trente-six heures. La calculatrice de là-haut nous a inventé un joli calendrier. Je l'ai reçu hier. Nous sommes un vendredi matin... Malheureusement, on est un peu à court de poissons, ici. »

— « Ils savent, bien sûr ? »

— « Oui, et comme tu es en train de guérir, ça n'a pas d'importance. »

— « Alors, pourquoi pleures-tu ? »

— « C'est un peu de poussière d'étoile qui me chatouille le nez. Et ton pied... il te démange encore ? »

— « A peine. L'insensibilité a disparu. J'ai l'impression que ça va. » En examinant la piqûre à la loupe, je vis qu'elle était cicatrisée, comme une vulgaire morsure d'insecte.

— « Tu t'es fait mordre par une bête. Dès que tu seras sur pied, j'irai la traquer. Je ramasserai des échantillons de terre, etc... On va l'exterminer, cette petite saleté. » Miranda avait du mal à sourire, mais elle essayait. « Elle n'empêchera rien. »

— « Tu as raison. Il ne faut pas se laisser arrêter par ça. » Elle faisait de son mieux. Puis, soudain, ses yeux se dilatèrent, elle esquissa une grimace et détourna la tête. « Appelle Laurette, s'il te plaît. »

— « Oui... pourquoi ? »

— « Oh, tout est fichu ! »

— « Qu'est-ce qui se passe, Miranda ? »

— « Tu ne devines pas ? » Si, je crois que j'avais deviné. « Mon bébé... j'allais avoir un... un bébé. Déméter l'a tué. »

IV

Le samedi matin, Miranda put s'asseoir seule et manger. Elle me dit qu'elle ne ressentait rien d'autre qu'une grande fatigue. Elle en rendait responsable la gravité de Déméter, mais je crois que c'était surtout une conséquence de la fièvre ; nous autres, nous nous étions adaptés sans efforts. Enfin, après avoir pris un bon repas, écouté pendant une heure son cher Sibelius sur le magnétophone, et lézardé avec moi à la tiède chaleur du soleil, Miranda me laissa lui parler et lui suggérer que, peut-être, elle n'avait pas du tout été enceinte. D'abord, dans son désespoir, elle rejeta cette idée, puis elle se montra prête à l'accepter, et je pus la convaincre à moitié que Déméter n'avait rien à voir avec notre déception. Juste avant de s'endormir à côté de moi dans le soleil, elle murmura : « Fausse alarme, petite Miranda. A partir de maintenant, je vais essayer de me comporter en mammifère doué d'intelligence. Mais ça ne va pas être facile, tu sais ?... »

Le dimanche matin, Miranda grimpa dans la cabine de l'avion sans s'accrocher à mon bras ; elle eut une conversation avec le capitaine Madison et le docteur Dana, et elle me rejoignit dans un calme tout neuf qui ressemblait à de la joie.

Paul Cutter ne m'adressait la parole que lorsque les circonstances l'exigeaient, et faisait preuve à mon égard d'une politesse intense qui m'agaçait prodigieusement. Il me demanda, un jour que nous nous trouvions en tête à tête, de l'autoriser « officiellement » à porter sa carabine. Il n'était plus dangereux. A présent, j'étais réellement devenu le chef, et je me doutais de la terreur qu'il éprouvait à la pensée de devoir assumer les responsabilités s'il m'arrivait quelque chose. Du reste, il n'aurait pas eu besoin de le faire : Miranda s'en serait chargée avec l'approbation tacite de Laurette, et notre Caliban aurait continué d'assurer le train-train quotidien.

Miranda m'ayant promis de se reposer pendant toute la journée, je partis dès le matin pour tracer une piste à travers bois dans la direction de la zone sablonneuse. La guérison de Miranda et son attitude nouvelle m'avaient inspiré cette sorte de joie qui confine à l'imprudence. Je ressentais aussi un amour naissant pour cette planète entre toutes les autres. Dans un tel état d'âme, j'aurais pu aisément commettre une erreur fatale. Mais j'avançai lentement, en laissant des repères sur le bois de ces arbres antiques.

La forêt était silencieuse, fraîche sous sa voûte de feuillages. Je marchais sur un tapis de branches pourries et de feuilles vieilles de plusieurs siècles. Il n'y avait presque pas de broussailles. Ici, un arbre s'était écroulé sous le poids des ans ; là, une centaine d'arbustes de la même espèce, s'élançaient déjà vers le ciel sous le contact des rayons lumineux. Il fallait

donc qu'il y eût des graines ; et, dans ce cas, ces arbres *devaient* porter des fruits à un moment quelconque de l'année.

Je remarquai, sur certains arbres très distants les uns des autres, des anfractuosités naturelles formées par la chute de branches mortes et la pourriture de l'aubier. Ces trous étaient occupés. J'aperçus du coin de l'œil un petit personnage assez semblable à un écureuil qui se faufilait à l'intérieur de l'un d'entre eux, et je sentis peser sur moi le regard de ses yeux inoffensifs.

Lorsque j'eus parcouru le premier kilomètre, mes oreilles m'avertirent que quelque chose de plus gros me suivait. J'essayai de me retourner le plus rapidement possible, à intervalles irréguliers. Cela ne m'apprit rien. Je crus seulement distinguer une ombre de mouvement derrière la colonne rougeâtre d'un tronc d'arbre. Il ne pouvait s'agir, en tout cas, d'un lézard de huit mètres.

Je fredonnais doucement... *Die Forelle* de Schubert, ou quelque autre mélodie de la Terre, joyeuse et légère.

Pour obéir aux instructions du docteur Dana, et tout en croyant fermement que notre ennemi se cachait dans le sable, j'avais pris soin de revêtir un équipement qui ne laissait rien à découvert hormis mon visage : guêtres collantes, chemise rentrée dans mon pantalon, gants épais. Je portais une pelle, une carabine, une hache, plusieurs petits sacs faciles à sceller hermétiquement, contenus dans un autre plus grand, et quatre souris blanches dans leur cage.

Je n'étais donc pas très chargé, et j'aurais pu laisser tomber mon fardeau, en ne gardant que ma carabine, dans un minimum de temps, mais, malgré les bruits étouffés que j'entendais encore à certains moments, je ne me sentais pas inquiet. Si l'être qui me suivait jouissait d'une intelligence égale à la mienne, il devait savoir que j'étais au courant de sa présence.

J'émergeai de la forêt non loin du roc qui laissait échapper par sa fissure une colonne de vapeur. Cette vapeur dégageait une légère odeur de soufre. Elle flottait sans pulsation, sans force. Quelque chose de pas catholique devait se passer dans les entrailles de Déméter, cette planète que j'aimais, bien qu'elle ne nous eût rien demandé.

Avec une bien mauvaise conscience, je posai sur le sable la cage en fil de fer, recouverte d'un tissu pour la protéger du soleil, qui contenait mes souris. Nous étions allés jusqu'à raser le ventre de ces martyres de la science, afin que notre ennemi pût les mordre plus facilement... si, toutefois, il existait et en avait envie. Dans mes petits sacs, j'introduisis des échantillons de sable, d'argile, de la terre apparemment saine qui longeait les bois, et du sol de la forêt. Un autre sac vide à la main, je cherchai l'empreinte du pied de Miranda. La brise l'avait brouillée sans l'oblitérer, en déplaçant légèrement le sable sur les bords. Il n'avait pas encore plu depuis notre arrivée. Je ne voyais sur ce terrain désolé que les sillons creusés par les roues de l'avion, les empreintes de nos pas, les creux pratiqués par le torrent d'énergie qui s'était échappé des moteurs au moment du décollage. Rien d'autre.

Pour des raisons sentimentales, ou par superstition, je creusai le sable le plus près possible de l'empreinte laissée par le pied de Miranda, en prenant garde de la détruire. Je ne nierai pas que cette méthode témoignait d'un manque d'esprit scientifique tout à fait inexcusable.

Rien ne m'avait suivi sur ce terre-plein. Si quelque chose me guettait à l'abri des bois, je n'étais pas conscient de sa présence.

J'avais quitté les malheureuses souris depuis vingt minutes. En ôtant le tissu qui recouvrait leur cage, je ne trouvai rien d'anormal, mais, lorsque je les soulevai, une minuscule goutte de sang tomba sur le sable. J'inspectai les petites bêtes de plus près. Deux d'entre elles zigzaguaient dans la cage avec leur nervosité coutumière. Les autres faisaient preuve d'une passivité insolite et je vis se former sur le ventre rasé de l'une d'elles, une autre goutte de sang. La coagulation ne se faisait pas.

J'étalai le tissu par terre, j'enfonçai ma pelle à l'endroit où j'avais posé la cage, et j'éparpillai soigneusement le sable. Ce fut là que je découvris la chose : un ver de cinq centimètres, gorgé de sang. Du bout de mon doigt ganté, je remuai le sable et j'en trouvai un autre, fin comme un cheveu, et que sa couleur d'un blanc rosâtre rendait invisible. Sur le tissu, les deux larves remuaient faiblement, en agitant à l'aveuglette leurs extrémités obscènes où la bouche formait une tache noire très apparente.

Je fis un nœud serré pour imprimer à mon tissu la forme d'un sac, je le joignis à ma collection, et je repartis.

En traversant les bois, sur le chemin du retour, je m'efforçai de résoudre ce problème. Si nulle créature ne s'aventurait sur ce sable, où les vers trouvaient-ils leur nourriture ? Sous terre, peut-être, où vivaient sans doute de petits animaux, des larves, d'autres vers. Cette énigme était de la compétence du docteur Bunuan, mais elle a t t i s a i t ma curiosité et me faisait penser à l'attitude que nous, les humains, nous adoptons toujours vis-à-vis du mystère. Je ne vivrais pas assez longtemps pour voir notre colonie (si colonie il devait y avoir) s'enfoncer profondément à l'intérieur de cette planète ancienne. Et nos arrière-petits-enfants eux-mêmes, jusqu'à la septième génération, ne la connaîtraient pas dans ses plus infimes recoins... pourtant, ils rêveraient de conquérir l'espace.

Nous n'avions jamais su tout ce qu'il y avait à savoir sur la Terre, notre belle planète.

Deux fois je m'arrêtai pour chercher dans le sol de la forêt des petits vers venimeux semblables à ceux que j'avais trouvés dans le sable. Je ne découvris que l'espèce brune, vigoureuse, commune dans notre clairière. Ici, ils étaient plus nombreux, plus actifs ; ils s'enfouissaient dans le sol, en ressortaient en se tortillant, pourchassaient leurs proies. J'en vis un attaquer une larve. De chaque côté de la tête surgirent des organes préhensiles qui maintinrent la petite bête pendant que la bouche l'absorbait. Peut-être ces vers bruns dévoraient-ils leurs cousins venimeux.

Tout à coup, en levant la tête, j'aperçus l'être tapi sur une branche au-dessus de moi.

Les empreintes de griffes, près de l'étang, m'avaient trompé sur la taille

de leur propriétaire. Les pattes étaient disproportionnées, et les dimensions de l'animal n'excédaient pas celles d'un ocelot. Les griffes, conçues pour grimper et percer, partiellement rétractiles (moins que celles du chat, cependant) semblaient immenses en comparaison. La peau d'un brun rougeâtre, dépourvue de poils, formait sur la couleur de la branche une tache plus sombre. Je vis une tête pointue, assez semblable à celle du renard, à l'exception des oreilles externes qui étaient de simples opercules collés à la peau. Les yeux étaient merveilleux et profonds comme ceux des bêtes nocturnes.

J'aurais pu contourner cet arbre et l'éviter. Mais je dis à voix haute : « Comment vas-tu, mon vieux ? »

L'animal accusa le coup — il ne l'aurait pas dû après m'avoir entendu massacrer *Die Forelle* — et s'aplatit sur sa branche. Voyant la tête étroite commencer à se balancer de droite à gauche comme pour évaluer la distance qui nous séparait, je relevai ma carabine. L'arrière-train tressaillit ; la tête se figea. On eût dit qu'il allait bondir. Assez mal à son aise, je m'écriai : « Inutile de prendre cet air méchant, tu sais. Je ne suis pas comestible. »

En principe, il n'aurait pas dû me pardonner ça. Il était à quatre mètres du sol, à six de ma carabine. Il aurait pu couvrir cette distance d'un bond et il s'y préparait, manifestement. Sa bouche s'ouvrit et se referma sur un impressionnant arsenal de dents oranges. Je visai son cou maigre. « Désolé, » dis-je, et je tirai.

J'eus droit au coup de veine du débutant. L'animal tressaillit, tomba et s'agita quelques instants sur le sol, tandis qu'un flot de sang orangé s'écoulait de son cou brisé. Je retournai le cadavre du bout de mon pied. Il n'était ni beau ni laid, simplement étrange. Les organes sexuels m'intriguèrent : ils semblaient de type femelle, mais bizarres. En attachant l'animal à mon sac, je le trouvai curieusement léger. Nous apprîmes plus tard que ses os étaient partiellement creux et que les viscères pesaient beaucoup moins lourd que les tissus correspondants des animaux terrestres.

Les jours suivants, la dissection et l'examen démontrèrent également que ma victime, les timides et stupides créatures qui ressemblaient à des cerfs, les fausses souris qui logeaient dans les herbes, étaient toutes des mammifères, en ce sens qu'elles portaient leurs petits vivants et les nourrissaient, mais aussi des hermaphrodites. Sur Déméter, rien n'avait été prévu pour que les sexes opposés se rencontrent, mais nous étions là pour modifier ça.

Moi-même, malgré mon manque d'expérience, je trouvais que le cerveau de tous ces animaux était bien lisse. Mais ça aussi, nous pouvions peut-être l'arranger.

Nous découvrîmes des vers venimeux dans tous les échantillons de sable et d'argile prélevés sur la zone dénudée, aucun dans le sol de la forêt. Des quatre souris, les deux qui m'avaient paru bien portantes le restèrent. La troisième sombra, le lendemain, dans un état comateux, et mourut. La quatrième, celle qui avait saigné, survécu. Sa blessure se referma normalement après mon retour au camp, et la petite bête recouvra sa vivacité coutumière, sans souffrir autrement de son aventure.

Nous répétâmes l'expérience avec d'autres souris (nous ne pouvions en gaspiller beaucoup) et des vers venimeux trouvés dans ces échantillons. Les résultats furent identiques. Sous la direction de Laurette, Miranda se fit un plaisir de présenter l'un à l'autre un ver brun et un ver venimeux. L'entrevue eut des conséquences remarquables. Au bout de soixante secondes, le second n'existait plus et le premier arborait la mine réjouie d'un gourmand après un bon dîner.

Conclusion du docteur Bunuan : « Trouvaille intéressante, mon petit. Apparemment, le poison est (ou se trouve associé à) un anticoagulant qui aide le ver à se nourrir. Si la morsure est interrompue, le poison reste dans la blessure, se mêle à la circulation sanguine et engendre des toxines nocives pour le système. Mais si ton petit ami termine son repas en toute tranquillité, je parie qu'il réabsorbe avec le sang la plus grande partie du poison et que tout le monde s'en trouve bien. A propos, Davy, permets-moi de te féliciter : il est très réussi, votre examen préliminaire. » Oh ! ma chère Miranda, toute brûlante de fièvre et si lointaine cette nuit-là ! Mais il y avait quelque chose de sain dans la façon de s'exprimer du biologiste ; il n'avait pas oublié plus que moi la peur et le chagrin. Si je réserve mon jugement en ce qui concerne les physiciens, je suis prêt à m'attabler devant un bon verre de bière en compagnie d'un biologiste n'importe quel jour de la semaine... à supposer qu'on puisse brasser de la bière sur Déméter. « Très joli, Davy. Je regrette de ne pas être là-bas avec toi. »

Je transmis ses remarques à Paul Cutter. Paul était seul dans la clairière, devant l'abri. Il ne nous restait plus grand-chose à faire. Nous avions défriché un morceau de terrain suffisamment vaste pour y planter nos graines cobayes, et, si le sol leur convenait, les radis, le ray-grass et toutes les autres plantes à croissance rapide n'allaient pas tarder à se montrer. Si je mentionnai le commentaire du docteur Bunuan, ce fut surtout pour alimenter la conversation. Paul n'avait fait preuve, à l'égard de nos vers, que d'un intérêt poli, arguant de son incompétence en matière technique.

L'oreille tendue, il écouta gravement mon récit, hocha la tête avec amabilité, puis répliqua : « L'erreur fondamentale réside dans la toute première clause, comme je me suis efforcé à maintes reprises de le démontrer. Si l'on définit la colonie par le terme de *république*, on passe outre à l'expérience des XIXe et XXe siècles de l'histoire terrestre, ce qui est absurde. Puis-je me permettre de te rappeler qu'au moment où furent fondés les Etats-Unis d'Amérique, le mot « démocratie » était considéré comme un vocable *péjoratif*, un terme d'*opprobre* ? » De son poing serré, il se frappa la paume ; les vibrations de sa voix devaient atteindre les herbivores roux au plus profond des bois. « Manifestement, je ne suis pas un adepte de Marx. En dépit de réussites importantes, l'expérience russe a abouti dans une impasse, autant du point de vue éthique que du point de vue politique. Pourquoi ? Parce que la dictature a pris le pas sur la démocratie sociale, donc que la cause de l'individu a été perdue. Or, dans le tout premier amendement que j'ai proposé, ou plutôt que j'ai *essayé* de proposer... »

Je l'écoutai jusqu'au bout...

V

Le seizième jour, des pluies torrentielles s'abattirent sur Démétrer ; des pluies chaudes, sans un souffle de vent. Nous nous réfugiâmes sous le dôme. Laurette en profita pour repriser nos vêtements, Paul pour lire, l'œil vissé au viseur (des ouvrages de politique sans doute, ou de psychologie), Miranda pour jouer aux échecs avec moi et pour écouter du Sibelius.

Nos graines terrestres avaient pourri. La veille, nous en avions déterré quelques-unes : les courges, le blé, les petits pois, les haricots n'étaient plus que des pulpes pâteuses, vidées de leur substance. Seules, çà et là, de faibles pousses d'avoine perçaient la surface du sol. Les vers qui s'affairaient dans le sol de Déméter n'en avaient pas voulu.

Bien entendu, nous pourrions nous tirer d'affaire en nous contentant d'un régime carnivore. Si nos lapins se trouvaient bien de l'herbe de Déméter, il en serait probablement de même pour les moutons et le bétail du *Galilée*. J'avais tué deux de ces animaux qui ressemblaient à des cerfs. Nous fîmes goûter leur chair aux rats, puis nous en mangeâmes nous-mêmes, sans en souffrir : c'était fort et coriace, mais possible.

La pluie cessa le dix-septième jour, après le lever du soleil. Je pris l'avion pour inspecter plus avant notre territoire. Le capitaine Madison me l'avait conseillé en apprenant l'échec de notre plantation. Il devait y avoir, quelque part dans les prairies ou sur les collines, des plantes comestibles qu'il valait la peine d'examiner de plus près. Le Capitaine m'avait également fait savoir qu'il ne trouvait encore rien de décourageant dans mes rapports ; il comptait débarquer la colonie tout entière au terme de nos quatre semaines. « Continue, Davy, » m'avait-il dit. « Tu recevras bientôt des machines et trois cents ouvriers. »

Je ne pensai pas qu'il s'exprimât ainsi pour me remonter le moral. Et je me demandai, pour la première fois, comment ceux qui étaient restés sur le *Galilée* réagissaient aux nouvelles de notre expédition...

Je laissai le plateau derrière moi et me dirigeai vers le nord. Le ciel s'éclairait à ma droite ; le monde scintillait sous l'influence de la dernière ondée, la forêt semblait semée de diamants. Lorsque je fus à quinze cents mètres d'altitude, j'aperçus, séparée de l'embouchure du fleuve par une trentaine de kilomètres, l'île qui étincelait comme une aube rendue tangible.

Les colons ne s'étaient pas rangés à l'opinion de del Sentiero quand il avait suggéré de choisir une île pour y installer notre colonie. Mais ne devais-je pas aller y jeter un coup d'œil ? N'étais-je pas libre de mes actes, puisqu'on m'avait reconnu comme chef officiel de la mission pilote ?

Miranda, du moins, et peut-être Laurette Vieuxtemps m'avaient accepté. Paul Cutter jouait toujours sa fragile comédie : il se montrait déférent au point d'en être ridicule, mais non sans s'arranger pour insinuer que mon heure de « gloire » ne durerait pas. Il ne semblait pas redouter une réaction brutale de ma part. Peut-être même en espérait-il une.

Avec Laurette, la question ne se posait pas, car elle était sensée, dure au travail. Eût-elle passé une année de plus sur le *Galilée* qu'elle aurait gagné un titre. Je n'eus que deux ou trois fois l'occasion de lui donner des ordres, et à propos de choses sans importance. Sa foi religieuse, qui répondait chez elle à un besoin intellectuel absent de notre esprit, l'éloignait forcément de nous. A la différence de notre aimable aumônier perpétuellement soucieux, elle nous faisait, à Miranda et à moi, la grâce précieuse de ne pas s'attaquer à notre agnosticisme. Peut-être s'inquiétait-elle de notre sort dans son for intérieur ; du moins s'arrangeait-elle pour nous le laisser ignorer. Nous étions amis, et nous nous entendions bien dans le domaine limité des contacts intellectuels.

Pas plus cette fois que la dernière je n'allai visiter mon île. Peut-être craignais-je que son attirante beauté ne fût l'effet de la distance, de la brume, de ma propre mémoire et de rêves inconséquents... Pendant le trajet, je revécus un moment de la journée précédente, quand Miranda m'avait dit, en me souriant au-dessus de l'échiquier bouleversé : « La situation se détériore vite à partir de l'instant où tu lâches tes cavaliers. Je m'intéresse *profondément* au sort de ces pions que tu massacres, capitaine Leroy. » Cet intérêt profond... ce n'était pas seulement le jeu d'échecs qui en bénéficiait. Elle me le prouva pendant cette nuit que nous passâmes sous notre abri dont la pluie martelait le toit, quand elle me murmura à l'oreille qu'il fallait essayer à nouveau, que peut-être notre enfant serait le premier bébé conçu sur la planète Déméter...

Les ondulations des collines qui se déroulaient vers la mer avaient changé de couleur après la pluie. Leur nuance rougeâtre, régulière, s'était muée en une orgie de taches écarlates. Je supposai — à tort — que l'averse avait provoqué l'épanouissement soudain de certaines plantes.

Je survolai ces collines à très basse altitude pour repérer un terrain plat où je pourrais me poser. Ce n'était pas si facile : presque partout, le sol était en pente et recouvert d'une végétation dense. J'avais emporté la radio, jugeant plus sûr de la laisser installée dans l'avion pour le cas où nous nous trouverions obligés de quitter le plateau en hâte. Je m'imaginais contraint d'abandonner l'épave de mon appareil et notre unique moyen de communication avec le *Galilée*. Je me voyais parcourant à l'aveuglette trente kilomètres de forêt inconnue avec, pour toute arme, le 32 accroché à ma ceinture, et pour toute perspective, si j'arrivais à rejoindre le plateau, la tâche peut-être impossible d'en escalader les murailles. Bien au chaud dans mon avion qui fonctionnait à merveille, je me sentais quand même très exposé et très seul. Mais n'est-on pas seul partout ?

A cent mètres d'altitude, j'appris que les taches rouges n'étaient pas des fleurs épanouies, mais des fruits écarlates qui poussaient sur de larges arbustes enchevêtrés, fort dissemblables de ceux que nous avions trouvés sur le plateau.

Pendant leur croissance, ces fruits sont couverts d'un duvet terne et poudreux. Les échantillons que je recueillis par la suite en portaient encore des traces. Une fois le fruit mûr, le duvet se détache, puis est balayé par la

pluie, et lorsque les collines se mettent à briller d'un éclat écarlate, cela signifie que le temps de la récolte est venu.

Les lézards s'y employaient activement, à cette récolte.

Sur chaque pente, je voyais une bonne douzaine de ces monstres qui se tortillaient allégrement sur leurs courtes pattes de sauriens. Ils n'accordaient pas la moindre attention à l'avion, pas plus qu'aux centaines de petites créatures volantes qui leur filaient sous le nez et partageaient leur repas. Le soleil était de la fête et, sous ses chauds rayons, mes lézards actionnaient leurs grosses mâchoires sombres maculées de filets écarlates. Çà et là, sur les pentes, certains de leurs congénères gorgés, s'accouplaient. En coupant les moteurs pour me laisser tomber en chute libre sur quelques dizaines de mètres, j'entendis leurs cris et leurs rugissements, le bruit des buissons écrasés, le claquement monstrueux des chairs primitives et ténébreuses qui se heurtaient.

Nos végétariens hermaphrodites, affamés et luxurieux, se vautraient dans leur orgie mésozoïque. Cela n'augurait rien de bon pour un petit mammifère étranger à la peau mince, qui n'avait pas été invité. Je remontai à trois mille mètres et laissai ma rancœur s'exprimer librement. Certes, ils nous avaient précédés de plusieurs millions d'années, ils étaient les propriétaires légitimes de ces fruits écarlates, et ils en avaient besoin. Mais nous aussi.

Un peu plus loin, je repérai, entre deux collines, une petite vallée assez plane pour me permettre d'atterrir. Les pentes qui l'encerclaient portaient, elles aussi, ces fameux fruits et les lézards étaient présents, quoique en moins grand nombre. Je n'en comptai que cinq ou six. Si j'osais escalader cette pente à pied sur une centaine de mètres, je me trouverais à la limite de la zone où poussaient les buissons.

Cela devint pour moi un geste indispensable. Je ne crois pas que j'essayai de prouver quoi que ce fût. Le genre héroïque ne m'attire guère. A mon avis, la plupart des héros sont, comme Paul Cutter, des hommes poursuivis par une idée fixe, et c'est la légende qui embellit le tableau quand le silence les a enveloppés. Je ne suis qu'un petit Polyvalent de rien du tout, animé par le désir de survivre. Je désirais simplement quelques fruits pour mes compagnons et pour moi.

Les clameurs des bêtes me submergèrent dès que je coupai les moteurs. Ils avaient beau être peu nombreux, leurs rugissements évoquaient une véritable foule. Je me posai en douceur, à l'ombre d'un grand arbre solitaire, et je savais que je devais m'élancer tout de suite, que la moindre hésitation me démoraliserait. Je pris un sac pour les fruits, et mon 32 qui, du moins, me donnerait l'allure d'un héros quand on découvrirait mon cadavre.

Je comptais sur la stupidité du cerveau primitif enfermé dans la carcasse du saurien, trop embrumé pour éprouver ne fût-ce qu'un sentiment de curiosité à l'égard de l'avion. J'oubliais que, si mes lézards se gavaient de riche nourriture et d'amour, une autre espèce pouvait projeter de se gaver en retour des lézards. Et, oui, j'avais commis une légère erreur de quelques millions d'années, une erreur inexcusable de la part d'un homme qui venait

de tuer des mammifères sur le plateau. Si l'évolution de Déméter a suivi celle de notre planète natale d'aussi près que je le crois, ces « lézards » sont une survivance d'une époque très lointaine. Je confondais le Cénozoïque et le Mésozoïque. Le docteur Bunuan ne me l'aurait pas pardonné.

A la base de cette pente orientale, l'herbe coexistait avec une végétation que je n'avais encore jamais vue. Plusieurs plantes individuelles, sortes d'herbes folles broussailleuses, s'élevaient plus haut que ma tête. Cette flore s'épaississait à mesure que je grimpais. Le temps de parcourir quelques mètres, je perdis de vue les réjouissances ; seuls me parvenaient les rugissements et les gargouillements mouillés.

Dans le bosquet, je pus observer de près un petit animal volant accroché à une herbe folle. Il me laissa approcher à moins de trois mètres avant de s'enfuir dans un mouvement rapide et léger. Cette petite bête de la taille d'un gros rouge-gorge, n'est pas un oiseau ; elle a un pelage fourré, de petites dents. Les ailes triangulaires prennent naissance, non pas sur les pattes de derrière, comme dans le cas de la chauve-souris, mais sur le flanc, juste en dessous d'une cage thoracique assez grande. Les pattes de derrière remontent quand l'animal s'envole et disparaissent dans la fourrure du ventre. Je crus distinguer deux phalanges modifiées à l'angle supérieur de l'aile, sans toutefois pouvoir l'affirmer avec certitude. Peut-être ces bêtes se suspendent-elles pour dormir, comme les chauve-souris.

Arrivé à la lisière du bosquet, je m'arrêtai pour jeter un coup d'œil entre les feuilles. Les plus proches des arbres porteurs de fruits rouges étaient encore à une certaine distance. Il me faudrait avancer à découvert... perspective qui ne me séduisait guère mais que je jugeais préférable à une fuite honteuse. Je me dis que ces êtres de cauchemar n'étaient pas agressifs. Leurs énormes étreintes... c'était tout simplement l'amour à la mode de Déméter. Je connaissais déjà.

Peut-être les lézards ne voyaient-ils pas très bien, ce qui eût expliqué l'indifférence dont ils avaient fait preuve à l'égard de l'avion. Vraiment, à part leur taille, ils n'avaient rien de redoutable. Ils ne pouvaient flairer ma présence : une brise légère soufflait de bas en haut, portant à mes narines leur puanteur musquée.

Je me faufilai dans la lumière du soleil en maintenant mon sac ouvert, et je saisis l'un des fruits rouges en forme de poire, petit mammifère prédateur, la main tendue vers tout ce qui se trouvait à sa portée. Le fruit, gros et ferme, se sépara aisément de sa tige ; il était tiède encore des rayons du soleil, aussi parfumé qu'un melon, lisse et délicieux au contact.

Quoique les buissons où j'exerçais mes activités délictueuses ne fussent pas à plus de vingt mètres de l'endroit où le plus proche d'entre eux se vautrait, seul, parmi les herbes, les lézards ne m'accordèrent aucune attention. Et quand l'autre bête émergea des buissons, sur ma gauche, avec un grand fracas de broussailles écrasées, ce lézard solitaire fut le seul à prendre conscience de son attaque : le corps immense le renversa sur le sol, les crocs oranges se plantèrent dans son ventre.

A cause de mes antécédents terrestres, ce corps hirsute, cette tête massive, ces pattes épaisses, terminées par de longues griffes, me firent immédiatement penser à un ours. L'animal était couleur de châtaigne. Le lézard qu'il venait d'assaillir l'emportait sur lui en longueur, mais il le dépassait en hauteur. Il devait avoir à peu près la taille des ours bruns Kodiak de l'Alaska. A présent que je puis, étant toujours en vie, dérouler paisiblement mes souvenirs, je me rappelle avoir lu dans mon enfance que si un ours Kodiak pénétrait dans une maison ordinaire et s'y redressait de toute sa taille, sa tête percerait le plafond...

Ce tueur témoignait d'une majestueuse désinvolture ; dressé au-dessus du lézard, il le maintenait entre ses pattes de devant comme un ours ferait d'une bûche, le retournait sur le dos avec une facilité insolente, déchirait le ventre pâle de ses crocs orangés. Puis, il me semble qu'il lacéra les muscles des pattes de derrière, à coups trop rapides pour que mon regard pût les suivre. Les pattes du lézard cessèrent de battre l'air et furent agitées de tressaillements inefficaces. Je ne vis pas de dents à l'intérieur de la caverne hurlante qui était la gueule de la victime. Et, tandis que l'ours commençait à dévorer sa proie agonisante, les autres lézards continuaient de se gaver et de s'accoupler en haut de la pente.

J'estime aujourd'hui qu'il n'était pas bon pour un petit mammifère issu du XXIe siècle terrestre d'assister à cette agonie. Peut-être n'était-elle pas plus significative que d'autres mais, au moment de la décrire, j'ai tendance à me la rappeler un peu trop bien : je revois le carnage, l'indifférence des autres lézards, la cruauté inconsciente du chasseur, cruauté qui était simplement de la faim. Et là, debout dans le soleil, je fus moi-même, pendant une ou deux secondes, ours et lézard, assassin et victime. Je sus, tout au fond de mes entrailles, ce que c'était que d'être l'un et l'autre.

Somme toute, il y avait eu aussi, dans la caverne de l'un de mes arrière-grands-pères, Homo Pekinensis, un assortiment assez peu ragoûtant d'ossements humains, bien rongés ; c'était un épisode de mon histoire familiale assez difficile à oublier.

Redevenu Homo quasi Sapiens, je reculai lentement dans le bosquet. J'avais sorti mon dérisoire 32 ; ma main gauche tenait toujours le sac où se dissimulait mon butin écarlate. Un bruit que je fis dut alerter la bête, car elle se retourna. Elle me vit, se figea et m'évalua de ses petits yeux méchants, veinés d'orange. Un morceau de foie arraché au lézard pendait, tout dégouttant de sang, de sa mâchoire inférieure.

Inutile de m'immobiliser ; il me savait vivant, et intéressant. Il m'examina sans hâte. Le morceau de foie, plus gros que ma tête, tomba sur le sol. Sans me perdre de vue, l'ours le flaira, le goba, et avança sur moi en balançant la tête de droite à gauche. Dans les circonstances les plus pressantes, on continue d'observer : mentionnons, pour mémoire, que les deux dents de sa mâchoire supérieure (nous les appellerions « canines » s'il s'agissait d'un animal terrestre) ont environ vingt-cinq centimètres de longueur et sont incurvées vers l'extérieur ; elles recouvrent entièrement la mâchoire inférieure et paraissent extrêmement aiguisées.

Je tirai par deux fois, en visant les yeux. Puis je me jetai la tête la première dans le bosquet et je roulai sur moi-même tandis que l'énorme masse rugissante, affolée par la douleur, se ruait sur l'endroit où je me trouvais un instant plus tôt et continuait de dévaler la pente en faisant trembler le sol. Elle tomba, se releva sur ses pattes de derrière, se cabra à une hauteur fantastique, retomba et se roula par terre en se prenant la tête entre les deux pattes dans un geste pitoyable, comme ferait un homme atteint d'une blessure mortelle. Elle aurait dû être déjà morte ou, tout au moins, paralysée par le poison anesthésique que contenaient les balles. Mais elle ne voulait pas mourir.

Je suivis. Je tremblais et j'étais secoué de nausées. Quand la bête tomba pour la seconde fois, je réussis à contrôler les mouvements de ma main droite et à tirer de nouveau. L'une de mes balles dut lui percer l'épine dorsale, car elle s'efforça en vain de se relever. Mais comme, là encore, elle ne mourut pas, j'en conclus que le poison n'exerçait aucun effet rapide sur la circulation sanguine des animaux de Déméter. La mort brutale des « cerfs » et de l' « ocelot » que j'avais tirés sur le plateau s'expliquait par le fait que mes balles les avaient atteints en pleine tête ou en plein cœur. L'ours s'efforçait toujours de me rejoindre, en se soulevant à moitié sur ses énormes pattes de devant ; je m'approchai de lui et l'achevai d'une balle qui lui fracassa le crâne.

Peu à peu, je recouvrai mes esprits. Il me semblait entendre un bruit autre que le vacarme des lézards sur la colline. Du dos de la main, j'essuyai la sueur qui me coulait dans les yeux. Bien sûr... cette sonnerie aiguë, impérieuse, ce ne pouvait être que la radio de l'avion. J'étais en retard et le *Galilée* m'appelait.

Ma main gauche était prise dans la boucle de mon sac, et c'est pourquoi je ne le perdis pas. Je me rappelai sa présence en atteignant l'avion et je le lançai à l'intérieur. « Leroy au *Galilée*. Terminé, » fis-je d'une voix cassée.

— « Où étais-tu, bon Dieu ? » hurla Madison. « Il n'y a rien de cassé ? »

— « Non. Excusez-moi. Je... j'ai été retardé. »

— « Ah ? »

— « Oui, je... »

Il m'interrompit brutalement. « Où es-tu ? Où est l'avion ? »

— « Je suis à environ cinquante kilomètres au nord du plateau. Je suis allé chercher des plantes comestibles et je crois que j'en ai trouvé. Je... »

— « Tu es seul ? »

— « Oui. »

— « Qu'est-ce que c'est que ce brouillard, Davy ? Nous n'arrivons même plus à repérer le plateau. »

— « Le brouillard ? » Je haletais et je ne comprenais rien. « Quel brouillard ? »

VI

Madison m'expliqua en termes prudents : « Il y a plusieurs zones d'épais brouillard sur la région du plateau et sur celle qui s'étend au sud. Ce brouillard était encore en train de se former quand nous avons branché notre télescope, il y a dix minutes. A présent, on dirait qu'il a cessé de s'étendre. Je suis en train d'observer une tache blanche de même taille et de même forme que le plateau. J'en vois six autres le long des contreforts dans la direction du sud, mais rien à l'endroit où tu dois te trouver. Terminé. »

— « Je décolle. » Mes mains le firent pour moi. Les moteurs rugirent et l'appareil prit de l'altitude.

— « Il me semble que je t'aperçois. Le soleil brille sur tes ailes. Tu étais dans une vallée, n'est-ce pas ? »

— « Oui. »

— « Tu verras le brouillard quand tu seras à deux ou trois mille mètres. Economise tes réserves de carburant. Et ne t'énerve pas... c'est un brouillard tout à fait ordinaire, d'un blanc laiteux. Je ne pense pas qu'il puisse s'agir de fumée, étant donné que ça a commencé un peu partout à la fois... Et ce geyser que tu nous a signalé ? Y en a-t-il d'autres sur le plateau ? »

Je n'en avais pas vu, mais cela ne voulait rien dire. A certains endroits, le sol du plateau était recouvert de sable et non d'herbe. Des fissures pouvaient exister, sans colonnes de vapeur pour révéler leur présence. Je me rappelai la pluie du jour précédent et je la mentionnai à Madison. « Ça a peut-être déclenché quelque chose ? »

— « Le docteur Matsumoto y a pensé, » me répondit-il. « Il est en train d'étudier la question... Je ne suis pas géologue, Davy. D'après lui, c'est possible. Si l'eau, en s'infiltrant dans le sol, a touché quelque chose de brûlant, de la vapeur a pu s'élever. Dans ce cas, elle devrait se dissiper rapidement sous les rayons du soleil. Il y a du vent ? »

— « A peine. »

A présent, je voyais, au-dessus de l'endroit où j'avais laissé mes compagnons en train de travailler gaiement dans le matin ensoleillé, une horrible couche de lourdeur blanchâtre. Puis, sur la gauche, j'aperçus mon île, à trente kilomètres au large. Là-bas, il n'y avait pas de brouillard. La plage miroitait paisiblement, les collines basses dormaient sous le soleil.

— « Tu nous a dit qu'il n'y avait jamais beaucoup de vent. »

— « Il y en a eu un peu avant-hier, la veille de l'averse. Pendant la nuit et dans la matinée, une brise assez faible souffle de la terre ou de la mer mais, sur notre plateau, nous ne la remarquons même pas. Les arbres nous protègent... Je suis à 2.500 mètres et je continue à descendre. Je vois les repères qui m'indiquent l'emplacement du camp. »

— « N'essaie pas d'atterrir avant que le brouillard se dissipe. Oh ! et puis, qu'est-ce que je raconte ? Tu n'as pas besoin de conseils. »

Non, je n'en avais pas besoin mais je désirais entendre sa voix, ou, à défaut, la mienne. Je lui racontai mon expédition de la matinée, les buissons

sur les collines, le changement de couleur du paysage et la raison qui le motivait. Je lui parlai des lézards et de leurs réjouissances, de la chose que j'avais tuée, des fruits que je transportais dans ma cabine.

— « Nous aurons de la nourriture, » me dit-il, « et des moyens de nous en procurer d'autre. Nous pourrons nous passer de la plupart des choses que nous connaissions sur la Terre. »

— « Y compris la guerre. »

— « Y compris la guerre. Du moins je l'espère, car ses causes, Davy, il a bien fallu que nous les emportions avec nous. Ecoute. Je dois te le répéter encore. Je veux être sûr que tu le comprennes bien. Rien, jusqu'ici, dans tes rapports, ne m'a fait changer d'avis. Et ce brouillard non plus, quelle que soit son origine, ne va pas influencer ma décision. Cette planète est la nôtre et nous allons la conquérir. Les dinosaures, les ours, les vers venimeux... tout ça, c'est de la petite bière. Ne t'en inquiète pas. » Sa voix était cassée, fatiguée. « Où es-tu, à présent ? »

— « Je n'ai plus que sept ou huit kilomètres à parcourir. Ce brouillard ...il me paraît tout à fait ordinaire. »

— « Ce qui importe, » dit-il, « c'est notre race. Le mode de vie, nous le définirons. Nous aurons de nouveaux problèmes à résoudre. Par exemple, le sort des... des trente pour cent. La solution ne se trouve pas dans les Directives des Constructeurs, Davy. »

— « Nous rédigerons nos propres Directives, n'est-ce pas ? »

— « Bien sûr. Les Constructeurs l'ont prévu. Ils ne nous ont donné que de brefs aperçus historiques. Tu sais, Davy, je suis assez honteux de mon ignorance en matière d'histoire. Il n'y a guère que trois ou quatre ans qu'Andrea s'est arrangé pour m'y intéresser. Avec cette planète-ci... il faut tâcher de mieux réussir. » Puis, au moment où j'avais le plus besoin de l'entendre, une quinte de toux l'interrompit. Il prononça encore quelques mots, que j'entendis mal, comme s'il s'était détourné du micro. Je perçus également, autour de lui, un murmure de voix auquel je ne compris rien.

La salle de contrôle du *Galilée* ne me transmit plus qu'un bourdonnement désordonné, puis ce fut le silence. En dessous de moi. grouillait le néant blanchâtre du brouillard.

Dans cet océan aveuglant, Miranda et les autres... je ne pouvais pas penser. Je donnai aux moteurs toute leur puissance, puis je redescendis en chute libre. S'ils vivaient, ils entendraient l'avion. S'ils vivaient ? Pourquoi ne vivraient-ils pas ? Un simple brouillard n'avait jamais tué personne. En admettant même que le sol se fût soulevé, ce genre de séismes se serait déjà produit, à la suite d'autres averses... et pourtant les animaux et les plantes continuaient de vivre sur le plateau. Pourquoi mes compagnons ne seraient-ils pas en vie ?

Pendant ce temps, le *Galilée* disparaissait lentement de l'autre côté de la planète. Je l'appelai plusieurs fois. Enfin, j'entendis : « *Galilée* à Leroy. » Je reconnus la voix.

— « J'écoute. »

— « Ici. Del Sentiero. Le Capitaine a été appelé ailleurs, David. L'une

des nappes de brouillard qui se trouvent au sud par rapport à toi est en train de se dissiper. Distingues-tu quelque chose ? »

— « Pas encore. Tout à l'heure, j'ai cru apercevoir le sommet des arbres, mais je n'en suis pas certain. Je reprends de l'altitude pour essayer encore une fois. »

— « David, considère ce que je vais te dire comme un ordre, un ordre du capitaine Madison. Quand le brouillard se dissipera, si tu constates que le pire est arrivé et que les autres sont perdus — quoique, à mon avis, il n'y ait aucune raison pour cela — tu feras tout ton possible pour te maintenir en vie, et tu aideras le reste de la colonie à débarquer... M'entends-tu ? »

— « Oui. Le reste de la... »

— « Nous descendons. Demain ou après-demain. »

— « Mais... »

— « Ne pense plus à ces quatre semaines. Je te donnerai les détails plus tard. La communication va être interrompue dans quelques secondes. Vois-tu quelque chose ? »

— « Les cimes des arbres... oui... c'est sûrement ça... oui ! » Je bredouillais. Je frôlais le sol de trop près. Je redressai, m'éloignai de ce désordre laiteux, mais les taches d'obscurité que j'avais aperçues ne pouvaient être que les cimes des arbres.

Del Sentiero disait : « Tu vas les retrouver. C'est du brouillard, tout simplement. Au sud, le paysage est redevenu presque normal. Du moins, c'est ce qui m'a semblé il y a une minute. Nous passons de l'autre côté. » Sa voix était égale mais faible. Le reste de son discours se perdit dans un craquement de parasites. Le *Galilée* contemplait à présent la face obscure de Déméter.

Je vérifiai une seconde fois mes repères. C'était au bord de l'étang que poussaient les arbres les plus hauts de notre clairière. Je vis leurs cimes pointer au-dessus du brouillard, toutes trempées, fumantes sous le soleil.

Soudain, au sommet de l'arbre le plus grand, un mouvement, un flottement blanc et bleu accrocha mon regard. Or je ne crois pas qu'il y ait. sur la planète tout entière, un autre assemblage de couleurs semblable à celui du chemisier de Miranda. Je me mis à hurler comme un idiot, tout en virant sur l'aile pour lui faire comprendre que je l'avais vue. Puis je repris de l'altitude, mais pas trop... c'était devenu inutile.

La nappe blanchâtre pesait encore sur la clairière, mais se dissipait peu à peu. Bientôt, je distinguai la moitié supérieure de notre dôme. Du coup, je trouvai le temps de m'inquiéter au sujet du *Galilée* et du capitaine Madison. Serait-ce un incident technique qui avait interrompu notre conversation ? Dans mon ignorance, je me demandai si une erreur n'avait pas été commise dans le calcul de l'orbite... puis je me laissai glisser vers les volutes de brouillard, sachant qu'elles n'avaient guère plus d'un mètre ou un mètre cinquante d'épaisseur sur la piste d'atterrissage. Je me posai, sautai de la cabine dans un brouillard qui m'allait à peine jusqu'à la taille et avançai dans la direction de l'herbe invisible.

En accourant à ma rencontre au milieu de la brume, Miranda agitait toujours son chemisier comme un drapeau. Ce ne fut pas le hasard qui nous dicta, à tous deux, les mêmes mots : « Que deviendrais-je sans toi ? »

L'air humide dégageait une légère odeur de soufre mêlée à quelque chose d'impossible à identifier : quelque chose de désagréable, mais pas d'irritant. Une spirale de brouillard vint tournoyer sous mes narines ; je la respirai sans en être affecté, tandis que Miranda me parlait d'une voix rauque, mal assurée.

— « Je ne pense pas qu'il soit arrivé quelque chose aux autres. J'ai respiré ça et je suis toujours en vie. Ils doivent être dans l'abri. J'étais allée chercher de l'eau potable dans l'étang quand ça a commencé. Au début, j'ai cru que le sol humide dégageait simplement un peu de vapeur, mais la nappe s'est épaissie et je n'ai pas pu retrouver mon chemin. Je ne voyais pas à un mètre devant moi, mes yeux se remplissaient de larmes. » Je constatai qu'ils étaient encore enflammés et que son joli nez avait rougi ; mais elle vivait. « J'ai appelé. Je suppose qu'ils ne m'ont pas entendu... le brouillard étouffe les sons. La colonie ne peut pas s'installer ici, Davy, si cette chose doit se reproduire. »

— « Non, mais j'ai découvert un autre endroit. Notre île... tu verras... il n'y a pas de brouillard là-bas. » Moi aussi, j'avais du mal à former mes mots.

Elle frottait son visage sur le tissu de ma chemise. « Je ne pouvais plus penser à rien d'autre qu'à cet arbre. »

— « Tu as bien fait. »

— « En haut, le brouillard me cernait encore, mais je savais que tu reviendrais. Je me suis entêtée... »

— « N'est-ce pas le seul moyen de conquérir Déméter ? » observai-je.

Laurette était dans sa « chambre » (nous désignions par ce terme les compartiments de l'abri, séparés par des parois de plastique, qui nous permettaient de nous isoler quand nous le désirions) et elle était seule. J'appelai Paul. Pas de réponse. Laurette avait les yeux et le nez rouges, enflammés par le brouillard, je pense, et non par les larmes. En voyant Miranda se précipiter dans la pièce, elle leva les yeux sans quitter la chaise sur laquelle elle était assise. et nous regarda avec indifférence, comme si notre agitation l'étonnait.

— « Sors, Laurette ! Dehors, ça se dissipe. Davy est revenu. » Laurette cligna les paupières. Miranda la secoua. « Qu'as-tu ? Sors ! On respire beaucoup mieux dehors. »

Laurette se leva d'un air endormi et sortit de l'abri avec nous. Elle contempla fixement la clairière, où le brouillard ne formait plus qu'une buée laiteuse au ras de l'herbe. « Alors, » dit-elle, « on continue à vivre pendant quelque temps encore ? »

— « Laurette, qu'est-il arrivé ? »

— « Mais rien, Miranda... rien. » Elle parlait sans impatience. « Je comprends à présent, voilà tout. Nous n'aurions pas dû nous installer ici. »

— « Nous n'aurions pas *dû !* » Pour la première et dernière fois de ma

vie, je vis Miranda en colère. Elle voulut parler, se ravisa, finit par dire en se contenant trop visiblement : « Pardonne-moi si ton jugement ne me semble pas plus valable que le nôtre. »

— « Il n'y a rien à pardonner, » dit Laurette d'une voix douce, patiente. « Ce n'est pas *moi* qui en juge ainsi. Vous comprenez, nous avons été vraiment stupides. La maladie qui a fait suite à la radioactivité, là-bas, sur la Terre, c'était ça le châtiment. Nous aurions dû nous en douter. »

Les yeux bruns de Miranda s'enflammèrent, puis la flambée s'éteignit. « Ecoute, » dit-elle, « pardonne-moi quand même de ne pas me ranger à ton point de vue et de comprendre ma petite vie différemment. »

Je remarquai, devant l'abri, une petite table qui appartenait au laboratoire de Laurette ; quelqu'un l'avait retournée, brisant tous les appareils en verre, renversant leur contenu. « C'est Paul qui a fait ça ? » demandai-je. « Où est-il, Laurette ? »

— « Non, » répondit-elle, d'une voix lointaine. « C'est moi. Je regrette. J'ai eu... une petite crise, ridicule. Je sais que vos opinions sont différentes des miennes. Quant à Paul, j'ignore où il se trouve. Il est sorti dans le brouillard. » Elle haussa les épaules et redevint la fille pratique à laquelle nous étions accoutumés. « Je ne recommencerai plus. Je me rends compte que nous sommes tout simplement des enfants désobéissants, luttant contre la volonté de Dieu. Mais, puisque nous restons en vie... eh bien, c'est probablement qu'Il le désire ainsi. Je ne vous parlerai plus jamais de tout ça. Vous ne voyez pas les choses de la même façon que moi, vous ne comprenez pas... Je ne suis pas certaine de ce que j'avance, David, mais je crois que Paul est parti par là. » Elle me désigna la direction de l'étang.

— « Restez ensemble toutes les deux pendant que je vais le chercher, » dis-je. « C'est un ordre. »

Je ne tardai pas à le retrouver, grâce au bruit de ses pas. Il approcha en trébuchant parmi les ombres embrumées, puis. quand il me vit, s'arrêta, fronça les sourcils, croisa les bras, trop malheureux pour être absurde. Il avait les lèvres serrées, les yeux enflammés, et il posait sur moi un regard ferme, solennel. « Leroy, est-ce sur l'ordre du capitaine Madison que tu as décollé ce matin ? »

— « Sur son ordre ? » J'étais bêtement ahuri. « Non. Il me l'a simplement suggéré... Comment te sens-tu ? »

— « Comme tu vois, je suis toujours en vie. » L'air sombre, les yeux toujours fixés sur moi, il tapotait le sol du pied. « Il te l'a suggéré... après une conférence avec le docteur Matsumoto, je suppose ? »

— « Qu'est-ce que tu racontes ? »

— « Je sais... je ne suis pas censé me mêler de tout cela... mais voilà ce qui s'est passé, je le parierais : dès que tu lui as parlé de cette vapeur qui jaillissait du rocher, Matsumoto a deviné ce qui se passerait après la pluie. Alors, avec Carey bien sûr, et Madison... oh, et puis, laissons tomber. Tu n'es qu'un instrument, Leroy... Je suppose que tu t'en rends compte ? »

Au fond, je crois que l'état paranoïaque de Paul à ce moment-là était dû en partie au brouillard. J'en ignore les caractéristiques chimiques (nos experts l'étudieront sans doute quand la colonie aura débarqué) mais je

connais le nom de ce qui terrassait le pauvre Paul : la Peur. Laurette avait reculé devant elle, à sa manière. Paul, à la sienne. Miranda, elle, s'était entêtée. Quant à moi, j'étais pilote par la force des circonstances. Mon éducation de Polyvalent m'avait donné des lumières sur tout et sur rien, et je me demandais vainement quelle attitude prendre. « Paul, » dis-je, « la colonie débarque demain ou après-demain. Del Sentiero vient de me le dire. »

— « Del Sentiero ! » Quelque chose de neuf flamba en lui — le courage, l'espoir, le bon sens — et son amertume, ses soupçons se dissipèrent. Qu'on ne m'en attribue pas le mérite : j'avais complètement oublié que de tous les colons, del Sentiero était à peu près le seul qu'il admirât, et surtout en qui il eût confiance. « Alors, c'est différent ! Demain ? Ils n'attendent pas ? »

— « Non. La communication a été interrompue avant que del Sentiero ait pu tout m'expliquer, mais ça je l'ai compris. Et j'ai trouvé un endroit où il n'y a pas de brouillard, une île. Nous irons nous y installer dès que possible. Viens. »

— « Une île... » Ça aussi, ça lui plut. Il se passa la main sur le visage, sourit et débita le plus bel euphémisme qu'on ait jamais entendu sur Déméter. « Mon jugement n'est peut-être pas toujours très sûr, Dave... et puis, je... j'ai été en butte à quelques difficultés ces temps-ci... »

— « Je comprends, » dis-je. « Allons-y. » Je lui envoyai une bourrade et nous reprîmes côte à côte le chemin de l'abri, dans un état d'âme qui ressemblait bougrement à l'amitié.

Aujourd'hui, nous sommes le 21 juin, et le bruit des vagues qui déferlent au pied de mon abri est la musique qui a bercé mon enfance.

En ce moment, ce n'est pas le mois de juin sur la planète Terre. Mais Andrea del Sentiero (que je verrai demain) a suggéré de nommer ainsi le premier mois que nous allons passer sur Déméter parce que, sur le vieux monde, juin était synonyme de beauté et de commencement et mettait un terme à la période dangereusement trouble du printemps.

L'orbite de Déméter et les phases de la lune verte nous donnent une année de quatorze mois, comptant chacun quatre semaines. Juin passé, nous nommerons les autres comme il nous plaira. L'année prochaine, si les graines que j'y ai transportées croissent rapidement, les buissons de notre île se teindront d'écarlate et la récolte sera prête. Mais nous ne sommes encore que le 21 juin de l'an Un.

L'île est paisible. Je regrette l'absence des oiseaux qui, sur la Terre, chantaient le soir et le matin. Je regrette l'absence des papillons, des libellules. Mais nous ne tarderons pas à nous familiariser avec les autres créatures de Déméter et nos enfants — si nous en avons — ne ressentiront pas cette nostalgie.

Une plage longue de trois kilomètres fait face au continent, et deux promontoires semblables aux cornes d'un croissant de lune forment une baie qui abritera plus tard nos bateaux de faible tonnage. C'est sur cette plage que je me suis posé. Les appareils du *Galilée*, plus vastes que le

mien, pourront y atterrir aisément. A l'est du croissant s'étend un plateau ovale d'environ cinquante kilomètres carrés, le seul terrain plan entre les vallées et les montagnes de l'intérieur. J'ai repéré des lacs et des rivières, dont une assez grande pour mériter le nom de fleuve. Les fruits rouges ne poussent pas sur nos pentes, mais je pense que cela viendra.

Avant d'atterrir, nous avons survolé à très basse altitude tous les recoins de l'île. Miranda a vu quelques « cerfs », mais rien de plus gros. Pas de lézards. Quant aux ours, s'il y en a ici, nous leur mènerons la vie dure. Nous n'avons pas trouvé de vers venimeux dans le sable de la plage. Cependant, au cas où il y en aurait, le capitaine Madison ne m'a-t-il pas dit qu'il ne valait pas la peine de s'en soucier ?

Quand le *Galilée* m'a rappelé, notre abri était déjà dressé sous les arbres, au bout de la plage. C'est Andrea del Sentiero qui m'a parlé. J'ai pu, sans plus attendre, lui faire un rapport favorable, et il m'a répété que la colonie débarquerait avant le terme des quatre semaines. Je lui ai demandé de me laisser trois ou quatre jours pour explorer sérieusement les environs et m'assurer qu'aucun danger n'existait... J'ai peut-être consacré un peu trop de temps à la rédaction de ce petit journal intime. Mais nous savons que l'île nous convient. Quant à l'abrègement de la mission pilote... eh bien, ce sont les colons du *Galilée* qui en ont décidé ainsi.

En un sens, ils ont voté contre les Directives des Constructeurs, ou du moins contre la logique de la mission pilote... logique qui me semble encore irréfutable. Ils lui ont opposé une autre logique : celle de l'amour, arguant que si nous quatre, nous étions descendus, il ne leur restait plus qu'à nous suivre.

Puis, Del Sentiero m'a dit : « David, en ce qui concerne le capitaine Madison... »

Son silence m'a fait mal. J'ai demandé : « Quoi ? »

— « Excuse-moi. Je cherchais mes mots, mais je n'en trouve pas qui correspondent à ce que je ressens. Je te suggère de penser à la légende de Moïse. Ça s'est passé très vite, David. Une crise cardiaque. Il s'y attendait. Le docteur Dana était seul à savoir. Après cette quinte de toux que tu as dû entendre, il s'est tourné vers nous et il nous a dit : « David va essayer de descendre, mais le brouillard se dissipe. » Puis, sa vue s'est probablement troublée : il s'est rapproché du télescope. Je l'ai reçu dans mes bras au moment où il tombait. Il a dit : « Il faut réussir... il le faut. »

— « Voilà ses derniers mots, David... mais je crois qu'il nous faisait confiance N'es-tu pas de mon avis ? »

— « Si. »

Et c'est vrai. Laurette peut bien voir en nous des enfants désobéissants qui se rebellent contre la volonté divine, Paul donner libre cours à ses chimères, échafauder un système politique dont la perfection n'existera jamais que dans son esprit solitaire. Quant à Miranda, elle s'entêtera. Et je crois que nous réussirons à vivre dans la charité, dans le respect d'autrui.

Traduit par Elisabeth Gille.

Titre original : The red hills of summer.

JEAN RAY

Dürer, l'idiot

L'accueil fait à l'anthologie « 25 histoires noires et fantastiques de Jean Ray » *a été si favorable que les éditions Marabout, d'ores et déjà, envisagent de consacrer ultérieurement un second volume à son œuvre. Rappelons une fois de plus que tous ces récits, édités jadis en Belgique, étaient épuisés et complètement introuvables. Pour longtemps attendue qu'elle ait été, cette réédition (que l'on peut maintenant espérer intégrale) n'en est que plus éclatante.*



AVANT ce soir-là, fatal entre tous les soirs, je dînais en face de Dürer, tous les jours à six heures, au « *Sanglier furieux* ».

Dürer, le journaliste, Dürer, l'idiot.

J'en ai toujours voulu à ce garçon stupide, qui commençait invariablement son repas, par une tomate gavée de mayonnaise.

Il avait l'air de se régaler d'un abcès.

Tous les soirs, je suis entré avec la résolution de lui dire :

— « Un journaliste, Dürer, n'est pas nécessairement un imbécile complet, c'est un primaire qui a une heureuse mémoire et un don spécial pour consulter rapidement une encyclopédie, un atlas de géographie ou un planisphère céleste.

» Il a, au long de sa carrière, tant et si copieusement renouvelé le vernis de son cerveau, que cela a formé une couche glacée, diamantine, cuirasse de gloire, qui étincelle et qui résiste même à l'expérience des premiers grattages.

» Or, chez toi, Dürer, ce vernis n'est qu'une sale peau, qui luit de loin comme un crachat tassé ou une bavure de cambouis. »

Cette tirade, qui me plaisait, je l'avais écrite quelque part ; je la trouvais heureuse, pleine d'un hautain mépris, forgée comme une épée de grand siècle — je la connaissais par cœur et mon image, dans le miroir, la ponctuait de sobres gestes lorsque je la récitais en soliloque.

Mais jamais je ne la servis à cet idiot de Dürer.

Une ou deux fois par semaine, à une table proche, prenait place une jeune étudiante. Elle venait, paraît-il, assister à des expériences, dans un laboratoire industriel voisin.

Ces jour-là, Dürer engageait avec moi une brillante conversation —

c'est-à-dire qu'il parlait seul, à voix très haute, de façon à être entendu par elle, et chaque fois je me promettais de lui dire :

— « Que veux-tu que je fasse des mensonges que tu me sers ? Mange ta tomate et ne te sers pas de tes doigts pour en torcher la mayonnaise. »

Naturellement, je ne disais rien, ces jours-là, je lui offrais même le café, je me sentais fier d'être le confident de ses pharamineux mensonges.

Car c'étaient des mensonges.

Une fois, il me dit :

— « J'étais envoyé ce jour-là, par mon journal, à l'exécution capitale de... »

Je savais cela, il y était allé ; seulement il s'était évanoui en voyant retirer du fourgon du train les bois de justice, et quand il fut à peu près sur pattes, roulant, tanguant dans une atmosphère d'éther comme une planète lasse, sur une place publique lointaine, on lavait déjà à grande eau, le hagard jeu de mailloche.

Mais la jeune fille écoutait, et, de côté, elle regardait. Elle le regardait avec cette admiration anxieuse que nous avons pour ceux qui ont vu l'horreur en face.

Les regards des femmes se poseront toujours avec amour sur l'aviateur au ras de sa carlingue, sur l'ardoisier qui grimpe au long du clocher, sur le marin qui longe les hautes vergues, sur l'alpiniste qui frappe de son piolet les extrêmes arêtes — parce qu'elles adorent le vertige et le péril des autres.

Et ceux qui sont en face de l'horreur, ont leur âme dangereusement penchéee au-dessus de l'abîme insensé de l'Inconnu.

Mais je voyais que l'étudiante attachait des regards de plus en plus émerveillés sur la falote tête de Dürer, journaliste idiot.

Les regards pensifs, profonds, presque tendres qu'ont les femmes qui étudient.

Ce jour-là...

Eh bien, ce jour-là, il fut ignoble : la jeune femme haletait vraiment, ses doigts nerveux chipotaient la mie de pain, les pépins de raisins, les pelures de pêche.

Dürer ne la regardait pas, mais ne quittait pas des yeux — le fourbe — son image dans la glace d'en face.

— « Le chef des informations me disait donc, » continua-t-il de sa voix un peu voilée, en vérité une belle voix de conteur — ah ! la canaille — « c'est du travail pour toi, Dürer, as-tu une opinion à ce sujet ? »

— « Je n'ai jamais d'opinion, » répondis-je, « qu'au moment même où je ponds ma copie ; avant et après, rien n'est ou n'est plus. »

Au fond, je crois peu aux endroits hantés, mais je ne suis pas à leur sujet d'une incrédulité irréductible. Il y a encore, dans notre métier, des exemples de journalistes qui ont payé de leur raison, de leur vie même, leur esprit rationnel et leur dédain affiché des superstitions.

Alors, j'y allai — et je t'assure, mon cher, pas plus rassuré que cela, car je pris même mon revolver, ce que je fais rarement.

Était-ce maintenant le cadre, le temps, ou cela a-t-il aidé à me bouleverser les idées saines ?

Depuis la petite gare, où j'étais seul à descendre, tout au long de cette route argileuse, il pleuvait, une pluie des marécages, qui joint d'un trait d'eau continu la boue des fondrières au brouillard du ciel.

Une bande de courlis criait méchamment presque au ras de la terre, et dans la demi-brume des étangs, les foulques naviguaient prétentieusement en escadrille marine.

Il y avait une vieille femme qui piquait un bout de chandelle, devant une statue, dans une niche riveraine.

— « Ma bonne petite mère, » dis-je, « suis-je sur le bon chemin, pour aller aux Cigognes ? Vous savez, la maison de campagne des Cigognes ? »

Elle ouvrit une bouche noire sur des gencives dures et trois dents de vieille cire.

— « Les Cigognes ! Mon Dieu ! Mais oui... Mais les Cigognes ! »

Après un salut rapide, je filai ; la bonne petite mère sentait vilainement le suint de son étable ; mais je l'entendis crier : « Il va aux Cigognes ! Il va aux Cigognes ! »

D'une masure qui ressemblait à un dos de tortue, trois vieux sortirent pour me regarder avec des yeux fous.

Sous mes pas, la boue borborygmait comme une chair foulée.

Et voici que tout à coup les Cigognes étaient devant moi, dans toute la hargneuse méfiance de leurs volets clos, de leurs grilles corrodées, de leurs girouettes martyres.

La maison maudite se recroquevillait comme une naine menacée, dans l'horreur de son intérieur hanté. Le ciel lavé, d'un vert vénéneux, lui faisait une hagarde auréole lunaire... »

J'écoutais, friand de mystère et d'inconnu.

Je savais pourtant qu'il mentait — Dürer, l'idiot — qu'il n'avait pas même la royale excuse de sortir cette aventure de son imagination.

Il l'avait pêchée dans quelque publication de rebut, débitant en tranches la littérature fuligineuse d'Anna Radcliffe et de ses sombres confrères.

Seulement, il mettait cela à neuf comme les teinturiers allemands — avec d'assez riches anilines modernes. Il accrochait élégamment une lampe de cinq cents bougies dans un manoir en ruines où chuissaient des nocturnes pâles.

Dans une chambre ardente de basse-fosse, il installait le cagoulard inquisiteur, dans un fauteuil club du dernier modèle.

Pour que l'étudiante l'entourât de la muette extase de ses beaux yeux, il se serait vanté d'avoir étranglé un bookmaker ou un marchand de bétail.

L'histoire des Cigognes s'étant achevée sur une fuite à travers des landes en friche, ponctuée par des coups de revolver sur des ombres volantes, il fit apporter des cigares blonds de Hambourg.

Il avait un art profond de préluder à un récit, ou de le couper aux endroits palpitants par des artifices de fumeur.

— « Tu te rappelles Crabb, » dit-il, « du moins de nom — il était correspondant à l'*Empress*, au moment où Steevens, le chef de l'informa-

tion, devint fou. — Il reçut de celui-ci la mission d'aller « faire un papier » sur l'enfer. »

Crabb partit et revint au bout de deux ans — méconnaissable, un masque de Gorgone sur la face — il prétendait avoir accompli sa mission.

Mais Steevens était alors dans un sanatorium confortable et non dans un fétide bureau de rédaction. Crabb alla lui rendre visite, et il paraît qu'il trouva l'établissement si fort à son goût, qu'il n'en sortit plus.

L'article de Crabb sur le monde des ténèbres infinies ne parut jamais.

— « Ça, » dis-je, « c'est le côté humoristique de l'épouvante, il n'y a rien de plus amusant qu'un fou, n'est-il pas vrai ? »

Dürer daigna rire.

Et ce fut sur ce rire, et la stupide parole qu'il lança, qu'il perdit tout le bénéfice galant de ses causeries.

— « Je voudrais bien, » gasconna-t-il — et jamais il ne parut plus idiot qu'à ce moment — « je voudrais bien recevoir la mission d'interviewer la haute pègre de l'enfer ! »

Une cuillère tinta rageusement sur le sol, et soudain nous eûmes tous les deux une stupeur.

L'étudiante s'était levée et, rapprochée de nous, elle fixait Dürer d'un regard sombre.

— « Monsieur, » dit-elle, « vous mériteriez qu'on vous dise : *Chiche !* »

La porte claqua énergiquement sur son départ.

— « En langage de lycée, cela signifie, » dis-je, goguenard, « que tu mériterais qu'on te prenne au mot. »

Le journaliste était vraiment désemparé.

— « Je ne sais pas, » murmura-t-il, « ce qui a provoqué une telle sortie chez elle ; elle écoutait si gentiment. »

Une joie féroce m'envahissait doucement le cœur.

— « Tu as raconté des pages de roman — et encore quel roman ! — et aussi longtemps que tu n'as pas tourné l'invraisemblable en ridicule, l'exquise enfant a semblé te croire, et pour cette unique fois que le bon sens parle par ta bouche en se moquant du diable, elle se révolte ! »

Nous sortîmes ; c'était l'heure douce où les réverbères s'allument.

— « Je ne puis tout de même pas inventer l'enfer pour elle, » grommela-t-il.

***

C'est alors que nous fûmes tout à coup devant l'abracadabrant, devant l'incohérence dans la marche logique des choses.

Nous étions dans une étroite rue de la vieille ville ; une rue de pignons sombres où toutes les vies se réfugiaient dans de lointaines cuisines donnant sur des courettes moussues. En face de nous, il y avait une petite maison proprette et rose, à volets vert tendre ; devant sa claire fenêtre une minuscule figure de vieillard ratatinée comme un poing de lessiveuse, lisait un livre aux pages grumeleuses. Dürer eut soudain un geste singu-

lier, comme s'il voulait s'agripper à mon bras, puis d'un bond, il fut devant la porte de la maison, qui s'ouvrit et se ferma presque aussitôt, après que Dürer eut été comme happé.

Je restais seul, immobile, stupide.

Le petit vieillard continuait à lire, puis je vis au bout de quelques temps qu'il n'y avait pas de bonhomme là, mais un pan de vieille draperie en toile de Jouy.

Je me mis follement à courir.

***

Cela avait été rapide, terrible.

Notre intelligence demande à tout événement un prélude. Elle a horreur de l'immédiat, elle use les trois quarts de ses forces à tâcher de prévoir, elle veut arriver à toute chose en pente douce.

Je me doutais que des forces inconnues venaient d'être mises en branle ; pourtant, au lieu de ressentir de l'effroi, je ne m'en sentais que choqué, comme d'un manque de convenances mondaines.

Dürer ne revint pas au « *Sanglier Furieux* ».

On ne le revit plus.

On s'en inquiéta peu, du reste.

C'était un idiot.

Ensuite, deux ou trois de ses confrères prétendirent l'avoir vu à Paris. Moi, je ne dis rien. Au fond, pourquoi aurais-je cessé de me taire ? Et qu'avais-je donc à dire ?

Dürer était un idiot, dis-je, un idiot intégral.

Mais j'évitais l'antique ruelle, où du reste je n'avais rien à faire.

Deux mois plus tard, j'eus un rêve angoissant, douloureux. Trois nuits consécutives, je le refis, identique :

Dürer, affolé, fuyait devant des clartés dont mes yeux supportaient mal l'éclat singulier.

Il me regardait d'une façon désespérée en criant d'une voix pleurarde :

— « C'est ta faute ! C'est ta faute ! »

Je tâchais de lui expliquer que je n'admettais pas qu'on mangeât des tomates à la mayonnaise en ma présence. Je bredouillais et je finissais par dire que toute cette histoire était digne d'un idiot comme lui ; mais il ne cessait de crier que c'était ma faute, ma faute.

Puis tout à coup, une chose mal définie, une sorte de main difforme, mais gigantesque, jaillissait d'une masse hideuse surgie d'entre les lueurs et écrasait Dürer.

Cette masse attirait mes regards, et m'inspirait une peur indescriptible ; je sentais en elle une entité abominable, blottie parmi ces flammes spectrales.

La troisième nuit, elle prit une forme tellement épouvantable que je m'éveillai en criant.

Mais à mon cri, un autre répondit, une plainte macabre qui bruissait dans l'ombre.

— « C'est ta faute ! C'est ta faute ! »

— « Dürer, » criai-je, « Dürer ! »

Au même moment, un coup énorme ébranla toute la maison. Le lendemain, je constatai que portes et fenêtres ne s'ouvraient qu'au prix de mille difficultés, coincées mystérieusement. Le charpentier que je fis venir était un homme qui avait vécu quelque temps à Buenos-Ayres.

— « C'est fort drôle, » dit-il, « c'est comme cela que se comportent les portes et les fenêtres des maisons en Amérique du Sud après un tremblement de terre. Du moins de celles qui sont encore debout ! »

Je me décidai à passer par la fameuse ruelle.

La petite maison rose et verte était à vendre.



Le propriétaire était mort. Un cheval emballé, passant en furie par la ruelle, le cueillit au pas de sa porte et le laissa par terre, le crâne brisé.

Un notaire de campagne, homme avare de paroles, était son légataire universel.

Je lui achetai à un prix fort raisonnable la maison avec tout ce qu'elle contenait, y compris un perroquet. Tout ce que j'appris du tabellion morose, fut que le défunt s'appelait Muus et le perroquet Chandernagor.



Je vais vous dire, avant tout, que je ne trouvai rien dans cette maisonnette, rien.

Je pourrais allonger mon histoire en faisant une description fidèle de ma nouvelle propriété. Je ne le ferai pas, cela n'ayant aucune importance.

Les meubles étaient confortables, banals, il y avait de beaux cristaux d'un ton passé, une horloge de Nuremberg ravissante, de bons fauteuils, un jardin exigu où deux vieux poiriers achevaient une vie malingre.

Si je vous servais, au lieu d'une histoire vraie, un récit imaginaire, je pourrais tirer brillamment parti du perroquet, et en faire une sorte de bête damnée incarnant la pâle personnalité du journaliste Dürer, cet idiot de Dürer, ou l'âme ténébreuse de Muus.

Hélas, c'était un animal stupide, sale et vorace, ayant pour tout répertoire un mot javanais : « *Sjambok* » qui signifie, je crois, fouet, et quelques hurlements inarticulés.

Comme la demeure ne me déplaisait pas, je l'habitai, et j'y vécus quelques semaines dans la plus absolue absence de cauchemars et d'énigmes.

Dès les premiers jours, j'avais cessé d'interroger mes voisins sur le compte de mon prédécesseur. Ils ne gardaient en leur mémoire que l'ima-

ge d'un petit homme taciturne et sauvage, rétif à toute avance, et qui n'achetait rien dans le quartier. Cette inimitié rejaillit un peu sur moi, et en général on me témoignait, ou de la froideur, ou de l'indifférence. Peut-être qu'à la longue j'aurais eu confiance en cette maison, mais je sentais que ce calme n'était qu'apparent. Elle avait son secret — je le sentais, comme tout homme sent une présence qui guette, qui attend son heure. Elle faisait des feintes.

En vain, je guettai moi-même l'immobilité des choses. Car je vous assure que par un trou de serrure, par une fente, j'ai espionné des chambres vides de toute présence vivante ; j'ai observé avec défiance des objets sans vie, comme des armoires, et des chaises.

Mais elles se méfiaient, elles aussi ; les choses, complices du reste ; communiquant entre elles par des voies mystérieuses que nous ignorons, mais dont obscurément, nous nous doutons.

N'avez-vous jamais été frappé, en certains moments, de l'attitude hostile d'un meuble, familier et inerte en d'autres ?

C'est une constatation que tout le monde a pu faire.

Ah ! s'il vous tenait en cette minute, quel s u p p l i c e atroce vous subiriez !...

Le visage du mystère ne se montra pas.

Cela jusqu'au jour de l'orage.

***

Il vint du sud, apporté par une haleine de désert africain. Il envahit le ciel d'une telle ombre que toute la nue ne sembla plus qu'une immense menace brandie vers les hommes.

Il y eut dans la rue un bruit rapide, une danse xylophonée de sabots d'enfants, puis le staccato des portes fermées.

Dans l'air bleuté soudain, c o m m e un visage battu, montaient les grands donjons jaunes de la tempête.

Je vis la femme du bourrelier d'en face regarder ma maison avec un air d'effroi si saisissant que, sous un prétexte quelconque, je traversai la rue pour frapper à sa porte.

Mais elle n'ouvrit pas.

Les échos de mes coups roulèrent par de longs corridors, mais n'amenèrent personne à mon appel, et sur la porte, un bizarre dessin quadriflore commença un monstrueux rire silencieux.

— « C'est l'orage, » dis-je, « qui rend les gens peureux et bêtes. Cela du reste est ancestral. »

Aux âges jeunes, les premiers hommes gagnaient le couvert des bois ou les cavernes proches, aux premiers flamboiements violets du ciel, et leur peur se résolvait en d'immenses plaintes chantées.

Je répétai cette phrase pour mon édification personnelle et je me promis de la retenir.

Je remarquai alors que ma vie entière était jalonnée de paroles sœurs, comme de kairns sonores et vains, repérant les brisées d'un inutile voyage.

— « Tiens, » dis-je en rentrant, « qu'est-ce qu'il y a de changé ici ? »

Il n'y avait rien de changé. Je ne sais quoi, dans mon regard, interprétait autrement la forme des choses.

Dans la petite cour, les deux poiriers tremblaient de toutes leurs feuilles, comme de séniles couards.

— « Eux aussi, » dis-je. « Ah ! ah ! si je les abattais à coups de hache, ils se sauveraient, je crois, dans quelque maison d'en face et me fermeraient la porte au nez. »

Les nuages étaient devenus si lourds et si proches qu'ils semblaient être tassés à croupeton sur le faîte des murs ; l'un d'eux ressemblait férocement à un crâne troué de deux yeux de laiton liquide.

Dans la salle à manger, tout était rassurant, à part une huileuse lueur qui traînait sur toute chose, comme une fatale moisissure.

Chandernagor n'était qu'une touffe de plumes chamarrées, secouée d'un frisson d'onde inquiète où veillait le clou rouge de son œil.

La grosse horloge allemande faisait le relevé comptable des secondes, elle donnait aux choses, sujettes à la folie des ambiances, une leçon d'honnêteté mécanique, dont je lui savais gré.

— « Nagor ! Nagor ! » appelai-je.

Mais l'œil se ferma et seule la peur vibra encore, en unique vie, dans la bête captive.

— « Aux âges jeunes, » répétai-je, « les premiers hommes... » comme si je voulais excuser l'appréhension de l'oiseau et comme si j'attendais un assentiment de sa part.

« Et pourtant, » dis-je de nouveau, « il y a quelque chose de changé ici. »

Au-dessus du mur, le crâne de fumée était resté immobile, les nuées s'étaient figées, moulées sur l'infini.

Dans un buffet, un des hauts cristaux jaunes lança une note soudaine en appogiature à un fantastique unisson de silence.

Le silence !

Car brusquement l'horloge allemande s'était tue ; son bruit se trancha au couteau.

On aurait dit qu'un grand cœur fraternel, qui marchait au rythme du mien, venait de mourir.

La pulsation de l'atmosphère qu'était son tic-tac, s'était éteinte, une présence morte devait être là, près à me frôler, un cadavre invisible.

Je levai les yeux attristés sur la ronde et joviale face de l'horloge, mais je les détournai avec horreur.

C'était devenu une figure fantômale, vitreuse, fixant d'un regard halluciné et avide quelque chose que je ne pouvais voir.

Mais ce silence, cette immobilité, hurlaient à présent, gesticulaient, féroces, matérialisés sous des formes qui me semblaient devenir tangibles.

Ah ! Ah ! tu as voulu connaître le mystère de la petite maison rose et vert tendre.

Nous sommes là, les choses qu'on imagine inanimées, les choses aux âmes obscures et infernalement cruelles. Toi et tes frères, vous nous avez refusé des âmes ! Vous oubliez la joie méchante avec laquelle les lourds meubles immobiles vous cognent dans l'ombre ; vous n'accusez que votre négligence, quand nos verres aigus vous tranchent les lèvres et que nos clous vous arrachent sournoisement les chairs, ou que les draperies vous soufflent des poussières corrosives au visage !

Nous voici rangés en spectateurs émerveillés. Qui attend-t-on pour commencer le spectacle rouge et noir du dernier supplice de cet homme ? Nous le savons bien, qui l'on attend !

Ainsi trépidait dans le silence, l'impatience de cette multitude immobile.

Je le sentais : le mystère était en marche, ses entraves venaient de tomber.

Pendant des semaines je l'avais cherché dans l'ombre des caves et des greniers, par les minuits ensanglantés des lueurs rôdeuses des chandelles et des lanternes sourdes. Il m'avait suivi, impuissant, rongé de mille fureurs muettes, heurtant ses ailes monstrueuses à une barrière occulte, infranchissable.

Et ce qui le libérait, c'était l'orage électrique qui allait éclater en vessie géante, gonflée de toutes les rages surhumaines. Là, encore, je tournai les yeux vers cette paille de bon sens qui flottait solitaire, sur l'océan de ma terreur.

— « C'est donc une cause naturelle... scienti... scientifique. »

Je ne sais plus si je balbutiai ces mots à haute voix ; je ne le crois pas. L'air épais ne devait plus conduire les molles vagues du son, car la porte... *la porte commençait à s'ouvrir, lente, silencieuse, sur des gonds baignés d'huile.*

Dans cette maison où j'étais seul, — seul — à cette minute où rien ne bougeait, dans ce silence qui ne permettait plus le bruit d'un souffle... une porte s'ouvrait seule, seule, oh ! affreusement seule !

Seigneur ! et je ne pouvais baisser les yeux ; j'étais condamné à voir entrer le mystère, l'épouvante visible — celle que le pitoyable fantôme de Dürer me clamait au sortir de mon rêve.

Déjà un pan du corridor se montrait — et sur la poignée extérieure de la porte...

Une chose innommable, une main géante parmi les géantes, ardente d'un immense feu intérieur, comme une odieuse fonte surchauffée, griffue au delà de l'abominable, et suivait...

Oh ! mon rêve !

Un tourbillon de flammes laiteuses, des montagnes qui s'effondrent, une chute dans le gouffre des gouffres, le long de parois-bouches qui hurlent, hurlent, hurlent.

***

La foudre venait de tomber sur la petite maison rose et vert tendre — la pulvérisant.

On me releva sous un amas de fines cendres, tout ce qui restait de la demeure.

***

Ceci est l'histoire d'un homme aveugle que j'ai rencontré plusieurs jours de suite, dans un parc public, vieillot et humide, d'Heidelberg, la très savante.

Il était accompagné d'une jeune femme au regard pensif et profond qui avait pour lui une sollicitude affectueuse et attendrie.



RAY BRADBURY

La mort et la vieille fille

Tout le monde reconnaît maintenant que Bradbury est un « véritable écrivain ». On ne sait pas trop ce que les critiques entendent par là. En tout cas, voici l'histoire humoristique qu'on raconte : lorsqu'on dit à Bradbury que l'on a lu ses premières nouvelles de science-fiction dans les petites revues populaires, il blêmit, sort son portefeuille et vous répond : « Combien pour vous taire ? »

Quoi qu'il en soit, si Bradbury est un écrivain, c'est un écrivain difficilement définissable, et nous ne nous chargerons pas de décrire à quel genre appartient la nouvelle que vous allez lire. (1)



BIEN loin dans la campagne, par-delà les bois, par-delà le vrai monde, habitait la Vieille Mam, et elle y habitait depuis quatre-vingt-dix années, porte bien verrouillée, n'ouvrant à personne, fût-ce au vent, à la pluie, sourde au tapotement d'un moineau ou au toc toc d'un petit garçon portant un plein seau d'écrevisses. Si vous grattiez à ses persiennes, elle criait à travers :

— « Va-t'en, Mort ! »

— « Je ne suis pas la Mort ! » pouviez-vous répondre. Mais elle continuait de crier :

— « Mort, je te connais, tu viens aujourd'hui sous la forme d'une jeune fille. Mais je vois tes os sous les taches de rousseur ! »

N'importe qui pouvait frapper.

— « Je te vois, Mort ! » s'écriait la Vieille Mam. « Sous la forme d'un rémouleur ! Mais la porte a trois serrures et deux barres. J'ai du papier attrape-mouches sur les fissures, de l'adhésif aux trous de serrures, des balais dans la cheminée, des toiles d'araignées dans les persiennes, et l'électricité est coupée, aussi tu ne pourras pas te faufiler par le courant ! Pas de téléphone pour m'appeler vers mon Destin à trois heures dans le noir du matin. Et j'ai les oreilles bourrées de coton pour ne pas entendre ta réponse à ce que je viens de dire. Aussi, Mort, va-t'en ! »

---

(1) Nouvelles du même auteur dans « Fiction » : **« L'arriéré »** (no 3), **« Tout l'été en un jour »** (no 26), **« Le désert d'étoiles »** (no 28), **« La longue attente » (no 33)**, **« Icare Montgolfier Wright »** (no 57), **« L'odeur de la salsepareille »** (no 90).

Il en était ainsi depuis que la ville existait. Les gens de ce monde par-delà le bois parlaient d'elle, et parfois des garçons ne croyant pas l'histoire lançaient de gros cailloux contre les tuiles du toit pour le plaisir d'entendre gémir la Vieille Mam :

— « Va-t-en ! Mort noire avec ton visage tout blanc ! »

Et l'on colportait que la Vieille Mam, avec une pareille tactique, vivrait éternellement. Après tout, la Mort ne pouvait entrer, n'est-ce pas ? Les vieux microbes de sa maison devaient depuis longtemps avoir abandonné le terrain et être allés dormir. Tous les nouveaux microbes courant par le pays avec des noms nouveaux tous les huit ou dix jours (à en croire les journaux) ne pourraient franchir les bouquets de mousse de rocher, de rue, de tabac noir, accrochés à sa porte.

— « Elle nous enterrera tous, » disait-on à la ville, là où passait le train.

— « Je les enterrerai tous, » disait la Vieille Mam, toute seule dans le noir, à faire ses réussites avec des cartes imprimées en braille.

Les choses en étaient là.



Des années passèrent sans qu'aucun visiteur se montrât, fût-ce garçon, fille, vagabond ou voyageur ; personne ne frappa à sa porte. Deux fois l'an, un commis d'épicerie venu du monde éloigné, âgé de soixante-dix années, venait déposer des paquets qui auraient pu être des graines pour les oiseaux ou des biscuits, mais contenaient presque certainement de brillantes boîtes d'acier avec des lions jaunes et des diables rouges coloriés sur les étiquettes vives, et se frayait un chemin pour repartir parmi le bric-à-brac houleux qui inondait la véranda. La nourriture pouvait rester là une semaine, cuite par le soleil, gelée par la lune : le temps de l'antisepsie. Puis, un matin, elle disparaissait.

La vie de la Vieille Mam consistait à attendre. Elle le faisait comme il fallait, les yeux clos et les mains jointes, les poils tremblant dans ses oreilles, écoutant, toujours prête.

Aussi ne fut-elle point surprise lorsque, le septième jour d'août en sa quatre-vingt-onzième année, un jeune homme au visage bronzé traversa le bois et s'arrêta devant chez elle.

Il portait un complet comme cette neige qui, dans le murmure de sa toile blanche, glisse d'un toit d'hiver pour se poser en plis sur la terre endormie. Il n'avait pas de voiture ; il avait fait un long chemin mais paraissait propre et dispos. Il ne portait pas de canne sur laquelle s'appuyer, ni de chapeau pour éviter les coups étourdissants du soleil. Il ne transpirait pas. Chose importante entre toutes, il ne portait qu'un seul objet, une grosse bouteille en forme d'amphore avec un liquide d'un vert brillant à l'intérieur. Fixant les profondeurs de cette couleur verte, il sentit qu'il était en face de la maison de la Vieille Mam, et leva les yeux.

Il ne toucha pas à sa porte. Il marcha lentement autour de la maison et laissa la Vieille Mam sentir sa présence.

Puis, avec les rayons X de ses yeux, il la laissa percevoir son regard assuré.

— « Oh ! » s'exclama la Vieille Mam, s'éveillant avec une miette de biscuit encore dans la bouche. « C'est toi ! Je sais sous quelle forme tu es venue, cette fois ! »

— « Laquelle ? »

— « Un jeune homme au visage comme un melon rose en été. Mais... tu n'as pas d'ombre ! Pourquoi cela ? Pourquoi ? »

— « Les hommes ont peur des ombres. Aussi ai-je laissé la mienne derrière, au-delà du bois. »

— « C'est ce que je vois, sans regarder. »

— « Oh ! » dit le jeune homme avec admiration. « Vous avez des Pouvoirs ! »

— « De Grands Pouvoirs... afin de te laisser dehors et de rester dedans ! »

Les lèvres du jeune homme remuèrent à peine.

— « Je ne prendrai même pas la peine de lutter avec vous. »

Mais elle l'entendit.

— « Tu perdrais, tu perdrais... »

— « Et j'aime gagner ! Aussi... je laisserai simplement cette bouteille sur votre perron. »

Il entendit les battements rapides de son cœur à travers les murs de la maison.

— « Attends ! Qu'y a-t-il dedans ? Tout ce qu'on laisse sur mon domaine. J'ai le droit de savoir ce que c'est ! »

— « Eh bien... » dit le jeune homme.

— « Vas-y ! »

— « Dans cette bouteille, » dit-il, « il y a le premier jour et la première nuit de votre dix-huitième année. »

— « Quoi, quoi, quoi ? »

— « Vous avez bien entendu. »

— « La nuit où j'ai eu dix-huit ans ?... Le jour ?... »

— « C'est cela. »

— « Dans une bouteille ? »

Il leva celle-ci à bout de bras et ses courbes et sa forme n'étaient pas sans rappeler celles d'une jeune femme. Elle saisit la lumière du monde et renvoya un éclair de chaleur et de feu vert comme les braises dans les yeux d'un tigre. Elle paraissait tantôt sereine, tantôt agitée et turbulente dans ses mains.

— « Je ne te crois pas ! » s'écria la Vieille Mam.

— « Je vais la laisser et partir, » dit le jeune homme. « Quand je serai parti, goûtez une cuillerée des pensées vertes de cette bouteille. Alors, vous saurez... »

— « C'est du poison ! »

— « Non. »

— « Tu le jures, sur l'honneur de ta mère ? »

— « Je n'ai pas de mère. »

— « Sur quoi jures-tu ? »

— « Sur moi-même. »

— « Ça me tuera, c'est ce que tu veux ! »

— « Cela vous tirera d'entre les morts. »

— « Je ne suis pas morte ! »

Le jeune homme sourit à la maison.

— « Ne l'êtes-vous pas ? » dit-il.

— « Attends ! Laisse-moi me poser la question : est-tu morte ? L'es-tu *vraiment* ? Ou seulement *presque*, depuis tant d'années ?... »

— « Le jour et la nuit où vous avez eu dix-huit ans... » dit le jeune homme. « Réfléchissez. »

— « C'est si lointain ! »

Quelque chose bougea comme une souris près d'une fenêtre à taille de cercueil.

— « Ceci le ressuscitera. »

Il laissa les flots du soleil traverser l'élixir qui rutilait comme la sève pressée de mille brins d'herbe verts en été. Il paraissait chaud et calme comme un soleil vert, il paraissait déchaîné comme le vent sur la mer.

— « Ce fut une bonne journée dans une bonne année de votre vie. »

— « Une bonne année... » murmura-t-elle de sa cachette.

— « Une grande année. Alors il y avait de la saveur dans votre vie. Rien qu'une lampée, et vous en reconnaîtrez le goût... Pourquoi ne pas essayer, hein ? »

Il tendit la bouteille plus haut et plus en avant et ce fut soudain un télescope qui, lorsqu'on y regardait de chaque extrémité, se réglait sur une époque d'une année disparue depuis longtemps. Une époque verte et jaune fort semblable à ce même midi où le jeune homme faisait l'offrande du passé comme d'un verre brûlant entre ses doigts sereins. Il inclina le flacon brillant et un papillon de lumière chauffée à blanc voleta contre les persiennes, les montant et les descendant comme des touches grises de piano, sans bruit. Aisément, comme en une hypnose, les ailes brûlantes franchirent en voltigeant les fentes des persiennes pour saisir une lèvre, un nez, un œil, dans l'équilibre de l'attente. L'œil se déroba vivement, puis curieux, se ralluma au rayon de lumière. Maintenant, ayant attrapé ce qu'il voulait attraper, le jeune homme immobilisa le reflet en forme de papillon, moins la respiration de ses ailes de feu, de sorte que le feu vert de ce jour si lointain se déversa par les persiennes non seulement de la très vieille maison, mais aussi de la très vieille femme. Il l'entendit exhaler une surprise étouffée, un émerveillement réprimé.

— « Non, non, tu ne peux pas me leurrer ! » On aurait dit quelqu'un parlant du fond de l'eau, essayant de ne pas se noyer dans une paresseuse marée. « Toi ! Revenir habillé de cette chair ! Mettre ce masque que je ne puis tout à fait voir ! Parler avec cette voix qui me revient de quelque autre année. La voix de qui ? Peu m'importe ! Mon oui-ja (1) ici sur mes genoux indique qui tu es et ce que tu vends... »

(1) Tableau utilisé dans les séances de spiritisme, sur lequel une aiguille se déplace devant un alphabet pour composer un message (N. d. T.)

— « Je ne vends que ces vingt-quatre heures de vie et de jeunesse. »

— « Tu vends quelque chose d'autre ! »

— « Non, ce que je *suis,* je ne peux pas le vendre. »

— « Si je sors, tu m'empoigneras et tu me pousseras à deux mètres sous terre. Je t'ai bernée, différée, pendant des années. Maintenant tu reviens pleurnicher avec de nouveaux plans, dont aucun ne marchera ! »

— « Si tu franchissais la porte, je ne ferais que t'embrasser la main, demoiselle. »

— « Ne me donne pas ce nom qui n'est pas le mien ! »

— « Je te donne le nom qui pourrait être le tien d'ici une heure. »

— « D'ici une heure... » murmura-t-elle à elle-même.

— « Combien de temps depuis qu'on t'a escortée dans ce bois ? »

— « Quelque autre guerre, ou quelque autre paix, » dit-elle. « Je ne peux pas voir. L'eau est trouble. »

— « Demoiselle, » dit-il, « c'est un beau jour d'été. Il y a une tapisserie d'abeilles d'or, tantôt un dessin, tantôt l'autre, dans la grande nef verte des arbres. Le miel, dans un chêne creux, coule tel une rivière de feu. Rejette tes chaussures, tu peux écraser la menthe sauvage en t'y enfonçant. Des fleurs sauvages, comme des nuages de papillons jaunes, s'étendent dans la vallée. L'air sous ces arbres est comme l'eau d'un puits, profonde, fraîche et claire, que tu bois par le nez. Un jour d'été, jeune comme la jeunesse !... »

— « Mais je suis vieille, vieille comme la vieillesse... »

— « Pas si tu veux bien m'écouter ! Voici dans son détail le marché, l'affaire, la vente : une transaction entre toi, moi, et le temps du mois d'août ! »

— « Une affaire ? De quel genre ? Qu'est-ce que j'obtiens pour mon placement ? »

— « Vingt-quatre heures de l'été, longues et douces, commençant maintenant. Lorsque nous aurons couru à travers ces bois, cueilli les baies et mangé le miel, nous poursuivrons jusqu'au village et nous achèterons la plus belle robe d'été blanche et fine comme une toile d'araignée et nous t'enlèverons sur le train.

— « Le train ? »

— « Le train pour la ville, à une heure de là, où nous dînerons et danserons toute la nuit. Je t'achèterai deux paires de chaussures, tu en auras besoin, car tu en useras une. »

— « Mes os, je ne peux pas bouger... »

— « Tu courras plutôt que tu ne marcheras, tu danseras plutôt que tu ne courras. Nous regarderons la roue des étoiles tourner dans le ciel et faire monter le soleil flamboyant. Nous égrènerons des traces de pas sur le rivage du lac à l'aube. Nous mangerons le plus copieux petit déjeuner de l'histoire et nous nous étendrons sur le sable comme deux pâtés se chauffant à midi. Plus tard, dans la journée, une boîte de bonbons de deux kilos sur les genoux, nous reprendrons le train en riant, couverts des confettis de la poinçonneuse du contrôleur, bleus, verts, oranges, comme si nous étions mariés ! Et nous traverserons le village à pied sans voir

âme qui vive, et nous reviendrons en flânant dans le bois parfumé de crépuscule pour rentrer chez toi... »

Silence.

— « C'est déjà fini, » murmura sa voix. « Et cela n'a pas commencé... »

Puis :

« Pourquoi fais-tu cela ? Qu'y trouves-tu pour toi ? »

Le jeune homme sourit tendrement.

— « Mais, jeune fille, je veux faire l'amour avec toi. »

Elle suffoqua.

— « Je n'ai jamais été avec aucun homme... »

— « Tu es... vierge ? »

— « Et j'en suis fière ! »

Le jeune homme soupira, hochant la tête.

— « Ainsi c'est vrai... tu es, tu es vraiment vierge... »

N'entendant rien, en retour, il prêta l'oreille.

Doucement, comme si une valve secrète avait été ouverte avec peine et qu'une ancienne source longtemps tarie s'était remise à couler goutte à goutte, la vieille femme se mit à pleurer.

— « Vieille Mam, pourquoi pleures-tu ? »

— « Je ne sais pas, » gémit-elle.

Ses pleurs s'arrêtèrent enfin et il l'entendit se balancer dans son fauteuil, faisant un rythme de berceau pour se calmer.

— « Vieille Mam, » murmura-t-il.

— « Ne m'appelle pas ainsi ! »

— « Très bien, » dit-il. « Clarinda. »

— « Comment savais-tu mon nom ? Nul ne le connaît ! »

— « Clarinda, pourquoi t'es-tu cachée dans cette maison, il y a si longtemps ? »

— « Je ne m'en souviens plus... Oui... J'avais peur. »

— « Peur ? »

— « C'est étrange. La moitié de mes années, peur de la vie. L'autre moitié, peur de la mort. Toujours une peur quelconque. Mais toi, maintenant, dis-moi la vérité. Quand mes vingt-quatre heures seront terminées, quand nous aurons marché près du lac et pris le train pour rentrer et regagné ma maison à travers bois, tu voudras... tu veux... »

Il la força à le dire.

« ...*coucher* avec moi ? » murmura-t-elle.

— « Pendant dix mille millions d'années, » dit-il.

— « Ah ! » Sa voix s'était assourdie. « Cela fait bien long... »

Il hocha la tête.

— « Bien long, » répéta-t-elle. « Quel genre de marché est-ce là, jeune homme ? Tu me donnes vingt-quatre heures où j'aurai de nouveau dix-huit ans et je te donne dix mille millions d'années de mon précieux temps. »

— « N'oublie pas que c'est mon temps aussi, » dit-il. « Je ne m'en irai plus jamais. »

— « Tu dormiras avec moi ? »

— « Oui. »

— « Ah ! Jeune homme, jeune homme. Ta voix... Si familière... »

— « Regarde. »

Il vit le trou de la serrure que l'on débouchait et l'œil de Clarinda qui le dévisageait. Il sourit aux tournesols dans le champ et au tournesol dans le ciel.

— « Je suis aveugle, presque aveugle, » s'écria-t-elle. « Mais serait-ce Willy Winchester là dehors ? »

Il ne dit rien.

« Mais, Willy, tu parais juste vingt-et-un ans, exactement ce que tu étais il y a soixante-dix ans. »

Il posa la bouteille près de la porte d'entrée et revint au milieu du champ de mauvaises herbes.

« Peux-tu... » Elle balbutiait. « Peux-tu me *changer* à ta ressemblance ? »

Il fit oui de la tête.

« Oh ! Willy, Willy, est-ce vraiment toi qui es là ? »

Elle attendit, regardant fixement à travers l'air de l'été l'endroit où il se tenait détendu et heureux, jeune avec ses cheveux et ses joues lançant des éclairs de soleil.

Une minute passa.

— « Eh bien ? » dit-il.

— « Attends !... » s'exclama-t-elle. « Laisse-moi réfléchir. »

Et là, à l'intérieur de la maison, il put la sentir qui laissait le flot des souvenirs envahir son esprit, comme le sable un sablier, ne s'entassant finalement que pour former de la poussière et des cendres. Il put entendre le vide de ces souvenirs brûler les parois de sa mémoire et se détacher un à un, l'un après l'autre, comme des feuilles.

Tout ce désert, pensait-il, et pas une oasis.

Elle trembla, percevant sa pensée.

— « Eh bien ? » dit-il de nouveau.

Finalement elle répondit.

— « Etrange, » murmura-t-elle. « Maintenant, tout d'un coup, vingt-quatre heures — une journée — en échange de dix mille millions d'années, cela me paraît bon et équitable. »

— « Ça l'est, Clarinda, » dit-il. « Oh ! oui, ça l'est. »

Les verrous glissèrent, les serrures se mirent à cliqueter, la porte grinça sur ses gonds. La main de Clarinda surgit brusquement, saisit la bouteille et disparut à l'intérieur.

Une minute passa.

Puis, comme des coups de fusil, on entendit une grêle de pas dans le couloir. La porte de derrière s'ouvrit en claquant. Au premier, les fenêtres s'ouvrirent à toute volée pendant que les persiennes venaient se fracasser dans l'herbe. Un instant plus tard le rez-de-chaussée où les persiennes explosèrent en bois d'allumage quand Clarinda voulut les écarter. Les fenêtres exhalèrent de la poussière.

Enfin, de la porte d'entrée violemment repoussée, la bouteille vide s'envola pour s'écraser contre un rocher.

Elle était sur la véranda, vive comme un oiseau. Le soleil l'éclairait en plein visage. Elle se tenait comme sur une scène, en un seul mouvement révélateur, surgie de l'ombre. Au bas des marches, elle avança la main pour saisir la sienne.

Un petit garçon sur la route en contrebas s'arrêta, le regard figé, et disparut à reculons, les yeux toujours grands ouverts.

— « Pourquoi m'a-t-il regardée ? » demanda-t-elle. « Est-ce que je suis belle ? »

— « Très belle. »

— « Je voudrais un miroir. »

— « Tu n'en n'as pas besoin. »

— « Est-ce que tout le monde en ville verra que je suis belle ? Ce n'est pas seulement moi qui l'imagine, ou toi qui fais semblant ? »

— « Tu *es* belle si tu te *sens* belle. »

— « Alors je suis belle. Est-ce que tous me feront danser ce soir, les hommes se disputeront-ils pour m'avoir ? »

— « Oui, tous sans exception. »

En descendant l'allée, dans le bruit des abeilles et le frémissement des feuilles, elle s'arrêta soudain et regarda le visage du jeune homme si semblable au soleil d'été.

— « Oh ! Willy, Willy, quand tout sera fini et que nous reviendrons ici, seras-tu gentil avec moi ? »

Il la regarda droit dans les yeux et lui toucha la joue de ses doigts.

— « Oui, » dit-il doucement. « Je serai gentil. »

— « Je te crois, » dit-elle. « Oh ! Willy, j'ai confiance en toi. »

En courant, ils disparurent au tournant du chemin, laissant une traînée dans l'air lumineux et abandonnant la maison, portes et fenêtres béantes pour que soleil et lumière y pénètrent, que les oiseaux viennent y faire leur nid et que les doux pétales des fleurs d'été, comme des pluies de mariage, volètent dans les chambres et viennent recouvrir comme un tapis le lit solitaire qui attendait la forme de leurs corps. La brise de l'été changea l'air dans les grands espaces de la maison et le parfum de l'Aube envahit tout, celui de la première heure après l'Aube, lorsque le monde était tout neuf et immuable et que les hommes ne devaient pas vieillir.

Quelque part, une course de lapins martela la forêt de ses battements de cœur accélérés.

Dans le lointain, un train siffla, et disparut vite, plus vite, dans la direction de la ville.

Traduit par Roland Celdran.
Titre original : Death and the maiden.



THOMAS OWEN

Père et fille

Cadet et compatriote de Jean Ray, Thomas Owen a développé, parallèlement à celui-ci, un talent que nous avons déjà maintes fois illustré. La comparaison entre eux est toujours instructive, car elle met en relief deux façons d'aborder le fantastique. Chez Owen, il y a toujours une sourdine ; il suggère plus qu'il ne montre, il reste en demi-teintes. Ray au contraire aime les effets spectaculaires, puissamment orchestrés, les grouillements de l'imagination. Le fantastique chez Ray est vécu ; il est, chez Owen, senti. Leur réunion dans le présent numéro permettra, une fois de plus, de les opposer l'un à l'autre.



« La chienne !... » grogna Fédor Schierwitz lorsque sa conviction fut faite.

Il écumait d'indignation et de dépit. Sa fille !... Impossible à présent d'en douter encore. Il savait que sa fille...

Peu importent les détails d'ailleurs. C'était bien assez triste ainsi, assez révoltant. Ah ! quelle boue ! Quelle pourriture !... Sa propre fille... Mariée à un brave garçon depuis moins de deux ans. Ah ! ça, elle allait bien voir ! Son vieux père lui ferait entendre raison.

Fédor Schierwitz serrait les dents. Une colère, une rage terrible montait en lui. Il avait des gifles au bout des mains.

Il partirait le soir même. Voyagerait toute la nuit. Serait chez elle au matin, juste à temps pour la tirer hors du lit, par les cheveux...



Le compartiment était gris, maussade, poussiéreux. Des boutons manquaient aux coussins matelassés et, à leur place, il restait un petit renfoncement garni d'un bout de ficelle, comme une petite herbe desséchée.

Le train était surchauffé. Cela sentait la vapeur et la rouille. Dans les tuyauteries, que l'on entendait bourdonner doucement, retentissaient parfois des petits coups précipités, puis d'autres espacés, plus graves.

Fédor Schierwitz, pour regarder au dehors, dut faire fondre du bout de son index le givre qui couvrait la vitre. Par un petit trou noir dans la

blancheur jaunâtre, il put voir la campagne qui défilait. Il avait neigé. Tout était blanc à perte de vue. La nuit était claire, cruellement froide, parcourue d'un vent que l'on n'entendait pas siffler, mais que l'on voyait courir au ras du sol soulevant parfois des tourbillons de poussière glacée.

Au loin parfois, un bouquet d'arbres ; ou la tache noire d'une pièce d'eau prise par le gel à ses bords seulement, mais ouverte encore en son milieu comme une plaie de la terre, lente à se cicatriser. Ou bien une petite ferme isolée, qui se déplaçait près de l'horizon, si pauvre, si tassée sous son toit de chaume, comme abandonnée, avec son verger clôturé et parfois une meule toute blanche comme une tente de toile.

Fédor Schierwitz releva la tête. Il y avait deux grands trous maintenant dans la blancheur de la vitre. Son front appuyé et, plus bas, son haleine en étaient cause. Il ressentit à l'os de l'arcade sourcilière, juste à l'endroit où il s'était appuyé, une douleur froide qui ne cessa que lorsqu'il se fut frictionné longuement.

Il était toujours seul et cela lui plaisait. Il pouvait mettre ses pieds sur la banquette d'en face. Il fumait sans discontinuer. Sur le plancher noir il y avait des bouts de cigarettes et des allumettes brûlées. Il évitait de penser au but de son voyage. Il regardait ses bottes neuves qui lui faisaient un peu mal à la bosse de l'orteil. Elles lui plaisaient. Avec ses gants de laine, il en tapota les bouts brillants pour en chasser un peu de poussière. Il regarda ses mains. Elles étaient sales, grises, ses ongles noirs. Il imagina la couleur de l'eau et de la mousse lorsqu'il les aurait bien savonnées. Le train sifflait, puis traversait une petite gare, sans ralentir. Deux ou trois lueurs rouges ou bleues faisaient un rapide signal passant à travers la vitre trouble. Puis c'était de nouveau la nuit, la campagne, la désolation de l'hiver.

Dans le compartiment voisin, l'enfant inconnu qui avait pleuré longuement avait dû s'assoupir enfin. Quelqu'un ronflait puissamment. Ce ne pouvait être le bébé. Son père peut-être.

Fédor Schierwitz s'attendrissait. Un tout petit enfant... Il aurait pu en tenir un aussi dans ses bras, si sa fille avait voulu... Si cette garce...

Il faisait de plus en plus chaud. Il se baissa et toucha du doigt la conduite de vapeur sous la banquette. C'était brûlant. Son doigt était tout noir de sale poussière grasse. Il l'essuya au coussin. La fatigue le gagnait. Les pouces repliés, il se frotta l o n g u e m e n t le coin des yeux. Sa tête s'appuya dans le rideau crasseux. Le bercement du train était complice. Quel singulier assoupissement, à mi-chemin entre la veille et le sommeil... Il se pencha en avant, dans le cône de lumière de la lampe, pour regarder sa montre dans son boîtier de mica. Il y voyait mal. Onze heures seulement. Il en avait pour trois heures encore avant d'arriver à Tversky où il prendrait le premier tortillard avant l'aube. Toujours ces petits coups dans le calorifère... Cette chaleur...

⁂

Avait-il dormi ? Rêvait-il ? Depuis tout un temps, il lui semblait qu'il

n'était plus seul dans son compartiment. Il devinait une présence, mais n'avait pas le courage d'ouvrir les yeux. Etait-ce un voyageur qui avait changé de place et s'était installé en face de lui sans le déranger ? Ou bien le contrôleur qui attendait son réveil, patiemment, pour réclamer son billet ?

Il n'aurait pu dire. Chose étrange, il n'avait guère envie de savoir. Il continua à simuler le sommeil, dans l'espoir d'y retomber. Quelque chose cependant l'en empêchait. C'était un souffle court, un halètement rapide, suivi parfois d'une sorte de bâillement plaintif et prolongé, comme un gémissement. Il eut la conviction qu'on cherchait à attirer discrètement son attention et, peu à peu, sa curiosité s'éveilla. Il commençait à être intrigué. Dans le compartiment voisin, le petit enfant se remit à geindre. Malgré le roulement monotone du train, on entendait par instant son miaulement nasal.

Fédor Schierwitz attendait toujours. Un grand silence s'était fait, soutenu seulement du bruit du convoi pressé, filant dans la nuit glacée.

Et tout à coup, il tendit l'oreille. En face de lui, quelqu'un se grattait. D'abord doucement, puis bientôt avec une frénésie irritante, dégoûtante. C'en était trop. Il ouvrit les yeux.

Il ne vit rien tout d'abord dans la clarté jaune et trouble, embuée de fumée de tabac. Mais quelque chose sur la banquette en face de lui remuait, se grattait avec acharnement, avec impudeur. C'était une bête. Un chien, qui s'apaisa soudain et tourna la tête pour le regarder.

Il était de taille moyenne, d'un pelage sombre avec une tache plus pâle, rousse autour des yeux et sur le museau. Il avait la gueule ouverte, et sa langue humide, souple, vibrante, pendait et frémissait à chaque coup de sa respiration. Même, on pouvait deviner, au bout, une goutte baveuse qui ne tombait jamais, car de temps en temps la langue tout entière était aspirée, séchée contre le palais, avant de ressortir, palpitante et mince, pareille à un bout de tissu rose.

L'animal lové en cercle se dressa brusquement sur ses pattes et Fédor Schierwitz eut un mouvement de recul. Sa tête heurta un bouton du coussin qui lui fit mal. Il se protégeait machinalement, les mains en avant, craintif. Il regrettait de ne point avoir à sa portée un bâton, une arme quelconque.

La bête dressée lui faisait face, mais ne paraissait point menaçante. Elle avait un regard fidèle et stupide, presque humain.

Il remarqua alors que c'était une chienne. Son ventre était mou et flasque, pendant et vide. Les tétins sortis y faisaient des aspérités noires, charnues et malpropres.

Une chienne... Il mesura tout à coup l'ignoble signification de ce mot, toute l'infamante, l'abjecte intention que l'on pouvait mettre dans cette insulte adressée à une femme.

Il pensa à sa fille qui... Non ! Cela lui levait le cœur, cela faisait bouillir son ressentiment... Dire cependant qu'il l'avait traitée de chienne bien souvent en pensée, depuis qu'il savait...

La bête avait cessé de le regarder. Tordue en deux elle se mordillait

à présent la peau mince au pli de la cuisse et du flanc. Sous l'effort ses pattes tremblaient. Elle avait le poil ras, impur, malodorant sans doute. Mais il ne percevait en réalité aucune odeur animale à cause de la fumée, de la vapeur, de cette chaleur empuantie qui lui bouchait le nez.

Soudain l'animal fut à terre et se mit à lui flairer les jambes, innocemment. Fédor Schierwitz n'aimait pas les bêtes. Il n'eut pas l'idée d'une caresse. Il bougonna, enfonça ses mains dans ses poches et se rencogna.

La chienne enjamba alors ses pieds et vint placer sa tête entre ses genoux, amitieuse et confiante.

— « Couché !... » grogna Fédor Schierwitz en déplaçant les jambes avec mauvaise humeur.

Elle voulut s'asseoir sur son pied droit et commença à se frotter l'arrière-train sur sa botte neuve. Elle fut repoussée. Elle recommença son manège. Fédor Schierwitz lui montra la porte et dit : « Ouste. » La chienne regarda, d'abord la porte, puis l'homme qui lui commandait de sortir et bâilla longuement en fermant les yeux. Elle avait une grande gueule rose et mauve, armée de crocs tout blancs, si longs.

Schierwitz se leva alors, la prit rudement par la peau du cou (elle n'avait pas de collier) et voulut la pousser hors du compartiment. Sa main poignait dans quelque chose d'élastique et de chaud, comme une dépouille trop large au fond de laquelle le corps se tassait pour échapper à l'emprise extérieure. La bête freinait de toutes ses pattes. Il la traîna lourdement jusqu'au couloir et l'y lâcha. Avant qu'il ait pu tirer la porte, plus rapide, la chienne lui fila entre les jambes et remonta d'un bond sur la banquette. Elle était toute frétillante, amusée du jeu ; sa queue remuait très vite.

Fédor Schierwitz perdit patience. Il saisit la bête par une oreille et la jeta brutalement à terre. Elle gronda, le mordit au mollet vivement, puis le regarda. On pouvait deviner à son attitude que ce premier geste agressif n'avait encore que la valeur d'un avertissement.

L'homme et la bête se mesuraient ainsi. La colère de Schierwitz grandissait et, avec elle, l'assurance de l'animal.

« J'aurais dû le battre tout de suite, » pensa l'homme. « Maintenant qu'il m'a mordu, il peut deviner que je le crains. Ayant essayé sa puissance sur moi, il me domine déjà. Je dois réagir s'il en est temps encore. »

Le pied de Schierwitz atteignit brutalement la chienne entre les pattes de devant, en plein poitrail, et la souleva véritablement, lui arrachant une plainte aiguë.

« J'ai eu tort, » pensa aussitôt Schierwitz effrayé de son geste haineux. Cette fois il va se fâcher vraiment. »

Mais la chienne était déjà sur lui, cherchant à happer ses mains, bondissant à sa gorge pour la déchirer. La haine désormais était entre eux et le goût de la mort.

Fédor Schierwitz se garait tant bien que mal, débordé par la souplesse furieuse de cet assaut soudain. Il put, d'un geste heureux, avant d'être atteint, immobiliser l'animal, le maintenant contre lui, la tête étroitement serrée sous son bras droit replié.

Ainsi était-il, momentanément au moins, à l'abri d'une morsure. La

chienne gigotait frénétiquement, essayait de se dégager, tirait en arrière de toutes ses forces. Fédor Schierwitz, pour ne pas la lâcher, fut obligé de se mettre à genoux sur le plancher souillé, parmi les bouts de cigarettes et les saletés.

Alors commença un combat âpre et silencieux. La bête tentait sans cesse de se dérober, soufflait un instant puis, bandant son effort, se repliait vers la droite, tirant de l'arrière-train pour écarter le bras qui lui écrasait la tête contre la hanche de son ennemi. Fédor Schierwitz sentait le danger et à plusieurs reprises, il ramena la chienne devant lui de la main gauche passée par-dessus son échine en la serrant au flanc. Il sentait ainsi, peau à peau, frémir et suer ce corps animal et battre ses écœurantes mamelles flasques de chair noire et ridée.

Il avait peur soudain de lâcher prise, de n'en point venir à bout. La bête, de la façon qu'il la tenait, ne faiblissait pas. Cela pouvait durer des heures et il n'arriverait pas à lui ôter le souffle. Sa prise était sans vigueur, trop molle.

En gesticulant, il perdit l'équilibre et s'adossa à la portière. Il entendit un bruit sec derrière lui et un paquet d'air froid lui tomba sur la nuque. Le cuir qui maintenait en place la vitre mobile avait lâché d'un seul coup et celle-ci venait de descendre brusquement comme une guillotine.

Le vent lui fit du bien, le rendit plus vigoureux. Plus rien maintenant ne le séparait de la nuit. Le train roulait en contre-bas et, sur la paroi rocheuse et noire, des taches rectangulaires de lumière jaune pâle se déplaçaient à toute vitesse, faisant sortir de l'ombre de petits buissons rabougris drôlement accrochés.

Le froid était suffocant. De la neige poudreuse l'aveuglait, fondait dans son cou, pénétrait dans ses oreilles. Il s'enfonçait la tête dans les épaules pour se protéger tant bien que mal. Mais cela affaiblissait singulièrement l'étreinte de son bras droit dont la chienne essayait toujours de dégager son cou.

Et soudain Fédor Schierwitz étouffa un cri. Il s'était senti mordu dans le gras du dos, un peu au-dessus des reins. Il redoubla d'efforts. Il devinait contre son veston la bête qui le mordait de côté, babines écrasées, à pleines molaires. Pour lui faire lâcher prise, de son poing gauche il lui bourra les côtes, le flanc, le ventre. Même il tenta de planter ses ongles, cruellement, à cette place nue, chaude et sensible, entre les cuisses. Rien n'y fit. Les mâchoires ne se desserrèrent pas, bien au contraire. Cela le faisait souffrir terriblement. C'était un pincement démesuré, comme celui d'une tenaille. Le froid aussi lui barrait la tête d'une douleur insupportable. Il faiblissait. Dans son cerveau une phrase dansait, comme dans les mauvais rêves, rythmée par le bruit des tampons : « Je... vais cé-der. Je... vais cé-der. Je... vais cé-der... »

Alors, à la dernière seconde, au moment où il sentait sous son bras droit glisser la tête du chien, étroite, amincie, insaisissable, filiforme, sa main gauche agrippa solidement les pattes de derrière. D'un sursaut furieux, il fut sur pied, tenant la chienne à bout de bras, comme une dépouille. La bête ne put se tordre à temps pour se dégager. Une main

rapide la poussait. Sa tête et ses pattes de devant passèrent par la fenêtre. Fédor Schierwitz dut fermer les yeux à cause de la poussière de givre. Une seconde, il hésita. Le temps de percevoir le grattement affolé des ongles à l'extérieur de la portière. Puis il lâcha...

Cela ne fit aucun bruit. Il mit aussitôt la tête dans le vent, mais ne put rien voir. Ses cheveux volaient. Ses oreilles lui paraissaient de verre. La campagne était à peine ondulée, blanche, si blanche, jusqu'au ciel d'encre bleue...

Le train ralentissait. Il croisa une rame de wagons de marchandises garée sur une voie à l'écart. On passait sur de sonores aiguillages sans qu'il en résultât de catastrophe. On arrivait à Tversky. Un fanal s'agitait sur le quai. Deux fenêtres seulement du bâtiment noir de la gare étaient éclairées. Quelques voyageurs descendirent.

Fédor Schierwitz était engourdi, la face gelée à la portière. Il regardait sans comprendre. Il devinait l'horloge sur la façade, mais n'aurait pu lire l'heure. Deux hommes poussaient une charrette à bras vers le fourgon en tête du convoi. Vide, elle tressautait bruyamment sur les pavés du quai. Un sémaphore claquait comme un fouet. On criait : « Tversky !... Tversky !... »

Alors soudain, il se rappela qu'il devait changer de train. Etait-il donc stupide !... Il s'affola, rassembla en hâte ses affaires, n'eut pas le temps d'enfiler sa touloupe au col de lièvre, la jeta sur son bras et descendit au tout dernier moment, avec sa valise de carton pâle, si légère, ficelée d'une corde verte.

⁂

Fédor Schierwitz demeura longtemps dans la petite auberge de la gare, à fumer et à boire. Malgré l'heure tardive, des hommes y entraient fréquemment en tapant des pieds, en s'ébrouant, en secouant leur bonnet de fourrure couvert de neige. La chaleur de la salle commune où ronflaient d'énormes bûches dans un grand poêle de céramique bleue, faisait fondre en une grande flaque noirâtre sur le carrelage, cette neige et ces paquets de glace détachés des bottes. Une servante rougeaude à la taille pleine, avec un petit bonnet blanc à rubans flottants, servait de l'alcool en silence. On le tirait d'un tonnelet derrière le comptoir pour en emplir des carafes pansues sans bouchon. Les consommateurs ne s'attardaient guère et restaient debout. C'étaient pour la plupart des charretiers de nuit qui convoyaient du bois à la scierie. Grands gaillards barbus, crasseux, vêtus de cuir, colletés de fourrure, qui buvaient d'un seul coup et suçaient leur moustache tombante. Ce devaient être des habitués, car ils ne payaient pas, se contentant avant de sortir de saluer d'un geste de leur long fouet enroulé. Il y avait aussi des employés de la gare, furtifs, les yeux gonflés de travailler à la mauvaise lumière, et de rares voyageurs les jambes entourées de bagages, les coudes à la table, attendant avec une grave résignation que se forme à l'aube le petit train à destination de Losk.

Un jeune couple se détachait dans la banalité du lot. La femme dormait renversée en arrière, le dos au mur, la bouche ouverte, son enfant

blotti entre ses bras sur sa poitrine. Près d'elle, un homme jeune à barbe blonde luttait contre le sommeil. Il ne savait que faire. Réveiller sa compagne pour lui prendre l'enfant des bras, ou continuer à les surveiller tous deux au risque de s'endormir à son tour ?

Il s'étira, compta rapidement ses bagages (une valise de paille, deux couvertures roulées, maintenues serrées par des courroies, et un grand paquet mal ficelé dans un papier brun), puis tendit son verre à l'aubergiste.

Ce devaient être les compagnons de voyage de Fédor Schierwitz et sans doute l'enfant qui avait pleuré si longtemps dans le train.

Aussi celui-ci s'approcha-t-il comme on le fait familièrement avec de vieux amis. Il salua l'inconnu et doucement, à voix très basse pour ne point troubler le sommeil de la mère et de l'enfant, il parla.

Le jeune homme l'écoutait en souriant et en hochant la tête. Il approuvait ou acquiesçait. Il se leva même. Il alla précautionneusement détacher le nourrisson des bras et du corps de la mère endormie qui ne tressaillit point. Peut-être à cet instant son rêve fut-il obscurci par une ombre. Mais rêvait-elle, cette simple femme ?

Fédor Schierwitz s'était assis à leur table, tout heureux. Il tendit avidement les mains lorsque le jeune père lui confia le petit enfant toujours endormi. Quelle joie pour le vieil homme que ce frêle bambin emmitouflé, sentant l'urine et le lait suri ! Il en était extasié, balbutiant, balourd. Il ne comprenait pas. Ce visage si rose, si tendre, sans une ride, confiant, bienheureux, ainsi tout près de lui. Il retenait son souffle de vieux fumeur par crainte de faner cette miraculeuse fleur de chair. Les lèvres surtout lui causaient une sorte d'effroi admiratif. Elles étaient si joliment dessinées. Et cette petite bulle transparente, sans cesse disparue et renaissante, qui fondait en salive luisante sur le menton rond...

Dire que ce gosse aurait pu être de son sang. Il aurait pu chercher alors sur ces traits encore imprécis la promesse d'une ressemblance. Le fils de sa fille...

Ses regrets, sa rancune, sa colère contre celle-ci grandirent brusquement en lui et vinrent battre ses tempes comme une mauvaise fièvre. Il se rappelait tout à coup le motif de son voyage, la rage indignée qui l'animait, le juste châtiment qu'il allait exercer.

Il rendit un peu brusquement, au père étonné, l'enfant qui s'éveilla en pleurant ; puis réclama à boire en frappant du poing sur la table...

Il était complètement ivre deux heures plus tard lorsqu'on le hissa péniblement dans le train.

***

Il l'était encore en débarquant à Losk. Mais le froid le dégrisa brusquement lorsqu'il se fut étalé sur le quai, le nez sur sa valise, de la neige plein les manches. Il connaissait le pays pour y être déjà venu et trouva sans hésiter le chemin qui conduisait au hameau.

Longtemps, il marcha, ressassant sa colère, choisissant avec soin les mots dont il cinglerait tantôt sa fille indigne. A perte de vue, la campagne était blanche. Le jour se levait à peine, pâle et gris, mal détaché de

l'horizon. Le silence était poignant. Ses pieds faisaient régulièrement leur petit bruit de neige écrasée et contre sa jambe sa valise résonnait parfois. Dès qu'il s'arrêtait, il avait beau tendre l'oreille, c'était le néant désespérant qui lui donnait envie de pleurer comme un enfant perdu.

Enfin, entre deux vallonnements arides, il distingua le clocher bulbeux de la chapelle. Le hameau était proche. Là, habitait sa fille. Bientôt il aurait dépassé le carré de sapins noirs, épaissis depuis son dernier voyage. Il verrait la grosse ferme écrasée, le verger aux pommiers tordus, la potence du puits, la rue enfin et, tout au bout, la grande maison blanche, cossue, honorable, où son enfant avait introduit le déshonneur.

Mais diable, que faisait tout ce monde réuni là à une heure aussi matinale ? Tout le village semblait s'être donné rendez-vous devant l'habitation de sa fille. Il régnait dans cette foule une agitation insolite et silencieuse. Eclairant la scène, des lanternes tantôt basses, au bout des bras, tantôt levées à hauteur des yeux, mettaient un peu de lumière jaune déjà presque inutile à cette heure.

Fédor Schierwitz se mit à courir, angoissé. Que voulait-on donc à sa fille ? Pourquoi cette surprenante réunion devant la porte ? Cherchait-on à lui faire un mauvais parti ? Y avait-il eu un accident, un début d'incendie ?

Il croisa quelques groupes qui s'en revenaient déjà, silencieux, leur curiosité satisfaite, et n'osa les interroger. Il atteignit bientôt le dernier rang de ceux qui stationnaient encore en un demi-cercle compact et se faufila parmi eux.

Il put voir alors, dans la neige, sur le ventre, un cadavre.

Et à l'instant, avant même de s'être approché, il devina...

C'était sa fille, en robe de nuit, les jambes nues, raidie par le gel, ensanglantée.

Il voulut s'élancer, mais plusieurs mains le retinrent.

— « On attend le commissaire, » fit quelqu'un sèchement. « Personne ne peut y toucher. »

On ne l'avait pas reconnu et on parlait devant lui sans ménagement.

— « Un suicide, sans doute ? »

— « Non. J'y étais par hasard. En pleine nuit. J'ai tout vu. Elle est restée suspendue au rebord de la fenêtre, silencieuse, essayant désespérément de trouver un point d'appui où poser ses pieds nus. On aurait dit que là-haut quelqu'un d'invisible la tenait dans le vide, hésitant à la lâcher. »

— « Pauvre femme, » murmura Fédor Schierwitz la gorge serrée.

— « Une belle garce, oui ! » fit une commère en haussant les épaules. « Ce n'est pas une perte. »

— « Chienne comme pas une... » ajouta une autre.

Alors Fédor Schierwitz bondit en avant malgré ceux qui voulaient le retenir. Il s'abattit près du cadavre en criant d'une voix déchirante, d'un timbre suraigu :

— « C'est ma fille... Ma fille qui... »

Il la prenait dans ses bras, lourde, inerte, raide, faisant corps avec la

neige comme une pièce de bois. La chemise craquait sous ses doigts comme du papier épais. Il regardait autour de lui, quêtant un réconfort, une aide inutile. Il ne voyait que des visages fermés, impassibles.

Et soudain, de cette foule hostile, partit un éclat de rire terrible, grandissant, et des huées. Puis tout à coup des boules de neige furent lancées, toujours plus grosses, plus dures, plus brutales, qui l'atteignaient au visage, dans le cou, aux épaules. Il en venait de partout. Etait-ce lui qu'on visait, ou sa fille morte ?

Il se couvrit la face de ses bras ; puis, voyant les cheveux de sa fille secoués par les projectiles qui éclataient partout à la fois, il se coucha sur elle, éperdument, comme un amant, faisant de son corps frémissant un rempart à cette chair désormais innocente.



PIERRE VERSINS

La ville du ciel

Pierre Versins est un homme bizarre ainsi qu'entêté. Dans cette longue nouvelle (à notre avis l'une de ses meilleures œuvres), il a tenu, au cours du texte, à ne pas aller une seule fois *à la ligne ! Nous insistâmes en vain pour lui faire accepter un découpage normal par paragraphes, afin d'en rendre la lecture moins abrupte. Mais il refusa obstinément, prétextant que ce serait en dénaturer l'esprit. Et comme la qualité de son récit nous semblait décidément mériter la publication, nous finîmes par nous incliner.*

Voici donc — exceptionnellement sur deux colonnes pour éviter de trop vous y égarer — cette « Ville du ciel » *dont les méandres ne doivent pas vous dissimuler la beauté. Un bon conseil toutefois : prenez une bonne fois votre souffle avant d'y plonger...*



Je suis bien obligé de l'avouer, elle n'a jamais voulu de moi, de toute sa vigueur elle m'a repoussé, et par tous les moyens. J'ai d'abord cru à une suite de coïncidences, puis j'ai envisagé l'erreur, une erreur monstrueuse telle qu'il ne s'en présente que dans les cauchemars les plus horribles, qui eût fait de moi un réprouvé, un personnage répugnant, je n'ai du reste pas encore décidé que je ne suis pas un personnage répugnant, mais j'ai dû me rendre à l'évidence : elle me hait, et rien que ma présence la fait se rétracter, que dis-je ma présence ? mon approche seule, mon odeur peut-être, ou simplement ma vue. Je ne peux pas mieux exprimer le sentiment, la sensation qui doit s'emparer d'elle lorsque je suis là, cela doit ressembler à une idée de viol immonde, avec des images affreuses, ou quelque chose d'approchant. Sinon, rien ne s'expliquerait de son comportement. Ah ! pendant que j'y pense, noter que je ne suis pas laid si je ne suis pas beau, que je ne suis ni méchant ni mesquin si je n'ai pas la charité infuse, et que je porte des lunettes mais il y en a d'autres qui me ressemblent comme des frères, portent des lunettes, et qu'elle agrée alors qu'elle refuse tout contact avec moi. C'est inimaginable ! Il est probable que je ne comprendrai jamais la raison pour laquelle elle agit ainsi envers moi. Mais ces quelques pages permettront sans doute à un autre que moi d'y voir plus clair,

et c'est là mon seul but en alignant des mots car je ne peux pas admettre que ma situation soit unique au monde, et de connaître mon expérience enseignera peut-être à d'autres les écueils à éviter. Je ne compte rien cacher, j'espère atteindre à la sincérité totale sans tomber dans un masochisme adjacent. On ne peut même pas dire que je me serais mal comporté envers elle à telle époque de ma vie, car je la connaissais peu et d'emblée j'ai senti que je ne lui plaisais en aucune façon. J'ai été mis tout de suite à l'écart. D'autres probablement auraient rongé leur frein et se seraient accommodés tant bien que mal de cette position absurde. Moi, pas. Je ne suis pas de ces lâches qui acceptent toutes les avanies sans regimber. Je me suis défendu pied à pied, sans relâche, et si j'ai été vaincu c'est qu'elle a employé des moyens parfaitement déloyaux contre moi, de ces moyens que la morale réprouve mais qui font glousser d'aise la populace qui n'aime rien tant que voir un homme à terre, se débattant contre une attaque fourbe. Un homme à terre, impuissant et sans espoir, ligoté par l'horreur, voilà ce qu'elle a fait de moi. J'étais un homme comme il y en a beaucoup, placide sinon calme, joyeux sinon heureux, par moments du moins, à mon aise sinon riche, et maintenant je ne suis plus qu'une victime. Non. Je dois laisser à d'autres le soin de juger. Encore que je ne doute pas de leur verdict, s'ils sont honnêtes, je m'en voudrais de les influencer un tant soit peu. Je sais bien que le seul fait d'exposer les événements qui se sont succédé, l'ordre dans lequel je les dirai, le ton que j'emploierai pour les narrer, les gauchiront, sous-entendront un parti pris de ma part. Il ferait beau voir au reste que je pusse ainsi me détacher de moi au point d'être impartial, fataliste, impassible ! Il est bien évident que ce que je dirai sera teinté de ma rancœur et baigné de mon opinion sur ce qui s'est produit, mais je fais confiance à mes lecteurs pour rétablir, instinctivement ou par raisonnement, l'équilibre entre les faits eux-mêmes et mon interprétation d'eux, et en tirer une conclusion équitable. Il ne faut néanmoins pas me prendre pour un saint ou un martyr, je ne le suis pas. On peut le regretter, mais c'est ainsi. Donc, je suis arrivé à Lausanne au printemps 1954. J'y étais déjà venu de rares fois à de longs intervalles et j'aimais cette ville ambiguë, secrète Babylone d'un bon sens inaltérable. Et puis, il y avait le lac qu'on appelle tantôt Léman et tantôt lac de Genève, mais ce dernier terme fait plutôt bouillir les Lausannois qui ont un sens aigu de la propriété et que leur situation au sommet de ce croissant lacustre emplit d'un vague sentiment de plénitude et de confort. Nous étions descendus, ma femme et moi, quelque temps auparavant, pour chercher un appartement qui nous convînt et ne fût cependant pas ruineux. Annie optait pour le bas de la ville, audessous de la gare CFF, avec vue sur le lac si possible, mais mes rhumatismes m'incitèrent à choisir le haut, du côté du Signal, afin d'avoir de l'air en suffisance et pas trop d'humidité. Evidemment, pour quelqu'un qui ne tient pas à dépasser les cent-soixante francs par mois, ce ne fut pas à La Sallaz que nous trouvâmes mais de l'autre côté de Sauvabelin, et nous dûmes nous contenter d'un immeuble neuf assez triste, habité

surtout par de bruyants ouvriers nantis de progénitures nombreuses. Sur les dix-huit locataires, c'est bien simple, nous étions les seuls à n'être pas pourvus d'enfants. Non, ce n'est pas cela qui l'a fait me haïr, il y a autre chose. Ce serait trop mesquin de sa part. De plus, nous étions un peu éloignés d'elle, nous la surplombions en quelque sorte... Il me vient une idée, je la note en passant, quitte à la développer sur-le-champ ou à y revenir plus tard : fut-ce une manière de sentiment d'infériorité de sa part ? de se sentir dominée par moi ? Ah ! c'est absurde, ce que je dis là ! Je ne suis pas le seul dans ce cas et elle accepte bien les autres !... Je crois que j'aurai grand-peine à découvrir quelque chose que je ne partage pas avec les autres, une qualité strictement personnelle, qui serait la clef de cette situation odieuse. Car tout est bien dirigé contre moi, je suis le seul à m'attirer sa haine. Cette putain accueille tout le monde dans son lit, sauf moi. Là... là... les injures ne l'atteignent pas, ne la touchent même pas... Nous avons emménagé le premier mai ou le premier avril. Ce doit être le premier avril, car un premier mai, quoique ce pays soit bien bourgeois, nous n'aurions trouvé personne pour nous descendre les meubles de Villars, ou pour brancher le gaz et l'électricité. Et puis, je me rappelle à l'instant que des ouvriers travaillaient a l'érection d'un autre immeuble sis juste au-dessus du nôtre et qui... Que je suis bête ! Ce n'est ni le premier mai ni le premier avril puisque les baux, ici, commencent le vingt-quatre. Parce que les employés communaux sont payés le vingt-quatre de chaque mois. C'est ce qu'on m'a dit, je n'ai pas été vérifier. Ce que je sais, c'est que les instituteurs, dans le canton de Vaud, touchent leur traitement tous les vingt-quatre. Je le sais parce qu'à Villars, nous avions pour amie une régente, comme on dit ici, qui nous avançait toujours de quoi finir nos mois car ma pension n'arrivait que le deux ou le trois du Consulat. Et encore ! Elle avait souvent du retard, et dans ce cas, se plaindre, rouspéter ou menacer ne sert de rien. Le silence éternel des bureaucrates m'épouvante. Alors, c'est bien le vingt-quatre avril que nous sommes arrivés. Du moins, entre le vingt-quatre et le trente parce qu'à Villars les baux se terminent le trente. Oh ! c'est trop compliqué, si je me noie déjà dans des détails qui n'ont rien à voir avec l'affaire, je n'en finirai jamais. Et j'ai hâte d'aller me coucher ou me pendre, je ne sais pas bien encore, je n'ai pris aucune décision définitive à ce sujet. Il me faudra forcément acheter une corde, et quand je dis acheter !... mais c'est bien le moins que je puisse faire puisque je n'en ai pas d'assez solide ici, j'ai fouillé dans la boîte aux ficelles. Au début, il a fait beau, un mois de mai d é l i r a n t d'enthousiasme, une floraison presque insoutenable et, par-dessus, le bleu d'un ciel accablant. Je sais à présent ce qui se tramait, mais j'ignorais alors. Occupé à déballer et à ranger, je ne suis presque pas sorti, ou seulement pour des courses urgentes. On n'imagine pas tout ce qui peut manquer dans un logement neuf. Les rideaux ne vont jamais exactement, il faut faire l'emplette de chevilles Boll, de vis, de clous, il y a un robinet qui fuit si ce n'est un radiateur, les ampoules sont toujours trop faibles,

bref, beaucoup de tracas et de soucis accumulés en peu de temps. Alors qu'il serait si simple d'étaler cela sur des années. Ce qui fait que je n'ai pu m'apercevoir de rien. Je peux, d'ailleurs, affirmer sans mentir que de tout le mois de mai je ne l'ai pas vue. Me croira-t-on si j'ajoute qu'il me suffisait de sentir sa présence, de savoir qu'elle était là, très proche, et que j'aurais bientôt loisir de l'aborder ? Tenez, c'est un peu comme lorsqu'on fait la connaissance d'une jeune fille, sans oser encore lui adresser la parole. On la rencontre par exemple régulièrement dans le trolleybus, en allant au travail le matin, on fait un bout de chemin ensemble et puis on se sépare pour la journée ou la demi-journée. Et on se retrouve au retour. C'est déjà un lien, cela, n'est-il pas vrai ? Subtil, j'en conviens aisément, susceptible d'être anéanti par le moindre contretemps, mais un lien tout de même. Un jour, on échange un sourire contre un sourire, puis deux ou trois mots contre un, et bientôt on se découvre amis sans qu'aucune gradation ait été perceptible, et on s'assied tous les deux sur la même banquette dont les gens, comme par hasard, vous laissent la libre disposition. Et puis, les mains se frôlent naturellement et enfin s'associent durant tout le trajet, s'exprimant mieux qu'on ne parvient à s'expliquer par le langage. Amis, oui, je sais, vous me direz qu'entre un jeune homme et une jeune fille l'amitié, ça porte un autre nom. Je ne prétendrai nullement le contraire. Eh bien, c'était pareil entre elle et moi, sauf que, bien sûr, nous ne nous parlerions jamais et ne nous souririons pas. Du moins, si je lui souriais et si je lui parlais, je savais qu'elle ne me répondrait pas avec des mots ou un sourire. Je savais parfaitement à quoi je m'engageais mais cela ne me gênait pas le moins du monde. Une ville a tant d'autres façons de se manifester, d'insinuer son refus ou son acquiescement, d'environner de sa présence chaude ou d'expulser ! Allons, je ne gémirai pas, pas encore. A de petits détails pourtant, je voyais déjà, en mai donc, que le contact serait plus difficile à établir que je n'avais prévu. Comment faire sentir cela ? Je n'ai pas d'anecdote précise à évoquer, c'était un ensemble de faits bénins, d'événements discrets. La révolte était loin de gronder. Tout juste si un cœur aussi averti que le mien pouvait se rendre compte que tout ne tournait pas rond. Oui, d'abord il y a eu l'épisode des ponts. Il y a trois ponts, à Lausanne, le Grand-Pont, le pont Chauderon et le pont Bessière. Il le fallait bien pour réunir les deux parties de cette ville qu'un ravin profond coupe précisément en deux. Mais il ne coule pas d'eau sous ces ponts, ou s'il y en a, des travaux ont dû la rendre souterraine car je ne l'ai jamais vue. Et encore, non, ces ponts ne sont venus qu'en juin ou en juillet. Mais c'est le premier point précis que je me rappelle maintenant. Ça ne fait rien, je vais parler des ponts, peut-être me souviendrai-je en chemin d'une chose antérieure. Les ponts, donc. Quand on arrive dans une ville, il faut se familiariser avec sa topographie. C'est même curieux parce que c'est le contraire de ce qui se produit avec une femme. Si vous demandiez à une femme de se dénuder entièrement sous vos yeux avant de l'avoir entourée du moin-

dre brin de cour, à moins d'être médecin vous-même ou qu'elle ne soit catin, bien entendu, j'ai l'impression que vous vous feriez plutôt mal recevoir et traiter au moins de malotru ! Tandis que pour une ville c'est exactement... Voyons, voyons, il me semble... Aurais-je eu tort ? Peut-être convient-il de traiter une ville tout comme une femme ? Mais non, j'ai bien lu quelque part que pour connaître une ville il faut l'arpenter dans tous les sens avant d'essayer de l'approcher vraiment. Tout le contraire d'une femme. J'ai donc bien agi ? Je ne sais pas, je ne sais plus, il vaut mieux continuer et récapituler après, tout à la fin. Les ponts. Je connaissais le Grand-Pont, qui va de la place Saint-François à la tour Bel-Air. C'est là, juste à l'entrée, que se situe mon libraire préféré et chaque fois que je descendais de Villars, du temps que j'habitais Villars, je ne manquais jamais de visiter les occasions de mon libraire et mon libraire par la même occasion... Oh ! je jure que je ne l'ai pas fait exprès, je le... Je connaissais aussi le pont Chauderon parce que... je ne sais plus pourquoi mais il n'importe. Toujours est-il que je le connaissais. Tandis que j'avais entendu parler du pont Bessière sans jamais l'avoir franchi. Un jour, au hasard d'une conversation, je demandai à ma femme qui a pratiqué Lausanne plus que moi où se situait ce fameux pont. Elle me répondit, sans y attacher d'importance, j'en suis certain, que mon dentiste tenant cabinet à Caroline, lorsque je passais par le Château pour m'y rendre, je devais le traverser, ce pont Bessière, à moins de m'appliquer par vice à un long détour inutile. Et c'était vrai. Je remarquai même, dans mes souvenirs étalés sur-le-champ pour vérification, la plaque, que j'avais traitée par le mépris mais qui s'était imprimée d'elle-même, dont l'image veux-je dire s'était imprimée d'elle-même dans ma mémoire, et sur laquelle on expose à la suite de quel conseil communal et à quelle date fut décidée l'érection de cet ouvrage d'art dont un certain monsieur Bessière avait doté la ville. Mais du pont lui-même, aucune trace dans ma tête ou dans mes pieds... Non, après tout, inutile de continuer à raconter cette histoire ridicule. Je sais que j'ai promis de dire tout, mais pas de dire forcément ce qui risquerait de traîner dans la boue la ville, car sa conduite fut ignominieuse et j'ai quand même encore un peu l'âme d'un chevalier. Il suffit de savoir que c'est par là que commença la révolte ouverte de la ville contre moi, mais je ne veux pas anticiper plus qu'il ne faut. On verra bien si on me suit jusqu'au bout. Il y a toujours des choses qu'il vaut mieux taire, ne serait-ce que par dignité et pour ne pas paraître accumuler à plaisir... Oui, plus tard, bonhomme, plus tard ! L'appartement prenait un aspect confortable et original du fait que je m'occupais, moi-même, de la décoration. Ainsi, j'aurais voulu peindre à même les murs des fresques, mais le propriétaire, comme n'eut aucune peine à m'en convaincre ma femme, aurait probablement vu cela d'un mauvais œil. Je m'en consolai en brossant hâtivement quelques tableaux assez bien réussis que je suspendis çà et là et qui égayèrent les larges surfaces unies en leur donnant du même coup une signification hardie. Ma peinture ne s'apparente que de

loin à celle qu'on subit dans les expositions et les musées, fussent-ils consacrés à l'art moderne. Elle est, comment dirai-je ? plus spéciale ? c'est cela, je le dirai, le mot est heureux, plus spéciale. Comme ce que j'écris, du reste, car j'écris, j'en fais même profession, sans en tirer de grands profits mais là n'est pas mon but. Je fis de mon bureau, qui était jusqu'alors en bois blanc, un meuble polychrome en l'enduisant de vernis vert, noir et jaune-orange. Des couleurs sans danger, mais les formes, par contre !... Alors, nous pouvions pendre la crémaillère. J'invitai quelques amis que nous avions, bien rares, à Lausanne et dans les environs, à venir admirer notre intérieur dont j'étais à juste titre fier. Au téléphone, déjà, qui est un instrument que j'exècre parce qu'il empêche tout contact réel entre deux êtres, les choses n'allèrent pas très bien. Ou la plupart d'entre eux comprirent mal, ou je ne sais quelle malignité s'interposa entre eux et moi, mais le jour prévu, absolument personne ne se présenta. Ma femme avait confectionné un gâteau magnifique, dont la recette lui vient de très loin dans le temps, mais il n'y eut personne pour le s a v o u r e r, qu'Annie qui sanglotait de honte, et moi. Je ne vois pas pourquoi elle avait honte, moi, je rageais plutôt. J'ai su après que l'un de nos invités avait dû enterrer sa belle-mère le jour même de la réception et qu'il n'avait pas pensé à prévenir. C'était excusable. Un autre n'avait pas le téléphone et j'avais conversé amicalement pendant trois minutes avec un inconnu qui s'était bien gardé de me détromper, probablement pour me faire une farce, ce qui fait que celui que j'avais eu l'intention d'inviter n'en savait rien. Un troisième, qui devait venir de Bex, n'avait pu prendre le train parce qu'un pylône s'était effondré sur la voie le matin même, coupant les communications une bonne heure. Après, il était trop tard. Un autre... et un autre encore... c'était toujours la même chose, une malchance invraisemblable, déjouant le calcul des probabilités. Je ne fis pas tout de suite le rapprochement, occupé que j'étais à consoler ma femme qui ne s'en remettait pas. Bon. Jusqu'à présent, il me semble que tout est clair. J'avais aussi de l'ouvrage en retard, mon agent littéraire me réclamant à cor et à cri du matériel sur lequel travailler. Je passai quelques journées à la machine à écrire et lui fournis de la pâture, probablement indigeste comme tout ce qui avait précédé. Les lecteurs intelligents et courageux se font si rares, de nos jours ! J'avais peu le loisir de descendre en ville et flâner, mais chaque fois que je m'habillais et me rasais dans ce but, il m'arrivait quelque chose de désagréable et je sortais déjà diminué, soit avec une balafre à la joue, soit avec un pantalon fripé, soit encore avec des contusions récoltées je ne sais comment. C'est à ce moment que je commençai à me demander si, par hasard... Et je dus bientôt admettre qu'elle ne voulait pas de moi. Elle me le fait savoir par tous les moyens à sa portée, et Dieu sait qu'ils sont nombreux et variés. Quand je décidais de rendre une visite, la personne que je comptais voir n'était pas chez elle, évidemment. Si ma femme me priait de lui rapporter tel article d'une Coopérative — elle en est cliente assidue — c'était forcément un jeudi après-midi, les magasins

étaient fermés. Ou je m'apercevais que je n'avais plus de papier ligné le samedi à cinq heures précises. Le tout à l'avenant. Je m'inscrivis, car je joue quelque peu au ping-pong, au Club de Tennis de Table de Lausanne, espérant ainsi m'intégrer à la vie d'un groupe et posséder de la sorte la ville par la bande. Cela non plus ne prit pas. Je jouai tellement mal qu'au bout d'un certain temps je n'osai plus y aller, craignant de me ridiculiser totalement. Mais c'est par là que tout se déclencha, si l'on excepte de mon aventure l'histoire des ponts que je ne raconterai décidément pas. Le local du CTT est situé dans l'avenue de Cour, soit à l'autre bout de la ville, tout en bas, presque au lac, vingt minutes en trolleybus ou environ une heure à pied. On comprend que j'utilisais le trolleybus pour m'y rendre. Certains adhérents, du reste, appris-je, venaient de plus loin encore, de Prilly ou du Chalet-à-Gobet, mais eux jouaient bien, ou tout au moins mieux que moi, aussi n'y avait-il aucun rapport entre leur situation et la mienne. Quand on saura que je me faisais régulièrement battre, à mon âge, par tous les juniors et les D 10, cela me dispensera d'éclaircissements sur mes faibles capacités et ma forme pitoyable. J'empruntais donc le trolleybus, le 1 B, qui va de Bellevaux au Bois de Vaux. C'est-à-dire que, pour descendre, je prenais le 11, qui se transforme en 1 s'il remonte aux Casernes et en 1 B s'il remonte jusqu'à Bellevaux. Je ne tardai pas à remarquer que, alors que je m'installais toujours à une banquette double, espérant en bon Français que quelque jolie fille me ferait l'honneur et le plaisir de venir s'asseoir à côté de moi et d'accepter ma conversation qui, je ne crains pas de l'avouer, est parfois piquante et spirituelle, quand je suis dans mes bons jours, mais en tout cas attachante, tout au contraire tant que j'occupais ma place, la place à côté de la mienne demeurait vacante, pour bondé que fût le véhicule, ce qui ne laissait pas de m'humilier grandement, et à juste titre. Etais-je un pestiféré ? pensais-je avec amertume. La réalité, hélas ! devait se révéler bien pire. Je constatai aussi que, dès que je quittais mon siège pour sortir du trolleybus, on se précipitait pour l'occuper, et l'adjacente. Donc, ce n'était pas la place en elle-même qui repoussait les gens, mais bel et bien moi. Je me lavai plus soigneusement que de coutume, j'usai contre mon gré de désodorisant, croyant à je ne sais quelle puanteur qui eût émané de moi à mon insu... Je changeai de place plusieurs fois... En vain, rien n'y fit, je restai toujours seul sur mon siège ou parfois, comme par dérision, une très vieille femme s'en venait poser ses fesses à demi sur la banquette, prête, semblait-il, à fuir épouvantée au moindre geste que je me permettrais. Ou alors, c'était un homme, bien barbu, bien mâle, au visage bien féroce. Mais j'affirme que ce cas même fut très rare. J'allais jouer les mardi, mercredi et vendredi durant plusieurs mois et cela ne se produisit pas plus de quatre fois. Je les ai comptées. Je crus un temps que les Lausannoises étaient tellement bourrées de complexes sexuels que la seule proximité d'un homme pubère leur causait une peur effroyable, ou qu'elles se pensaient désirables au point de ne pouvoir coudoyer un mâle sans pousser celui-ci à les saillir d'em-

blée, quel qu'en soit le résultat au point de vue pénal. Il y avait sûrement de cela, qui ne suffisait pourtant pas à expliquer... Je fus bien forcé de comprendre. Et je me vengeai à ma manière, qui est franche et non pas détournée comme celle de bien des hommes et des femmes que je connais. Pas des enfants, non, les enfants eussent précisément choisi ma façon de me venger. J'avais remarqué que, pour faire stopper le trolleybus aux arrêts facultatifs, il suffisait d'appuyer sur un bouton, une petite lampe rouge s'allumait sous les yeux du conducteur et le mot ARRET s'inscrivait en blanc sur fond rouge à l'avant de la voiture. Malheureusement, à l'aller comme au retour, les points où je descendais étaient des sections fixes : Les Cèdres à l'aller, Bellevaux au retour. Bellevaux même était le terminus du 1 B. Mais je tournai habilement la difficulté en poussant un peu plus loin que Les Cèdres, non à l'arrêt suivant qui était malheureusement fixe lui aussi, non à l'arrêt d'après, dont j'ai oublié le nom, et qui est fixe de même, mais à l'arrêt du Stade, qui, lui, est facultatif. Là il fallait utiliser le bouton. Je payais deux sous de plus et j'avais au moins 350 mètres à accomplir en rebroussant chemin, mais je ne m'en formalisais pas. Il n'y avait du reste pas de quoi. Je tendais donc ma carte sur laquelle le receveur poinçonnait ce qu'il avait envie de poinçonner, je m'asseyais et j'attendais. Après l'arrêt de... l'arrêt dont je ne me rappelle plus le nom, j'étais prêt, j'avais bien calculé mon coup. Lorsque le trolleybus parvenait en pleine vitesse à quelques mètres de l'arrêt facultatif auquel j'entendais descendre, je bondissais comme mû par un... oui, et j'appuyais sur le bouton. Alors, dans un crissement de pneus, le chauffeur faisait stopper sa lourde machine et j'étais satisfait. Je descendais sans regarder derrière moi. Au retour, il n'y avait rien à faire, car je n'osais pas user du bouton si je n'avais pas l'intention ferme de quitter le véhicule. Evidemment, je courais toujours le risque que quelqu'un me précède, mais l'arrêt en question était peu fréquenté. J'employai ce truc avec succès longtemps et les chauffeurs commencèrent à me connaître. Mais pour qu'ils ne prennent pas l'habitude de stopper d'eux-mêmes à l'arrêt que j'avais choisi, lorsque j'étais là et qu'ils me voyaient dans leur rétroviseur central, je sautais hors de ma place parfois à l'arrêt précédant Les Cèdres. De sorte que mon comportement imprévisible les déroutait presque toujours, au sens figuré s'entend. Il y eut bien des fois où le conducteur fit semblant de n'avoir pas vu sa petite lampe rouge. J'en étais quitte alors pour marcher 150 mètres de plus, en le maudissant. Mais en règle générale, je puis dire que je n'eus pas à me plaindre du personnel des Tramways Lausannois. Il remplit son office à merveille, sans rechigner. Et c'est ici que s'est manifestée au grand jour pour la première fois, oui, j'en suis persuadé m a i n t e n a n t, avant les ponts, la hargne de la ville. Il vint un temps où je ne pus plus emprunter de moyen de transport en commun. Plus du tout, de quelque manière que je m'y prenne. Les trolleybus me filaient sous le nez lorsque j'arrivais à la station. Si j'attendais le suivant, toujours quelque spectacle inhabituel détournait mon

attention au moment précis où j'aurais dû monter. Ou la porte se refermait avant que j'aie pu pénétrer. Ou, si j'étais à un arrêt facultatif, comme par hasard le conducteur tournait les yeux à gauche lorsque je lui faisais signe et je voyais défiler à me racler le visage la muraille bleue du monstre, lancé à toute allure. J'usai mes souliers et me fatiguai beaucoup, durant cette période. Puis, comme si cela n'avait été qu'une leçon à mon usage, tout rentra dans l'ordre et je réussis à nouveau à me faire admettre dans les trolleybus et les tramways. J'aurais pu, bien sûr, utiliser des taxis, d'autant qu'à Lausanne il existe depuis peu de temps ce qu'on appelle les petits taxis, dont le tarif n'est que de cinquante centimes au kilomètre, avec un franc de prise en charge. Mais, comme un fait exprès, c'est à ce moment-là que j'eus le moins d'argent, et de plus, cette atmosphère empoisonnée de concurrence à n'importe quel prix, que se font ces petits taxis (certains abaissant leur tarif à quarante, voire à trente centimes !) me déplaît souverainement, je ne saurais dire pourquoi. Peut-être que cette disposition d'esprit a témoigné en ma faveur, peut-être aurais-je pu mener une enquête serrée pour mettre au jour cette question si, à peine m'étais-je replongé dans la circulation, ne s'était produit, n'avait commencé à se produire le phénomène majeur, celui pour lequel je me suis décidé à écrire ces pages, après avoir volé du papier chez Müller, dans la rue de Bourg. Volé, c'est beaucoup dire, car il n'y avait personne chez Müller lorsque j'y suis allé, et c'était en plein jour, un jour ouvrable, un mardi si je me souviens bien, juste avant qu'on ne commence les travaux de réfection de la façade, donc fin août début septembre. Il n'y avait personne et c'était entre dix et onze heures du matin. La porte était ouverte en grand, les rayons étaient pleins de marchandises, mais il n'y avait personne derrière les comptoirs, non plus que, devant, d'acheteurs. Pas même une petite Suissesse alémanique que je trouvais si jolie dans son tablier bleu pervenche à col blanc et qui m'accueillait si froidement d'habitude, mais j'espérais bien qu'un jour elle se dégèlerait et me rendrait mon sourire timide. Il faut commencer par le commencement. Un matin, je m'éveillai comme de coutume vers dix heures. Je ne me crois pas tenu à un horaire régulier et je ne m'astreins à aucun emploi du temps. Je travaille en général très tard dans la nuit, lorsque le silence envahit tout et que je peux me concentrer sur mes personnages et ne penser vraiment qu'à eux, sans distraction d'aucune sorte. Aussi, comme de plus je m'endors difficilement, il m'y faut une ou deux heures tant je remue d'idées dans ma tête, je ne m'éveille jamais à l'aube, comme les autres. Je me lavai et me vêtis. J'avais décidé la veille que je ferais un tour du côté de la cathédrale, aux environs de laquelle j'avais songé à situer ma prochaine nouvelle. Il y eut un des incidents habituels, mes chaussures prenaient l'eau depuis deux jours et je manquais d'argent pour les faire réparer par mon cordonnier de La Motte. En d'autres circonstances, cela n'aurait pas eu grande importance, mais j'ai remarqué que les agissements de la ville sont agencés à merveille, c'est-à-dire que jamais ne se présente aucune échap-

patoire. A m o i n s, bien entendu, d'abdiquer. Ce jour-là, ainsi, il plut, et toute la journée. Je n'allais pas me laisser intimider pour si peu et je sortis quand même. Et puis, je ne déteste pas la pluie. Par contre, l'eau dans mes souliers, ça me rend furieux !... Tout à part cela allait du mieux du monde. La pluie tombait, fine et persistante, et provenait d'un seul nuage bas, immense, qui couvrait le ciel aussi loin que le regard portât. Mais la visibilité horizontale était parfaite, j'y insiste parce que c'est important, et pour qu'on ne vienne pas me dire que je fus victime d'un mirage. D'ailleurs, la suite démentirait bientôt une aussi folle assertion et puis je ne vois pas très bien qui pourrait m'opposer quoi que ce soit. Tout fut vrai, réellement. J'arrivai vers onze heures à la poste de la rue de la Barre, tout en haut de la rue de l'Université qui descend raide sur la place de la Riponne. La pluie d'été n'a pas la même odeur que celle de l'automne ou du printemps, elle est plus riche en saveurs, plus chaude aussi, et je la respirais avec délice. Il ne faisait pas froid, bien loin de là, je transpirais sous l'imperméable que j'avais été contraint d'endosser. De mon chapeau de feutre mou, des gouttes perlaient qui devaient autour de ma tête disposer une auréole de diamants. Je levai un peu les yeux pour entamer la montée qui mène au Château et aux divers bureaux tant communaux que cantonaux. Arrivé sur la place, je levais toujours les yeux, je ne sais plus pourquoi, peut-être averti par mon instinct que l'extraordinaire me guettait, et je fus soudain saisi par un spectacle peu banal, que j'attribuai, j'ai juré d'être franc, tout d'abord à un mirage d'une qualité exceptionnelle. Mais le mirage n'a rien par lui-même de miraculeux, seule la qualité de celui-ci participait de l'incroyable, sa clarté, sa visibilité. La flèche de la cathédrale, en dépit de ce que j'aurais présumé, ne se perdait pas dans le ciel ramassé. Au contraire, les nuages s'étaient un peu élevés, et j'aperçus une seconde image de la cathédrale, une image parfaitement renversée, énantiomorphe. J'ai emprunté ce vocable à un livre que je viens de dérober à la devanture d'un libraire, mon libraire, alors que la boutique était déserte. Il faudra que je me défasse de cette notion de vol, en réalité j'ai la conviction absolue que je ne vole pas, que je ne vole rien, en prenant ce que personne ne défend, et dont plus personne n'a besoin, que moi. Donc, d'après une gravure de ce livre, qui est « *De l'homme au robot* », d'André Sainte-Laguë, il y a énantiomorphisme lorsqu'il existe deux formes différentes, images l'une de l'autre dans un miroir et non superposables, quoique toutes les longueurs et tous les angles soient égaux deux à deux. Cette définition n'est pas très claire, je la cite telle quelle. La figure en question représente deux dodécaèdres énantiomorphes, c'est à la page 154 du volume. Mais mon histoire n'a malgré ce rapprochement rien à voir avec l'ouvrage « *De l'homme au robot* ». Seulement, comme je suis doué d'une mémoire spécifiquement visuelle, lorsque j'ai eu besoin d'illustrer ce qui m'avait frappé ce matin-là, ce trop fameux matin, sur la place du Château, je l'ai empruntée à cette page, mon illustration, parce que je m'en souvenais à merveille. Du reste, bien for-

cé, le mot énantiomorphe n'est pas mentionné dans le Petit Larousse Illustré, édition de 1951, que je possède. Donc, une autre cathédrale pointait vers le sol sa flèche, et le sommet de la seconde flèche touchait presque au sommet de la première, la réelle. Car mon égarement fut tel que j'appelai réelle la flèche que j'avais connue auparavant, la flèche qui montait, la flèche stalagmite ! Comme si j'avais eu de sérieuses raisons à l'appui de ma thèse... Je jugeai le tableau curieux au plus haut point et me promis d'en envoyer sans tarder une relation détaillée à l'un des journaux de la ville, probablement à la Gazette de Lausanne qui se fait un devoir et une spécialité de publier dans sa « Lettre du Jour » les pires des insanités sur les soucoupes volantes et autres extravagances. Là, ma prose aurait des chances de se voir imprimée, car c'était en vérité un phénomène intéressant, et surtout du même ordre illusoire, croyais-je alors. Je regardai autour de moi pour m'assurer qu'il n'y avait pas, embusqué dans un coin de la place, quelque observateur susceptible de m'en voler la primeur. Non, personne, pas un chat. Ou plutôt si, un chat que ma vue déficiente me permettait pourtant d'apercevoir sur un toit des environs. Mais un chat n'écrirait pas à la Gazette. Je levai les yeux encore. Alors, je m'émerveillai de la fidélité de la reproduction dont le ciel bas était l'auteur : sur un toit énantiomorphe, un énantiomorphe chat se promenait, parmi d'énantiomorphes tuiles, pattes en l'air et tête en bas, comme si de rien n'était. J'éprouvai soudain une terreur montante et je levai les yeux, me distendant le cou sans m'inquiéter de la pluie qui baignait mes lunettes et les embuait, jusqu'à la verticale, craignant de voir là-haut, les pieds en l'air dans des souliers trempés, ma propre image me considérant. Mais non, la place était bien reproduite, et jusqu'en ses moindres détails, je distinguais même la statue confortablement patriotique du major Davel, au-dessus duquel sort du mur une femme qui de la main le protège des intempéries, les escaliers de la terrasse, et les bancs et les arbres du terre-plein, mais pas trace de moi-même. Dire que j'en fus soulagé serait peu exprimer. La peur qui m'avait fait voûter le corps m'abandonna et je me redressai, aspirant l'air tiède à pleins poumons. Oh ! l'imbécile que j'étais alors ! J'aurais dû au contraire m'abattre en sanglotant et en priant le ciel de m'épargner. J'aurais dû frémir d'une épouvante folle, j'aurais dû m'enfuir, ailleurs, loin, n'importe où, hors du monde plutôt, ne pas rester dans cette ville qui me rejetait, qui gourmandait mes moindres actes comme une marâtre, qui me repoussait, j'aurais dû, oh ! mille fois ! lui obéir, ne pas me cramponner !... Imbécile. Je restai et haussai les épaules, ruminant en ma tête déjà les termes de l'article savoureux, il devait être savoureux, un rien sceptique et amusé, que je comptais écrire et envoyer. Je poursuivis ma promenade, mais sans plus lever la tête, persuadé que le mirage dont j'avais été témoin ne pouvait être que restreint et passager. Et je rentrai chez moi où je me mis à l'œuvre, relatant avec force détails, avec des images congrues, avec des termes savants, ce que j'avais vu de mes yeux. Personne n'y ajouterait foi, mais cela ne m'arrêtait pas, l'es-

sentiel était d'écrire ma vision, de la polir et de l'expédier, après quoi j'estimerais avoir fait mon devoir envers mes concitoyens. Comme si je pouvais encore me targuer d'avoir des concitoyens, d'être le semblable de quiconque !... J'écrivis ma lettre, l'adressant au rédacteur en chef dont j'ai perdu le nom, non, l'adressant à monsieur Noverraz, qui s'occupait activement à cette époque de soucoupes volantes et que j'estimais devoir être le plus intéressé par ce que je rapportais, et je passai à autre chose. Deux ou trois jours après, je n'étais pas ressorti entre temps, je reçus mon article en retour avec un de ces brefs cartons tout imprimés qui marquent aujourd'hui la grossièreté efficiente des gens occupés, disant que le manque de place contraignait et caetera. Je vouai la généralité des quotidiens aux feux les plus chauds de l'enfer et mis mon imperméable et mes souliers percés pour faire un tour, dans l'intention de me calmer la bile. Il est toujours très irritant de recevoir un papier en retour, et il faut au moins une heure pour admettre que celui qui le refuse est un idiot qui n'y a rien compris. Ce coup-là pourtant, il me fallut bien plus d'une heure parce que j'avais conscience de narrer un fait, sans l'enjoliver plus que nécessaire, et non une invention. Du reste la réalité se chargea tout de suite de me prouver que je ne me trompais pas sur ce point. Alors, c'était mon style qui ne leur avait pas plu. Je réagis en contemplant ce qui m'était offert. Sur la route du Pavement qui longe sur une certaine distance le bois de Sauvabelin et que j'emprunte comme raccourci, et parce que la Borde est une rue hideuse, quand je me dirige vers le centre, le ciel déjà grouillait d'une étrange apparence. Comme s'il hésitait à refléter les arbres, la forêt et les immeubles locatifs qui sont un peu plus bas. Mais lorsque je parvins aux escaliers du Petit Château il n'y avait plus de place pour le doute. Les marches que je foulais se répétaient au ciel, avec la rampe médiane de métal rouillé, la voûte d'arbres sous laquelle elles plongeaient, les maisons où elles débouchaient étaient fidèlement dessinées, à l'envers, sur les nuages, non, dans les nuages, car la perspective était parfaite, je n'avais pas l'impression de voir un tableau ressemblant, un reflet pur et simple de ce qui était sur terre, mais une reconstruction totale, une reconstitution parfaite, avec la profondeur de la réalité, renversée, prête à tomber et m'engloutir. Et, chose curieuse que je classai avec les autres choses curieuses dont j'ai été le témoin au cours de mon existence, alors que les rues, ce lundi après-midi, étaient bourrées de monde, les rues de la ville du ciel, ainsi que je la baptisai dans mon inconscience, étaient totalement vides. Seules, quelques bêtes, je notai cela aussi, des chiens, des chats, des chevaux même, les arpentaient sereinement. Je me surpris à faire des recoupements, cherchant à constater si les animaux de la ville du ciel étaient en chair encore sur la terre. C'était souvent fort difficile, car un chat qui se perdait parmi la foule, que je ne pouvais déceler à dix mètres de moi tant les gens s'agglutinaient les uns aux autres, ce chat là-haut était tout seul. Pour les chiens, il en était de même. On comprendra sans peine que je ne m'intéressai pas un instant aux oi-

seaux, dont le ciel est le domaine naturel. Mais je reçus un choc en observant les chevaux. Deux d'entre eux, dans la rue Haldimand qui monte de Bel-Air vers la Riponne, tiraient à grand-peine sur l'asphalte huileux un chariot bringuebalant et lourdement chargé. Or je vis qu'ils étaient doubles, chacun d'eux. L'attelage dans le ciel se répétait, à ceci près toutefois que le conducteur était absent, là-haut, alors que de la voix, du geste et du fouet menaçants il encourageait sur la terre ses bêtes à tirer un peu plus fort. Le chariot nanti du chargement avait déjà dans le ciel gravi la montée, et je regardai, bouche bée et cou tendu, l'étrange convoi disparaître au coin de la Riponne énantiomorphe, jusqu'à ce qu'un homme me bousculât sans s'excuser et me fît reposer mes yeux las sur la terre. Comme un automate, je repris ma marche dans la ville, parlant à mi-voix dans mon délire, car je commençais à prendre peur, à voir sur moi l'insolite s'accumuler. Des mots oubliés s'en venaient à mes lèvres, des prières sacrées, des sortes d'exorcismes en formules que j'adressais à la ville dont je sentais la haine m'envelopper étroitement comme un linceul gluant, moite, suant. La foule gravitait autour de moi, et sans s'intéresser le moindrement à moi, comme si je n'existais pas, comme si j'étais une réplique, impalpable et sans importance, d'un qui fût venu d'une quelconque ville du ciel. Mais je n'étais pas de la ville du ciel et la ville du ciel ne m'était de rien. Ce que je voulais, ce vers quoi je tendais de tous mes désirs spoliés par l'horreur qui me gagnait, c'était faire partie de la ville de la terre, qui ne voulait pas de moi, qui de ses forces concertées me repoussait, qui orchestrait autour de moi l'épouvante savante, qui m'aliénait ma propre personnalité en me faisant douter de mon existence même. J'en arrivais là, dans ma fièvre d'angoisse : les heurts des gens pressés, non pas les éviter je les recherchais maintenant, ils étaient comme une preuve que je n'avais pas quitté encore mon domaine de toujours, que j'étais encore et pour longtemps encore un obstacle, une gêne, quelque chose, sinon quelqu'un, qu'il fallait soit éviter soit renverser. J'aurais aimé que l'on me piétinât, que l'on me battît sauvagement, que les hommes, et les femmes, les enfants, qui se hâtaient vers Dieu sait quelles mystérieuses occupations auxquelles je n'avais pas part, s'en prissent à moi comme à quelqu'un, ou quelque chose, qui les empêchait d'arriver à leur but, qui se dressait entre eux et lui, qui avait de la réalité, du poids, qui prenait, qui tenait de la place dans ce monde, dans ce monde, dans ce monde. Etre alors un écueil, c'est tout ce que je demandais, mais j'avais besoin d'au moins cela. J'allai même jusqu'à m'élancer comme un fou à travers la place Saint-François, à l'heure où la circulation y est inextricable, espérant que deux autos, en manœuvrant pour m'éviter, se télescoperaient et que j'aurais ainsi ma preuve, mais je ne réussis qu'à me faire effleurer par l'une d'elles et agonir par le chauffeur d'une autre. Et je n'avais pas l'intention de mourir, elle aurait trop aisément gagné. Je suis persuadé qu'alors tout serait rentré dans l'ordre, que la ville du ciel, dès l'instant où j'aurais rendu l'âme, se serait évanouie. J'étais sûr que nul que moi ne la voyait, cette ville

réelle, aussi réelle et vraie que l'autre, celle où je déambulais comme un homme ivre, soûl de douleur et d'incompréhension. Il aurait pourtant suffi de peu... Non, elle ne me voulait pas, j'étais un corps étranger, inassimilable, mais je n'entendais pas céder non plus, je voulais la contraindre sinon à m'aimer du moins à m'accueillir comme elle accueillait les autres, à m'accepter. Je me faisais fort, dans ce cas, d'attirer son attention, de la pousser peu à peu vers moi, de lui faire admettre non seulement que j'existais, mais qu'elle m'aimait un peu, un petit peu, aussi peu que ce fût car sur des fondations on peut bâtir, et qu'elle en viendrait bien un jour à m'aimer tout de bon comme elle aime les autres qui ne l'ont pas mieux méritée que moi, qui ne sont pas plus qualifiés que moi pour vivre en elle. Tout l'après-midi, je me promenai ainsi, et petit à petit les détails se précisèrent. Annie devait se demander pourquoi je n'étais pas rentré manger à la maison. Je ne l'avais pas mise au courant, je ne lui avais rien confié, je la connais, elle m'aurait traité de visionnaire, comme les autres fois. Non, pas si bête ! D'ici qu'elle s'adresse à la police, et qu'on lise à la radio un appel dans le genre : la police cantonale communique la disparition depuis... L'avais-je assez entendu ? La nuit tomba et tout allait de pis en pis. Les détails qui d'abord avaient été flous se formaient lentement, comme à regret. Peut-être la ville ne faisait-elle agir sa magie que parce que je résistais encore ? Cette idée me donna un coup de fouet et j'en acquis une énergie nouvelle. Elle devait se dire : s'il s'en va, s'il capitule, ou s'il se tue, ou s'il se fait tuer, j'arrête tous les frais, cela me revient assez cher. Mais non, je n'allais pas lui faire ce plaisir. A-t-on dit que l'amour est proche de la haine ? Probablement, on a tout dit. Mais si on ne l'a pas dit, je le dis, moi. Comme je l'aimais, alors, comme je l'aime encore, maintenant que... Non, je ne dirai pas avant les choses qui se sont passées après. C'est déjà bien assez compliqué. Je ne pouvais pas marcher sans discontinuer les yeux en l'air, j'ai déjà proclamé que je ne voulais pas mourir, que je tenais à lutter avec toute mon opiniâtreté. Mais je savais, même quand je gardais les yeux baissés, que la magie se poursuivait, que la ville du ciel se parachevait à petits coups, comme sur une toile, qui était réelle autant que la ville d'en bas. Je n'avais qu'à regarder pour voir que je ne me trompais pas. J'osais même prédire les détails qui allaient s'intégrer à l'ensemble pour le parfaire pendant que je détournerais les yeux. Et chaque fois, elle me donnait raison, comme si elle suivait un plan de construction, que j'avais décelé, dont j'avais compris le sens, les intentions, et qu'elle ne pouvait abandonner, dont elle ne pouvait se détourner, sous peine de devoir tout reprendre à partir du début. Je pensai un moment, vers les onze heures de la nuit, allant toujours de l'ombre à la lumière, décrivant dans les rues un lacis inextricable qui me permettait de prospecter chaque recoin sans passer deux fois au même endroit, ou alors je me hâtais de traverser le déjà vu, je pensai soudain que si je me laissais aller, si je me rendais, la ville du ciel devrait de toute évidence s'effondrer, et que ce serait un bon tour à jouer

à mes concitoyens qui ne l'étaient pas, qui non plus ne voulaient pas l'être, qui ne me reconnaissaient pas plus des leurs que la ville ne me reconnaissait le droit à l'existence dans son sein, un bon tour, une excellente farce que d'abandonner, et de donner ainsi le coup de pouce qui les ferait engloutir sous les décombres s'affalant soudain de la ville du ciel. Et puis j'en éprouvai une sorte d'exaltation, à songer que je tenais tout seul, sur mes épaules tel Atlas, ou dans ma tête tel un romancier de génie, une ville en suspens sur les hommes qui ne s'en doutaient pas, qui n'en avaient pas peur, qui n'éprouvaient aucune crainte, les pauvres inconscients. Et un immense découragement me prit, à l'idée que je pouvais m'effondrer moi-même, non pas par ma volonté, mais par épuisement, et surtout que si cela advenait, je n'en serais pas le témoin. C'est peut-être ce qui fit que je me reposai un moment de la nuit, dans le parc de Milan où j'étais parvenu au terme de ma course haletante, à même l'herbe détrempée, blotti dans mon imperméable qui ne l'était plus que de réputation, baigné des senteurs fortes de la terre gorgée d'eau. Et je dormis jusqu'au petit matin dont la lueur blafarde m'éveilla. Je sais bien que j'emploie des clichés, que la lueur blafarde ce n'est pas joli ni neuf, mais je ne dispose pas du temps, j'écris à une vitesse folle et je ne me relis pas. Je commence même à avoir très sommeil, ce qui fait que je ne me pendrai peut-être pas ce soir. Non, mais suis-je bête ! Je ne me pendrai de toute façon pas ce soir, puisque je n'ai pas trouvé de corde assez solide, il faudra que j'en achète une demain, s'il me reste un peu d'argent. C'est idiot, ce que je dis là, même sans argent, j'aurai ma corde. Je n'ai qu à me servir. Mais je veux terminer ces pages cette nuit, pour pouvoir bien les cacher, que nul ne s'avise de les trouver, demain, si par hasard... Il sera temps, alors, d'acquérir cette corde. A dire le vrai, ce n'est qu'un moment de répit et si je me donne la mort, c'est parce que j'envisage avec une horreur croissante ce qui se passera demain, quand elle s'apercevra que, malgré tout, je lui résiste encore. Car, chose curieuse, comme je le dirai en son temps, elle n'a pas accès à l'intérieur des édifices, les maisons sont hors de sa portée, Dieu sait ou ne sait pas pourquoi. C'est du reste ce qui m'a permis, avec l'aide de ma volonté surhumaine bien sûr, de tenir si longtemps contre elle et ses manigances infernales. Je me suis débattu tant que j'ai pu, j'ai résisté à l'angoisse qui me prenait à la gorge du matin au soir, j'ai lutté comme un titan contre l'empire démoniaque, et si je succombe demain, c'est qu'il n'y aura plus rien à faire, plus rien, plus rien... Plus rien qu'à fermer les yeux et dormir et mourir. Quand je me suis éveillé ce matin-là, transi malgré la tiédeur de l'atmosphère, il bruinait à fines gouttes impalpables. Mon premier soin fut de me retourner sur moi-même, car j'avais enfoui mon visage dans l'herbe, et de regarder là-haut. Elle était toujours là, la ville-sœur du ciel. Je l'implorai un long moment, le visage baigné de larmes et de pluie mêlées, je la priai à haute voix de cesser enfin ses sortilèges, puis je me levai et la maudis du fond du cœur. On passe ainsi de l'amour à la rage. Mais une sensation pénible m'é-

treignit. D'habitude, aussi tard et aussi tôt soit-il, les bruits divers qui donnent une personnalité aux villes ne cessent jamais, même si parfois ils s'amenuisent jusqu'à devenir un simple fond sonore, comme ces lueurs qui signalent de fort loin l'approche d'une grande cité en embrasant le ciel nocturne. Ce matin-là, le silence était presque total. Je ne tardai pas, en me mettant en route, à m'apercevoir que j'étais quasiment seul à vivre dans la ville. Peu d'êtres humains me dépassaient ou me croisaient, toujours d'ailleurs sans s'inquiéter de moi, sans un regard chaud de présence d'eux à moi, alors que je chargeais mes yeux d'amour et du désir de communiquer avec eux. Rien dans leurs regards, à eux, que le vide qu'ils reflétaient comme si j'eusse été, moi, vide, inexistant. Je me dis d'abord que l'heure matinale était la cause de ce phénomène. Plus tard, je pensai aux vacances d'été qui dépeuplent les cités au profit de la montagne, de la mer, de la campagne. Mais ce n'était pas cela, pas cela du tout ! Levant les yeux encore quand le jour fut complètement là, j'aperçus, malaisément d'abord parce que je n'avais pas bien accommodé, puis très distinctement, les gens qui manquaient sur la terre. Ils s'étaient réfugiés là-haut, énantiomorphes à leur tour... Qu'est-ce que je dis là ? Eux n'étaient pas énantiomorphes puisqu'ils n'existaient plus sur la terre, dans la ville d'en bas, mais seulement là-haut, dans la ville du ciel dont ils foulaient les rues, la tête en bas, comme si c'eût été la chose la plus naturelle au monde. Je frémis et le froid me perça jusqu'aux os. Quelques hommes, quelques femmes, marchaient encore sur la terre, les pieds sur le bitume des trottoirs et la tête à hauteur de la mienne, bien qu'ils fissent semblant de ne pas m'apercevoir. Mais la plupart d'entre eux étaient là-haut. Et j'assistai bientôt à un spectacle qui m'emplit d'épouvante. Devant la gare CFF dont il existait une réplique détaillée dans le ciel de grisaille, je vis un homme s'élever soudain, un homme qui l'instant auparavant n'était qu'à trois mètres de moi. Je le suivis des yeux durant son ascension, sans clore les paupières malgré l'effroi qui se glissait le long de mon échine et m'asséchait la bouche d'une fadeur irritante. Il montait, sans aide aucune, lentement, comme ayant tout son temps, il montait et, parvenu à une certaine hauteur, il bascula sur lui-même, tout soudainement, et poursuivit son ascension mais à partir de là en descendant, si l'on me comprend bien, en descendant doucement vers la place de la gare de la ville du ciel, mais s'éloignant toujours plus de la gare devant laquelle j'ouvrais des yeux exorbités. Et puis j'en distinguai un autre, à l'entrée de l'avenue Ruchonnet, puis ce fut le tour d'une femme, dont j'aperçus nettement les dessous, bien qu'elle serrât contre ses jambes sa jupe légère et son manteau de pluie. Et tous, ils basculaient, arrivés à une hauteur convenable, et reprenaient contact avec le sol de la ville d'en haut à peine une minute après avoir quitté le sol de la ville d'en bas. Horrifié plus que je ne saurais le marquer, je m'attendais à chaque instant à être à mon tour enlevé de la sorte par je ne sais quelle puissance, et d'un coup, j'éclatai d'un rire immense, un ricanement plutôt, car je venais de comprendre qu'en

ce qui me concernait, je demeurerais éternellement dans la ville d'en bas. Je savais maintenant qu'elle ne voulait pas de moi d'une façon définitive et qu'elle préférait se transporter tout entière à l'envers dans le ciel plutôt que d'accepter ma présence dans elle. Elle s'était révélée impuissante à m'expulser, soit, c'était elle qui partait. Ah ! comme je ris bien, ce matin-là ! Et avec quelle douleur dans les entrailles !... Je montai par le Petit-Chêne lorsque plus personne ne fut en vue. La gare elle-même était déserte comme en temps d'alerte. Des trolleybus vides, complètement vides, continuaient à assurer leur service inutile. Il n'y avait à l'intérieur ni receveur, ni conducteur, mais ils roulaient, images renversées de leurs images de là-haut, s'arrêtaient lorsque les gens, là-haut, leur faisaient signe, mais ne stoppant pas si je leur faisais signe, moi. Pour eux aussi j'étais inexistant. De même les taxis devant le grand hall de la gare démarraient, viraient, prenaient de la vitesse avec le vide à leur bord. Des portières s'ouvraient, se refermaient, hallucinantes, des valises glissaient dans les malles arrière ou sur les toits, objets inanimés, mais pas d'êtres vivants. Tous les vivants étaient là-haut. Sauf moi, bien sûr, sauf moi, sauf moi ! Parvenu un peu essoufflé à Saint-François, je vis l'agent régler encore la circulation. Une minute s'écoula pendant que je me pressais le côté. Une seconde encore et il avait délaissé sa guérite et se dirigeait à grands pas lourds vers moi. Je frémis de reconnaissance et me dirigeai à mon tour vers lui, pour lui épargner la moitié du chemin. Pourvu, mon Dieu ! priais-je avec ferveur, qu'il ne soit pas enlevé avant de m'avoir atteint. Mais il demeurait sur terre, bien sur terre. Et il arriva sur moi, et m'écarta grossièrement de son passage, et je me retournai à temps pour le voir saisir à bras-le-corps une jeune fille qui n'en parut pas étonnée. Il la lança, sous mes yeux, très fort en l'air, et par la vitesse acquise elle dépassa ce que j'ai nommé le point critique et retomba très doucement vers la ville d'en haut, après la culbute obligatoire. L'agent fit alors des yeux un large tour d'horizon, nota qu'il ne restait personne sur la place, plus personne de vivant, que moi seul demeurais en arrière alors que tous étaient partis, mais je ne comptais pas, il donna un solide coup de talon sur l'asphalte et s'envola, se retourna, aboutit sans dommage sur le double de la place Saint-François et réintégra sa guérite de là-haut, à grands pas pressés. Et je restai seul dans la ville, du moins je le crus jusqu'à midi. C'est ce matin-là que je volai, non, que je pris chez Müller le paquet de feuilles détachées, lignées car je ne peux écrire qu'en suivant des lignes régulières, sur lesquelles je note ceci, et chez Doucet, au début du Grand-Pont, le livre de Sainte-Laguë dont j'avais envie depuis longtemps mais que je n'avais pas encore eu l'occasion d'acquérir. Le lendemain seulement, je pris le dictionnaire et quelques autres objets indispensables qui m'avaient toujours manqué. Mais ce jour-là, mes larcins n'allèrent pas plus loin, ce qui, en une telle situation, témoigne en faveur de ma force d'âme peu commune, car tout m'était offert, la ville apparemment m'appartenait, et pas le moindre agent dans les rues désertées. Et je note

aussi ceci, qu'aucun bruit ne me parvenait de la ville du ciel, où cependant la vie se poursuivait, il n'était que de lever les yeux pour s'en convaincre. D'abord, le silence m'oppressa, avant que je me rende compte clairement de ce qu'il y avait de changé, puis il me fit un bien immense et je m'y baignai les tempes et le corps, mais bientôt l'absence du vacarme auquel j'étais habitué m'effraya, et plus, m'exaspéra. Le silence est contraire à la nature et à la vie. A plusieurs reprises, je tentai de frapper du talon, comme j'avais vu l'agent le faire, mais sans succès. Quelque chose m'alourdissait, me retenait à la terre, et je ne savais pas quoi, si ce n'était la haine de la ville. J'allais revenir chez moi, c'est tout ce qu'il me restait à faire. Peut-être pourrais-je tenir longtemps ainsi dans cette ville morte, toute ma vie probablement puisqu'il apparaissait que rien n'était changé, que tout se poursuivait, sans les hommes, bien sûr, mais les hommes sont-ils si nécessaires que cela ? Les magasins gardaient leurs provisions et les renouvelaient automatiquement lorsqu'on les renouvelait là-haut, je ne mourrais en tout cas pas de faim et j'aurais tout à discrétion sans rien payer. Heureusement sans rien payer car il est vrai que d'un autre côté, le Consulat qui m'octroyait mensuellement ma pension devait être passé dans la ville du ciel, cela calmerait mes remords et mes scrupules, j'en aurais certainement, rien que d'avoir pris le papier chez Müller me bourrelait encore le cœur. Je me tins à l'affût à Saint-François, guettant les trolleybus. Quand je vis arriver un 1 B, me bardant de courage, je pénétrai dans la voiture, tête haute, et je passai sans encombre devant le pupitre où se tient le receveur d'habitude et où naturellement il n'y avait personne. Il devait être dans la réplique du trolleybus qui stationnait à Saint-François du ciel. Je m'assis, le véhicule démarra, s'arrêta à la station Grand-Chêne, repartit, fila sur le Grand-Pont, tourna dans la rue Haldimand, stoppant chaque fois que la petite lampe rouge s'allumait devant le conducteur. Mais, bien sûr, il n'y avait pas le moindre conducteur non plus. C'est juste avant d'arriver à la Riponne que je vis à une fenêtre un vieux qui prenait l'air. Le trolleybus s'arrêta, les portes s'ouvrirent, je me précipitai mais avant que j'aie pu les atteindre elles s'étaient refermées. Affolé, je cognai partout et, en désespoir de cause, j'abaissai une des vitres. Mais il repartait déjà, par saccades qui me bousculaient, tournait à gauche et stoppait à Valentin. Là, j'eus le temps de descendre et un instant de réflexion me montra que si je n'avais pu le faire à La Riponne, c'est que, là-haut, personne n'était descendu ni monté à cette station. Je m'élançai donc et retournai en courant jusqu'à la place. Mais là, bien entendu, la fenêtre s'était refermée et je n'avais aucun moyen de découvrir comment je pourrais atteindre ce vieux qui avait pris le frais un moment, lors de mon passage. Cela pourtant me redonna de l'espoir et me fit découvrir une des règles que la ville ne pouvait transgresser. Je décidai de ne pas remonter chez moi, j'avais le temps. Je flânai dans la ville et m'aperçus bientôt qu'en quelque sorte elle organisait son exil. A hauteur de poignet, des valises pendaient, des sacs à main que

rien ne semblait soutenir et qui allaient leur chemin parallèle à celui que là-haut suivaient leurs possesseurs, de lourds paquets flottaient, roulant au niveau d'invisibles épaules comme à la surface d'une mer que je n'aurais su déceler et je louvoyais parmi tout cela sans presque rien voir, hypnotisé par ma recherche. Soudain, je tombai sur ce que j'attendais : une femme, dans la rue de l'Ale, ouvrait sa fenêtre et se penchait pour voir je ne sais quoi, les mains en auvent sur ses yeux. Je courus, haletant, criant des mots sans suite, je n'étais plus seul ! Il restait sur la terre des hommes, dans la ville de la terre il demeurait des hommes et des femmes. Mais j'avais à peine parcouru la moitié de la distance qui me séparait de la fenêtre que la femme s'éleva comme les autres, happée parce qu'elle se penchait trop en dehors. Je m'arrêtai net et me mis à sangloter comme un enfant. Mais mon découragement ne dura pas et je ne pleurai pas longtemps. J'avais appris ceci, qui compensait au moins ma déception particulière : la ville n'avait aucune prise sur les gens qui n'avaient pas encore quitté leur maison, depuis le matin. Son pouvoir s'arrêtait aux plafonds et aux toits des maisons. J'avais pour moi tous les malades, les infirmes et les impotents, ceux que leurs occupations retenaient chez eux ou dans un intérieur quelconque. Et je devais les avertir sans plus tarder de l'horreur qui les accueillerait dès qu'ils poseraient le pied dehors, sur les trottoirs ou dans les cours. Pris d'une hâte fébrile, je prospectai donc la ville, pénétrant partout sans attendre d'y être invité, me faisant presque toujours mal recevoir, tant les hommes sont stupides, et accélérant souvent le mal que j'espérais prévenir car les gens à qui je contais mon histoire, je devais avoir l'air un peu fou mais qui ne l'aurait été dans ma position ? les gens me riaient au nez et me disaient qu'ils allaient sortir au contraire, rien que pour me montrer à quel point j'étais bête. Ils quittaient en effet leur abri, malgré mes objurgations pressantes, et, naturellement, étaient enlevés sitôt qu'ils dépassaient le seuil. Et je les voyais s'envoler en riant, basculer en riant, atterrir en riant sur le trottoir de leur maison de la ville du ciel, et enfin rentrer chez eux, leur chez eux de là-haut, toujours riant et se moquant de moi. C'était affolant. Cela me broyait le cœur et je n'y pouvais rien. Je passai la nuit dans un café qui ferma ses portes à onze heures, simplement parce que son homologue, son énantiomorphe du ciel, fermait les siennes, selon les règlements de police, et se rouvrit le lendemain matin un peu avant sept heures. Et pendant la nuit, les rapports des deux villes s'harmonisèrent à mes dépens. Il est à supposer que la ville, au début, n'avait jamais pensé devoir aller si loin et qu'elle n'avait rien préparé en conséquence. Car tout ce à quoi j'assistais portait indéniablement la marque de l'improvisation. Ainsi, la veille, j'avais pu m'emparer sans peine de papier, chez Müller, du livre chez Doucet, d'un paquet de cream-crackers et d'une tablette de chocolat au lait chez Martinaud. Tandis qu'à partir du mercredi, je ne pus plus jamais prendre le plus petit objet à l'étalage. Il me fallait attendre que quelqu'un, là-haut, fasse l'emplette de ce que je désirais.

Alors, je pouvais le dérober sans trop de peine au nouveau possesseur. Ainsi, pour les croissants, ce matin-là. Avant de quitter le bistrot, je dus prendre des mains invisibles de je ne saurai jamais qui de la ville du ciel les trois croissants qu'il venait d'acheter. D'abord, tout alla très bien. Là-haut, ils ne s'y attendaient pas, ils n'étaient pas préparés. Mais dans les jours qui suivirent, dans les heures même qui suivirent, la résistance s'organisa et bientôt je fus contraint de ne saisir que les paquets qui traînaient presque au ras du sol. Car les enfants de la ville du ciel défendaient mal leur bien contre mes attaques. Le remords me martelait le cœur, mais je ne voulais pas mourir encore, et surtout pas de faim. Que devaient-ils penser, là-haut, à voir les paquets disparaître ? Est-ce que la ville les avait mis au courant de mon existence larvaire et de la façon dont il fallait me traiter ? Après m'être restauré, je quittai le café, bien décidé à changer de tactique. A partir de ce moment, je n'avertis plus les gens, dès que j'avais connaissance que tel appartement était encore occupé j'en barricadais les portes, j'enfermais ceux qui, de toute façon, se moqueraient de moi et ne me croiraient pas, je les enfermais, les sauvant ainsi et malgré eux de la ville du ciel. Ils réclamaient, hurlaient, se lamentaient, me suppliaient de leur ouvrir, mais je m'étais forgé un cœur d'airain et je les abandonnais, inscrivant avec soin, toutefois, leur adresse précise pour ne pas courir le risque d'oublier de les ravitailler. Je m'en sentais vivement responsable. Et je passais à d'autres incrédules. Evidemment, il se pouvait, et cela arriva, que mes prisonniers ouvrissent leurs fenêtres et, se penchant exagérément dans l'espoir vain d'attirer sur eux l'attention de quelqu'un, me fussent enlevés. Mais je n'avais aucun recours contre cela et de plus, les gens sont plutôt froussards et ont peur de tomber, je le savais et ne m'inquiétais pas trop. En règle générale, au début tout au moins, je retrouvai ceux que j'avais sauvés et pus leur faire parvenir des provisions sans leur ouvrir. C'est à ce labeur harassant que j'occupai la fin de la semaine. Alors, je fus contraint de m'arrêter, non que ma tâche fût finie, loin de là ! mais parce que la ville est grande et qu'il restait dans les maisons plus de femmes, d'hommes et d'enfants que je ne l'aurais cru. J'étais bien obligé de permettre aux autres de rejoindre tôt ou tard la ville de là-haut, car je ne disposais que de vingt-quatre heures par jour pour servir ceux dont je tenais en mains les destinées. Et je ne pouvais pourtant pas les laisser mourir de faim, puisque je les avais pris sous ma sauvegarde. Mais je dus compter bientôt avec une autre ruse de mon ennemie. Je suppose que le téléphone fonctionnait encore, peut-être même entre les deux villes énantiomorphes, car souvent, je laissais des gens bien enfermés dans leur appartement, nantis de provisions suffisantes jusqu'à mon retour, et je ne les retrouvais plus le lendemain. On les avait manifestement délivrés de l'extérieur. Je n'y voulais d'abord pas croire, dénonçant je ne sais quel vice dans mes systèmes de fermeture, lorsque je vis, un matin, un policier enfoncer de ses propres épaules de chair la barricade que j'avais avec soin érigée et montrer à ceux que j'avais cru préser-

ver le chemin aérien de la ville du ciel. Dès lors, pris de rage folle et dégoûté par l'imbécillité des hommes, j'abandonnai à leur sort tous ceux dont je m'étais inquiété jusqu'à présent. Je rouvris toutes les portes. Les gens, sans se préoccuper de moi, sans me remercier, me lançant au contraire au passage des regards haineux lorsque ce n'était pas des coups, couraient vers la sortie, se bousculaient comme ivres, me piétinaient ainsi que je l'avais voulu, mais c'était parce que je ne pesais pas plus que du vent pour eux, et s'envolaient à peine arrivés dans la rue. Affreusement désemparé, le corps moulu, le cœur brisé, je revins à pied à ma maison abandonnée. Ma femme elle aussi avait disparu vers la ville du ciel, je n'en avais d'ailleurs pas douté une seconde, et mes voisins de même, et leurs enfants n'étaient plus là pour hurler dans l'escalier. Comme j'aurais aimé entendre de nouveau leurs cris me percer les oreilles ! Dans un des appartements déserts, le haut-parleur d'un poste délaissé grognait des discours indistincts. Je cherchai un moment à le localiser et puis, n'en pouvant plus, je plongeai dans la ville dont le sol était déjà recouvert de poussière, la pluie ayant cessé. J'avais encore un but. Parmi tous mes protégés, j'avais retenu malgré tout une très jeune fille dont l'accueil était aimable, contrairement à tous les autres. Dans mon désarroi, je l'avais oubliée. Elle attendait pourtant chaque jour ma visite et ne me marchandait ni les sourires ni les paroles encourageantes. Je lui avais conté tout ce qui m'arrivait et ses yeux un instant apeurés s'étaient calmés, m'apaisant du même coup. Elle pouvait me consoler. Maintenant rien ne m'empêcherait de passer tout mon temps auprès d'elle, à bavarder et à écrire. A écrire pour elle. Elle était presque entièrement paralysée et ne quittait jamais le lit. J'avais enfermé avec elle une vieille femme à moitié sourde avec la tâche de s'occuper d'elle, ce qui rendait nos relations pures de tout détail sordide. Je pris mon papier, mon stylo et de l'encre, quelques livres, quelques boîtes de conserves, mais quand j'arrivai chez elle, la porte était défoncée et je pénétrai, le cœur étreint d'une solitude mortelle. La vieille était partie, heureusement la jeune fille n'avait pas voulu la suivre. Elle me posa quelques questions timides auxquelles je fis semblant de ne pas prêter attention, mais, après que nous eûmes mangé, elle me demanda de la porter auprès de la fenêtre afin d'y respirer un peu d'air frais. J'avais en effet exigé que toutes les issues fussent bouchées et je reconnais que l'atmosphère enfumée par la cuisine grasse de la vieille femme ne pouvait faire de bien à ma petite amie. J'ouvris grandes les fenêtres et les portes mais ne voulus pas entendre parler de l'en approcher à moins d'un mètre. Elle n'insista pas, d'abord, mais vers le soir, comme la nuit tombait et qu'un vent aigre se levait, faisant battre les volets, elle revint à la charge et je dus, sous peine de la voir pleurer, acquiescer à son désir. Je la pris dans mes bras, elle pesait si peu, et je vins sur le pas de la porte. Je pensais que mon poids, hostile à la ville du ciel, la retiendrait, mais ce fut tout le contraire. A peine avais-je mis le pied sur le seuil que je la sentis peser moins encore et s'élever. Je me cramponnai comme un désespéré à

son corps frêle et je fus enlevé avec elle. Je raclai de tout mon corps la façade de la petite maison et me trouvai bientôt dans le vide, la tenant toujours bien serrée dans mes bras. Elle me souriait sans rien dire. Puis nous basculâmes et tombâmes sur le sol de la ville du ciel. Au moment où mes pieds touchaient terre, je ressentis une violente commotion qui m'étourdit et je m'évanouis, ouvrant les bras, la libérant de mon étreinte. Lorsque je me réveillai de mon engourdissement, longtemps après certainement, la nuit était complètement tombée et le vent s'était tu. J'étais à nouveau seul, retombé par mon propre poids sur le pavé glacé de la ville d'en bas. Là-haut, la vie continuait, sans moi. La maison où j'avais espéré passer ma vie en amitié avec Maryse était vide, froide et vide. Je ne voudrais pas qu'on se méprît sur ce que j'ai écrit dans ces dernières lignes. Je n'aimais pas Maryse, elle ne m'aimait pas, il ne pouvait pas être question d'un amour entre nous. Mais sa perte m'emplit de douleur et je suis sûr qu'elle aussi pleura de son côté notre séparation. Je partis dans je ne sais plus quelle direction, hurlant à pleins poumons des anathèmes, maudissant la terre et le ciel et les hommes, m'injuriant moi-même, blasphémant avec joie et me jetant à terre, sanglotant, me relevant, les vêtements maculés de poussière. Qu'avais-je fait pour mériter cela ? Ce n'est que bien plus tard, le soir suivant, que je revins à ma nouvelle maison vide et me mis à écrire. Des présences impalpables rôdent tout autour de moi. Mes larcins dans la ville du ciel doivent paraître l'œuvre d'un fantôme, est-ce que les hommes de là-haut seraient des fantômes pour moi ? Mais je ne crois pas avoir à craindre d'eux quoi que ce soit. J'ai écrit ce qui précède en deux nuits de travail et j'ai chaque fois laissé mon ouvrage inachevé sur ma table sans le retrouver dérangé. Pourtant des êtres m'environnent. Je marche tout le jour parmi les rues sans soleil, la ville du ciel me le cache, mais il ne pleut pas. Non, ce n'est que le bruissement des arbres et les craquements qui me font sursauter proviennent des branches qui se heurtent et s'étirent. Devant ma fenêtre un marronnier s'ébroue chaque matin de ses rhumatismes nocturnes. C'est cela, car il n'y a personne et les chuchotements que mes oreilles, déshabituées du silence, croient percevoir autour de moi, ce sont les froissements des feuilles. Et peu à peu, même ces bruits disparaissent. Je croyais avoir appris ce que c'est que le silence, mais ce n'était rien, seul le vacarme coutumier aux hommes, qui les accompagne, me manquait. La vie se poursuivait autour de moi, qu'importe si ce n'était qu'une vie végétale, et désormais même ceci n'est plus. Hier après-midi je me suis arrêté dans la rue, subitement, et je me suis senti plus seul encore. Il m'a fallu un long moment de concentration douloureuse pour m'apercevoir que les odeurs m'avaient quitté à leur tour. Mais les pierres lisses et les écorces rugueuses sont toujours à ma portée et la ville qui m'abrite existe encore pour mes yeux. J'ai continué ma route en haussant les épaules. Rien ne pouvait être pire que la solitude. Et, marchant, je compris pourquoi rien n'atteignait plus mes narines. La vie seule charrie des odeurs avec elle, et puisque la vie

m'avait abandonné... Et lentement, une autre sensation vint remplacer pour moi ce qui m'avait délaissé à jamais. Le monde apparaissait plus plat, moins plein, il lui manquait des dimensions. C'est faux de ne parler que de trois dimensions, de quatre à la rigueur. Il en compte plus que cela. L'odeur en était une, et les sons une autre. J'en étais privé, mais je ne tardai pas à être submergé par des effluves inconnus, forts, âcres, proches, si proches que je n'eus plus aucune hésitation sur leur nature. Mon odeur, ma propre odeur, la propre odeur de mon corps m'isolait comme dans un cocon impénétrable, et me coupait de tout ce qui lui ressemblait, et puis, allant encore à grands pas dans la ville, j'entendis un bruit nouveau qui s'installait autour de moi, en moi, le sifflement de ma respiration et les battements de mon cœur, assourdissants. Etourdissant était l'amalgame d'odeurs, assourdissante l'alternance des râles profonds de ma poitrine et des chocs de mon sang refoulé, aspiré, refoulé, battant aux angles des artères et élargissant mes veines au passage. Chancelant, je ne parvenais plus à penser à autre chose et j'allais m'abîmer sur le sol de terreur quand elle m'apparut. Bien qu'elle eût changé, je ne balançai pas un instant à la reconnaître. Ce ne pouvait être que Maryse. Elle venait vers moi, les bras tendus vers moi, la ville avait compris que je ne pouvais vivre seul, elle me renvoyait Maryse et celle-ci qui me tendait les bras souriait doucement. Elle l'avait même guérie de sa paralysie et m'en faisait don comme d'une fleur pour illuminer ma détresse. Lorsque nous nous rejoignîmes, j'éprouvai une subite appréhension. Si mes yeux me trompaient ? Je les fermai et la pris dans mes bras. Elle était là, vivante, contre moi, faite de chair et de tendresse, et je l'enveloppai et je rouvris les yeux pour la voir m'offrir ses lèvres que, tremblant, je pris. Puis nous revînmes tous les deux vers sa maison, vers ma maison, notre maison. Elle entra, eut un battement bref de paupières en distinguant le lit où elle avait passé sa vie jusqu'à présent, de si longues années, et sans un mot se dévêtit. Aurais-je dû ne pas acquiescer au désir qu'elle manifestait ainsi, qui répondait si bien à mon brusque désir ? Etait-ce encore un de ces leurres dont la ville est coutumière, un piège à mon usage ? Je n'y pensai pas, je ne sais pas encore, même maintenant, je suis tellement vide et meurtri, rien ne comptait que son corps dévoilé, presque trop savamment mais je ne m'y attachai pas, et sa pose, elle était à genoux sur le tapis, me faisant face, et souriait tout en formant des mots que je n'entendais pas, que je ne pouvais pas entendre. J'étais sourd à tout, sauf aux battements qui s'accéléraient de mon cœur, insensible à tout sauf à mon corps qui se cabrait. Je fis un pas vers elle et elle s'étendit, je l'étreignis et m'affalai sur elle. Elle était bien vivante, seulement je ne l'entendais pas. Entre ses paroles et moi, le vacarme de mon corps s'interposait. Je ne sentais rien de l'odeur de son corps. Mais le plaisir était bien là, comme jamais encore je ne l'avais éprouvé, lent et sinueux, presque infini, insoutenable. Et quand il se rompit, mes propres gémissements emplissaient mes oreilles et des éclats d'or et d'argent crevaient mes yeux, fer-

més ? ouverts ? Je repris conscience et alors, le désespoir me submergea définitivement. Je la tenais toujours, Maryse, entre mes bras, mais je ne la voyais plus. Et pourtant mes yeux étaient ouverts, grands ouverts sur le vide. Je n'étais jamais retombé dans la ville de la terre, j'étais resté, avec Maryse, sur le sol de la ville du ciel, et tous les hommes, et les femmes, les enfants avaient rejoint la ville de la terre en même temps, d'un glissement total qui m'avait de nouveau abandonné. A travers le tapis, à travers le plancher de la chambre, je voyais le ciel, c'était le ciel qui me servait d'appui et il tournait sous moi, je me sentais glisser dans l'air. D'un bond je me levai, allai vers la fenêtre ouverte, et je plongeai mes regards dans la rue. Il n'y avait plus de rue, elle était pavée d'étoiles. En face, lentement, rongé par la base, un immeuble s'estompait. Et je savais que ma maison s'estompait elle aussi par la base. Et au-dessus de ma tête, la ville du sol fourmillait de lumières, de vie, et les véhicules se croisaient aux carrefours, l'église de Saint-François, à droite, pointait vers moi sa flèche. Autour de moi, presque plus rien ne subsistait. Je revins vers Maryse qui devait, qui devait toujours être là, même si je ne la voyais pas, j'avais encore son corps sur ma peau, elle n'avait pas pu m'abandonner après un tel instant, et, m'agenouillant sur le plancher, je vis, et je poussai un cri d'horreur. Une tache gluante de sperme souillait le tapis, une traînée absurde et sale, scintillant sous la lumière. Et le plancher, grignoté par le ciel, à travers lequel les constellations apparaissaient, au milieu desquelles sinuait la Voie Lactée. Une giclée de sperme, de mon sperme !... J'éclatai d'un rire strident, sautai d'un bond sur mes pieds et me mis à tourner en rond dans la pièce, me heurtant aux murs qui s'effaçaient. Sur ma table, les feuilles que j'avais déjà remplies de ma large écriture s'envolaient séparément, traversaient le plafond comme s'il n'avait pas existé. Il n'était d'ailleurs plus là que par lambeaux, car au-dessus de moi, hors du halo qui provenait de l'ampoule électrique, intacte pour éclairer jusqu'au bout l'homme blême de terreur que je devais être, les rues de la ville du sol se dessinaient fidèlement, à travers plafond, pièces supérieures et toit. Je criai, je criai d'épouvante, et je me précipitai sur ma table pour sauver au moins les feuilles vierges, mon stylo. Cela me tenait encore, ce stupide besoin d'étaler des mots. Je m'assis, crevant de rire, cessai de hurler, et les pieds dans le vide solide et la tête vers le sol de la ville du sol, je me remis à noter, noter pour qui ? et à mesure que je terminais les feuilles, je les projetais en l'air en souriant et elles s'en allaient vers la ville du sol. Et je pensai, je pouvais penser encore, au moins, est-ce que je ne pourrais pas toujours penser ? éternellement penser ? que tout se tenait, que j'avais été fou de croire que la ville m'aimerait un jour. Elle me haïssait sauvagement et ne reculait pas devant les moyens les plus hideux de me torturer le corps et l'âme. Tout ce manège infernal pour m'attirer dans la ville du ciel, Maryse, même Maryse avait joué son rôle, émanation troublante de la ville. J'aurais pu croire que la ville du ciel valait plus que celle de la terre et que j'étais un saint, à l'avoir méri-

tée, mais non, je savais bien que seul il importait d'appartenir à la ville de la terre, que la valeur était en bas, non pas en haut, et que j'étais coupé, irrémédiablement coupé, de ce qui vit. Et pourtant, je vivais, et je vivrais longtemps encore, et toujours je penserais, sans pouvoir m'en empêcher. Je pourrais me soulager en me disant que seul, puisque la ville du ciel se désagrège autour de moi, que seul je fais contrepoids à la ville de la terre et en définitive à la terre entière, mais je sais ce que c'est que l'orgueil. Je n'ai plus besoin d'aller à la fenêtre pour apercevoir le ciel sous moi et sur ma tête la ville. Car il n'y a plus de ville du ciel. Il n'y a qu'une ville, sur ma tête. A gauche, la cathédrale se hausse vers moi, pas assez, à droite, Saint-François est une tache de lumière éblouissante. Et voici que tout ceci s'ébranle cependant que le dernier vestige de la ville du ciel s'effiloche et que l'ampoule qui m'éclaire, qui veille mon agonie, commence à rougeoyer, tout se dirige vers l'est et je demeure seul, suspendu dans le vide au-dessus de la terre qui défile, vertige insoutenable, qui défile, et le lac disparaît, et les constellations sous moi sont enfin immobiles, ma dernière feuille de papier tremble, collée à ma main gauche cependant que mon stylo l'éraille en se hâtant et je demeure seul dans la nuit, au milieu de l'interminable nuit, cloué au Baudrier d'Orion comme une bête malfaisante.



George Langelaan

NOUVELLES DE L'ANTI-MONDE

préface
de Jacques Bergier

La Dame d'Outre Nulle-Part
et douze autres
nouvelles

ROBERT LAFFONT

Ici, on désintègre !

Une sélection éclectique ce mois-ci : l'absurde et l'insolite avec « Un jour ouvrable » *de Sternberg et le* « Théâtre » *d'Arrabal ; la science-fiction avec* « L'herbe à vivre » *de John Wyndham et* « La fin du quaternaire » *d'un nouvel auteur français : Yvon Hecht ; le fantastique enfin avec les* « Contes » *de Michel Ghelderode, pour la première fois présentés en France.*

Jacques Sternberg
Un jour ouvrable

Il est toujours pénible de pénétrer dans l'univers de Jacques Sternberg, car ce dernier ne vous offre aucune chance de vous en évader, une fois qu'il vous a pris dans ses filets. C'est un univers creux, en forme de sphère, dans lequel il faut vivre sans crier, sans se débattre, car son créateur s'y débat pour vous.

On ne peut pas dire non plus que l'on soit séduit par le charme de l'exotisme qui s'en dégage, ou alors cet exotisme-là serait celui des îles Galapagos, ni par la pureté de la langue (Sternberg pile les mots à coups de poing pour leur faire avouer ce qu'ils ont à dire), non plus que par le suspense, car il ne vous épargne pas la longue description de son ennui.

Mais cet ennui est piégé : astre vertige, écrivain en forme de coup de canon et qui se moque des canons de l'art, Sternberg ne nous offre pas une fiction romanesque, un nouveau roman ou je ne sais quelle œuvrette de science-fiction, il nous jette au visage, avec « *Un jour ouvrable* », le fardeau de sa vie. Si parfois il nous rate, on en sent toujours passer le souffle.

Cet univers, c'est celui de l'Employé, après que celui-ci a définitivement abdiqué ; notre homme a démissionné et, pour sa punition, il se trouve plongé dans une société très anonyme. C'est le culte de la Famille qui la régit, une Famille aux multiples surgeons qui détiennent les Tables de la Loi : les cousins sont souvent inspecteurs, les pèroncles sont généraux, les fils surveillent sa conduite, les mères, prématurées ou non, détiennent la justice, les filles-mères

soupçonnent, les belles-mères sont préposées et, si les tantes peuvent tricoter, elles traquent aussi le misérable qui ne suit pas rigoureusement les ordres impératifs d'une vie bien réglée. Le Révérend Père Rédacteur, dévoré par une soif de travail considérable, poursuit Habner, le héros d'« *Un jour ouvrable* », afin de lui confier des interviews importantes, des réponses urgentes au courrier quotidien. Mais chaque fois l'Employé, sans responsabilité puisque sans emploi, dilue lentement son labeur dans l'absurde ; les mots s'évanouissent, les paroles s'interrogent et les personnalités qu'il consulte s'enlisent dans la médiocrité d'un dialogue imbécile. Toutes ses impulsions sont absorbées par un monde cohérent et stupide dont il ne saisit qu'imparfaitement la réalité.

Habner sait pourtant qu'il doit, comme chaque jour, occuper une situation stable, mais la fatalité le poursuit lorsqu'il recherche sa vocation sociale ; quand il découvre enfin une firme susceptible d'avoir utilisé son incapacité, il s'égare dans les multiples corridors qui la composent et parvient enfin à la porte de son bureau qui s'ouvre sur le néant.

Pourtant notre homme veut vivre cette journée, il sait qu'il y est obligé ; la vie n'a cependant pas d'importance et les gens meurent bien facilement autour de lui. Mais il est conditionné par un passé dont il ne se souvient plus ; il veut absolument mimer tous les gestes de la vie quotidienne sans parvenir à en saisir le sens.

Apparemment il n'a pas de goûts, pas d'envies précises ; il existe simplement, avec violence, et le fait d'être le poursuit jusque dans ses conséquences ultimes, bien qu'il ne souhaite demeurer que le témoin sans passion, sans individualité, des vingt-quatre heures qui lui sont imposées. Afin de justifier son existence auprès de la société familiale, il est entraîné malgré lui dans des guerres de chambre ou de bar, trame de faux complots et se fait le champion marathonien d'une bombe, est torturé par des curés, persécuté par les douanes, les Postes Téléphones, les Allocations familiales, etc. Ses actions n'ont pourtant aucune répercussion sur ce monde : il devient directeur d'une grande société ; mais lorsqu'il veut signer un chèque important, personne ne reconnaît sa signature. Par contre, quand il vole, c'est pour payer une reconnaissance de dettes dont il n'a pas souvenance, mais dont l'écriture est bien de lui. Si Habner ne sait pas pourquoi il est, la Famille, elle, le sait et le force à se soumettre au quotidien.

Pourtant c'est le premier matin où l'Employé s'est trouvé libre, par inadvertance, et sa journée, rythmée d'ordinaire par les heures de bureau, se remplit par les flots du temps qui coule jusqu'à déborder et transformer la planète en gigantesque marécage.

Au milieu de cette inondation surnagent quelques femmes : Absente, son épouse, impalpable et lointaine, qui s'est enfoncée plus encore dans l'oubli, et puis les passions passagères que son état vacant lui fait rencontrer. Pour une fois le désir tient lieu de motivation, la libération de Habner semble plus réelle et c'est dans ces instants fugitifs qu'il croit avoir saisi une raison de vivre. Mais Braise, qui est tison ardent, chaleur, chair offerte, trouve toujours un prétexte pour ne pas faire l'amour ; Brume, elle, est de glace et fond sous les caresses. Les amours sont impossibles, les ruts sont voués à l'échec.

Comme on le voit, par ses rêves à coulisse, par ses aventures à l'intérieur des cauchemars, par son imagination débridée, l'absurde logique d'« *Un jour ouvrable* » se situe bien dans la ligne de « *L'employé* ».

Mais le ton est plus amer, plus

cruel, et si l'on retrouve quelques-uns des thèmes du précédent ouvrage : le dégoût de ces jours inutiles, la peur de la mort, l'indifférence totale à l'égard des humains, il en est d'autres qui parent de couleurs plus noires ce dernier roman (?).

Sternberg n'est pas un révolté, il ne possède pas d'idéal, et cette fois sa démission est totale : il ne reste plus aucun espoir dans un monde voué à l'ennui et à l'échec. Sa personnalité même ne l'intéresse plus ; il lutte de toutes ses forces pour effacer les traces de son visage, pour se débarrasser des tics et des vêtements littéraires qu'on lui prête ; il voudrait qu'on ne lui attribue aucune intention et que son anonymat soit préservé par une absence définitive. On ne retrouve même plus l'attente d'un événement qui puisse justifier à ses yeux le « On s'en souviendra de cette planète » qu'il lui aurait convenu de prononcer avant de disparaître. Toute l'horreur que dégage le monde ne le fait plus rire et, si Sternberg pouvait découvrir un « rien » climatisé, accueillant, sans passer par la mort qu'il craint, il préférerait n'avoir jamais vécu, n'avoir jamais écrit.

Il se dégage d' « *Un jour ouvrable* » un tel sentiment de tristesse que l'on voudrait ne plus se saouler de mots, mais s'enivrer vraiment pour oublier qu'un homme puisse abdiquer aussi totalement sa condition de Terrien.

Mais cet individu terrifié, hanté par son nom même (il croit qu'un vivant lui a refilé son identité pour ne pas vivre à sa place), s'est enrichi d'une expérience nouvelle, celle des amours passagères dont il lui reste le souvenir. Souvenir à l'état de fœtus certes, recroquevillé dans le plasma de sa mémoire et peu désireux de s'en évader. Il est possible qu'il ait ainsi, un jour, une nuit, rencontré la femme qu'il aurait pu aimer, mais son visage n'existe pas ou plutôt se dissimule derrière celui des créatures multiples qu'il a désirées. Jamais Habner ne saura laquelle de ces femmes fut sa « minute de vie ».

A travers cette prolifération verbale que constitue « *Un jour ouvrable* », on découvre, presque à chaque page, les images savoureuses de l'absurde, les inventions farfelues, les gags tumultueux qui font de l'œuvre de Sternberg l'une des plus originales de notre temps — je veux dire une œuvre qui a pris ses origines dans les préoccupations mêmes de l'auteur, sans tenir compte des influences qu'il a pu subir, car je suis certain que Jacques Sternberg aurait écrit « *L'employé* » et « *Un jour ouvrable* » sans avoir pris connaissance de la pensée surréaliste.

Je voudrais d'ailleurs revenir sur une opinion erronée que le lecteur fugace ou l'intellectuel fatigué se fait des romans de cet auteur : on lui fait le reproche de plagier Kafka. Cette fois il l'introduit sans vergogne dans son livre et, derrière ces lignes où Habner se trouve plongé successivement dans « *Le Procès* », puis dans « *Le Château* », on devine le ricanement sarcastique de Sternberg qui prouve, sans fausse honte, que son monde peut coexister avec celui de Kafka sans y ressembler pour autant.

De même, l'identité de ses images-choc avec celles des films des Marx Brothers est cette fois dépassée. Les personnages qui s'engouffrent les uns après les autres dans la cabine d' « *Un jour ouvrable* » en ont fait éclater les cloisons et nous ont projetés plus loin encore.

On pourrait reprocher à ce dernier ouvrage un certain relâchement dans la forme, quelques jeux de mots faciles et qui ne font pas mouche, un mécanisme moins parfait de l'absurde, des rouages moins huilés que ceux de « *L'employé* », si ces défauts n'étaient pas noyés par le torrent des phrases. Il serait vain d'ailleurs de tenter d'ébranler le monolithisme

sternberguien par des critiques de détail ; cet écrivain entame les premiers volumes de sa « Comédie inhumaine » et celui qui voudrait lui jeter la première pierre risquerait de la recevoir au visage.

Monde fluctuant, monde élastique, aux miroirs déformants, peuplé d'ectoplasmes-prétexte qui sont faits de votre sourire, de votre amertume, de vos désillusions, de votre ennui, l'univers de Jacques Sternberg ne laisse pas de place aux interstices par lesquels on voudrait se glisser : il est à prendre ou à laisser.

Philippe Curval.

« *Un jour ouvrable* » par Jacques Sternberg : Eric Losfeld — 12 NF.

John Wyndham
L'herbe à vivre

La science-fiction signée John Wyndham possède quelques caractéristiques aisément reconnaissables, qui se retrouvent dans ce roman. L'action en est « linéaire » — c'est-à-dire qu'un thème dominant s'y trouve traité, contrairement aux combinaisons plus fouillées auxquelles se complaisent généralement les Heinlein aussi bien que les van Vogt. Une fois ce thème établi, les réactions des humains constituent la matière du récit. Dans le cas des « *Coucous de Midwich* », il s'agissait de la naissance soudaine d'enfants aux facultés hypernormales, et des bouleversements que leur présence causait dans une petite cité anglaise. « *Le péril vient de la mer* » racontait l'invasion de la Terre par des êtres qui choisissaient le fond de l'océan pour l'établissement de leurs bases. Cette *herbe à vivre,* ainsi que le titre français l'indique assez explicitement, permet de prolonger la vie humaine jusqu'à deux ou trois cents ans. En fait, l'auteur a manifestement cherché à ménager une petite surprise au lecteur, car la découverte des extraordinaires propriétés de ce lichen n'est annoncée qu'au quart du roman à peu près, et il a également préparé une fausse piste au moyen de son prologue. Quant au reste, le roman se déroule sur le rythme plutôt lent que John Wyndham affectionne ; il est raconté sur le ton tranquille et comme retenu qui est le sien (et qui est aussi très caractéristiquement anglais, ce qui rend assez cocasse l'indication « *traduit de l'américain* », portée par la page de titre) ; il met en scène un certain nombre de personnages dont aucun n'est conforme au modèle standard du surhomme ; enfin, les événements s'y déroulent d'une façon suffisament logique et plausible pour que le lecteur se dise que la découverte effective d'un secret de longévité « pourrait bien, après tout, se passer ainsi »...

D'où vient, alors, la déception que l'on éprouve tout de même ? Le thème a rarement été ausi bien traité dans la science-fiction récente, et les conséquences d'une telle découverte se trouvent évoquées avec clairvoyance par les divers personnages.

C'est parce que, d'une part, on s'attend de la part de John Wyndham à la présentation de personnages *humains* et *réels* ; c'est là, bien sûr, un cliché éminemment usé, mais c'est aussi un des secrets que l'écrivain anglais semble posséder au plus haut degré. Or l'héroïne de « *L'herbe à vivre* » se révèle conventionnelle : jolie, intelligente, travailleuse, et chimiste-biologiste, elle n'est là, semble-t-il, que pour découvrir l'antigérone (tel est le nom donné à la substance

miraculeuse que contiennent ces rares lichens de Mandchourie) et pour en faire profiter ses sœurs, derrière la façade d'un institut de beauté qu'elle fonde dans ce but. On pourra objecter que ce n'est déjà pas si mal. Sans doute, mais elle s'y prend avec un tel détachement cérébral — une fois ses premières hésitations surmontées — qu'elle semble, par la suite, bien dépourvue d'émotions humaines et surtout féminines. Elle aime en secret, bien sûr, son ex-patron, que ses propres scrupules ont empêché de faire connaître l'antigérone, et qui demeure lui aussi plutôt inconsistant dans sa droiture timide.

L'autre défaut du roman est une conséquence de l'angle selon lequel l'auteur a abordé son thème : en choisissant d'exposer les réactions d'un petit nombre d'individus en présence de l'antigérone, John Wyndham s'est condamné à une portée relativement limitée de cette découverte. Le monde n'en entend parler qu'assez tard dans le livre, et celui-ci ne dégage jamais l'impression de drame universel que communiquaient si fortement « *La révolte des triffides* » (dans sa version anglaise) et « *Le péril vient de la mer* ». Dans ces deux romans, l'allure paisible du récit conférait, par contraste, un relief supplémentaire aux événements dramatiques qui étaient racontés. Dans cette « *Herbe à vivre* », cette allure tranquille est bien conservée, mais son effet principal est de produire du détachement chez le lecteur. En outre, la façon dont les deux protagonistes se tirent d'affaire en fin de compte résulte au moins autant d'un heureux concours de circonstances que de leur propre mérite. Bien sûr, ils sont à l'origine d'à peu près tous les événements ; mais ceux-ci eussent pu, tout aussi facilement, très mal tourner pour eux et pour leurs proches. Si certains auteurs sont injustement durs avec leurs personnages, John Wyndham s'est ici rendu coupable de la faute inverse. Mais il est vrai que Diana Brackley est très intelligente, et que Francis Saxover est particulièrement honnête...

Les remarques précédentes peuvent faire croire que « *L'herbe à vivre* » est un roman dépourvu d'intérêt. Tel n'est point le cas. Simplement, c'est une œuvre qui n'est pas au niveau de ce que son auteur nous avait donné précédemment. Ainsi qu'il a été mentionné, l'humour et l'aisance du récit sont toujours présentes — et ce sont là des qualités qu'on souhaiterait à plus d'un auteur. Les pastiches de style journalistique qui coupent parfois la narration sont en général fort drôles, car très proches de la réalité. En outre, le récit ne devient jamais ennuyeux, et les dialogues sont presque toujours très vivants. Mais John Wyndham peut faire mieux. Il l'a souvent prouvé dans le passé ; souhaitons qu'il nous en fournisse aussi une démonstration dans le proche avenir.

Demètre Ioakimidis.

« *L'herbe à vivre* » (Trouble with lichen) par John Wyndham : Denoël, « Présence du Futur » — 6 NF.

Yvon Hecht
La fin du quaternaire

Voici un livre qui a besoin d'être défendu. Nous entendons déjà toutes les critiques. Ce n'est pas un roman, a peine une longue nouvelle. Les

personnages sont interchangeables : un nom, pas de caractère, pas de réalité physique. Un style terne, sans couleur ni image. Encore une histoire d'insectes à la conquête du monde ! C'est de la S.F. de grand-papa.

Tout cela est exact, comme il est vrai que « *La guerre des mouches* » de Spitz était à la fois plus plausible et plus inquiétante. Les mouches restaient des mouches ordinaires, au départ la mutation ne leur avait donné qu'une « intelligence » comparable à celle des fourmis. Ce n'est que peu à peu qu'elle s'amplifie, alors qu'ici les insectes ne tardent pas à maîtriser l'espace-temps, se cachant dans ses replis. Plus inquiétante aussi à première vue, car les mouches de Spitz sont plus plausibles que ces insectes géants, parasitant les femmes enceintes, pour que leurs larves se nourrissent de l'embryon. Enfin le récit de Spitz était peut-être d'une horreur plus désespérée, mais masquée sous l'abondance des détails cocasses ; sur ce point sa verve n'était jamais en défaut : le discours de Mussolini, l'U.R.S.S. adjoignant le chasse-mouche à la faucille et au marteau, les mouches à jupettes regardant s'agiter les autres en se croisant les pattes. Tous détails rassurant le lecteur, lui permettant de ne pas y croire, bien que l'horreur profonde du récit perçât en plus d'un endroit la trame fantaisiste.

Au contraire « *La fin du quaternaire* » est un cauchemar soutenu, s'ouvrant à la page 2 par l'apparition de la première larve et se poursuivant sans relâchement jusqu'à la vacillante lueur d'espoir des dernières pages. Quatre récits de témoins et le témoignage d'un inconnu, se recoupant, nous donnent, par phrases ternes et sans éclat, sans jamais élever la voix (« *Pas de grandiloquence* » : p. 83), des lambeaux de la lutte menée par l'homme contre les envahisseurs. Lutte menée sans illusion, pour sauver une humanité qui s'est refusée à regarder la vérité en face, lutte contre quelque chose de pire que la guerre (« *La guerre s'arrête un jour, mais ça...* » : p. 101), lutte qui oblige les hommes à retourner au Moyen Age : « *Songez un instant que nous possédons des avions à réaction, des bombes atomiques, des fusées téléguidées, et que nous sommes obligés de bâtir des ponts-levis que nous relevons la nuit.* »

Ce qui fait le prix du récit, c'est d'abord ce style simple, net, sans fioriture, maniant constamment la litote et la réticence, suggérant plus qu'il ne dit. « *Il regarda la chose un moment sans bouger, un peu pâle, s'humectant les lèvres : « Vous avez raison, c'est à vomir.* » Placé dans la bouche d'un chirurgien, voilà qui en dit plus long que les descriptions les plus détaillées. Ce qui n'empêche pas la force des récits contant la lutte aux Indes ou la destruction de Clermont.

Puis il y a la dignité des personnages ne s'abandonnant ni à l'horreur ni à la panique, celles-ci faisant place à l'attention scientifique, à l'observation et l'étude qui seules peuvent permettre la lutte contre le péril. Si même en leur cœur ils désespèrent, ils demeurent à leur poste, quoi qu'il arrive, car il reste avant tout la dignité de l'humanité à sauver. « *Nous avions dans l'angoisse et dans le sang obtenu nos lettres de noblesse, l'insecte les détruisait silencieusement et lentement* » : p. 39.

Et cette lutte nécessaire, ils la mènent sans haine, car les insectes ne sont peut-être pas des monstres. « *C'est ça le plus pénible : leur regard. Ils ont des yeux comme vous et moi, plus grands peut-être ; des yeux sombres, tristes, qui vous empêcheraient d'agir si vous les contempliez longtemps.* » Il y a heurt des deux races, l'une doit absolument triompher de l'autre si elle veut survivre, car leurs domaines sont par

trop étrangers ; du moins, ni d'un côté ni de l'autre, n'y a-t-il l'explosion de cette haine viscérale et basse qui traîne trop souvent dans de tels récits.

« *La fin du quaternaire* » est peut-être d'une construction vieillie pour le goût de certains *fans*, mais ce roman nous change de tant d'imitations, parfois fort réussies, des auteurs américains. Et c'est sans doute en restant purement français, en puisant dans leur fonds propre, que les nouveaux venus pourront créer une école originale.

Jacques Van Herp.

« *La fin du quaternaire* » par Yvon Hecht : Hachette, « Rayon Fantastique » — 3 NF.

Michel de Ghelderode
Sortilèges

Michel de Ghelderode n'est pas seulement un étonnant auteur dramatique, secouant le spectateur et la critique avec ses farces, ses drames, ses tragédies, grouillants de moines, de sacrilèges et de sortilèges, dominés par l'omniprésence de la Mort et du Démon ; c'est aussi, c'est avant tout un conteur. Mais, jusqu'à présent, cette part de son œuvre restait inaccessible, dissimulée dans les éditions anciennes et les tirages limités. Voici aujourd'hui un de ses plus importants recueils de contes, édité une première fois en 1941. Douze contes, tous fantastiques ou baignés dans une aura insolite, dominés également par la double présence du démon et de la mort.

Minutieusement décrits, lentement contés, ils nous mènent par les chemins de l'étrange ; un seul personnage, toujours le même, placé sous la protection de « Nuestra Senora de la Soledad » en pousse les portes, nous entraîne au-delà du quotidien, du réel, du possible...

Un homme se prend d'amitié pour un pantin de cire figurant un ancien écrivain public, lui parle, le comprend, lui prête vie, finit par se dédoubler et par animer le mannequin, devenant cette lave qui le consume, lassé d'avoir griffonné des liasses de papier. Dans Londres se découvre un enfer de brouillard, terne comme une salle de réunion antialcoolique, où se rencontre un diable amical, devenu illusionniste. Dans une rue pleine de brouillard retentit l'appel d'une bouche qui n'existe pas, conmme dans le jardin malade de l'hôtel de Ruescas sanglotent les enfants qui ne sont pas nés. Un diable homoncule sorti sans doute du laboratoire de Keffstein s'évade de son bocal de cristal. La mort doit chausser les bottes d'un mourant avant de l'emporter avec elle, puis reparaît sous les traits de ce capitaine qui traîne après lui le mystère des *tramps* cimentées par la rouille et des goélettes pourries rongées par le taret. Dans un quartier étrange se dresse une vieille potence, celle-là même où autrefois on *sera* pendu, car passé, présent, futur n'ont pas de réalité propre, et se confondent. Tout comme dans cet univers grouillant et morbide, où tout est faussé, le bien, le mal, le réel et l'imaginaire se confondent, s'interpénètrent, fluent et se modifient sans cesse, comme si rien ne les différenciait au fond, tous les cadres étant brisés. Rien n'est hostile ou amical, et tout l'est à la fois.

En regard de cet univers, ceux de Jean Ray et de Lovecraft apparaissent presque rassurants. Chez eux la menace existe mais a un visage, et le réel subsiste qui nous arme, mais ici rien de tel, tout est fluide et mouvant, même le décor, surtout le décor. Comme cette église gorgée d'eau qui se déforme, vit, palpite, agonise sous la pluie. Dans « *Sortilèges* » c'est une ville entière, Ostende, qui se mue en ville d'apparences, en parodie, en création avortée avec la foule des masques de carnaval où les fantômes du passé se mêlent aux fantômes des vivants.

Chaque conte est avant tout un décor, baroque et inquiétant comme celui dont s'entoure l'auteur et où se bousculent rapières espagnoles, chevaux de carrousels, retables, têtes et bois du Moyen Age, tableaux, affiches, marionnettes, mannequins drapés, coraux et coquillages. Ce décor, la pluie, le crachin, le brouillard des villes enfumées, où flottent des moitiés de maisons décapitées, Ghelderode l'a trouvé dans sa ville natale ; dans un Bruxelles suranné, rongé par la pioche des démolisseurs, immobilisant le passé dans des rues étroites, bordées de pignons espagnols, fleuries de madones aux angles, bourgeonnant en impasses dominées par des retables de fer forgé, et où dix pas suffisent pour transporter de la cohue éclaboussée de néon au silence des ruelles qui ne doivent retentir que du froissement de fer des tercios du duc d'Albe.

Mais ce n'est pour l'auteur qu'un tremplin, la première esquisse ; aussitôt sous sa main le décor vit, se peuple d'un grouillement de présences sourdes sous le lichen, la lèpre des pierres, la mousse et l'ennui. Ce sont elles qui, des pierres malades, font surgir le démon, la mort, le sacrilège, le passé et ses menaces. Et pourtant un sentiment est bien absent dans ces récits : la peur — pas l'angoisse métaphysique, mais la peur réelle, celle de l'inconnu, la peur qui prend à la gorge dans la ruelle ténébreuse ou le psautier de Mayence, qui affole les héros de Lovecraft. Ici, que paraisse la mort ou le démon, cette venue était par trop attendue pour émouvoir le héros ; pénétrer dans le monde des sortilèges n'est pas pour lui une épreuve, mais la satisfaction d'une longue attente et ces présences grouillantes, plus répugnantes que maléfiques ne peuvent rien contre sa sérénité.

Mais, pour qui s'intéresse à Ghelderode, à l'homme, à son mystère, il y a plus dans ce recueil que la peinture réussie, servie par la langue étonnante qui résonne dans son théâtre, d'un monde au-delà du nôtre ; il y a une brèche ouverte sur les secrets de l'auteur.

« *Le conte a une valeur de confession, dans mon cas, et qui a bien lu ces récits sait tout de mon âme, si lisible, si désarmée devant le Mystère, au seuil de l'univers métaphysique.* » Et de fait, Ghelderode se livre ici plus profondément que dans son théâtre, ses interviews, ses entretiens radiophoniques. Au-delà des contes, nous trouvons une spectroscopie de l'auteur, étalant au grand jour son goût de la réalité hallucinée, ses souvenirs, ses regrets, sa nostalgie des paradis perdus, sa misanthropie, sa nausée devant le monde bruyant, brillant, mécanisé, « plein de bruit et de fureur », qui plus qu'un horizon de fournaise se révèle pour lui le véritable enfer :

« *L'enfer ! Mais je m'y trouve ! C'est cette cité monstrueuse, c'est l'existence quotidienne, et les damnés ? Mes contemporains hideux et moi dans leur troupe infâme* »

Et voilà que s'ouvre une dernière porte, la plus déroutante peut-être, celle qui nous révèle un Ghelderode

lecteur assidu de « *Fiction* », amateur de S.F., en laquelle il voit le suprême refuge de la poésie, et dont les malédictions rejoignent celles de Bradbury et d'autres.

Jacques Van Herp.

« *Sortilèges et autres contes crépusculaires* » par Michel de Ghelderode : éditions Gérard, collection « Marabout » — 2,25 NF.

Arrabal
Théâtre (II)

Il n'y aura jamais dans le monde suspect de la Littérature que deux sortes d'événements : les tapageurs et les autres. Les tapageurs, on s'en doute, ont les couleurs du Goncourt, des Prix de la Plume d'Or, du Grand National, bref le prestige frelaté de tous les critériums littéraires qu'il « faut avoir vus », dont il faut connaître le classement général et les péripéties si on veut briller en société.

Les autres événements ne sont que des pétards dont on parle entre intimes. Entre « aficionados » pourrait-on dire. Inutile d'ajouter que ce sont des événements mineurs qui ne font que peu de bruit, ne brassent que peu de remous. Ce qui n'empêche rien : sur le plan abstrait et fluctuatif de la valeur, on peut les juger plus importants que les tapageurs qui rappellent évidemment un peu trop la fallacieuse retape des affiches publicitaires.

Ce long prologue pour dire qu'Arrabal fut un de ces événements discrets, voilà quelques années, quand « Les Lettres Nouvelles » publièrent sa première pièce en un acte : « *Pique-nique en campagne* ». Quelques-uns la remarquèrent. On en parla à mots couverts.

Depuis, les éditions Julliard ont publié deux romans d'Arrabal et les deux tomes de son « *Théâtre* ». En parle-t-on beaucoup plus ? A peine. Mais Arrabal qui n'a jamais pu être prophète en son pays — il est en effet espagnol et agressif, ce qui explique tout — a beaucoup de mal à devenir prophète en France. Il lui manque cet esprit bien de chez nous qui a fait la gloire de nos Daninos, Achard et autres Guitry. A charge de revanche, il semble se tailler une réputation de bon aloi à l'étranger, particulièrement en Allemagne, en Angleterre, en Italie et même aux Etats-Unis. Exactement comme Ionesco qui, alors qu'il était maudit et méconnu en France, passait en Finlande pour le plus grand auteur du siècle.

Comme tous les auteurs dont l'œuvre peut dérouter par ses qualités d'absurde, d'humour et d'insolite, on prête beaucoup de pères spirituels à Arrabal. Cela va de Kafka à Beckett en passant par Vitrac. Toujours les mêmes, quoi ! puisque les critiques n'en connaissent que rarement davantage. Disons plus simplement qu'Arrabal rappelle surtout Arrabal. Amer, grinçant, volontiers morbide, avec ses racines plongeant aussi bien dans la réalité de tous les jours que dans l'irréel, le théâtre d'Arrabal ne s'encombre ni de conflits culinaires ou ancillaires, ni de drames psycho-sexuels, pas davantage de discours signifiants ou de réquisitoires : sa cible, son décor, son thème de prédilection, c'est notre époque, ce qu'elle contient de cruel, d'aberrant, de sinistre, de délirant. Arrabal la dissèque avec le calme méprisant de ceux qui ont dépassé le stade de la colère ou

de la révolte inutile. Il la transpose en nous servant des personnages volontiers un peu naïfs, comme s'ils étaient éternellement demeurés au seuil de cet incompréhensible âge atomique plein de bruit et de fureur. Il l'exprime par des sujets toujours très linéaires, dotés d'une sorte de charme incantatoire. Bref, dans le morne catalogue des « auteurs de pièces de théâtre » confection garantie cousue main, il s'impose par quelque miracle qui se passe de commentaires comme un écrivain. Le fait est assez rare pour faire figure d'événement.

Jacques Sternberg.

« *Théâtre* » (tome 2) par Arrabal : Julliard, collection « Les Lettres Nouvelles » — 12 NF.

G. M. Glaskin

Billets de logement

Un petit comptable aux approches de la quarantaine, Edward Henderson, et un jeune mécanicien de vingt-cinq ans, Roger Bannon, se livrent aux joies de l'hypnotisme dans la ville australienne de Perth. Après une expérience apparemment plus corsée que les autres, ils se trouvent avoir subi (pour employer le jargon de l'auteur) une *intertransmigration* : l'esprit (ou l'âme, ou la conscience) de Henderson occupe le corps de Bannon, et vice versa. Telle est la substance principale du roman de G.M. Glaskin.

Qui est ce dernier ? Le texte de présentation du roman ne donne guère de détails à ce sujet et, à vrai dire, on n'est guère friand de ceux ci après avoir terminé son livre. La page de titre fait suivre son nom de l'indication *esq.*, ce qui tendrait à établir qu'il est du sexe masculin. On veut bien le croire, mais il y a certaines tournures du texte qui s'expliqueraient mieux sous une plume féminine.

En effet, l'histoire est racontée par le sieur Henderson, qui présente au lecteur ce qu'était son ami Bannon avant l'intertransmigration. Il le fait en ces termes : « *C'était plutôt un joli garçon au physique agréable, du genre blond et enfantin. Et pourtant il ne paraissait pas conscient de ses charmes, ce qui le rendait encore plus aimable : de grands yeux bleus (...) le front bien dessiné (...) le nez petit mais droit (...). Sa bouche, je crois, était ce qu'il avait de mieux...* » Cette curieuse attirance physique manifeste encore ses effets après que Henderson a revêtu l'enveloppe corporelle de celui dont il décrit le charme : « *J'étais poussé par l'envie d'arracher les vêtements que je portais et de promener ces mains nouvelles et plus puissantes sur mon corps. Je voulais sentir et explorer son étendue et ses accidents, cette poitrine plus large qui se gonflait tellement plus quand je respirais, ce ventre plus plat et plus dur que n'avait jamais été le mien, les hanches étroites et les fesses fermes, les cuisses et les mollets plus larges.* »

Le narrateur éprouve d'ailleurs un tel intérêt à l'égard de ce nouveau lui-même qu'il ne s'occupe pratiquement plus de celui qui a revêtu son propre corps : on apprend vaguement que ce dernier est la victime de Mme Henderson, qu'il a une dépression et qu'il passe à l'hôpital. Il se suicide d'ailleurs obligeamment à la fin du livre, laissant ainsi Edward profiter en toute quiétude des attraits et avantages du corps de Roger.

Le sujet de l'intertransmigration, puisque intertransmigration il y a, n'est pas plus mauvais qu'un autre, même s'il n'est pas nouveau. Conan Doyle en avait tiré une divertissante nouvelle, « *The great Keinplatz experiment* ». Celui de l'individu qui subit brutalement une transformation de son apparence physique avait fourni à Marcel Aymé son roman « *La belle image* » qui, sans être un de ses meilleurs, se lisait néanmoins avec plaisir. On ne peut malheureusement pas en dire autant de ces « *Billets de logement* ».

Tout se passe avec une telle lenteur, dans ces pages, que le lecteur le plus patient finit par lâcher prise. L'auteur n'a pas fait son héros très intelligent ni très décidé : c'était évidemment son droit. Mais il eût mieux valu, en ce cas, nous épargner ses interminables réflexions, l'expression sans cesse renouvelée de sa stupéfaction et de la nécessité qu'il y a, pour lui, de s'adapter à sa nouvelle condition. Edward Henderson revient à lui : il explique sur cinq pages ses sensations, ce qui peut se comprendre. Il échange ensuite, sur une vingtaine de pages, ses impressions avec celui qui « porte » maintenant son corps. Avant de s'endormir, il nous régale de huit autres pages de ruminations. Et il ne faut pas croire que ses actions dénotent une rapidité plus grande : il se passe une bonne dizaine de pages entre le moment où sa femme arrive et celui où il commence à lui expliquer ce qui lui est arrivé (alors qu'il s'est longuement préparé, à l'avance, à l'idée de devoir lui faire ce récit).

A force de vouloir « sonner vrai », l'auteur n'a réussi qu'à nous présenter une sorte de film au ralenti, où la densité dégénère en lourdeur. Ses personnages sont conventionnels et monolithiques (l'épouse acariâtre et la bonne secrétaire dévouée formant un contraste, comme de juste), et son récit est fastidieux par l'abondance de notations inutiles et pesamment soulignées (ce dernier point est remarquablement conservé dans la version française).

Tout compte fait, ce livre est à ranger aux côtés de « *La république lunatique* », des « *Faits d'Eiffel* », du « *Règne du bonheur* » et de quelques autres : parmi les « Présence du Futur » dont la publication ne s'imposait guère.

Demètre Ioakimidis.

« *Billets de logement* » (A change of mind), par G. M. Glaskin. Denoël, « Présence du Futur » — 5 NF.

Georges Gheorghiu

Homo galacticus

« *...accélérer, toujours, toujours, encore, jusqu'à ce que votre bzanne soit de vingt lums.* »

Contrairement à ce que l'extrait ci-dessus pourrait faire croire, ce roman de Georges Gheorghiu ne se classe aucunement auprès de *L'employé* de Jacques Sternberg. Il procède de préoccupations philosophiques plus profondes, dont le résumé a déjà été énoncé par l'Ecclésiaste (*XII : 10*).

C'est la guerre, une guerre qui dure depuis de nombreuses générations, et dont les combattants se haïssent par tradition et par conditionnement beaucoup plus que par conviction profonde. Des systèmes solaires changent de main au gré de petites escarmouches

voulues par un quelconque chef militaire, et le tout n'a guère de sens. L'auteur en est fermement convaincu, et s'efforce de convaincre le lecteur également. Il le fait au moyen des dialogues des personnages, au moyen de leurs actions, de leurs méditations, et aussi par ses propres réflexions. Il le fait avec une conviction dont la monotonie se nuit à elle-même. On commence par être bien d'accord avec lui, mais on éprouve un certain agacement lorsque l'auteur le redit (ou le sous-entend) si souvent.

La plupart des personnages du roman — les combattants ne sont qu'une minorité parmi eux — s'interrogent. Diogènes vaguement conscients de l'existence de leur lanterne, ils cherchent. Quoi ? Le droit ? La vérité ? Pour l'un, une abstraction généralisée constitue un refuge ; pour l'autre, un bain de pieds, pris pendant les heures de bureau, concrétise sa résistance à un ordre dont l'arbitraire l'étouffe ; pour un autre encore, c'est la révélation de lui-même qui marquera une mission que les circonstances lui ont imposée. Mais que fera-t-il de cette révélation ? On n'en sait rien, car elle constitue la fin du roman.

De toute évidence, l'auteur a minutieusement travaillé la forme de son récit. Certaines de ses évocations ne manquent pas de souffle, et les raccourcis historiques sont adroitement emboîtés dans la narration proprement dite. Mais le thème même qu'il s'est choisi dégage un certain ennui. Cette guerre ne sert à rien, nous sommes bien d'accord là-dessus (combien de guerres, au fait, servent à quelque chose ?) Mais pourquoi nous assener cette vérité sur plus de deux cents pages, alors que l'action demeure aussi manifestement le fait de velléitaires ? Pour mieux nous la faire sentir ? Le sujet présentait un redoutable écueil, celui de l'ennui. Il ne semble pas que celui-ci ait été évité. La qualité des notations particulières, leur nombre et leur relief, ne suffisent pas à remplacer une action proprement dite. Et les faits et gestes des quelques « héros », dont les histoires sont racontées par épisodes mêlés, ne suffisent pas à retenir l'attention du lecteur.

Cela est d'autant plus regrettable que le style de Georges Gheorghiu est énergique et vigoureux. Certains effets de néologismes ou de néo-syntaxe n'y ajoutent d'ailleurs rien, au contraire. Cependant, si Georges Gheorghiu possède déjà un ton et une manière, il lui reste à créer des personnages qui soient suffisamment attachants pour retenir la sympathie du lecteur, et aussi à inventer une histoire susceptible de l'intéresser.

Demètre Ioakimidis.

« *Homo Galacticus* » par Georges Gheorghiu : Nouvelles éditions Debresse, Paris — 6,90 NF.

René de Solier : **L'art fantastique**
Dr Félix Sluys : **Monsu Desiderio**
R. von Holten : **Gustave Moreau**
Yvan Christ : **Ledoux**
Bill Brandt : **Perspectives sur le nu**

A des titres divers, voici cinq ouvrages qui méritent de retenir l'attention des amateurs de fantastique. Le premier traite de l'art fantastique en général, notamment sous ses représentations picturales et sculpturales.

Les deux suivants abordent l'œuvre de deux peintres qui, chacun dans sa sphère, ont contribué à édifier cet art fantastique. Le quatrième est consacré à un architecte du XVIIe siècle qui, par bien des points, était un génial utopiste. Enfin le dernier nous fait abandonner les formes classiques de l'art pour la photographie, en montrant que celle-ci peut assimiler les recherches modernes de la peinture.

***

Venant après l'ouvrage de Claude Roy (éditions Delpire) et celui de Marcel Brion (Albin Michel), « *L'art fantastique* » de René de Solier est le troisième album publié ces derniers temps sur ce sujet. Le plus riche par l'iconographie était celui de Brion, le plus instructif (et abordable pour le simple amateur) celui de Roy. Le livre de René de Solier, lui, se situe en marge. Moins qu'une étude objective sur l'art fantastique, qu'une initiation à cet art, c'est une méditation personnelle, souvent obscure mais toujours belle, et à ce point subjective que là réside sa force essentielle.

L'ouvrage se présente comme une suite de réflexions sans lien apparent, suggérées par des œuvres isolées — avec des références constantes à la littérature qui s'y rapporte. Il n'y a là nulle construction, nul fil conducteur. Simplement la visite, selon un plan arbitraire, d'une sorte de musée intime qui est celui de René de Solier lui-même.

L'intérêt de ce périple ne doit pas dissimuler son aspect restrictif. Plutôt que « *L'art fantastique* » (dont, en fin de compte, aucune définition n'est donnée), le livre pourrait s'intituler : « *Méditations sur une iconographie fantastique* ». René de Solier ne cherche pas à expliquer quoi que ce soit ni à se mettre à la portée du profane ; il se contente d'appliquer sa propre optique à l'objet de son étude, en donnant de celui-ci une image filtrée et en quelque sorte corrigée. C'est du travail de spécialiste réservé aux initiés. René de Solier aurait avantage à se borner à des sujets plus limités : par exemple, l'étude des symboles fantastiques, où il excelle, et dont traitera son prochain livre, « *Labyrinthes* ».

Plus accessible et d'un intérêt plus général se trouve être l'index où l'auteur commente en détail chaque illustration. On a là un ensemble de données cohérentes et passionnantes, qui jettent une vive lumière sur les œuvres examinées. La documentation elle-même, enfin, est originale et bien choisie, évitant le plus souvent de fouler les sentiers battus. La reproduction, cependant, laisse un peu à désirer.

***

L'identité du peintre étrange et quasi anonyme que l'on connut sous le nom de Monsu Desiderio (et dont l'œuvre tomba des siècles durant dans un relatif oubli) n'a que récemment été percée. Il s'agissait en fait de deux peintres français, Didier Barra et François de Nome, fixés en Italie au début du XVIIe siècle, et qui utilisaient cette signature unique pour des toiles réalisées en commun. Mais l'essentiel de l'œuvre de « Monsu Desiderio » semble devoir être attribué à François de Nome seul, et c'est lui qui serait responsable de la lente progression de cette peinture jusqu'aux confins de la démence.

La base de l'étude de Dr Félix Sluys est en effet qu'une telle œuvre n'est explicable que par la folie, et qu'elle relève de l'art psychopathologique. En s'appuyant sur des arguments apparemment solides, il croit pouvoir affirmer que François de Nome était schizophrène, et retrouver les signes du développement de sa maladie dans la rupture de plus en plus nette avec le réel qui apparaît dans les toiles.

Peintre des ruines et des catastro-

phes, Monsu Desiderio apparaît en tout cas comme un authentique représentant de l'art fantastique. Son œuvre est presque entièrement obsessionnelle et semble, avec ses architectures croulantes, son grouillement d'inquiétantes statues, sa lumière livide et lunaire, son absence presque totale de présences humaines, évoquer un immense et labyrinthique décor extra-terrestre.

C'est la première fois qu'un échantillonnage aussi complet en est présenté, et les très nombreuses reproductions qui accompagnent le texte — souvent sur pleine page — permettent de suivre un itinéraire détaillé au milieu de cette assez hallucinante géographie du rêve, tout à fait en marge de la peinture de l'époque.

⁂

Né en 1826 et mort en 1898, héritier de Chassériau et Delacroix, Gustave Moreau fut considéré par ses contemporains comme un excentrique et par les générations suivantes comme un académique, avant d'être réhabilité par les surréalistes. Breton, Dali et Max Ernst ont souligné à quel point l'esprit de sa peinture annonçait leurs propres préoccupations. Même sous l'angle esthétique, cette peinture est redevenue « moderne », puisqu'on a voulu voir en Moreau un précurseur du tachisme. Pourtant, si chez lui l'académisme des formes est démenti par la hardiesse des couleurs et l'audace de la construction, c'est moins la facture que l'atmosphère qui peut nous intéresser, tout au moins sous l'angle de l'art fantastique. Car la misogynie délirante de Moreau lui a permis d'engendrer, sous le couvert de l'allégorie et de la mythologie — conventions voulues par son époque —, un étonnant univers sanglant et funèbre, qui semble l'expression perpétuellement exacerbée d'un long cauchemar.

Essayiste suédois, et auteur d'études antérieures sur des peintres comme Jérôme Bosch ou Max Ernst, Ragnar von Holten a signé le texte sur Moreau. Il retrace, dans une perspective un peu scolaire mais minutieuse, les différentes phases de sa carrière et les principaux thèmes de son œuvre, vus à travers les plus importantes de ses toiles.

L'iconographie est abondante et représentative ; on regrette néanmoins le nombre relativement restreint des planches en couleurs, car les vastes compositions de Moreau perdent beaucoup à la réduction en noir et blanc, qui assombrit les contours et noie les perspectives.

⁂

C'est une autre sorte de fantastique qu'on aborde avec Claude-Nicolas Ledoux, architecte du roi Louis XV, déjà révélé par le court métrage que lui consacra en 1954 Pierre Kast (1). Certes, c'est en donnant au terme « Fantastique » un sens large qu'on peut y inclure Ledoux — mais c'est ce que n'a pas hésité à faire l'éditeur, puisque l'ouvrage qui lui est consacré inaugure la collection « Le Cabinet Fantastique », dont le second titre est « *Monsu Desiderio* », cité plus haut.

Si Ledoux rentre dans le fantastique, c'est parce que son œuvre architectural tout entier est une Utopie, à la fois par sa conception et par son caractère de rêve à peine ébauché, de projet presque entièrement irréalisé. De cet œuvre, il ne reste en effet qu'une multitude de projets tracés sur le papier, ainsi que quelques réalisations concrètes dont cette Salines-de-Chaux, qui n'était que la première pierre de la Cité Idéale dont rêvait Ledoux et qui servit de décor à un autre film de Kast (2).

Etrange personnalité que celle de Ledoux, raillé par nombre de ses

---

(1) « **Ledoux l'architecte maudit** ».
(2) « **La morte-saison des amours** ».

contemporains et taxé par eux de folie dangereuse, et chez qui il y a en même temps du facteur Cheval et du Le Corbusier avant la lettre — une naïveté mégalomane et une intuition de l'urbanisme moderne. La brève et remarquable étude d'Yvan Christ qui figure en tête de ce livre n'a pour but que d'introduire les « divagations » de Ledoux lui-même, qui détailla en un style superbement emphatique la fonction de chaque édifice de sa Cité. Mais le plus beau, c'est bien sûr les gravures, reproduisant toutes ces projections de rêves, ces intemporelles structures, que sont les maquettes (plans, coupes ou perspectives) de cette Utopie jamais construite.



Pour conclure, il faut souligner l'aspect extraordinaire de cette promenade à travers l'imaginaire des formes, à laquelle nous convie le photographe anglais Bill Brandt. Depuis 1945, il s'est livré à des recherches sur le nu, grâce à un vieil appareil en bois muni d'un grand angulaire, qui lui permet de fantastiques déformations de perspective.

Parti de cette simple idée d'une perspective dilatée, Bill Brandt a commencé par jouer avec la profondeur de champ, projetant au fond de décors boursouflés des personnages que ces décors écrasent. Petit à petit, son intérêt a glissé du décor au personnage ; rapprochant celui-ci de l'appareil, il s'est mis alors à verser dans des effets de gigantisme et de monstruosité. Il y a, au fil des photos de cette période, une sorte de sadisme dans la dislocation acharnée des anatomies féminines à laquelle il s'adonne, pour les reconstruire de façon dénaturée. Et en même temps, la laideur originelle de ces métamorphoses finit par fasciner à l'égal d'une nouvelle beauté.

Mais l'évolution de Bill Brandt ne s'est pas arrêtée là. Poursuivant sa progression du général au relatif, il s'est intéressé moins au corps en soi qu'aux détails isolés de ce corps. Le corps cesse alors d'être sujet pour se transformer en objet. En même temps il s'intègre à nouveau à un décor dont il devient un simple élément. Les photos de cette dernière période, prises sur des plages, sont les plus fascinantes de la série. Un gros plan démesuré fait surgir la courbe d'une épaule, d'un genou, d'un pied, et cette masse s'insère dans le paysage de galets, de sable et de ciel qui l'entoure.

Dans cette entreprise de destruction progressive aboutissant à une restructuration d'un monde, il est bien évident que Bill Brandt a rejoint la vision et la démarche du peintre. C'est ce qui fait l'intérêt unique de son album, qui d'autre part ne pourra que séduire l'amoureux des formes fantastiques.

Alain Dorémieux.

« *L'art fantastique* » par René de Solier, un volume 21 × 25, 264 pages, 241 illustrations : Jean-Jacques Pauvert — 75 NF.

« *Monsu Desiderio* » par le Dr Félix Sluys, un volume 24 × 25, 144 pages, 127 illustrations : éditions du Minotaure, collection « Le Cabinet Fantastique » — 54 NF.

« *L'art fantastique de Gustave Moreau* » par Ragnar von Holten, un volume 20 × 20, 138 pages, 150 illustrations : Jean-Jacques Pauvert — 48 NF.

« *Projets et divagations de Claude-Nicolas Ledoux, architecte du*

Roi » par Yvan Christ, un volume 24 × 25, 160 pages, 89 illustrations : éditions du Minotaure, collection « Le Cabinet Fantastique » — 39 NF.

« *Perspectives sur le nu* » par Bill Brandt, un album 24 × 28, 14 pages de texte + 90 illustrations en héliogravure : éditions Prisma — 34,95 NF.



Ici, on désintègre (en série)

LE CONSEIL DES SPÉCIALISTES

Mauvais .... ●
Médiocre .... *
Moyen/assez bon .... **
Bon .... ***
Excellent .... ****
(Blanc : pas lu ou abstention.)

	Nº de « Fiction » où l'ouvrage a été critiqué	JACQUES BERGIER	PHILIPPE CURVAL	ALAIN DOREMIEUX	GERARD KLEIN	STEPHEN SPRIEL	MARTINE THOME	JACQUES VAN HERP	PIERRE VERSINS	Moyenne
DEJA DEMAIN .... par H. Kuttner et C.L. Moore.	99	****	****	****		****				4
HISTOIRES NOIRES ET FANTASTIQUES ...... par Jean Ray.	90	****		***½	***½	**½	***½	***½	****	3,50
LUTTE AVEC LA NUIT par William Sloane.	98	****	**½	***	***½	****		***½	***	3,35
LA CROISADE DE L'IDIOT .... par Clifford D. Simak.	98	***	***½	***			***	***	***	3,10
LES ARMURERIES D'ISHER .... par A.E. van Vogt.	98	****	***	**½	***½	****			*½	3,10
LE LIVRE DE PTATH .. par A.E. van Vogt.	99	****		**½	***½	***½			**	3,10
TRAITE DES MANNEQUINS .... par Bruno Schulz.	96	**	**½	***½	****					3
UN JOUR OUVRABLE .. par Jacques Sternberg.	100	***	***	***	***½				● / ****	2,90
HISTOIRES DE VAMPIRES .... présentées par Vadim.	95	***	**½	**½		**½	***½		***	2,85
AVIS AUX AMATEURS . par E. Mann Borgese.	99	**		**½		***½				2,65
LES DIEUX VERTS .... par N. Ch.-Henneberg.	97	***	**	***	**½	**½	**½	***	**½	2,65
LA BANLIEUE .... par Jacques Sternberg.	98	***	*	**	**½		***½		***½	2,60

	N° de « Fiction » où l'ouvrage a été critiqué	JACQUES BERGIER	PHILIPPE CURVAL	ALAIN DOREMIEUX	GERARD KLEIN	STEPHEN SPRIEL	MARTINE THOME	JACQUES VAN HERP	PIERRE VERSINS	Moyenne
PONCE-PILATE .... par Roger Caillois	98	**		**½	***					**2,50**
BIHIL .... par B.R. Bruss.	96	**		*½				**	*	**1,65**

N. B. — La double cotation de Pierre Versins pour « *Un jour ouvrable* » doit s'interpréter ainsi : *zéro ou excellent, selon les pages.*

Résultats du référendum sur un futur club des bandes dessinées

Le questionnaire paru dans « *Fiction* » de janvier a suscité déjà 136 réponses, chiffre encourageant si l'on songe que les organisateurs estimaient que le club serait rentable au départ avec un total de cent membres.

La création d'un club des bandes dessinées est donc maintenant probable, si la majorité des personnes ayant répondu au référendum font acte officiel d'adhésion. Il leur sera écrit personnellement et directement à ce sujet, le moment venu.

Les résultats actuels font apparaître les chiffres suivants : 116 personnes seraient intéressées par les photocopies et 62 par les diapositives en couleurs. Les bandes préférées pour le tirage sont, dans l'ordre :

Luc Bradefer (113 voix + 14 pour Brick Bradford)
Guy l'Eclair (110 voix)
Mandrake (100 voix)
Diane (69 voix + 3 pour Cora)
Futuropolis (69 voix).

Enfin, parmi les bandes non citées dans le questionnaire et réclamées, viennent en priorité :

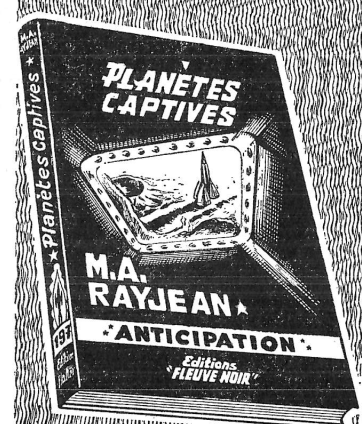
Saturne contre la Terre
Prince Vaillant
Yordi/Superman.

Hâtez-vous si vous n'avez pas encore répondu au référendum et que vous désiriez le faire.



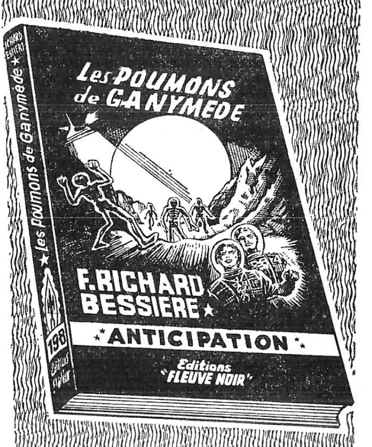
DANS LA COLLECTION

ANTICIPATION



EN VENTE TOUTES LIBRAIRIES 2,50 N.F.

à paraître... MARS



LE PLUS FORT TIRAGE DU ROMAN ANTICIPATION



UNE GARANTIE DE **QUALITÉ** ★

Editions FLEUVE NOIR

★ 69, BOULEVARD SAINT-MARCEL ★ PARIS (13e) ★

Tél. : KEL. 01-82 +

revue des films

L'écran à quatre dimensions

Julesvernecolor

« *L'île mystérieuse* » (le film bien entendu) ne vaut pas « *Le voyage au centre de la Terre* » (également le film), ou « *Vingt mille lieues sous les mers* » (produit par Walt Disney). Il n'est pas aussi soigné que ces prédécesseurs de taille, ni d'ailleurs aussi bien joué.

L'histoire inspirée du fameux roman de Jules Verne débute avec une lenteur consternante, après un épisode d'évasion assez bien mené. On a l'impression que la dérive du ballon occupe au moins le tiers de la projection. Dans l'île même, il n'y a pas grand-chose, mis à part les abeilles et le crabe géants (le combat avec le crabe ne manque pas d'allure).

On nous apprend *in fine* que le capitaine Nemo, échappé avec son sous-marin à la destruction, s'est réfugié dans cette île mystérieuse où il poursuit des expériences scientifiques pour assurer l'alimentation de l'humanité et trouver la solution aux préoccupations malthusiennes des économistes. Sa découverte : un procédé biologique qui permet de « géantifier » les animaux. Les discours finaux de Nemo à qui on a essayé de donner l'apparence de James Mason sont d'un schématisme et d'une naïveté incroyables. Au surplus aucun des protagonistes ne rétorque à Nemo que son crabe, avant d'être maîtrisé, aurait pu les tuer tous. Sans doute pêchera-t-on les poissons géants de l'avenir à la bombe atomique !

La mise en scène de Cyril Endfield (qui signe maintenant Cy) utilise tous les moyens matériels disponibles. La caméra bouge souvent, se perche sur une grue géante, redescend sur terre, cadre en plongée ou contre-plongée, sombre dans les profondeurs de l'océan, etc. C'est dire qu'Endfield ne recule pas devant la difficulté. Tel plan (comme celui de la grue au moment de la fuite des prisonniers) rappelle des classiques du western, tel autre (comme le combat contre le crabe) les meilleurs titres de S. F. d'antan et d'aujourd'hui.

Mais on ne peut s'empêcher de constater à maintes reprises l'inutilité de ce déploiement de procédés eu égard au propos de l'auteur, si toutefois il y a un propos. Les effets spéciaux sont très soignés (Ray Harryhausen qui les signe n'en est pas à son premier coup). Toutefois les décors peints se font vite repérer et témoignent de limites budgétaires plus petites que dans le cas des deux autres films récents inspirés par l'œuvre de Verne.

Ces réserves faites, le film, qui s'adresse nettement à un public juvénile, n'est pas mauvais ; on s'y laisse entraîner à la longue. « *L'île mystérieuse* » est somme toute distrayant : ce qui n'est déjà pas mal. Mais si

le film vise un public de très jeunes, alors pourquoi déshabiller de manière aussi suggestive Beth Rogan ? Et surtout pourquoi s'évertuer à la photographier en contre-plongée ? Joan Greenwood fait un numéro assez amusant. Gary Merrill semble parfois s'amuser et d'autres fois s'ennuyer dans cette entreprise. C'est dire que la direction d'acteurs n'est pas le fort d'Endfield. Enfin, les couleurs sont quelquefois très belles, les scènes sous-marines et le tremblement de terre sont les moins bons morceaux de ce film sans prétention.

F. Hoda.

Atlantis, terre engloutie

Nous avons déjà publié le mois dernier une critique d'« Atlantis, terre engloutie », *Voici un autre point de vue sur le même film.*

Nous avons déjà vu bien des films américains condamner la bombe atomique. Nous avons vu aussi bien des films américains faire le procès de la société américaine, ou même évoquer, dans une ambiance apocalyptique, sa possible disparition.

Mais la critique se plaçait presque toujours sur le plan individuel et moral. L'intérêt exceptionnel d'« *Atlantis* » — qui par ailleurs n'est ni un grand film, ni même un très bon film — vient de ce que pour la première fois l'apocalypse se fait chair, et qu'à travers la fabulation mythique, c'est le naufrage collectif d'une grande civilisation qui fait l'objet d'un récit détaillé, voire d'une analyse historique.

Le mythe d'Atlantis est-il celui de notre avenir, ou seulement celui de nos angoisses ? A tout le moins n'est-il pas étonnant qu'un tel film ait vu le jour en 1961, année où tout l'Occident, sinon tout l'œcumène, a pu voir se préciser les chances de l'apocalypse ?

Sur un sujet grave entre tous, trop de films que nous connaissons bien ont eu le tort d'être des films tout d'une pièce, des films blancs et noirs. « *Atlantis* », technicolor allégorique, est un film bleu et rouge : car ce qui est en question, ce n'est plus le bien et le mal, mais — ce qui en fin de compte est bien plus grave — la vie et la mort, et en l'occurrence (les auteurs étant décidément de grands amateurs de symboles) l'eau et le feu.

Le bleu, d'abord. Ce n'est pas par hasard si le film en fait l'emblème de la vie et de la liberté : car c'est la couleur de la mer primordiale, du dieu Neptune et des marins. Peu importe que ceux du film soient présentés comme grecs : ils s'identifient très clairement aux Américains des origines, à ces hommes qui s'embarquèrent, pour échapper à leurs tyrans, dans une traversée dangereuse vers un continent vierge. « *Les Grecs,* » dit le père de Démétrios, « *sont des hommes libres — qui respectent les autres et demandent à être respectés eux-mêmes.* » Aventuriers, navigateurs, ils croient affronter les périls de la mer et les risques d'échec brutal ; mais ce qui les menace à plus long terme, c'est le danger de la réussite en chaîne et du long reniement : « *Fais demi-tour, car jamais ta barque ne trouvera le port* » : tel est l'avertissement reçu par Démétrios quand il s'embarque vers l'ouest, et dont le spectateur ne va pas tarder à comprendre le bien-fondé.

Car voici le rouge : couleur ambiguë, puisqu'elle symbolise à la fois l'enfer vivant et la catastrophe — où cet enfer trouve à la fois son anéantissement et sa réalisation la plus achevée.

L'enfer, c'est le stade ultime atteint par la civilisation de la mer, une fois fortune faite. Tous les marins venus vers l'ouest avant Démétrios ont été réduits en esclavage par les Atlantes et travaillent dans les mines comme des bêtes, sous l'œil ironique des gardiens qui se moquent de leurs souffrances : « *Toute une vie de larmes et de sang,* » dit l'un d'eux, le vieux Xandros. « *Le temps n'existe plus dans cet enfer.* »

Mais le pire n'est pas la contrainte, ni le travail forcené ; c'est ce mal beaucoup plus insidieux qui s'appelle la résignation, ou plutôt — puisqu'il faut l'appeler par son nom — le bonheur. La colère est la dernière carte de la lionne fouettée dans sa cage ; le mythe des hommes-bêtes évoque dans le film des êtres qui n'ont plus cette ressource : « *Jadis,* » dit Xandros, « *c'étaient des hommes jeunes et forts comme toi.* » — « *Mais ce sont des monstres,* » répond Démétrios. — « *Des hommes sont emmenés dans la* Maison de la Peur. *Si jamais on les revoit, c'est sous l'aspect de bêtes de somme.* » Un peu plus tard, Xandros lui-même est soumis à la mutation et souligne son caractère inéluctable : « *Tu ne peux rien faire, ni toi ni personne. Cela s'infiltrera lentement dans l'esprit et la volonté jusqu'à ce que je cesse d'être un homme.* » Pour compléter le tableau, écoutons le technicien atlante prédire un avenir misérable à l'homme qu'il transforme en bœuf : « *Tous les jours, dans tous tes gestes, tu lui ressembleras de plus en plus. Tu seras* fort fort, fort ! » On pourrait hésiter à voir dans une société esclavagiste un symbole de l'Amérique moderne. Ici le doute n'est plus permis : c'est bel et bien la mentalité de l'Américain moyen et l'idéal de Superman qui sont en cause. A telle enseigne que Xandros mort reprend son visage d'homme : l'aliénation prend fin avec la vie.

Cette aliénation n'a rien d'une ascèse : la puissance, la fortune et le plaisir sont des valeurs sacrées pour les Atlantes. Mais l'homme est quantité négligeable. Zaren, beau type d'Atlante à l'état brut, cherchant à corrompre Démétrios, lui fait remarquer : « *Tes amis dans les caves t'accuseront de trahison.* » — « *Je saurai trouver des compensations,* » répond celui-ci, « *dans la joie que procurent les richesses.* » — « *C'est bien,* » dit alors Zaren, « *j'aime les hommes qui mettent l'argent au-dessus de l'honneur.* » L'idéal des premiers navigateurs, corrompu par la richesse, s'est mué en son contraire ; même les dieux atlantes ont des visages d'animaux (ces animaux, soit dit en passant, sont la lionne et le bœuf, image en filigrane d'une matriarchie bien connue d'outre-Atlantique) et sont indifférents au sort des hommes : « *Ces dieux-là sont faux, leur cœur est de pierre,* » dit leur propre prêtre, Hagor, à la princesse Antilia.

Terre du mépris, terre de l'oubli, terre de la cupidité, Atlantis échoue finalement dans sa recherche d'une perfection abstraite : son emblème, c'est ce triangle équilatéral inachevé que les Atlantes portent à la place du cœur — et que reproduit l'enceinte où Démétrios affronte les épreuves symboliques d'Atlantis, l'eau et le feu. Les Atlantes sont solitaires, insatisfaits, inquiets. Ils n'ont pas réussi à être l'univers entier ; l'existence des autres, encore nombreux malgré tous les esclaves qu'ils ont fournis, reste un défi permanent à l'*Atlant way of life.* « *La loi nous oblige à réduire les étrangers en esclavage ; tous les étrangers sont dangereux,* » dit un Atlante. Les conseil-

lers du roi Kronos, envahis par la panique, poussent à la guerre préventive : « *Notre seule chance de survie, c'est d'attaquer tout de suite ; nous devons abattre nos ennemis les uns après les autres.* » Et l'astrologue : « *Nous serons un jour conquis par les barbares. A moins que nous ne les écrasions les premiers.* » Zaren enfin, produit ultime de ce cancer qui ronge les Atlantes, donne dans le film une version mégalomane de la même hantise : « *Ce continent n'est pas assez grand pour contenir notre puissance et notre ambition. C'est la destinée d'Atlantis de dominer le monde. Ne sommes-nous pas la race des seigneurs ?* »

C'est alors que les Atlantes commettent l'erreur fatale, en déchaînant pour les besoins de leur guerre les pouvoirs énormes mis à leur service par la science. L'épouvantail ici n'est pas la bombe H, ce sont les cristaux : « *Les grands cristaux pourraient détruire le monde,* » dit Hagor. Non que la science soit mauvaise a priori : « *Ces cristaux sont produits pour le bien de l'humanité. Ils devaient nous fournir la chaleur et la lumière. Maintenant, regarde ce qu'ils en ont fait.* » C'est par l'intermédiaire de cette science pervertie que le rouge de l'enfer et de l'orgueil, dans le film, passe au rouge des cataclysmes — évolution prévisible dès les premières scènes, pour qui est sensible au symbolisme des couleurs : « *Ce n'est pas de la sorcellerie, c'est de la science,* » dit Antilia à Démétrios dans le radeau qui les emmène vers Atlantis ; et au même instant, un éclair rouge traverse le bleu du ciel et de la mer. Dès son entrée en scène, la science atlante se présente comme une force de mort.

Atlantis mourra donc. C'est le grand-prêtre Hagor lui-même qui le dit, et aucune impulsion mystique n'intervient dans son jugement : « *Nul ne peut prévoir l'avenir,* » objecte Démétrios, « *même pas un saint homme.* » — « *Je n'ai pas toujours été prêtre,* » répond Hagor. « *Mais j'ai abandonné la science le jour où ils en ont fait cet usage destructeur. Pour cela, nous mourrons.* » Un peu plus tard, il indique la solution qui aurait pu sauver Atlantis, et qui aurait consisté en un meilleur usage de la science : « *Nous avons commis une erreur fatale en isolant Atlantis. Nous aurions dû partager nos connaissances avec le monde entier.* » Avouons-le, une telle phrase prend un sens tout à fait brûlant dans le contexte actuel.

L'erreur des Atlantes, c'est de croire que la menace principale vient du monde extérieur. En fait, c'est en eux-mêmes qu'elle prend sa source : « *Une énorme masse bouillonnante gronde sous le sol d'Atlantis,* » révèle Hagor. Ce qui est visé à travers les forces plutoniennes, c'est, bien sûr, la révolte menaçante chez les esclaves ; mais surtout l'angoisse des Atlantes qui, peu à peu, va engendrer le désordre et la mort. Le roi Kronos n'est plus au-dessus des lois ; sollicité d'affronter la foule déchaînée du cirque, il dit : « *Je ne peux pas...* » Et sa fille Antilia (qui, le rejoignant à la salle du trône, passe entre deux chèvres d'or !) lui dit : « *Père, tu as bien changé ; quand je suis partie, tu étais fort, tu étais le roi. Et maintenant...* » Une folie collective a saisi les Atlantes, que rien ne peut plus réprimer, et qui les pousse à se détruire eux-mêmes. L'homme de la situation, c'est Zaren, le nazi, que le naufrage final d'Atlantis révèle à lui-même : on le voit alors employer son cristal géant pour détruire ceux qui veulent se sauver, puis les navires vides, et jusqu'à la foule impuissante sur les quais. Finalement la machine elle-même sombre dans le dérèglement général et l'expédie à son tour dans le néant.

Tout le film baigne dans un climat mortuaire : le départ des colombes,

celui des abeilles, resserrent autour des Atlantes le cercle de solitude et de malédiction : « *La ruche est vide,* » remarque Hagor, « *comme toutes les autres. Chaque matin de ma vie je me suis éveillé dans le bruissement de la nature. Maintenant je me lève dans un grand silence. La nature entière sent que sa fin est proche. Seul l'homme demeure indifférent à ces signes avant-coureurs.* » Et encore : « *Demeurer en Atlantis, c'est mourir.* » On sent chez les Atlantes, à travers leur agitation, un refus obstiné de penser à l'avenir, et comme une morne résignation à leur sort : ceux qui s'échappent, à la fin, ce sont les esclaves, et nul autre. Dans Platon, c'est Zeus qui condamne les Atlantes ; ici, comme le montre à la fin l'image du ciel nocturne et vide entre deux vues du cristal, c'est dans l'indifférence des dieux que la catastrophe se déroule, et si les Atlantes marchent au suicide sans même se débattre, c'est qu'en réalité ils ont absorbé depuis longtemps le poison dont ils vont mourir.

Le film révèle donc, à travers l'ambiance funèbre qui en est la marque la plus apparente, un sentiment plus secret qui est l'indifférence. Plus personne ne s'intéresse à cette chose qui meurt, et les auteurs savent nous rappeler que la vie est plus ancienne qu'Atlantis, et qu'elle est capable de lui survivre. Le secret du salut, c'est le retour à la mer primordiale : « *Passe ce vêtement de marin, il te rendra la fuite plus facile,* » dit-on à Démétrios. Les colombes montrent le chemin, et sont les premières à rompre le cercle vicieux : « *Autrefois, elles faisaient de grands cercles autour des arènes, puis retournaient dans leurs cages. Aujourd'hui, elles paraissent affolées et volent directement vers la mer.* » Les esclaves suivent, et la dernière image les montre franchissant l'océan pour fonder une vie nouvelle : Atlantis morte sème à tout vent. La ville elle-même retourne à sa condition primitive et restaure l'unité de la nature, lorsqu'elle s'engloutit dans l'océan : « *Tout retourne à la mer.* »

Il y a donc dans ce film, en dépit de la place accordée à la peinture de l'enfer atlante, un équilibre réel entre le rouge et le bleu, dont les forces en fin de compte s'avèrent plus puissantes. Le seul défaut, c'est que cet équilibre est trop intellectuel, et ne passe dans la mise en scène que sous une forme schématique. On peut regretter, bien sûr, qu'un tel film ait vu le jour sous les auspices d'un George Pal et non pas d'un Fritz Lang, ou à tout le moins d'un Anthony Mann. Mais c'est déjà beaucoup que l'auteur nous pousse à déplorer qu'il n'ait pas fait mieux : beaucoup de ses confrères, s'attaquant au difficile domaine de l'imaginaire, inspirent surtout le regret qu'ils aient cru devoir s'exprimer.

Et puis les acteurs, par leur seule présence, donnent parfois au film un peu de cette épaisseur humaine que trop souvent le metteur en scène ne parvient pas à concilier avec ses ambitions démonstratives. John Dall, en Zaren, campe un décoratif personnage de jeune nazi déjà bien rodé dans « *La corde* ». Et Joyce Taylor, en princesse Antilia, évoque la grande époque de la M.G.M., ce qui ne manquera pas de plonger dans la mélancolie tous ceux qui en ont connu les charmes et les artifices : son sourire crémeux, sa tendresse confiante, ses biceps ravissants, sa bouche rougie par une cerise malicieusement croquée, tout en elle évoque une préoccupation particulièrement fondamentale, et dont les Atlantes sont bien dépourvus : séduire le monde extérieur.

Jacques Goimard.

TABLE GÉNÉRALE DES ARTICLES DE « FICTION »

(Numéros 1 à 100)

TRIBUNE LIBRE

Dépôt légal : 1er *trimestre* 1962. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)